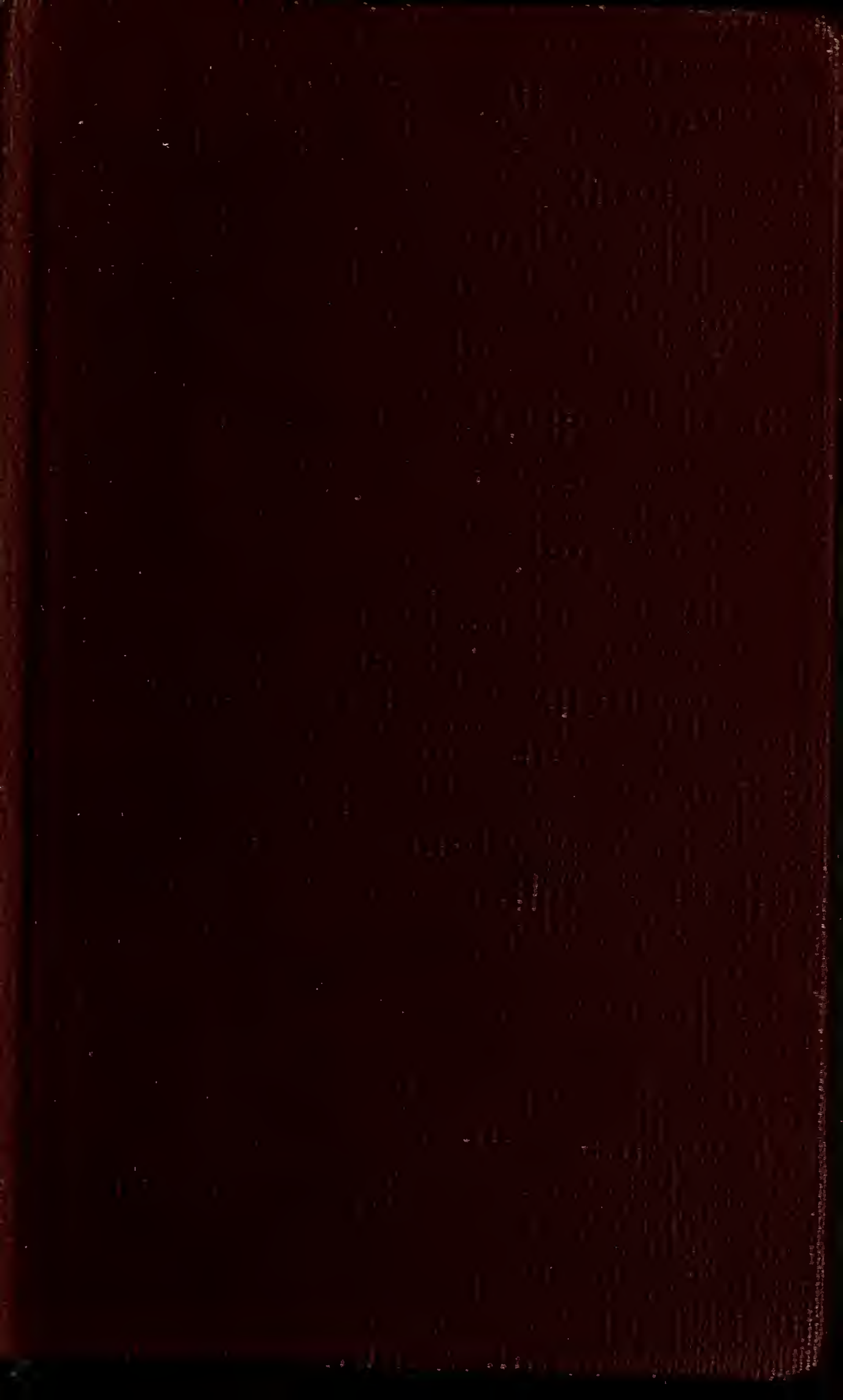



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

PRINCIPES
D'ÉLOQUENCE
POUR
LA CHAIRE ET LE BARREAU.

PRINCIPES D'ÉLOQUENCE,

POUR

LA CHAIRE ET LE BARREAU.

Par Son E. Monseigneur le Cardinal MAURY,
ex-Député aux États-Généraux en 1789.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, augmentée du Discours de l'Auteur lors de sa réception à l'Académie Française, de la Réponse du duc de Nivernois, et d'une Lettre de Louis XVI.

Ornée d'un très-beau portrait, gravé par ROGER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez Théodore WARÉE, Libraire, quai Malaquais, n° 8.
MONGIE aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n° 1.

AN XII — 1804.

A MONSEIGNEUR

LÉON-FRANÇOIS-FERDINAND

DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON,

ÉVÊQUE

ET SEIGNEUR DE LOMBEZ, etc. etc.

MONSEIGNEUR,

Je dois à mes premiers essais dans le genre de l'éloquence les bontés par-

ticulières dont vous voulez bien m'honorer, et vous acquérez aujourd'hui de nouveaux droits sur ma reconnaissance, en me permettant de vous présenter quelques fruits de ces travaux que vous avez encouragés. Si vos bienfaits, Monseigneur, *ne rendaient peut-être suspect d'adulation le juste tribut de louanges que j'aurais à vous offrir, il serait bien doux pour mon cœur de décerner un hommage public aux vertus que j'admire en vous depuis que j'ai l'honneur d'être associé aux fonctions de votre ministère. J'aimerais sur-tout à célébrer cette bienfaisance qui vous a gagné tous les cœurs, et qui s'est soutenue avec tant*

de persévérance pendant la longue durée du fléau qui vient de ravager votre diocèse. On vous a vu parcourir sans relâche tous les hameaux où pénétrait la contagion; empêcher les émigrations par vos largesses; offrir des consolations au malheur, des soulagemens à la misère, des ressources au désespoir; rendre la vie au laboureur qui doit à votre charité ses charrues et ses moissons; déployer enfin cette sensibilité plus touchante que les bienfaits, cette généreuse sensibilité qu'on avait droit d'attendre d'un prélat digne de porter le beau nom de FÉNÉLON *que l'immortel archevêque de Cambrai, votre oncle, a consacré par tant de*

vertus, et qui doit être à jamais précieux aux lettres, à la religion et à l'humanité.

Je suis avec respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

l'abbé MAURY.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. L'ABBÉ MAURY,

A sa réception à l'Académie Française, le 27 janvier 1785.

Messieurs, s'il se trouve dans cette assemblée un jeune homme, né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans appui, livré dans cette capitale au découragement de la solitude, et si l'incertitude de ses destinées affaiblit le ressort de l'émulation dans son ame abattue, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à lui-même : Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire des lettres a subi toutes ces épreuves. Du fond de son obscurité, il porta ses regards sur cette compagnie; il y apperçut les premiers hommes de la littérature, et les plus vertueux, les plus dignes amis des lettres, et leurs plus zélés protecteurs; et il se persuada que si, par un heureux effort, il parvenait à s'en faire connaître, il devrait bientôt à leur indulgence les plus précieux encouragemens. Ses

espérances ne furent point trompées. Profondément saisi, comme on l'est dans le premier âge, d'amour pour les vertus touchantes de l'archevêque de Cambrai, et d'admiration pour les vertus héroïques de saint Louis, il s'annonça par leur éloge. Dès-lors il vit l'académie française l'accueillir et l'encourager. La distinction dont elle honora son premier essai lui concilia la bienveillance d'un prélat digne, par les qualités de son ame, du nom chéri de Fénélon. L'académie fit plus encore; ayant daigné porter ses sollicitations aux pieds du trône en faveur du jeune panégyriste de saint Louis, elle obtint pour lui, de la bonté si naturelle au feu roi, une grace marquée; et si depuis, avec plus de calme, de courage et d'émulation, le disciple qu'elle avait en quelque sorte adopté par ses bienfaits, a pu se livrer aux pénibles travaux du ministère évangélique, c'est uniquement à ce corps illustre qu'il en est redevable, et c'est son propre ouvrage que l'académie achève aujourd'hui, en lui accordant la plus glorieuse des récompenses littéraires.

Tel est, Messieurs, le point de vue attendrissant sous lequel j'envisage dans ce moment l'académie. Que d'autres se la représentent comme l'un des grands monumens de

la gloire du cardinal de Richelieu, de ce ministre qui mesura tous les empires, calcula leurs forces, leurs intérêts, leurs rapports; apprit aux souverains le danger des victoires qui affaibliraient trop un ennemi ou fortifieraient trop un allié, rendit désormais impossibles les anciennes révolutions des conquérans, et acquit des droits à l'éternelle reconnaissance du genre humain, en fondant sur l'équilibre des puissances la grande société des nations. Que d'autres voient dans ce sanctuaire du goût le tribunal de la langue, le trésor public de la littérature, où chaque écrivain apporte le fruit de ses études et de ses veilles, et au milieu d'une nation spirituelle et cultivée, la plus précieuse élite des talens répandus dans toutes les classes de la société. Que d'autres contemplent ici avec une admiration patriotique, des écrivains dont les ouvrages, composés avec un art qui n'est connu qu'en France, ont fait de Paris la capitale des lettres, et ont imposé à toute l'Europe la nécessité d'étudier notre langue qui éclaire et rallie aujourd'hui tous les peuples. Que d'autres enfin se plaisent à distinguer sur votre liste, des noms destinés à perpétuer ce long héritage de gloire qui honore l'esprit humain. Pour moi, Messieurs, ma

reconnaissance élève encore plus haut mes pensées. Je me trouve ici au milieu de mes bienfaiteurs. Je considère l'académie française comme le foyer de l'émulation, le patrimoine du génie, l'asile et le centre commun de toutes les espérances des gens de lettres, le conseil de l'opinion publique pour les encouragemens dus aux jeunes littérateurs, et les écrivains illustres qui la composent, comme les protecteurs naturels des talens naissans.

Mais en mesurant ainsi l'étendue de votre gloire, Messieurs, combien dans ce moment je me sens abaissé moi-même! combien plus encore, lorsque je me retrace les grands hommes qui ont été assis dans ce sanctuaire, et qui, dans la carrière de l'éloquence, où je suis entré, ont fait parmi nous, de la tribune sacrée, la digne rivale de la tribune antique! Je ne puis me livrer aux sentimens dont me pénètrent comme vous, Messieurs, la simplicité majestueuse et la véhémence prophétique de Bossuet, l'attrait irrésistible et doucement victorieux de Massillon, l'onction céleste de Fénélon : mais une réflexion à laquelle je ne dois point me refuser, c'est qu'abstraction faite de leurs talens oratoires, au seul titre de moralistes, ils méritent éminemment les respects et la reconnaissance du genre hu-

main. Je la fais cette observation dans un moment où l'on recueille parmi nous avec tant de magnificence les préceptes moraux des écrivains du paganisme ; et j'ose dire non seulement que si l'on compare leurs maximes à la morale de l'Évangile, qui, par la divinité de sa source, est au-dessus de toute comparaison, mais que si l'on rapproche, sous un rapport purement littéraire, Confucius, Epictète, Sénèque, Marc-Aurèle lui-même, de vos orateurs de Meaux, de Cambrai, de Clermont, l'on sera forcé d'avouer que, par la connaissance du cœur humain, par la peinture des mœurs, par la honte qu'ils attachent au vice, par le charme qu'ils donnent à la vertu, par le style enfin, par le génie, par l'éloquence avec laquelle ils plaident la cause de l'humanité souffrante, nos orateurs français sont encore au-dessus de tous les sages de l'antiquité.

Je m'apperçois, Messieurs, que des objets si attachans et si intéressans pour moi suspendent trop long-temps l'hommage que je dois ici à l'homme illustre dont je viens occuper la place ; et je me sens d'autant plus pressé de m'acquitter de ce devoir au nom des lettres, que la voix publique, devenue si favorable à M. de Pompignan au moment de sa

mort, n'a pas toujours été aussi juste envers ses écrits, qu'elle l'est envers sa mémoire. Il semble que la renommée ne se plaise à célébrer que des ombres. M. de Pompignan, dont le rare mérite était, pendant sa vie, une espèce de secret pour une partie de la nation, a fondé sa réputation sur des titres aussi variés que durables. En effet, avoir possédé une littérature vaste et féconde, et réuni à une connaissance approfondie de l'hébreu, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, de l'anglais, le talent d'écrire en vers et en prose dans sa propre langue, la plus difficile de toutes; avoir allié une érudition immense aux dons de l'imagination, et mérité des succès éclatans au théâtre, dans les tribunaux, dans les académies; avoir su passer des plus hautes conceptions de la poésie aux recherches de l'histoire, aux méditations de la morale, aux calculs de la géométrie, aux défrichemens même de la science numismatique; avoir parcouru tous les domaines de la littérature, et s'être mesuré tour à tour, par des tentatives plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Racine, Pindare et Rousseau, Boileau et Horace, Anacréon et les commentateurs de la langue des Grecs; avoir ajouté à cette variété de connaissances et de talens les lumières d'un

jurisconsulte, souvent même les vues d'un homme d'État; enfin, avoir couronné, par de bonnes actions, une carrière si honorable, et consacré les travaux d'un homme de lettres et les vertus d'un citoyen par les principes et les motifs de la religion : tel est, Messieurs, le tableau que présente la vie de l'écrivain justement célèbre, qui entre aujourd'hui dans la postérité.

Né avec des talens distingués, et avec ce desir de renommée qui les accompagne toujours, M. de Pompignan fit des études solides et brillantes sous le célèbre père Porée, dont le nom, cher aux lettres, passera infailliblement à la postérité avec ceux des grands hommes qu'il eut pour disciples, et dont il était si digne de cultiver l'esprit et de former le goût. Il avait à peine atteint sa vingt-deuxième année, lorsque son génie, inspiré par le génie de Virgile, enrichit notre littérature de la tragédie de Didon, et le succès de son premier ouvrage ne s'est point démenti depuis plus d'un demi-siècle. Racine avait parlé de ce beau sujet dans sa préface de Bérénice, avec une prédilection qui semblait promettre un digne rival au poète le plus parfait de l'antiquité; mais, soit que sa retraite l'eût détourné de cette heureuse idée, soit que la

faiblesse du caractère d'Énée l'eût rebuté, soit enfin qu'il fût effrayé de la ressemblance inévitable de Didon avec Ariane, que Thomas Corneille avait peinte, non pas avec le coloris et l'élégance de Racine, mais avec des traits si naturels et si touchans, l'auteur de Phèdre avait laissé à M. de Pompignan la gloire de faire passer dn poème latin sur la scène française, le personnage le plus intéressant que le génie antique eût jamais inventé. Un plan sage, des caractères soutenus, des ressorts vraisemblables et tragiques, une sensibilité qui égale souvent l'éloquence des personnages à l'intérêt des situations, un style enfin où l'on aurait pu desirer plus d'énergie, mais déjà pur, attachant, et périodique, annoncèrent dès-lors à la nation un élève formé dans l'art d'écrire, et dans la connaissance du cœur humain, à l'école de Virgile, de Racine, de Métastase; et ses principes de goût ont toujours attesté depuis, que son talent méritait de les avoir pour maîtres et pour modèles.

L'amour passionné de M. de Pompignan pour les anciens, ce sentiment, la marque la plus sûre des bons esprits, manifesté en lui dès sa jeunesse, ne s'est jamais ni affaibli ni corrompu; et ce n'est pas un éloge mé-

diocre à lui donner en présence des dépositaires du goût. Je sais, Messieurs, qu'on ne lit presque plus aujourd'hui les ouvrages de l'antiquité que dans les colléges. Des études profondes épouvantent de jeunes littérateurs plus impatiens de renommée qu'avides d'instruction, et qui échangent les frivoles succès de nos cercles, avec cette gloire tardive, mais durable, qui leur survivrait dans l'avenir. Il faut savoir vivre long-temps seul quand on veut devenir célèbre. Tout homme de lettres qui a pour les anciens une estime profondément sentie, écrit ordinairement avec goût, et on s'apperçoit, à son stlye naturel et simple, qu'il a puisé l'idée et le sentiment du beau dans leur source. En effet, c'est dans les anciens que nous trouvons cet ensemble, ces développemens, cette chaîne de conceptions qui forme le tissu du style, cette vérité d'expression qui est l'image vivante de la pensée, cette justesse de goût qui respecte toujours la langue et ne la tourmente jamais, ce ton de la nature qui n'exagère rien et qui n'affaiblit rien, cette simplicité touchante à laquelle on n'ose s'abandonner quelorsqu'on a le courage du bon goût et la conscience de son talent. C'est dans le commerce des anciens que nous contractons cette habitude

constante de creuser un sujet, une pensée, un sentiment, avec laquelle un génie méditatif atteint aux profondeurs de la nature, tandis qu'un esprit léger effleure à peine des surfaces. C'est en lisant les anciens que l'on peut s'approprier une foule d'expressions neuves : plus on les imite, plus dans sa propre langue on devient soi-même original; et l'on reconnaîtra, Messieurs, au nombre, au mouvement, à l'harmonie du style, un écrivain qui a fréquenté les auteurs de l'antiquité, comme autrefois la fable trouvait une voix plus mélodieuse aux oiseaux qui avaient voltigé sur le tombeau d'Orphée. Je ne crains pas d'être démenti par vous, Messieurs, en avançant que le talent dépend souvent de l'instruction, et que la perfection du style, dans notre langue, tient plus que l'on ne pense à une étude réfléchie des langues anciennes. Quel est l'homme de lettres qui ne sente chaque jour, par le besoin de traduire sa pensée en latin pour parvenir à l'exprimer, combien le célèbre Arnaud avait raison de dire qu'on apprend à écrire en français, en lisant Cicéron ? Si Racine avait moins médité la langue de Tacite, il n'aurait point écrit Britannicus avec la couleur et l'énergie de l'historien latin; s'il avait été moins fa-

milier avec la langue d'Homère et de Virgile, on n'en eût pas retrouvé le charme dans Iphigénie et Andromaque; comme on n'eût point reconnu l'esprit et l'accent des livres saints dans Athalie, s'il n'eût pas été imbu, dès son enfance, du style des prophétes à l'école de Port-Royal. Enfin, Messieurs, il me semble que les anciens sont, dans la littérature, ce que sont les vétérans dans les armées, des hommes éprouvés auxquels, sur la foi de leur gloire, on peut se confier et se laisser conduire. Aussi voyons-nous que jamais les anciens n'ont été plus honorés que par les plus illustres des écrivains modernes. Jamais Homère n'a été mieux loué que par Fénélon, Euripide que par Racine, Pindare que par Rousseau, Phèdre que par La Fontaine, Horace que par Boileau, Aristote et Pline enfin, que par ce grand homme leur émule, que je vois placé au milieu de vous, comme une des principales colonnes de ce temple.

Qu'on me pardonne cette digression dans l'éloge d'un homme de lettres qui avait voué aux anciens le culte le plus constant. Il suffit en effet de parcourir les ouvrages de M. de Pompignan, pour juger de sa piété littéraire envers l'antiquité, comme du caractère dominant de son esprit. Je voudrais en vain

dissimuler, Messieurs, que dans ses traductions des Géorgiques et de quelques livres de l'Énéïde, il n'a ni l'imagination dans l'expression, ni la couleur, ni l'harmonie, ni la verve et le mouvement toujours animé, toujours varié de ce traducteur célèbre, qui parmi vous a porté la magie du style à un si haut degré de perfection; mais au moins, ces traductions de M. de Pompignan réunissent-elles d'une manière très-estimable, la fidélité, la clarté, le naturel, la précision, souvent assez de nombre et de mélodie pour satisfaire même une oreille délicate, et singulièrement ce goût sage et pur, qui ne tient pas sans doute lieu du génie, mais qui, dans les ouvrages d'agrément, peut quelquefois consoler de son absence. Tous ces caractères, je ne dis pas d'un talent éminent, mais d'un bon esprit, se font de même appercevoir dans les traductions en vers qu'il a données de l'éloquente élégie d'Ovide à son départ de Rome pour son exil, du voyage charmant d'Horace à Brindes, des plus belles odes de Pindare et d'Horace, de quelques morceaux de Lucien, de Dion Cassius, enfin du poème philosophique et moral *des travaux et des jours*, chef-d'œuvre d'Hésiode, et l'un des plus précieux monumens de la poésie antique,

où le traducteur français réunit quelquefois l'énergie de Juvénal à la précision de Despréaux. C'est ainsi que M. de Pompignan s'est constamment attaché à faire revivre, sous les yeux de la littérature française, les modèles de l'antiquité. Dans les époques de la décadence du goût, les hommes éclairés par de longues études, et qui s'intéressent sincèrement à la gloire des lettres, ne peuvent pas sans doute créer les talens; mais ils peuvent du moins rappeler à la génération naissante les principes et les exemples consacrés par le suffrage de toutes les nations et de tous les siècles; comme chez les anciens peuples, on allait, dans les temps de calamité, tirer du fond des temples les statues des héros et des dieux, pour les offrir de plus près aux regards et aux hommages des citoyens.

La traduction d'Eschyle est, dans ce genre de travail, le service le plus signalé que M. de Pompignan ait rendu aux lettres. Eschyle, le père de la tragédie, et peut-être lui-même le plus tragique des poètes grecs, donne aux passions le caractère le plus énergique et le plus terrible dans l'Agamemnon, dans les Coëphores, dans les Euménides. Il trempe sa plume dans le sang pour peindre le crime, la vengeance, le remords; mais des méta-

phores souvent trop hardies, ou trop forcées, ou peut-être restreintes aux mœurs de la Grèce, obscurcissaient la pensée d'Eschyle, et la rendaient impénétrable aux hellénistes les plus profonds, et aux scoliastes eux-mêmes. M. de Pompignan semble avoir dissipé le premier ces ténèbres, comme il est le premier qui, dans notre langue, ait osé traduire Eschyle tout entier. C'est dans cette traduction, dont les traits libres et hardis ressemblent aux premiers mouvemens du génie, qu'on voit un grand littérateur sans aucun faste de notes ambitieuses ou superflues. Jamais poète dramatique, avant lui, n'avait traduit des tragédies; et l'on sent, à cette lecture, combien son talent venait heureusement au secours de son érudition. On lit l'Eschyle de M. de Pompignan sans penser jamais au traducteur, qui, à force d'art, s'efface lui-même et disparaît. C'est en effet, Messieurs, le triomphe d'un écrivain qui traduit, de s'éclipser devant ses lecteurs, pour concentrer toute leur attention sur l'auteur qu'il veut reproduire ; comme c'est le triomphe d'un orateur de se faire oublier pour montrer le héros qu'il célèbre; comme c'est le triomphe du poète dramatique de se cacher à l'ombre du personnage qu'il fait parler.

Des services moins éclatans, dont la république des lettres est redevable à ce savant écrivain, mais qui ajouteront à sa gloire quand ils seront connus, sont conservés, Messieurs, dans l'immense recueil de ses correspondances. C'est un riche et vaste dépôt de littérature, de jurisprudence et d'histoire, et par-tout on y est étonné de l'étendue et de la variété de son érudition. Vous pouvez juger d'avance, Messieurs, du singulier mérite de cette collection, plus volumineuse que les œuvres de M. de Pompignan, par les idées, les vues, les principes de goût qu'il a développés dans la lettre universellement estimée qu'il écrivit à Racine le fils, auquel il demandait et proposait des observations sur les ouvrages de son illustre père. Mais ce qui m'a sur-tout frappé dans cette lecture, c'est l'intérêt que prend son cœur dans ce commerce d'instruction. Cet écrivain, si austère avec le public, semble amollir son style, et l'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes, et son ame lui fait développer alors un nouveau talent, celui d'une douce éloquence. Ainsi, Messieurs, ce qui, dans l'art d'écrire, lui a le moins coûté, sera peut-être ce qui honorera le plus sa mémoire; et il aura ce

trait de ressemblance avec M. le chancelier d'Aguesseau, dont il fut chéri et estimé, que ses lettres seront l'un des plus beaux monumens de ses travaux et de son génie.

On s'apperçoit, Messieurs, en lisant attentivement les ouvrages de M. de Pompignan, et en les comparant avec ses lettres, que toutes les fois qu'il les destinait à paraître aux yeux du public, la sévérité de son goût surveillait de près, et intimidait son talent. C'est là ce qui refroidit souvent son imagination dans ses épîtres morales, parmi lesquelles cependant je crois devoir en distinguer une qui respire la sensibilité la plus ingénue et la plus touchante; elle est adressée à son fils mort au berceau, qu'il voit au milieu des chœurs des anges, et qu'il invoque avec l'onction d'une piété respectueuse, mais avec l'ascendant de la paternité. C'est, j'ose le dire, Messieurs, l'une des plus belles idées chrétiennes que la poésie ait jamais conçues.

Mais comment est-il donc arrivé, Messieurs, qu'avec ce goût scrupuleux et craintif qui semble, devant le public, faire vaciller la plume de M. de Pompignan, il se soit comme abandonné au genre de poésie qui demande le plus de courage et d'audace, je parle du genre lyrique? C'est que peut-être

rien n'est plus naturel que de se précipiter ainsi hors de sa sphère, lorsqu'on a le sentiment de sa timidité, et qu'on s'efforce de la vaincre. De là vient, Messieurs, que dans ses odes il a plus d'élans heureux que de mouvemens soutenus, parce que la force de résolution n'a qu'un moment, et que, dans le génie comme dans l'ame, il n'y a que la force de caractère qui soit constante. Ici, Messieurs, je dois rappeler à l'avantage de M. de Pompignan, une observation qu'on a faite avant moi; c'est que le genre de l'ode a perdu parmi nous le grand intérêt qui l'animait dans les beaux climats où elle prit naissance. Chez les Grecs, le poème lyrique n'était rien moins qu'un jeu fictif de l'imagination, ou l'essor d'un enthousiasme solitaire. Le poète était réellement l'organe de la religion ou de la gloire, l'interprète des sentimens de la patrie, et le prêtre des muses. On l'appelait aux jeux olympiques, aux jeux pythiques, aux jeux isthmiques, aux courses néméennes, pour célébrer et couronner les vainqueurs, avec l'autorité d'un ministère public, en présence de la Grèce assemblée; et c'était alors que *le nom de poète était véritablement sacré*, [1] selon l'expression de Cicéron. Au

[1] *Verè sanctum poetæ nomen.* Pro archia Poetâ.

milieu de ces grands spectacles, il était facile sans doute à un homme éloquent d'être saisi d'un enthousiasme soudain : mais comment, dans nos constitutions modernes, ce feu divin allumera-t-il avec la même ardeur l'imagination d'un poète qui n'a plus qu'un objet idéal et qu'un personnage isolé ? Cependant, malgré cette espèce de dégradation du genre lyrique, quoique le génie d'Horace n'ait été secondé qu'une seule fois par l'appareil de ces solennités nationales, le poète latin marche avec gloire après Pindare qu'il imite, et qu'il compare lui-même à un fleuve impétueux qui n'a point de fond. Malherbe et Rousseau ont fait aussi de très-belles odes dans notre langue. M. de Pompignan, quoiqu'inférieur à l'un et à l'autre, s'est montré, dans la force de son talent, digne de les suivre; et j'oserai dire qu'il égala un moment Rousseau, en déplorant sa mort. C'est dans cette ode, Messieurs, que l'on admire l'une des plus sublimes strophes qui ait jamais été composée dans aucune langue ; et ce qui ajoute encore à son mérite, c'est qu'elle est consacrée à célébrer le triomphe du génie sur l'envie. Inscrivons donc sur sa tombe, comme l'épitaphe la plus digne d'un poète lyrique, cette strophe à jamais mémorable,

par la réunion d'une grande idée à une si grande image; et comme elle peint les travaux des gens de lettres, franchissant les âges pour éclairer l'univers, qu'il me soit permis de répéter dans son éloge cette magnifique apologie des grands hommes, dont M. de Pompignan aura la gloire d'être l'immortel vengeur.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

La grande et peut-être l'unique ressource de l'ode parmi nous, Messieurs, c'est le genre sacré, parce qu'il est susceptible d'un véritable enthousiasme. Les prophètes, que je considère ici sous l'unique rapport de la poésie, et indépendamment de l'inspiration divine, parlaient une langue que sa pauvreté même forçait d'être hardie et pittoresque. Leur nation avait des rapports continuels et intimes avec Dieu, qui la gouvernait immé-

diatement dans les principes de la théocratie. C'était là que Moïse avait chanté, après le passage de la mer Rouge, la première et la plus belle de toutes les odes. Le génie de David, tout énervé qu'il est dans nos versions, étincelle encore de traits sublimes. Plein de verve et d'images, il assiste à la création, quand il en peint la magnificence; il vole de merveilles en merveilles, et anime toutes ses expressions d'un mouvement vif et pressant. C'est un homme qui vous parle de haut et de loin; il n'a que le mot important de son idée à vous transmettre, ne s'énonce que par traits; et, dans cette rapide concision, il vous découvre la cause en vous poussant à ses effets les plus reculés. Jamais l'esprit divin ne communiqua au génie de l'homme tant d'ascendant et de puissance. David commande aux élémens; et, depuis les astres du ciel jusqu'aux abymes de la terre, l'Eternel semble avoir mis toute la nature sous l'empire de son poète.

Rousseau, celui de tous nos poètes qui s'est montré le plus digne d'imiter David, si David, dans la véhémence et la rapidité de son génie, n'était pas inimitable, Rousseau n'a voulu traduire que douze de ses plus beaux pseaumes; et, en s'efforçant d'égaler son modèle,

il semble avoir porté le style de l'ode à son plus haut degré d'élévation. Simple et magnifique à la fois, il a l'accent de l'enthousiasme dans un langage toujours soumis aux lois de l'analogie et du goût, l'art de dompter la rime dans une diction toujours pure et harmonieuse, la majesté du ton lyrique, la pompe des expressions les plus solennelles, le talent de revêtir ses pensées d'images augustes qui parlent aux yeux et peignent tout à l'esprit.... Heureux s'il eût plus souvent déployé cette sensibilité qui rend la voix de David si touchante, et dont il a lui-même répandu tout le charme dans le cantique d'Ezéchias !

Ce fut à l'exemple de Rousseau, et en le prenant pour modèle, que M. de Pompignan conçut le projet d'enrichir notre littérature des trésors qui restaient encore à recueillir dans les livres saints ; et le secret qu'il semble avoir réellement dérobé à ce grand lyrique, c'est celui d'une versification toujours pure, et ordinairement coulante et harmonieuse. Je n'inviterai point sans doute les amateurs de la poésie, Messieurs, à lire de suite un recueil de cent odes sacrées ; c'est une épreuve trop redoutable, peut-être, pour toute espèce de vers français, quand ils ne sont pas

soutenus par l'intérêt d'une action dramatique. Mais qu'on lise par intervalles, comme le caractère de notre poésie et le génie de notre nation semblent l'exiger, les pseaumes, les prophéties, les cantiques, les hymnes de M. de Pompignan ; on trouvera, peut-être, que, trop préoccupé du soin de flatter l'oreille, il se néglige quelquefois sur les moyens que son talent lui fournirait pour intéresser l'ame ; que, trop satisfait du ton élevé qu'il a su prendre et soutenir, il ne recherche point assez ces heureuses modulations qui en sauveraient la monotonie ; qu'il laisse souvent à desirer plus d'imagination et plus de sensibilité dans ses vers ; et qu'enfin l'ambition de grossir le volume de ses poésies lyriques, a nui à la solide gloire que lui auraient acquise les belles odes sacrées dont il est l'auteur, s'il avait voulu y borner son talent. Mais dans celles-ci, du moins, qui sont en assez grand nombre, on reconnaîtra une élocution animée, abondante et correcte, un beau caractère de poésie, l'art de rendre quelquefois heureusement des expressions de l'Ecriture, qui semblaient inaccessibles à notre langue, et souvent dans la fierté de ses débuts une verve qui imite l'inspiration.

Tels étaient, Messieurs, les principaux ti-

tres littéraires de M. de Pompignan, lorsque la voix publique l'appela au partage de votre gloire. Chef d'une cour souveraine, favorisé des dons de la fortune, qui sont si utiles au développement des talens, quand ils ne les étouffent pas, accoutumé à jouir d'une admiration universelle, ou plutôt d'une espèce de culte dans nos provinces méridionales, où, au danger de trouver tant d'hommages, se joignait encore pour lui le malheur de n'avoir point de rivaux et un trop petit nombre de juges, généralement estimé parmi les gens de lettres, épargné par la critique, ébloui, peut-être, par de trompeuses espérances, environné de la considération d'un frère distingué dans le clergé de France par ses vertus et par ses lumières, il venait d'ajouter à Montauban une nouvelle colonie à la république des lettres, quand il parut devant ce sénat littéraire pour demander les honneurs du triomphe. Je ne saurais penser ici, Messieurs, sans un regret amer, à la perspective de bonheur qui semblait s'offrir aux regards de M. de Pompignan, lorsqu'invité par vos suffrages à venir s'asseoir parmi vous, il n'avait plus qu'à jouir du repos dans le sein même de la gloire. Un moment, et, en apparence, le plus heureux moment, a

tout empoisonné. Je ne vois plus mon prédécesseur qu'à travers un nuage sombre..... Mais c'est sans doute, Messieurs, rendre hommage à votre délicatesse et à votre justice, que de séparer à vos yeux les talens qui ont illustré une vie toute entière, d'une erreur inexcusable qui en a obscurci le plus beau jour. Le zèle pour la religion n'attend point ici de moi un éloge superflu : je me défendrai donc par les mêmes convenances la censure des écarts auxquels il peut conduire. Consolons plutôt l'ombre affligée de M. de Pompignan, que je me représente dans ce moment à mes côtés, rapprochant par ses regrets les deux séances qui composent toute sa vie académique : celle de son adoption, celle de son éloge funèbre, et attendant aujourd'hui de mes mains les dernières palmes qui doivent le couronner. Non, Messieurs, vous n'avez point oublié que les liens qui l'attachaient aux lettres, l'unissaient toujours à vous. S'il a pu se croire étranger à cette compagnie, l'erreur a été à lui seul ; mais, dans le cours de ce long et déplorable divorce, ses travaux littéraires vous appartiennent, et je porte aujourd'hui, avec confiance, tous ses succès en tribut à votre gloire.

Depuis cette fatale époque, M. de Pompi-

gnan semble avoir cherché, dans la retraite de la campagne, des consolations que la capitale ne pouvait plus promettre à son ame agitée. C'était là qu'entouré d'une bibliothèque savante dans laquelle il avait recueilli le précieux dépôt des livres de Racine, il trouvait dans la solitude même la société de l'esprit humain, concentrait son talent dans les paisibles jouissances de l'érudition, et se dérobait, par des études profondes, au sentiment de ses peines et de ses douleurs. C'était là que, partagé entre les travaux littéraires et les plaisirs de la bienfaisance, il vivifiait la contrée qu'il habitait, assistait les malheureux de sa fortune, de ses conseils, de ses lumières; qu'il environnait sa vieillesse de bonnes œuvres, et qu'il se hâtait d'en remplir les restes d'une vie qui lui échappait. C'était là que sa conduite honorait ses principes, qu'il montrait la piété chrétienne en action, qu'il fondait un hospice pour fixer dans sa terre les héroïnes de la charité, les dignes filles de saint Vincent de Paul; et que, d'un seul don, il sacrifiait une somme de quarante mille livres à l'éducation des enfans et au soulagement des malades : nouveau genre de gloire qu'il est si doux de pouvoir allier aux succès littéraires, parce que le gé-

nie et la vertu ne brillent de tout leur éclat que lorsqu'ils sont ainsi réunis ! Enfin, c'est là qu'après avoir déployé, dans ses longues souffrances, le courage de la résignation, il vient de terminer sa carrière au milieu des larmes de sa famille et des bénédictions de ses vassaux : hommage plus touchant et plus glorieux à sa mémoire, que le vain bruit de la célébrité !

Avant sa mort, M. de Pompignan a rendu grace à la solitude, du calme qu'elle avait répandu sur sa vieillesse. L'un de ses derniers écrits a été une *Epître sur la retraite*, dans laquelle, à la vue de l'astre bienfaisant qui se levait sur la France, il formait, en poète citoyen, les vœux les plus ardens pour la prospérité d'un règne dont l'aurore est si brillante : objet bien digne en effet des derniers chants d'une muse qui n'a jamais rendu hommage qu'à la vertu. Eh ! quel Français, s'il n'est pas insensible à la gloire de son pays, a pu voir, sans une sorte d'enthousiasme, un prince qui, dès sa plus tendre jeunesse, ne s'est montré passionné que pour la justice et pour la vérité, la marine créée, la servitude abolie, les lois plus humaines, une politique morale, le crédit fondé sur l'estime du gouvernement, une guerre d'un

intérêt vraiment national, couronnée par une paix glorieuse, et l'indépendance de l'Amérique assurée par un monarque de vingt-sept ans ? La gloire des lettres n'a pas été oubliée, Messieurs, dans cette grande révolution qui a rapproché les deux mondes. Le roi vient de cimenter une nouvelle alliance littéraire entre les Etats-Unis et la France, en dotant d'une riche collection de livres les universités de Virginie et de Pensilvanie. Vous voyez assis parmi vous un guerrier [1] qui, après avoir généreusement combattu pour cette réblique naissante, a sollicité en sa faveur ce nouveau bienfait du monarque, et qui a le double mérite d'avoir contribué à procurer aux Américains les deux plus grands biens de l'ordre social, la liberté et les lumières. Ainsi, vos ouvrages, Messieurs, deviennent un noble moyen de munificence entre les mains de votre auguste protecteur. Ce sont vos trésors littéraires qui font ses plus magnifiques présens, et il ne se montre jamais plus grand lui-même, que lorsque, du haut de son trône, il dispense aux nations les plus reculées les chefs-d'œuvres de sa nation. Mais, par un noble échange de gloire entre

---

[1] M. le marquis de Chastellux.

lui et le génie, ce prince a inventé une manière, inconnue avant son règne, d'honorer les talens et les hautes vertus. Jusqu'à nos jours, en effet, Messieurs, les peuples avaient érigé des statues aux souverains ; mais aucun monarque n'avait encore décerné le même honneur à ses sujets, même les plus illustres. Louis XVI est pour l'histoire le premier souverain qui se soit fait un devoir d'acquitter cette dette importante de la patrie, en élevant des statues, dans son palais, aux grands hommes de sa nation, et en faisant servir l'émulation dont il anime les arts, à réveiller l'amour de la gloire dans tous les ordres de la société.

Voilà peut-être, Messieurs, dans la science d'enflammer les esprits et d'élever les ames, l'unique secret qui eût échappé au génie de Louis XIV. Les murs de ce sanctuaire ont retenti cent fois des hommages que l'éloquence et la poésie ont rendus à ce grand roi, qui voulut qu'après la mort de l'illustre chancelier Séguier, la protection des lettres devînt, dans son empire, l'apanage éternel de la royauté, fit régner avec lui, pendant un siècle, tous les beaux arts, et à qui son génie inspira souvent des traits dignes de Corneille, sans que, durant tout le cours de

son règne, il ait proféré une seule parole qui ait démenti la dignité de son rang et l'élévation de son ame. Aussi, Messieurs, plus ce monarque s'éloigne de notre âge, plus il s'agrandit à notre vue. A mesure que les mémoires de ses généraux nous rendent, en quelque sorte, témoins de sa vie privée, l'ancien enthousiasme de la France se réveille pour exalter un prince à qui elle doit tout, ses lois, sa discipline militaire, sa police, ses premières routes, sa marine, ses arsenaux, ses ports, ses manufactures, ses académies. Pour moi, Messieurs, qui viens à votre suite, et à une si grande distance de vos talens, apporter aux pieds de Louis XIV le faible tribut de mon admiration, dans ce temple où il règnera toujours par ses bienfaits et par votre reconnaissance, ne pouvant plus rien ajouter à vos éloges, je rassemblerai du moins sous vos yeux les traits épars de sa gloire, et je dirai simplement et sans art : Il eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créquy, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Duquesne, Tourville, du Guay-Trouin commandaient ses escadres. Colbert, Louvois, Torcy étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annonçaient ses

devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour organes. Vauban fortifiait ses citadelles. Riquet creusait ses canaux. Perrault et Mansard construisaient ses palais; Puget, Girardon, le Poussin, Le Sueur et Le Brun les embellissaient. Le Nôtre dessinait ses jardins. Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère, Boileau éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs. Montausier, Bossuet, Beauvilliers, Fénélon, Huet, Fléchier, l'abbé de Fleury élevaient ses enfans. C'est avec cet auguste cortége de génies immortels, dont la plupart appartiennent à cette compagnie, que le premier roi protecteur de de l'académie française, appuyé sur tous ces grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité.

RÉPONSE
DE M. LE DUC DE NIVERNOIS,
DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
AU DISCOURS
DE M. L'ABBÉ MAURY.

Monsieur, c'est un hasard malheureux pour vous que celui qui me charge d'avoir l'honneur de vous répondre, et je ne me cache pas ce que vous y perdez. Obligé de remplacer M. l'archevêque de Toulouse, je sens mon insuffisance, je l'avoue sans honte, je remplis un devoir, et je n'aspire qu'à de l'indulgence.

Heureusement pour moi, Monsieur, le choix que l'académie vient de faire en vous adoptant, diminue beaucoup le poids de la fonction dont je suis chargé. Que pourrais-je apprendre de vos talens à cette assemblée? Que pourrais-je dire de ceux de votre prédécesseur, que vous n'ayez dit bien mieux dans le discours que vous venez de prononcer? On serait même presque tenté de croire, que, malgré tout le mérite de M. de Pompignan, la compagnie, au nom de qui j'ai l'honneur

de parler, pourrait s'abstenir de célébrer son nom dans des murs si peu témoins de sa présence. Il y est entré précédé de sa réputation; il y a paru un instant, et il en a disparu pour jamais, nous laissant à nous plaindre et de son absence, et des motifs qui en furent la cause; mais quels qu'ils puissent être, nous ne saurions priver sa mémoire du juste hommage qu'ont mérité ses talens; c'est un tribut que doit l'académie à quiconque meurt avec des droits à l'estime de la postérité.

M. de Pompignan les avait acquis à plusieurs titres, parce qu'il s'était exercé dans plusieurs genres. L'étude des langues savantes et des langues modernes l'avait mis en état de traduire ou d'imiter avec succès les morceaux de poésie ou ancienne ou étrangère les plus précieux. Hésiode et Pindare, Virgile et Horace, Shakespear et Pope sont devenus tour à tour sous sa plume des poètes français. Familiarisé même avec la langue des livres saints, il a su, il a osé, après Rousseau, naturaliser en France les pseaumes, les cantiques, les prophéties, en cinq livres de poésies sacrées, où on trouve souvent des strophes dignes de la sublimité du sujet, et où l'on s'instruit toujours dans des notes où l'auteur déploie une érudition vaste et une critique ju-

dicieuse. Enfin des odes, des épîtres, des poésies familières, des ouvrages dramatiques et lyriques tirés de son propre fonds, ont encore ajouté à sa gloire; et, sans trop présumer de ses forces, il n'a pas craint d'entrer dans la même lice où avaient brillé avant lui Boileau, Quinault, Corneille et Racine, Rousseau et Voltaire. Il était impossible de surpasser de semblables devanciers, peut-être même de les égaler; mais la seconde place est assez honorable après eux, et une versification élégante, correcte et harmonieuse, un goût pur et formé sur l'antique, assurent à M. de Pompignan cet honneur qu'il n'est pas aisé de mériter.

Je dirai après vous, Monsieur, qu'il avait pour les anciens une espèce de sentiment religieux; mais j'ajouterai que son culte n'était pas de la superstition. Il les regardait en même temps, et comme des guides qu'il faut suivre, et comme des modèles dont on peut approcher.

Eux seuls font leurs pareils (*dit-il*) : sans l'Iliade,
Nous aurions Alaric, mais non la Henriade.

Ajoutons à cet éloge du seul poëme épique dont la France puisse s'honorer, que ce poëme si plein de beautés a été le fruit de la jeunesse de son auteur, ce génie rare, à qui la

nature destinait une si longue et si vaste carrière de gloire dans tous les genres. C'est que les hommes nés pour faire honneur à leur siècle commencent de bonne heure à se distinguer, et M. de Pompignan lui-même en offre un exemple. A peine âgé de vingt-quatre ans,[1] il fit représenter sa tragédie de Didon, digne des applaudissemens qu'elle reçut au théâtre, et de l'estime des gens de lettres, qui y mit le sceau. L'immortel Racine avait terminé ses travaux dramatiques par un chef-d'œuvre enrichi des plus sublimes traits de l'Écriture; on vit avec étonnement un jeune homme s'approprier avec succès dans son premier ouvrage les plus grandes beautés de Virgile. Les encouragemens ne pouvaient pas manquer à un pareil essai; ils lui furent prodigués, et le jeune auteur entra dans le monde littéraire sous les auspices les plus heureux et les plus flatteurs.

Mais la carrière des lettres n'est pas la seule où M. de Pompignan se soit distingué. Il étoit né magistrat, et dans sa jeunesse il s'était livré à l'étude des lois et de la jurisprudence: revêtu de la charge d'avocat général dans une cour des aides, il sonda toutes les pro-

[1] M. de Pompignan était né en 1710; il a donné sa tragédie de Didon en 1734.

fondeurs de l'assiette et de la perception des impôts; et, portant dans cette étude aussi sèche qu'importante son ardeur infatigable pour le travail, il se rendit bientôt capable d'exercer dignement ce ministère si difficile, qui impose le double devoir de veiller en même temps aux intérêts du peuple et à ceux du fisc. Il s'acquittait de ces nobles fonctions dans l'une des contrées qui jadis avait vu Agricola [1] présider à leur administration avec tant de sagesse : il y montra les mêmes vertus, mais il ne sut peut-être pas aussi bien que lui en tempérer l'usage par une prudente économie. Il ne sut peut-être pas assez que leur pratique demande de la mesure, surtout la pratique du zèle : vertu dangereuse, même pour celui qu'elle anime, quand elle n'est pas circonscrite dans ses justes bornes. Un discours éloquent où il s'abandonnait à tout son enthousiasme pour la réformation des abus, fut regardé comme l'effervescence inquiétante d'un esprit qu'il fallait réprimer. M. de Pompignan fut exilé, et cette disgrace le dégoûta d'un état où il se voyait entre le danger de paraître s'exagérer ses devoirs, et celui de ne pas les remplir à son gré dans

---

[1] Au commencement du règne de Vespasien.

toute leur plénitude. La charge de premier président dont il fut pourvu ensuite ne put le rattacher à la magistrature; et il y renonça au bout de quelques années, pour se donner tout entier à la république des lettres.

Il aurait pu y trouver la gloire et le repos ensemble; il n'y trouva que la gloire. Le repos semblait le fuir, les querelles semblaient le suivre. Il eut des admirateurs, et il les mérita; mais il n'eut guère moins d'ennemis, et on lui reprocha de se les être attirés. Quoi qu'il en soit, il les aurait aisément regagnés, s'il leur avait laissé le temps, s'il les avait mis à portée de reconnaître en le pratiquant, que la bonté de cœur et l'amour du vrai faisaient le fond de son caractère, si un naturel ardent et peu flexible ne lui avait fait préférer le parti du schisme à celui de la tolérance et des ménagemens. On n'en doit poins aux vices; mais on en doit aux opinions, et même aux erreurs, sur-tout lorsqu'on est sans mission pour les combattre.

Lors même qu'on est chargé par état de les attaquer, il est beau, il est sage, il est utile de ne faire jamais parler au zèle que le langage de la charité, et de reprendre les hommes sans les aigrir, parce que, si on les aigrit, on ne les corrige pas. La société re-

pousse et la religion désavoue l'orateur chrétien, qui, tenant en main le flambeau de la vérité, l'allume pour brûler et non pour éclairer. Heureux celui qui ne tonne que pour avertir, et qui n'aspire à des conquêtes que pour répandre la consolation et les bienfaits!

C'est ainsi, Monsieur, que s'acquirent une immortelle renommée les grands hommes du clergé français, dont vous avez si bien analysé l'esprit et les ouvrages dans votre excellent Discours sur l'Eloquence de la Chaire; vous nous avez révélé tous les secrets de leur génie, mais vous avez fait plus encore : pénétré de leur esprit, vous vous êtes attaché à le conserver, comme les élèves de Raphaël ont su perpétuer dans son école la pureté de son dessin et la sagesse de ses ordonnances, s'ils n'ont pu atteindre tout à fait jusqu'à la sublimité de ses conceptions et à la grace inimitable de ses contours. Organe après Fénélon et Bossuet, après Bourdaloue et Massillon, de la parole sacrée, vous ne lui avez rien laissé perdre de ses droits; vous nous avez fait voir Elisée, portant dignement le manteau de son maître.

Exciter les riches à la charité, les pauvres au travail; humilier l'orgueil des grands sans les exposer à la haine des petits, et consoler

ceux-ci de leur infériorité, sans les affranchir des liens utiles de la subordination; montrer la vérité sans voile, enseigner la religion sans fanatisme, et mêler à ses saints préceptes les leçons de la morale et de la philosophie, pour la faire pénétrer dans tous les esprits : telles sont, Monsieur, les sublimes fonctions que vous avez eues à remplir dans les temples de la capitale; tel est le noble genre des succès qui vous ont fait appeler à ceux de la cour.

C'est à la cour, Monsieur, que l'exercice de votre auguste ministère est souverainement important, délicat et difficile. On doit la vérité aux rois : c'est le seul bien qui peut leur manquer. On la doit sur-tout à un jeune roi qui l'aime, et qui la cherche pour la faire servir au bonheur de ses peuples. Mais autant une crainte pusillanime qui arrêterait la vérité sur les lèvres du ministre des autels serait une prévarication vile et coupable, autant serait répréhensible une audace téméraire qui violerait le respect qu'on doit toujours à son roi, même en l'enseignant, même en lui présentant le miroir où il doit reconnaître ses faiblesses. Ces deux écueils, placés sur la route de vos pareils, sont fameux par plus d'un naufrage, et ce n'est pas un petit mérite à vous de les avoir évités. Le mérite de savoir

parler aux princes sans adulation et sans témérité, n'est ni commun ni médiocre; il ne peut appartenir qu'à une ame élevée jointe à un esprit judicieux qui connaît la concordance nécessaire, mais difficile, de tous les devoirs entre eux.

Il me serait aisé de m'étendre davantage sur ce qui vous concerne, Monsieur, et je serois écouté avec plaisir; mais les éloges académiques ne sont pas institués dans la vue de flatter l'amour-propre de nos nouveaux confrères; ils ont un but plus sage, une intention plus pure. L'objet de l'académie est de justifier ses choix aux yeux du public à qui elle doit rendre compte de ses motifs, parce qu'elle ambitionne son suffrage; et sous ce point de vue, Monsieur, je ne dois pas m'attacher à une énumération détaillée de vos succès, qui sont si bien connus parmi tous les ordres de citoyens.

Ils brilleront encore avec plus d'éclat, et bientôt le plus glorieux de vos triomphes sera consacré par un monument que le roi destine à ce héros de la charité, dont vous avez si dignement célébré les vertus. Vous avez fait pour S. Vincent de Paul plus que n'avait fait sa canonisation même. Elle n'a pu lui assurer que le culte de ceux qui ont le bon-

heur de professer la religion dont il a été un des principaux ornemens; et vous, Monsieur, dans le beau Panégyrique où vous nous invitez à l'honorer avec autant d'attendrissement que d'admiration aux pieds des autels, vous l'avez montré aux hommes de tous les climats et de toutes les religions, à l'univers enfin, comme un bienfaiteur de l'humanité entière, à qui toute ame sensible doit un tribut d'amour et de reconnaissance. La statue de cet homme unique sera un jour offerte à nos hommages, et c'est à votre éloquence que nous la devrons; ainsi, Monsieur, vous verrez s'associer votre gloire à celle de votre héros, et à celle d'un monarque qui a la vraie piété des rois, puisqu'il met la sienne dans l'amour du bien public, de l'ordre et des mœurs. Il n'y a point d'adulation à vous féliciter de cet avantage, et je remplirais mal mon devoir, si je gardais le silence sur un si noble prix décerné à vos talens.

Ils vous ouvrent aujourd'hui les portes de l'académie, Monsieur; mais dés long-temps ils lui avaient inspiré un sensible intérêt; et vous n'avez pas oublié la preuve qu'elle vous en a donnée, lorsqu'à sa sollicitation vous avez reçu un bienfait de sa majesté : récompense plus honorable encore qu'utile de votre beau

Panégyrique de S. Louis. Aussi, Monsieur, assurée depuis long-temps de la reconnaissance dont vous venez de lui rendre un hommage public, la compagnie pressent avec plaisir que vous remplirez avec exactitude les devoirs que la qualité d'académicien vous impose. Ils sont doux à remplir pour un homme de lettres aussi honnête qu'éclairé. Les sentimens d'une confraternité sincère, source d'une aménité constante dans les entretiens, dans les disputes même, et une assiduité régulière à des assemblées où l'on trouve un commerce utile d'instructions réciproques : voilà ce que l'académie exige de ses membres, plus encore que les talens ; voilà ce qu'elle attend de vous, Monsieur ; et c'est que vous lui ferez oublier la perte qu'elle fait dans l'écrivain illustre que vous remplacez, et l'espèce de divorce qu'elle a pu lui reprocher.

LETTRE

ADRESSÉE

PAR LOUIS XVI

A M. L'ABBÉ MAURY.

3 février 1791.

M. L'ABBÉ, vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostôme. La haine de bien des gens vous environne. Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur; et vous êtes, comme le savant évêque de Meaux, en butte à la calomnie : rien ne m'étonne de votre part; vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels, et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration; mais je redoute pour vous la haine de nos ennemis communs; ils attaquent à la fois le trône et l'autel, et vous les défendez l'un et l'autre. Il y a quelques jours, sans votre imperturbable sang froid, sans vos ingénieuses réparties, je perdais un Français totalement dévoué à la cause de son roi, et l'église un de ses défenseurs les plus éloquens. Daignez songer que nous avons besoin de vous; que vous nous êtes nécessaire, et qu'il n'est pas toujours utile et toujours bien de s'exposer inutilement à des périls certains. Usez avec modération de ces talens, de ces connaissances, de ce courage dont vos amis et moi tirons vanité. Sachez temporiser; la prudence est ici bien nécessaire : votre roi vous en conjure; trop heureux, s'il peut un jour s'acquitter envers vous, et vous prouver sa reconnaissance, son estime et son amitié.

LOUIS.

PRINCIPES D'ÉLOQUENCE

POUR

LA CHAIRE ET LE BARREAU.

DISCOURS

SUR

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

I. *Objet de ce Discours.*

La plupart des discours que l'on trouvera dans ce recueil ont été déjà imprimés ; mais les premières éditions sont épuisées, et je n'ai pas cru devoir réunir ces différens morceaux dans un même volume, sans y faire plusieurs changemens, pour les rendre plus dignes de l'indulgence du public. J'ai retouché le *Panégyrique de S. Louis ;* j'ai retravaillé l'*Éloge de Fénélon*, et j'y ai ajouté de nouvelles notes. J'ai donné plus d'étendue aux *Réflexions sur les Sermons de Bossuet.* Je joins à ces discours le *Panégyrique de S. Augustin*, que j'ai

prononcé en présence de la dernière assemblée du clergé, et qui ne pourrait point être prêché devant un autre auditoire. En rassemblant ces faibles productions de ma plume, je vais proposer, avec une juste défiance de mes lumières, quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit, dans le cours de mes lectures ou de mes compositions oratoires, sur l'art de l'éloquence que je cultive. Je ne les avais d'abord écrites que pour mon instruction particulière, et, lorsque je me suis déterminé à les publier, j'ai trouvé dans ces feuilles éparses un discours tout fait sur les différentes parties de l'éloquence chrétienne. Le développement de ce plan a guidé l'ordre de mes idées. Si je me suis quelquefois permis un ton décidé dans mes jugemens, je supplie le lecteur de se souvenir que je lui parle avec franchise, mais sans présomption, et que je suis fort éloigné moi-même de regarder les résultats de mes observations comme des règles de l'art.

Voici l'idée générale que je me suis d'abord formée de l'éloquence de la chaire.

II. *Image de l'Éloquence de la Chaire.*

Un homme sensible voit son ami prêt à faire une démarche contraire à son intérêt ou à ses devoirs; il veut s'y opposer; mais il

craint de repousser la confiance par une contradiction précipitée : il s'insinue avec douceur dans son esprit, il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute pas ; il ne demande qu'à être entendu, et aussitôt il expose ses raisons, il présente les argumens de l'évidence avec la modestie du doute. On ne lui répond point. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du silence ; il va au-devant de toutes les objections, et les réfute ; animé par le zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par son esprit, ou à humilier par ses reproches, il ne parle que le langage du sentiment. Enfin, sûr d'intéresser, il découvre le précipice sous les pas de son ami, et lui en montre toute la profondeur pour étonner en lui l'imagination, la plus faible et la plus dominante de nos facultés ; c'est avec cet instrument qu'il parvient à l'ébranler ; il s'abaisse jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. C'en est fait, le cœur se rend, la persuasion l'entraîne ; les deux amis s'embrassent, et c'est à l'éloquence de l'amitié que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateurs chrétiens ! voilà votre modèle. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous ; et cet ami qu'il faut émou-

voir pour le détromper, c'est votre auditoire.

III. *Des moyens de convaincre une grande assemblée.*

En effet, il n'y a qu'un homme pour l'orateur dans la multitude qui l'environne; et, à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul homme dont il déplore les égaremens, et dont il découvre les faiblesses : cet homme est pour lui le démon de Socrate debout, sans cesse à ses côtés, et qui tour à tour l'interroge ou lui répond; c'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on écrit, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance suffiront pour subjuguer une grande assemblée. L'orateur tirera même de nouveaux avantages d'un concours nombreux, où tous les mouvemens imprimés à la fois amèneront les plus beaux triomphes de l'art, en formant une espèce d'action et de réaction entre l'auditoire et l'orateur. C'est dans ce sens que Cicéron a raison de dire *que nul homme ne peut être éloquent, sans une mul-*

titude qui l'écoute.[1] L'auditeur venait entendre un discours, l'orateur le prend à partie, il l'accuse, il le confond, il lui parle, tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme son juge. Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses passions les plus cachées, avec quelle sagacité il lui montre ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les mieux concertées. Le coupable se reconnaît; une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'orateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune saillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'éloquence chrétienne, il y aura dans le temple deux mille auditeurs; mais il n'y aura qu'une seule pensée, un seul sentiment; et tous ces individus réunis formeront cet homme idéal que l'orateur avait sous ses yeux pendant la composition de son discours.

IV. *Des avantages de l'orateur qui s'étudie lui-même.*

Mais où chercher cet homme idéal formé de tous ces traits divers, sans s'exposer à

---

[1] *Orator sine multitudine audiente eloquens esse non potest.* Brutus, 338.

peindre un être chimérique? Où trouver ce fantôme qui soit unique sans être bizarre, et dans lequel chacun puisse se reconnaître sans qu'il ressemble à personne? Où le trouver? dans votre propre cœur. Descendez-y souvent, parcourez-en tous les replis, c'est là que vous découvrirez, et les prétextes des passions que vous voulez combattre, et l'origine des inconséquences que vous devez développer. Il faut rentrer dans soi-même pour être éloquent. Les premières productions d'un jeune orateur sont ordinairement trop recherchées, parce que son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels, sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire de s'exalter l'imagination que de se recueillir profondément dans son sujet. Si vous avez étudié les livres saints, si vous avez observé les hommes; si vous avez médité les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens, si vous vous êtes familiarisé avec la langue des orateurs, éprouvez votre éloquence sur vous-même, devenez pour ainsi dire l'auditeur de vos propres discours, et, en anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire, vous tracerez sans peine des caractères

vrais ; vous verrez que, malgré les nuances qui les distinguent, tous les hommes se ressemblent intérieurement, et que leurs vices sont uniformes, parce qu'ils dérivent toujours de la faiblesse ou de l'intérêt; enfin, vous ne mettrez rien de vague dans vos peintures, et plus vous aurez approfondi les sentimens de votre cœur, mieux vous exposerez l'histoire du cœur humain.

V. *De la manière de préparer les compositions oratoires.*

Ces principes généraux sont insuffisans ; passons donc au détail, et appliquons les règles de l'art à la composition d'un discours. *C'est une grande et dangereuse entreprise*, dit l'orateur romain, *de se présenter au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement et avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos discours, et on nous juge toutes les fois que nous parlons en public.* [1] En effet, ou-

[1] *Magnum quoddam est onus atque munus suscipere atque profiteri se esse, omnibus silentibus, unum maximis de rebus, magno in conventu hominum audiendum. Adest enim ferè nemo quin acutiùs atque acriùs*

tre le talent naturel que l'éloquence exige, et auquel le travail ne supplée jamais, tout orateur qui veut satisfaire son auditoire est obligé d'ajouter à l'instruction qu'il a puisée dans ses études préliminaires, une connaissance très-approfondie du sujet qu'il se propose de traiter; qu'il le médite long-temps pour en pénétrer tous les principes et en découvrir tous les rapports. C'est par cette opération purement intellectuelle que *l'on rassemble*, selon l'expression de Cicéron, *une forêt d'idées et de choses*, [1] qui, en s'accumulant, donnent à l'orateur je ne sais quelle impatience d'écrire, ou plutôt le besoin de déclamer seul ses soudaines inspirations, et qui rendent ensuite la matière plus abondante, et la composition plus rapide et plus pleine; mais, pour n'être point distrait par le travail de la mémoire dans ces instans de création, il faut écrire à mesure que l'on produit. Quand on a rapproché les principales preuves, qui sont comme les matériaux de l'édifice, on se rend bientôt maître de son sujet, on entrevoit déjà l'ensemble

---

vitia in dicente quam recta videat: quoties enim dicimus, toties de nobis judicatur. Brutus, 27, 125.

[1] *Silva rerum ac sententiarum comparanda est.* De Orat. 29.

du discours à travers ces idées détachées, qui forment des masses régulières dès qu'on les dirige vers le même but. Cette ordonnance coûte peu à l'orateur, car *le discours*, dit Fénélon, *est la proposition développée, et la proposition est le discours en abrégé.*[1] Au moment où j'indique cette méthode de travail, j'ai soin de m'y conformer, et les diverses réflexions que j'avais jetées sans ordre sur les principes de l'art oratoire viennent se placer ici d'elles-mêmes sous ma plume. Malgré ces précautions, éprouvez-vous en écrivant la lassitude d'une imagination refroidie? Sortez de la solitude, parlez de votre sujet à un ami éclairé; en lui communiquant vos premières conceptions, vous en agrandirez la sphère; et, dans ces momens d'effervescence et d'enthousiasme, il vous échappera des traits heureux que vous eussiez cherchés inutilement dans la méditation du cabinet.

VI. *Du plan d'un discours.*

Avez-vous creusé les principes, et vu, pour ainsi dire, le fond de votre sujet? c'est ici que l'art commence; il est temps de fixer votre plan, et c'est presque toujours

---

[1] Lettr. sur l'Éloq.

la partie qui coûte le plus de travail, et qui a le plus d'influence sur le succès du discours. Laissons blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'éloquence, et adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ne ralentisse la rapidité des mouvemens oratoires, en les dirigeant avec plus de régularité. Le génie a besoin d'être guidé dans sa route, et le frein qui lui épargne des écarts le contraint pour le mieux servir quand il lui donne de salutaires entraves : car le génie n'en est que plus ferme et plus grand, lorsqu'il marche éclairé par la raison et par le goût. L'auditeur qui ne sait où l'on veut le conduire est bientôt distrait, et le plan est si nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'orateur doit l'indiquer. Ce plan, aussi indispensable pour composer avec méthode que pour être entendu avec intérêt, est-il mal conçu, obscur, indéterminé? il y aura dans les preuves une confusion inévitable, les objets ne seront point nettement séparés, et les raisonnemens s'entre-choqueront, au lieu de se prêter un appui réciproque. Plus on travaille son plan, plus on étend son sujet; des rapports qui paraissent d'abord assez vastes pour embrasser la matière du discours dans toute son

étendue, forment à peine une sous-division assez féconde, quand on sait généraliser ses idées. Loin d'un orateur chrétien ces plans éblouissans par une singularité sophistique, ou par une antithèse recherchée, ou par un paradoxe subtil! Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importans pour mériter d'être remplis, et qui ne présentent qu'une vaine spéculation sans intérêt! Loin ces plans fondés, ou sur des épithètes sans caractère, qui n'ouvrent aucune route au raisonnement, ou sur des prétextes plus propres à servir d'épisode que de partage à un sermon! Loin sur-tout ces sous-divisions correspondantes et symétriques entre les deux parties d'un discours, où elles forment une opposition puérile, également indigne et d'un art si noble et d'un ministère si auguste! Évitez ces défauts brillans, présentez-moi un plan simple et raisonnable; vos preuves lumineuses et bien distinctes se graveront dans ma mémoire, et je rendrai à votre éloquence le plus beau de tous les hommages, si je conserve un souvenir profond de ce que j'aurai entendu; car le meilleur sermon est celui que l'auditeur retient le plus aisément.

VII. *Des plans tirés du texte.*

Tout orateur qui a des idées originales, aura des plans neufs et frappans, sans se proposer jamais d'étonner, et par le simple besoin de marquer le but vers lequel tend son génie. Les plans ne sont souvent que singuliers ou bizarres, sur-tout lorsqu'ils sont tirés du texte du discours, et cette pénible contrainte ne réussit presque jamais dans les sermons de morale. Massillon a calqué la division de son sermon sur la confession, dans lequel l'on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Évangile; il prend pour texte ce verset de S. Jean : *Erat multitudo cæcorum, claudorum, et aridorum. Il y avait un grand nombre d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avaient les membres secs.* Massillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence, aux malades qui étaient sur les bords de la piscine de Jérusalem, et il montre l'analogie de ces infirmités corporelles avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. *Il y avait des aveugles :* défaut de lumière dans l'examen. *Il y avait des boiteux :* défaut de sincérité dans la manifestation. *Il y avait des malades dont les membres étaient desséchés :* défaut de douleur

dans le repentir. Cette application est ingénieuse sans doute; mais elle est très-recherchée, et le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan très-artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage, *Consummatum est*, dans son sermon sur la passion, est plus heureux; mais cette interprétation ne lui appartient point, et elle avait été développée avant lui dans plusieurs ouvrages ascétiques. Il me semble que la méthode d'adapter le texte au plan ne saurait presque jamais être employée avec succès dans les instructions purement morales, et qu'elle réussit beaucoup mieux dans les mystères, dans les oraisons funèbres, et dans les panégyriques, où le texte devient étranger au discours quand il n'annonce pas le sujet, et meme quand il ne renferme pas, au moins indirectement, la division. Il est aisé de trouver dans l'Écriture Sainte des versets analogues à l'idée principale qu'on veut exprimer, et on sait toujours gré à l'orateur de ces applications heureuses qui consacrent en quelque sorte le plan qu'il a choisi.

VIII. *De la progression du plan.*

Soit que l'on traite un sujet moral, soit que

l'on exerce son génie sur les panégyriques ou sur les mystères, il importe toujours d'observer dans la distribution du plan une progression marquée, pour graduer l'intérêt des faits, la force du raisonnement et la chaleur des mouvemens oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un sermon égales en beauté, parce qu'elles n'offrent presque jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'orateur; mais la seconde doit l'emporter sur la première. L'éloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever: c'est donc au second membre de la division qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes et les sentimens les plus pathétiques. La marche de Cicéron, qui a un plan très-net dans toutes ses harangues, quoiqu'il l'énonce rarement dans l'exorde, est très-favorable à l'accroissement de ses preuves, et l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux efforts à mesure qu'il avance dans les difficultés de son sujet. Ouvrez ses plaidoyers; il nie d'abord le fait qu'on lui oppose, et ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourrait rien conclure contre son client. Je me borne à citer ici deux exemples frappans de cette excellente méthode. En défendant Archias qui avait été

son précepteur, et dont il parle toujours avec la plus touchante reconnaissance, Cicéron divise ainsi son discours. « Je prouverai qu'Archias est citoyen romain, et que, s'il ne l'était pas, il serait digne de l'être. » Le plan de la harangue pour Milon n'est pas moins pressant. « Milon, dit-il, n'a point tué Clodius: s'il l'avait tué, il aurait bien fait. » Il n'est pas donné à l'esprit humain de raisonner avec plus d'ordre et de vigueur; et qu'on ne croie pas que Cicéron procède ainsi par hasard dans quelques occasions particulières; car dans ses *partitions oratoires*, dans ce dialogue charmant, où ce grand homme subit un examen sur son art, en répondant à toutes les questions que lui propose son fils sur l'éloquence, Cicéron établit comme une règle cette manière de diviser le discours. *Voici*, lui dit-il, *comment vous devez raisonner : ou il faut nier le fait qu'on vous oppose, ou, si vous l'avouez, il faut prouver qu'il n'en résulte point les conséquences que votre adversaire en déduit.* [1] Je sais qu'il est très-rare de pouvoir suivre cette

---

[1] *Aut itä consistendum est ut quod objicitur factum neges, aut illud quod factum fateare neges eam vim habere, atque id esse quod adversarius criminetur.* Parag. 29, 101.

marche dans nos chaires, où les discussions ne sont jamais problématiques ; mais plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

IX. *Du tort que l'esprit fait à l'éloquence.*

A toutes ces règles que l'art fournit pour diriger le plan du discours, hâtons-nous d'ajouter un plan général dont ne doivent jamais s'écarter les orateurs, et sur-tout les orateurs chrétiens. Quand on entre dans la carrière, le zèle dont on est animé pour le salut des ames ne fait pas toujours oublier la gloire qui suit les grands succès : souvent un desir aveugle de briller et de plaire coûte le solide honneur qu'on pourrait acquérir si l'on s'abandonnait aux seules impulsions de la piété, qui s'allie si bien avec la sensibilité nécessaire à l'éloquence. Il est à desirer, sans doute, que l'on n'aspire qu'à se rendre utile à la religion, en se condamnant aux travaux effrayans que la prédication exige, et dont on ne saurait jamais être bien récompensé par la renommée ; mais si des motifs si purs n'agissent point assez puissamment sur votre ame, calculez du moins les interêts de votre amour-propre, et voyez combien ils sont inséparables de l'efficacité de votre

ministère. Est-ce pour vous que vous prêchez? est-ce pour vous que la religion rassemble ses enfans dans un temple? Vous n'oseriez le penser; n'importe, je veux bien ne considérer en vous qu'un orateur. Dites-moi donc: qu'est-ce que l'éloquence? est-ce le misérable métier d'imiter cet accusé, dont nous parle un poète, dans ses satires, lequel *balançait des délits devant ses juges avec des antithèses?* [1] Est-ce le puéril secret de former de froids jeux de mots, d'arrondir des périodes, et de se tourmenter dans de longues veilles pour faire dégénérer une instruction sainte en un vain amusement? Est-ce donc là l'idée que vous avez conçue de cet art divin, qui dédaigne les ornemens frivoles, qui domine sur les plus nombreuses assemblées, et donne à un seul homme la plus personnelle et la plus auguste de toutes les souverainetés? Vous cherchez la gloire? vous la fuyez. Non, l'esprit seul n'est jamais sublime, et ce n'est que par la véhémence des passions qu'on peut être éloquent. Comptez tous les orateurs illustres; trouverez-vous parmi eux des écrivains ingénieux, diserts, épigrammatiques? Ah! ces hommes immor-

---

[1] *Crimina rasis librat in anthithetis.* Pers. Sat. I.

tels se bornaient à émouvoir et à persuader, et c'est pour avoir toujours été simples qu'ils seront toujours grands. Eh quoi! vous voulez marcher sur leurs traces, et vous vous abaissez aux dégradantes prétentions d'un rhéteur! et vous comparaissez en suppliant qui mendie des suffrages devant ces mêmes hommes qui devraient trembler à vos pieds! Relevez-vous de cette ignominie; soyez éloquent par zèle, au lieu de n'être qu'un déclamateur par vanité, et croyez que le moyen le plus sûr de bien prêcher pour soi, c'est de prêcher utilement pour les autres.

X. *De l'exorde.*

L'esprit plaît dans une épigramme ou dans une chanson; mais il ne produit jamais de grands effets dans une nombreuse assemblée, et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour frapper le peuple. Eh! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse étendue et immobile, et qui, bien loin de partager les sentimens de celui qui parle, lui accorde à peine une froide et sévère attention? Le début d'un discours doit être simple et modeste pour

concilier au prédicateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec le plus grand soin. Il convient de s'y borner au développement d'une seule idée qui embrasse toute l'étendue du sujet; c'est là que les germes du plan doivent se hâter de paraître, que les points de vue du discours sont indiqués sans occuper trop d'espace, que des principes lumineux annoncent la profondeur d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui sait présenter d'abord un intérêt puissant à tous ses auditeurs. Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, qu'il veut « dans un seul malheur déplorer toutes les « calamités du genre humain, et dans une « seule mort, faire voir la mort et le néant « de toutes les grandeurs humaines. » Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un sermon est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partie du discours les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores; car, *il ne faut pas*, dit l'orateur romain, *intervertir alors le sens familier des mots, de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop*

d'apprêt. [1] Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que *l'avenue.* [2] N'imitons point ces prolixes rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter; l'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessein du discours.

XI. *De l'exposition du sujet.*

A peine le sujet est-il exposé qu'il faut se hâter de le définir; cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions métaphysiques, telles que *la providence, la vérité, la conscience*, etc.; et on est sûr d'errer dans des spéculations vagues, si l'on néglige de se guider d'abord par des idées nettes. Il est dangereux sans doute de trop s'élever dans ces morceaux préparatoires, et l'expérience apprend tous les jours à se méfier des débuts éloquens; il est néanmoins

[1] *In exordiendâ causâ servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur.* Ad Herennium, lib. I, 7.

[2] *Aditus ad causam.* Brutus.

nécessaire de fixer fortement l'attention d'une assemblée distraite; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que l'orateur aille toujours en croissant. « Je « veux, dit Montagne, des discours qui don- « nent la première charge dans le plus fort « du doute, je cherche des raisons bonnes « et fermes d'arrivée. » Montagne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les ébranler. Dans sa tragédie de la Troade, Sénèque ouvre la première scène par un monologue sublime, et trois vers lui suffisent pour attacher promptement tous les cœurs. On voit dans le lointain la ville de Troye consumée par les flammes, et Hécube chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles : [1] « Re- « gardez Hécube, regardez Troye, vous po- « tentats qui vous fiez à votre puissance, vous

[1] *Quicumque regno fidit, et magnâ potens,*
Dominatur aulâ, nec leves metuit deos,
Animumque rebus credulum lœtis dedit
Me videat et te Troja!.......

« qui dominez sur une cour nombreuse, vous « qui ne craignez point l'inconstante faveur « des dieux, et vous qui vous livrez au som- « meil si doux de la prospérité ! » Qui ne rentre alors en soi-même, et ne réfléchit profondément sur les dangers de sa destinée? C'est ainsi qu'un grand orateur doit intéresser le cœur humain; c'est ainsi qu'il est beau d'enrichir le commencement d'un discours, pourvu que la suite soit encore digne d'être écoutée, après qu'on a élevé son auditoire à cette hauteur.

XII. *De la propagation des idées.*

C'est cette propagation continuelle des grandes idées qui s'engendrent les unes les autres; c'est l'art d'avancer sans cesse en composant qui donne du nerf à l'éloquence, de la rapidité au discours, et tout l'intérêt du dialogue à une suite non interrompue de réflexions qui languiraient sans mouvement et sans vie, si elles étaient isolées. Le progrès qui soutient la marche de chaque période est l'image naturelle des élans qui doivent animer d'un bout à l'autre les compositions oratoires; d'où il s'ensuit qu'il n'appartient qu'aux pensées vastes et fécondes de rendre un écrivain éloquent. Les phrases incises, les

traits accessoires, les comparaisons ingénieuses, les définitions inutiles, la prétention de briller ou de surprendre à chaque mot, enfin le luxe de l'esprit n'enrichit point un écrivain, il l'appauvrit dès qu'il l'arrête dans sa course. Que l'orateur évite donc, comme les plus dangereux écueils de son talent, ces saillies séduisantes qui ralentiraient son impétueuse ardeur. Qu'il retranche sans pitié de ses productions cet amas de fleurs qui étouffent l'éloquence au lieu de l'embellir, et qu'il se précipite avec force plutôt qu'avec grace vers son but principal, sans regretter jamais les sacrifices apparens qu'il fera sur sa route. Si l'auditeur se retrouve sans cesse à la même place; s'il apperçoit l'amplification, le retour des mêmes idées, enfin le jeu de la phrase, ce n'est plus un orateur véhément qu'il admire avec transport, c'est un déclamateur fleuri qu'il écoute sans intérêt.

Il ne l'écoute même pas long-temps; il fait aussi, comme l'orateur, des réflexions oiseuses sur chaque mot; il perd sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un rhéteur qui cherche à briller, tandis que son sujet languit; et, fatigué de cette surabondance de paroles, il sent mourir à chaque instant son attention épuisée. Ah! si vous

saviez être éloquent, faux bel esprit, qui le détachez de vous par vos assoupissantes antithèses, il n'aurait pas la liberté de se distraire, il partagerait vos émotions, il devinerait tout ce que vous allez dire, il croirait découvrir lui-même les raisons simples et frappantes que vous lui presenteriez, et composer en quelque sorte votre discours avec vous; sa satisfaction serait à son comble, ainsi que votre gloire, et vous éprouveriez que c'est toujours le charme de celui qui écoute qui assure le triomphe de celui qui parle. « Un habile appréciateur de l'art ora-
« toire, dit Cicéron, n'a pas besoin d'entendre
« un orateur pour juger du mérite de son
« éloquence; il passe, il voit les juges qui
« conversent entre eux, impatiens sur leurs
« siéges, demandant souvent, au milieu d'un
« plaidoyer, s'il n'est pas temps encore de
« finir l'audience, et de renvoyer l'assemblée :
« c'en est assez pour lui, il comprend aussi-
« tôt que la cause n'est point plaidée par un
« homme éloquent qui sache se rendre maître
« de tous les esprits, comme un joueur de
« luth des sons qu'il veut tirer des cordes d'un
« instrument; mais, s'il apperçoit en passant
« ces mêmes juges attentifs, ayant la tête
« haute, le regard fixe, et paraissant frappés

« d'admiration pour celui qui parle, comme « un oiseau est ravi des doux accens de l'harmonie ; s'il voit sur-tout les spectateurs « poussés de la terreur à la commisération, « de la haine à l'amour, ah ! il n'a plus aucun doute, il décide aussitôt qu'il y a « dans cette assemblée un véritable orateur, « et que l'œuvre de l'éloquence s'opère, ou « plutôt qu'il est déjà parfait. [1]

XIII. *De l'éloquence du barreau.*

Le barreau est une excellente école pour apprendre à donner aux idées cette propagation oratoire, qui est l'un des plus diffi-

[1] *Itaque intelligens dicendi existimator non assidens et attentè audiens, sed uno adspectu et præteriens de oratore sæpè judicat. Videt oscitantem judicem, loquentem cum altero, non numquàm etiam circulantem, mittentem ad horam, quæsitorem ut dimittat rogantem : intelligit oratorem in eâ causâ non adesse qui possit animis judicum admovere orationem tanquàm fidibus manum. Idem si præteriens adspexerit, erectos intuentes judices, ut avem cantu aliquo, sic illos viderit oratione quasi suspensos teneri ; aut id quod maximè opus est, misericordiâ, odio, motu animi aliquo perturbatos esse vehementiùs : ea si præteriens, ut dixi, adspexerit, si nihil audierit tamen oratorem versari in illo judicio, et opus oratorium fieri aut perfectum jam esse profectò intelliget.* Brutus, 54, 200.

ciles secrets de l'art. J'ai suivi les audiences, j'ai entendu quelques avocats éloquens, et un grand nombre de ses rhéteurs diserts que Cicéron appelle, *non des orateurs, mais des ouvriers exercés à une grande volubilité de langue;* [1] j'avoue cependant que j'ai souvent admiré des avocats, d'ailleurs assez médiocres, qui possédaient dans le plus haut degré le talent précieux de disposer les preuves avec méthode, et d'imprimer une progression soutenue au raisonnement. Ce mérite, aussi commun au barreau qu'il est rare par-tout ailleurs, y est aussi beaucoup moins remarqué, soit parce qu'il est réservé aux gens de l'art d'en sentir tout le prix dans le développement d'un plaidoyer, soit parce que la force des argumens étant plus graduée dans les discussions juridiques, il suffit de se conformer à l'ordre naturel des *moyens* pour les exposer avec avantage.

Il y a encore au barreau des talens très-distingués; mais on s'y plaint depuis long-temps, et avec raison, d'une triste décadence. L'homme qui a acquis le plus de gloire dans ce siècle, en exerçant les fonctions du ministère public, M. le chancelier d'Aguesseau,

---

[1] *Non oratores, sed operarios linguâ celeri et exercitatâ.* Brutus, 18, 83.

est regardé universellement comme un excellent esprit, un jurisconsulte profond, un écrivain élégant et correct; mais il me semble que la voix publique ne lui accorde pas la même supériorité comme orateur, quoiqu'il ait traité plusieurs sujets dignes de la plus haute éloquence. Ce grand magistrat n'avait point encore toute la vigueur de son génie, quand il s'exerçait dans le genre oratoire, et il y aurait de l'injustice à juger de ses talens sur un petit nombre de discours qui furent les premières productions de sa jeunesse.

En général, les avocats ne travaillent point assez leurs causes; ils sont plus féconds que véhémens ; et plusieurs d'entre eux sacrifient la gloire à la vanité, en prolongeant leurs plaidoyers pour remplir plus souvent les audiences auxquelles le public assiste. Mais il ne suffit pas de se montrer, il faut être admiré quand on veut devenir célèbre. Aussi ne saurait-on se dissimuler que les gens de lettres, accoutumés à écrire avec plus de soin, ont une supériorité marquée sur les avocats, toutes les fois qu'ils partagent leurs fonctions. Ce n'est ni Le Maître, ni Patru, qui occupent le premier rang au barreau français ; cet honneur est réservé à Pélisson, qui a mérité une

gloire immortelle en composant ses mémoires pour le surintendant Fouquet, et sur-tout à Arnaud, qui a surpassé tous les avocats dans *l'Apologie des Catholiques d'Angleterre*, accusés d'une conspiration contre le roi Charles II, en 1678. Lisez cette éloquente discussion : que de larmes Arnaud vous fera répandre sur la mort du vertueux vicomte de Stafford! Orateur sans chercher à l'être, il ne paraît pas se proposer de vous émouvoir; mais, par le simple récit des faits, par la seule dialectique, par les dépositions des témoins sur lesquels les catholiques furent condamnés, il prouve invinciblement leur innocence, il vous attendrit sur le sort des infortunés dont il raconte les malheurs, et il rend exécrable pour toujours la mémoire du fameux Ouatès, qui inventa cette absurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonstration morale, et il ne faut point oublier que dans cet ouvrage Arnaud justifie les jésuites qu'il haïssait, et défend leur cause avec un zèle aussi noble que touchant.

Il serait à desirer sans doute que ce célèbre Arnaud eût toujours choisi des sujets aussi propres à manifester ses talens; il n'était encore que dans sa vingt-huitième année, lorsque Descartes le consulta sur ses *Méditations*

Physiques, et fut étonné de la profondeur de son génie : il était né avec un esprit guerrier, et il ne composa guère que des ouvrages polémiques ; mais il aurait pu être compté parmi les hommes les plus éloquens de son siècle. On sait qu'il fut un grammairien très-profond, et qu'il égala Mallebranche en métaphysique. Boileau le regardait comme son oracle en poésie ; il lui resta constamment attaché malgré ses longs malheurs, et il rendit ensuite hommage au mérite de cet illustre proscrit, jusque dans l'épitaphe de Bourdaloue.

Enfin, après Arnaud, ce fut l'illustre en France
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

XIV. *De Cicéron.*

En vain prétendrait-on excuser la distance qu'on voit entre les avocats du barreau français et les orateurs du sénat romain, par la différence des intérêts qui leur sont confiés. Cicéron a eu quelquefois la gloire d'être le défenseur de la République, je le sais ; mais ne soutenait-il pas souvent des causes moins importantes, et la plus grande partie de ses plaidoyers n'est-elle pas consacrée aux affaires de ses concitoyens ? Ce grand homme n'avait pas besoin d'un auditoire extraordinaire pour

déployer toutes les richesses de son génie ; et il était plus éloquent lorsqu'il plaidait devant le peuple romain que lorsqu'il parlait en présence de César. Sa harangue pour Ligarius est écrite d'un style enchanteur ; mais elle n'est point regardée comme le plus éloquent de ses ouvrages. Cicéron demande la vie de Ligarius à un usurpateur, comme s'il implorait la clémence d'un souverain légitime. Les éloges qu'il prodigue à César dans son ingénieuse peroraison semblent justifier les reproches qu'il reçut du stoïcien Brutus, après la mort du dictateur, dans cette fameuse lettre où Brutus l'accuse de flatter Octave, et qui est comptée avec raison parmi les chefs-d'œuvres de l'antiquité. C'est dans les *Verrines*, c'est dans les *Catilinaires*, c'est dans la seconde *Philippique*, c'est dans les peroraisons de tous ses plaidoyers, c'est dans ses traités *de l'Orateur, et des Orateurs illustres*, qu'on trouve l'éloquence de Cicéron, et tous ces écrits doivent être le manuel des orateurs chrétiens. La rapidité avec laquelle il composait ces discours immortels, malgré la multitude et l'importance des affaires dont il était accablé, ne l'empêchait point de donner à son style une si rare perfection, qu'il est aussi aisé d'entendre ses harangues, que difficile, et

peut-être même impossible de les bien traduire ; son exemple prouve évidemment que nos avocats ne sauraient justifier la négligence de leur élocution par les distractions inévitables de leur état. Ce fut dans un intervalle bien court, et pendant les agitations d'une guerre civile que Cicéron publia ses fameux plaidoyers contre Marc-Antoine, qu'il appela ses *Philippiques*; et on ne conçoit point comment il put conserver assez de liberté d'esprit après la mort de César pour composer, dans la soixante-quatrième et la dernière année de sa vie, ces quatorze discours par lesquels il termina sa carrière oratoire.

Brutus, dont le goût était aussi sévère que sa morale, désapprouvait hautement dans les écrits de l'orateur romain cette inépuisable fécondité, cette abondance toujours élégante et harmonieuse, qui énervent peut-être quelquefois sa vigueur; et il disait à Cicéron lui-même que son éloquence manquait de *reins*. La postérité a pensé comme Brutus. Ce ne fut point sans doute par un principe de goût, mais par la crainte de déplaire à Auguste, qui avait sacrifié honteusement son bienfaiteur Cicéron, que Virgile et Horace eurent la lâcheté de ne nommer jamais dans leurs poésies cet orateur aussi célèbre aujourd'hui

que Rome elle-même. Virgile sur-tout n'aurait pas dû l'oublier en célébrant les prérogatives du peuple romain; mais l'assassin de Cicéron était sur le trône, et le poète courtisan n'hésita point de sacrifier à Auguste l'un des plus beaux titres de gloire de sa patrie, en accordant aux orateurs de la Grèce la supériorité de l'éloquence sur le consul de Rome : *Orabunt alii meliùs causas*, etc.

XV. *De Démosthène.*

Malgré la décision de Virgile, les gens de lettres n'ont point prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène, et ces deux orateurs sont à peu près au même rang. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie; mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence; il le regardait lui-même comme son maître, il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus vive admiration, il traduisait ses ouvrages; et si ces traductions étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que Cicéron se serait mis lui-même pour jamais au-dessous de Démosthène. C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvemens oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien; il

n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme passionné que la vérité tourmente, comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir les transports de son indignation contre les ennemis de sa patrie. C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant, et il vous fera pleurer par réflexion. Il accable ses concitoyens de reproches; mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est un prophète, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et quand il ménace ses concitoyens de l'esclavage, on croit entendre retentir dans le lointain, de distance en distance, le bruit des chaînes que leur apporte le tyran.

On admire avec raison les *Philippiques* de Démosthène, et sa fameuse harangue *pour la Couronne* en faveur de Ctésiphon; mais il me semble que les gens de lettres et les orateurs chrétiens lisent peu ses autres ouvrages, son discours *sur la Paix*, sa *première* et sa *seconde Olinthiaque*, sa harangue *de la Chersonèse*, et plusieurs autres chefs-d'œuvres véritablement dignes de son génie. C'est dans ces écrits trop oubliés, et qui semblent inutiles à la réputation de Démosthène, que l'on pourrait trouver des titres suffisans pour justifier sa renommée, si toutes ses autres productions oratoires étaient inconnues. Bornons-nous à en citer ici un seul trait. Les ennemis de Démosthène, (c'étaient, à l'exception d'Eschine, quelques écrivains sans talens, qui osaient se regarder comme ses rivaux, parce qu'ils faisaient dans Athènes le métier d'orateur) les ennemis de Démosthène l'accusaient de chercher plutôt dans ses discours sa gloire personnelle que l'utilité publique. Ce grand homme, outragé longtemps sans se plaindre, daigna enfin confondre leurs clameurs, en présence de tout le peuple athénien, et voici ce qu'il leur dit dans sa harangue *de la Chersonèse.* « Je suis tel-« lement éloigné de regarder tous ces vils ora-

« teurs comme des citoyens dignes de leur « patrie, que si quelqu'un me disait en ce mo- « ment : Et toi, Démosthène, quels services « as-tu rendus à la république ? ô Athéniens ! « je ne parlerais ni des dépenses que j'ai faites « pour mes concitoyens dans l'administration « de mes emplois, ni des captifs que j'ai ra- « chetés, ni des dons que j'ai faits à la ville, « ni de tous les monumens qui attesteront « un jour mon zèle pour mon pays ; mais « voici ce que je répondrais : J'ai toujours « eu une conduite opposée aux maximes de « ces orateurs ; j'aurais pu sans doute les imi- « ter, et vous flatter comme eux ; mais je « vous ai toujours sacrifié mon intérêt per- « sonnel, mon ambition, et même le desir « de vous plaire. Je vous ai parlé de manière « à me mettre au-dessous des autres citoyens, « et à vous élever au-dessus des autres peu- « ples de la Grèce. O Athéniens ! il doit m'être « permis de me rendre aujourd'hui ce témoi- « gnage. Non, je n'ai pas cru pouvoir devenir « le premier parmi vous, si je vous rendais « vous-mêmes les derniers de tous les hom- « mes. » C'est à ses ennemis, c'est à la triste nécessité de les accabler de toute l'autorité de son génie et de sa vertu, que Démosthène doit ce sublime morceau, l'un des plus beaux

traits de son éloquence. Il serait très-facile de multiplier de pareilles citations quand on parle de cet orateur; mais mon intention n'est point de dispenser les prédicateurs de le lire; je les invite au contraire à l'apprendre par cœur, et à transporter son énergie, sa vigueur et son pinceau, dans l'éloquence de la chaire.

XVI. *De Bossuet.*

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle l'homme le plus éloquent de ma nation, celui de tous ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance. Que l'on se représente un de ces orateurs que Cicéron appelle *véhémens, et en quelque sorte tragiques*, [1] qui, emportés par une éloquence passionnée, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leur propre génie; un orateur qui monte au haut des cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués un moment sur la terre, les confond à jamais dans la poussière com-

---

[1] *Grandis et, ut ità dicam, tragicus orator.* Brutus, 203.

mune; un écrivain qui se crée une langue aussi nouvelle que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes du fond de leur cercueil les prédicateurs de tous les siècles; qui répand la consternation en rendant, pour ainsi dire, présens les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours, animés par le génie le plus ardent et le plus original, sont, en éloquence, des ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût à Rome sur les chefs-d'œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge que donnait Quintilien au Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

Bossuet a été en Europe le véritable créateur de l'éloquence de la chaire. Lingendes,

qui aurait pu participer à cette gloire, écrivit ses sermons en latin, et par conséquent ne fut pas plus utile que Cicéron aux prédicateurs du siècle de Louis XIV. Bossuet posa les bornes de l'art dans le genre de l'oraison funèbre; et une singularité bien digne d'être observée, c'est qu'à l'âge de cinquante-huit ans, il termina ses travaux oratoires par son chef-d'œuvre, l'*Éloge du grand Condé*. Je ne dirai rien ici de ses sermons, j'ai témoigné assez dans un autre écrit la vive admiration qu'ils m'ont inspirée, et je me plais à la publier encore, parce qu'on aime toujours à renouveler les hommages que l'on doit au génie. Avant lui, Maillard, Ménot, Corénus, Valladier, et une foule d'autres prédicateurs français, dont les noms sont aujourd'hui obscurs ou ridicules, avaient avili l'éloquence de la chaire par un style abject, une érudition barbare, une mythologie déplacée, de plates bouffonneries, et même quelquefois par des détails obscènes. Bossuet parut. Accoutumé à se voir repris dans la controverse, il dut peut-être aux observations critiques des protestans, qui le surveillaient de près, ce ton noble, cette force de raisonnement, cet accord de la dialectique et de l'éloquence, qui forment le caractère de tous ses discours. Voulez-vous con-

naître la révolution qu'il fit dans la chaire? ouvrez les écrits de Bourdaloue, dont il fut le précurseur et le modèle. Oui, Bossuet ne me paraît jamais plus grand que lorsque je lis Bourdaloue, qui entra vingt ans après lui dans cette nouvelle route, où il sut se montrer original en l'imitant, et où il le surpassa en travail, sans pouvoir jamais l'égaler en génie. Voulez-vous choisir dans des temps plus reculés un autre objet de comparaison? placez Bossuet entre les orateurs les plus illustres du seizième et du dix-septième siècle. Comparez le discours qu'il prononça le jour de l'ouverture de la fameuse assemblée du clergé de 1682, au sermon que l'évêque de Bitonto avait prêché le troisième dimanche de l'avent 1546, à l'ouverture du concile de Trente; vous croirez qu'il y a eu entre l'évêque de Bitonto et l'évêque de Meaux l'intervalle de plusieurs siècles; la différence n'est cependant pas d'un siècle et demi; mais ces deux époques, si voisines l'une de l'autre, sont séparées par toute la distance qui éloigne la barbarie la plus grossière du goût le plus épuré.

On trouve dans l'édition du concile de Trente, faite à Louvain en 1567, tous les sermons qui furent prononcés dans les différentes sessions en présence de cette assemblée;

il y a quelques oraisons funèbres, et plus de trente autres discours qui furent prêchés par des évêques, par des docteurs de la faculte de Paris, ou par des moines; celui de l'évêque de Bitonto est le seul qui ait conservé quelque réputation; et, comme il est évidemment le meilleur de tous, c'est sur cette pièce qu'on peut juger de l'éloquence du seizième siècle. Ce sermon renferme quelques beautés oratoires; mais il est écrit sans ordre et sans goût, et il offre quelquefois un mélange indécent de l'Écriture Sainte et de la Mythologie. L'évêque de Bitonto, dit: « Que la nature « nous a donné deux mains, deux yeux et deux « pieds, afin que l'homme soit l'abrégé d'un « concile, en se servant à la fois de tous ses « membres, parce qu'une main en lave une « autre, et que le pied soutient l'autre pied. »[1] On citerait du même discours vingt traits de ce genre: il n'en faut qu'un seul pour apprécier le mérite d'un orateur, quand on le rapproche de Bossuet, et ce n'est point ainsi

[1] *Quemadmodùm et ipsa natura, manus nobis geminas, geminosque oculos, pedes item geminos ideo dedisse videtur, ut quasi collecto concilio homo semper agat, nam et manus manum lavat, pes pedem sustentat.* Oratio Cornelii ep. Bitont.

qu'est écrit l'immortel sermon de l'évêque de Meaux sur l'*Unité de l'Église.*

XVII. *De l'interrogation.*

Le temps, qui dévore tant de réputations usurpées, apporte chaque jour un nouvel éclat à la gloire de Bossuet; et j'observe avec joie que ce grand orateur, dont le mérite a été pendant quelque temps attaqué parmi nous, est plus vivement et plus universellement admiré depuis que l'on a renoncé au goût dépravé de l'éloquence des mots. La véhémence qui le caractérise, ainsi que Démosthène, me paraît dériver fréquemment des interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre. En effet, de toutes les figures oratoires, la plus terrassante et la plus rapide, c'est l'interrogation; mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse des devoirs du christianisme, que les détails de la morale, animés par ce mouvement impétueux, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, et arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience. C'est par des interroga-

tions pressantes et redoublées que l'orateur démontre et attaque, accuse et répond, doute et affirme, émeut et instruit. Y a-t-il dans l'éloquence une voie plus sûre pour troubler le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'entendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche direct, au moment même où on l'avertit de ses faiblesses ou de ses vices? Eh! comment donnerait-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger le méchant? Par où peut-il échapper à un orateur qui lui ferme toutes les issues dans lesquelles il cherche à s'éviter lui-même, à un orateur qui le choisit pour juge, et pour juge unique, et pour juge secret, dans le fond seulement de son cœur qu'il ne saurait tromper? Qu'opposera-t-il si les questions générales dont il fait lui-même autant d'accusations personnelles se précipitent, se fortifient, et si à ces dépositions accablantes pour le pécheur, succède une grande et noble image qui effraie son imagination en bouleversant ses pensées, et ressemble à un jugement solennel que l'on se hâte de prononcer au coupable, après l'avoir ainsi confondu?

Telle est cette sublime et fameuse apostrophe que Massillon adresse à l'Être Suprême dans son sermon sur le petit nombre de prédestinés. *O Dieu ! où sont vos élus ?* Ces paroles si simples répandent la consternation. Chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait ; il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui a demandé et redemandé s'il était du nombre des justes, dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie, et rentrant avec effroi dans son propre cœur, qui s'explique par ses remords, il croit alors entendre l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

L'éloquent Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées, et cette figure, qui donne une si brûlante rapidité à son style, anime et échauffe tous ses raisonnemens, qui ne sont jamais ni froids, ni languissans, ni abstraits. Le succès de ce tour oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé ; c'est le langage naturel d'une ame profondément émue : et, si on veut en voir un exemple, il en est un fameux qui se présente à mon esprit. Tout le monde connaît ce beau début de Cicéron, qui, ne pouvant contenir la vive indignation de son zèle patriotique, s'élance

brusquement sur Catilina, et le terrasse aussitôt par la véhémence de ces interrogations : « Jusques à quand, abuseras-tu, Catilina, de « notre patience? combien de temps serons-« nous encore l'objet de tes fureurs? jusqu'où « prétends-tu pousser ton audace criminelle? « Ne reconnais-tu pas à la garde qu'on fait « continuellement dans la ville, à la crainte « du peuple, au visage irrité des sénateurs, « que tes pernicieux desseins sont découverts? « Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé la « nuit dernière dans la maison de Lecca? n'y « as-tu pas distribué les emplois, et partagé « toute l'Italie avec tes complices? » [1] Voilà l'éloquence! voilà la nature! c'est en parlant ainsi son langage que l'orateur perce de ses traits toute la profondeur du cœur humain.

XVIII. *De l'éloquence de M. Bridaine.*

S'il reste parmi nous quelques traces de

---

[1] *Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ? quamdiù etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihil ni te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? quid proximâ nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quem nostrûm ignorare arbitraris?* etc. In Catil. Orat. 1.

cette éloquence antique et vigoureuse, qui n'est autre chose que le premier cri de la nature, c'est dans les missions, c'est dans les campagnes, qu'il faut en aller chercher des exemples. Là, des hommes apostoliques, doués d'une imagination forte et hardie, ne connaissent point d'autres succès que les conversions, point d'autres applaudissemens que les larmes; souvent, dénués de goût, ils descendent à des détails burlesques, j'en conviens; mais ils frappent fortement les sens, mais leurs menaces impriment la terreur, mais le peuple les écoute avec intérêt, mais plusieurs d'entre eux ont des traits sublimes, et un orateur ne les entend point sans utilité, quand il sait observer les grands effets de son art. L'homme de ce siècle le plus justement célèbre en ce genre, M. Bridaine, était né avec une éloquence populaire, pleine d'images et de mouvemens, et nul n'a possédé à un plus haut degré que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée; il avait un si bel organe qu'il rendait croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation des anciens, et il se faisait entendre aussi aisément de dix mille personnes en pleine campagne, que s'il eût parlé sous la voûte la plus sonore. On remarquait dans tout ce qu'il disait des

tours naturellement oratoires, des métaphores très-hardies, des pensées brusques, neuves et frappantes, tous les caractères d'une riche imagination, quelques traits, quelquefois même des discours entiers préparés avec soin, et écrits avec autant de goût que de chaleur. Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début du premier sermon qu'il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale voulut l'entendre par curiosité. Bridaine apperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau, dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paraîtra point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour « moi, il semble, mes frères, que je ne devrais « ouvrir la bouche que pour vous demander « grace en faveur d'un pauvre missionnaire, « dépourvu de tous les talens que vous exigez, « quand on vient vous parler de votre salut. « J'éprouve cependant aujourd'hui un senti- « ment bien différent; et si je suis humilié, « gardez-vous de croire que je m'abaisse aux

« misérables inquiétudes de la vanité, comme
« si j'étais accoutumé à me prêcher moi-
« même ! A Dieu ne plaise qu'un ministre du
« ciel pense jamais avoir besoin d'excuse au-
« près de vous ! car, qui que vous soyez, vous
« n'êtes tous comme moi que des pécheurs.
« C'est devant votre Dieu et le mien que je me
« sens pressé dans ce moment de frapper ma
« poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les jus-
« tices du Très-Haut dans des temples cou-
« verts de chaume, j'ai prêché les rigueurs de
« la pénitence à des infortunés qui manquaient
« de pain, j'ai annoncé aux bons habitans des
« campagnes les vérités les plus effrayantes de
« ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ? j'ai
« contristé les pauvres, les meilleurs amis de
« mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la dou-
« leur dans ces ames simples et fidelles que j'au-
« rais dû plaindre et consoler. C'est ici où mes
« regards ne tombent que sur des grands, sur
« des riches, sur des oppresseurs de l'huma-
« nité souffrante, ou sur des pécheurs auda-
« cieux et endurcis. Ah ! c'est ici seulement
« qu'il fallait faire retentir la parole sainte
« dans toute la force de son tonnerre, et placer
« avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort
« qui vous menace, et de l'autre, mon grand
« Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujour-

« d'hui votre sentence à la main. Tremblez donc
« devant moi, hommes superbes et dédaigneux
« qui m'écoutez : la nécessité du salut, la cer-
« titude de la mort, l'incertitude de cette heure
« si effroyable pour vous, l'impénitence finale,
« le jugement dernier, le petit nombre des
« élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité !
« L'éternité! Voilà les sujets dont je viens vous
« entretenir, et que j'aurais dû sans doute ré-
« server pour vous seuls. Eh! qu'ai-je besoin
« de vos suffrages qui me damneraient peut-
« être sans vous sauver ? Dieu va vous émou-
« voir, tandis que son indigne ministre vous
« parlera ; car j'ai acquis une longue expé-
« rience de ses miséricordes ; alors, pénétrés
« d'horreur pour vos iniquités passées, vous
« viendrez vous jeter entre mes bras en ver-
« sant des larmes de componction et de re-
« pentir, et à force de remords vous me trou-
« verez assez éloquent. »

Qui ne sent à présent combien cette élo-
quence est au-dessus des froides et pitoyables
prétentions du bel esprit moderne ? En s'ex-
cusant, pour ainsi dire, d'avoir prêché sur
l'enfer dans les villages, Bridaine prenait hau-
tement sur son auditoire toute l'autorité qui
appartenait à son ministère, et préparait les
cœurs aux terribles vérités qu'il se proposait

d'annoncer. Ce seul exorde lui donnait le droit de tout dire. Plusieurs personnes se souviennent encore de son sermon sur l'éternité, et de l'effroi qu'il répandait dans l'assemblée, lorsque mêlant, selon son usage, des comparaisons bizarres à des transports sublimes, il s'écriait: « Eh! sur quoi vous fondez-vous donc,
« mes frères, pour croire votre dernier jour si
« éloigné? Est-ce sur votre jeunesse? Oui,
« répondez-vous: je n'ai encore que vingt ans,
« que trente ans. Ah! ce n'est pas vous qui
« avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a
« déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous.
« Prenez-y garde, l'éternité approche. Savez-
« vous ce que c'est que l'éternité? c'est une
« pendule dont le balancier dit sans cesse, tou-
« jours, jamais, jamais, toujours, toujours!
« Pendant ces révolutions, un réprouvé s'écrie:
« Quelle heure est-il? Et la même voix lui ré-
« pond, l'éternité! » L'organe tonnant de Bridaine, ajoutait dans ces occasions, une nouvelle énergie à son éloquence, et l'auditoire, familiarisé avec son langage et ses idées, paraissait alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prêchait à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps, et d'une manière très-sensible, par des soupirs longs

et lugubres, qui partaient à la fois de toutes les extrémités du temple où il parlait. Orateurs, qui ne pensez qu'à votre propre gloire, tombez aux pieds de cet homme apostolique, et apprenez d'un missionnaire ce que c'est que la véritable éloquence ! Le peuple ! le peuple ! voilà le premier, et peut-être l'unique juge de vos talens.

XIX. *Du choix des sujets.*

Le succès de ce genre d'éloquence populaire est infaillible, quand on y réunit un organe assez robuste pour en soutenir la véhémence, et un goût assez délicat pour en éviter les excès ; d'où il faut conclure que c'est une grande erreur de rejeter du ministère évangélique ces sujets effrayans qui allument l'imagination du prédicateur, et portent ensuite le trouble dans toutes les consciences. Outre que la religion est fondée sur ces vérités terribles que ses ministres ne doivent point dissimuler, et que l'on redoute d'autant plus d'entendre, qu'elles seraient plus efficaces pour opérer la conversion, je ne connais point de matières qui ouvrent un plus vaste champ à l'art oratoire ; et l'orateur chrétien qui ne daigne point en enrichir ses compositions renonce à ses plus grands avantages. Mais lorsqu'on pré-

sente ces objets de terreur, on ne saurait trop se dire à soi-même, qu'il vaudrait mieux laisser les pécheurs dans l'indolence, que de les précipiter dans le désespoir; que ce n'est plus atteindre le but, que de passer toutes les bornes; que l'Évangile est une loi de charité, et non un code de fureur; que les hommes sont naturellement si faibles, que leurs fautes doivent inspirer plus de commisération que de courroux; qu'un prédicateur n'est point le ministre des vengeances du ciel, mais le dispensateur de ses miséricordes; qu'au lieu de rebuter les pécheurs, il doit les toucher, les gagner, les ramener par la crainte à l'amour, et tempérer la rigueur de la loi par l'attrait des récompenses. Ah! sans doute, il serait trop dur de ne faire entendre jamais que des menaces à des hommes auxquels on doit sans cesse des espérances et des consolations.

Choisissez des sujets touchans qui embrassent et qui intéressent l'homme et le chrétien. Méfiez-vous de ces sujets intermédiaires qui circonscrivent l'orateur dans des bornes trop étroites, et qui ne tiennent à aucun autre précepte de morale, ou qui rentrent dans tous les autres discours de morale; de ces sujets frivoles dont la surface paraît brillante, mais qui ne présentent plus, quand on veut les ap-

profondir, que des détails trop fins et trop déliés pour l'éloquence, des bienséances plutôt que des devoirs, et la matière d'une lettre, plutôt que le fond d'un sermon; de ces sujets bizarres, qui ne sont pour la multitude, comme pour l'orateur lui-même, qu'une pompeuse déclamation à laquelle le cœur humain ne saurait prendre aucun intérêt; de ces sujets philosophiques et abstraits, également étrangers à la religion et à l'éloquence, et plus dignes du portique ou du lycée que de la chaire évangélique; enfin, de ces sujets que l'on croit neufs et piquans, et qui ne sont que recherchés et précieux, et où l'on ne met tant d'esprit que parce qu'on manque de talent.

Il reste encore aux orateurs chrétiens plusieurs beaux sujets à créer ou à rajeunir; mais il ne faut pas les chercher quand ils ne viennent point se présenter naturellement à l'esprit par une inspiration involontaire. Etudiez d'abord le caractère dominant de votre génie, et, après avoir exercé vos forces sur divers sujets de raisonnement, d'imagination, de sentiment, suivez avec constance le genre auquel vous êtes le plus propre, et auquel la nature elle-même vous destine; mais ne craignez point d'entrer dans les routes battues. Un orateur fécond découvre toujours de nouveaux trésors

dans les mines anciennes. Eh! pourquoi hésiterions-nous de travailler encore sur des sujets qui ont été déjà traités avec succès? Serait-ce parce que nos grands maîtres en ont saisi les beautés les plus frappantes, et qu'en épuisant ces champs autrefois si fertiles, ils les ont changés en arides déserts? Soyons ici de bonne foi. Si nous ne connaissions point ces plans lumineux, ces idées originales que nous admirons dans leurs écrits avec tant de justice, les concevrions-nous de nous-mêmes? La supériorité des modèles doit enflammer notre émulation, au lieu d'abattre notre courage. Si Bossuet, Bourdaloue, Massillon, revenaient sur la terre, pensons-nous que leur génie embarrassé par leurs premiers chefs-d'œuvres ne sût pas en enfanter de nouveaux, et que ces immortels orateurs ne parvinssent point encore aujourd'hui à égaler leurs productions? Du génie et de l'ardeur! et les sujets qui paraissent épuisés recevront aussitôt une nouvelle vie, et l'orateur qui saura encore être original à la suite de ces hommes créateurs, partagera leur gloire dans tous les siècles.

XX. *Des panégyriques.*

Eh! comment pourrait-on croire que l'on

réussirait mieux dans l'éloquence, si l'on choisissait des sujets moins connus, tandis qu'on voit si rarement des succès distingués dans le genre des panégyriques, quoique les maîtres de l'art n'aient pas encore parcouru cette carrière avec autant d'éclat que les sentiers du dogme et de la morale ? La nouveauté des matières qui restent à traiter dans cette partie aux orateurs chrétiens n'inspire certainement pas à leur génie des discours plus éloquens ; cette observation prouve que ce ne sont pas des sujets neufs, mais des idées neuves qui leur manquent pour exceller dans l'art oratoire. Rien n'est cependant plus propre à enflammer l'imagination que l'auguste ministère de dispenser la louange à ces héros chrétiens dont les exemples honorent notre culte, et accusent nos mœurs. Si c'est un grand et beau spectacle d'avoir rassemblé les hommes dans un temple pour les instruire de tous les devoirs de la morale, c'est aussi sans doute une bien magnifique institution d'avoir érigé des autels à la vertu, et d'avoir décerné des éloges publics aux saints les plus révérés que la religion propose à l'imitation de ses enfans. Mais les hommes dont la vie, quoique d'ailleurs sans tâches, a été cependant obscure, ne fournissent point assez d'alimens à l'éloquence. Il

faut s'être rendu célèbre par un génie supérieur ou par des actions éclatantes, avoir eu une influence marquée sur son siècle, ou du moins sur son pays, avoir fait époque dans l'histoire de la religion, s'être élevé au-dessus des vertus communes, s'être survécu à soi-même par de grands monumens, et se présenter à la postérité avec une renommée imposante pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels ; et, malgré toute la pompe des déclamateurs, un saint inconnu n'obtiendra jamais que des panégyriques inconnus comme lui. Le défaut le plus ordinaire de cette espèce de discours, c'est de ne point peindre nettement le caractère de l'homme qui est loué. On se borne en quelque sorte aux extrémités, au lieu de pénétrer dans le fond du sujet ; et la plupart des panégyriques, distingués les uns des autres uniquement par le titre, conviennent également à tous les saints du même état, et n'en caractérisent par conséquent aucun. Aussi, n'avons-nous encore en ce genre point de recueil qui puisse être cité pour modèle. Les panégyriques de Fléchier, vantés pendant si long-temps comme des chefs-d'œuvres dans les rhétoriques des colléges, sont étrangement déchus aujourd'hui de leur ancienne gloire ; ceux de Massillon sont regardés uni-

versellement comme les moins estimables de ses productions : on y perd sans cesse de vue le saint que l'orateur veut célébrer, pour suivre les longues digressions d'une morale ordinairement étrangère au sujet, et on n'y trouve jamais un seul trait à retenir. La négligence des prédicateurs a amené le dégoût du public. Ce genre est assez généralement abandonné, et, à l'exception d'un très-petit nombre de sujets privilégiés auxquels on ne renoncera jamais, on ne prononce presque plus de panégyriques dans les chaires de Paris.

C'est sur-tout en composant ces éloges sacrés qu'on doit avoir présente à son esprit cette maxime si lumineuse de Boileau : *Rien n'est beau que le vrai.* Il est permis d'embellir les faits par des rapprochemens ou par des contrastes, pourvu qu'on se borne à ces innocens artifices de l'éloquence ; mais il est absurde d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie, et que personne ne partage. Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les exagérations du mauvais goût décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, et écartent aussitôt la confiance de l'auditoire. Que l'orateur se souvienne donc toujours qu'il est assis dans la chaire de vérité,

qu'il est environné d'une foule d'auditeurs instruits; que tout ce qui cesse d'être probable devient révoltant; qu'on ne trompe jamais impunément l'opinion publique, et que des hommages excessifs avilissent celui qui les rend, sans élever jamais celui qui les reçoit. Lysippe disait avec raison qu'il avait mieux honoré Alexandre, en le représentant avec une pique à la main, qu'Appelle qui le peignait toujours lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un panégyrique est fécond en événemens, la morale doit naître du récit historique, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions qui se présentent d'elles-mêmes à tous ses auditeurs. Une marche trop didactique serait funeste au discours dont elle interromprait la rapidité; mais pénétrez-vous profondément du caractère et des actions de l'homme que vous célébrez; environnez-le de ses contemporains, et peignez les mœurs de son siècle; rassemblez, rapprochez tous les détails qui tendent au même but, pour en former vos masses; classez, pour ainsi dire, les vertus, les talens, les succès, les obstacles, les malheurs que l'histoire présente à vos regards, et vous donnerez ensuite à vos récits toute la vigueur

du raisonnement et toute la chaleur de l'éloquence. A Dieu ne plaise qu'on approuve la méthode de ces froids panégyristes qui confondent la distribution oratoire avec l'ordre chronologique, et sur lesquels tombe cet anathême lancé par le législateur Boileau, contre ces poètes sans verve, qui, au lieu d'écrire avec enthousiasme,

Maigres historiens suivront l'ordre des temps;
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
Pour prendre Gand, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.

Mais il n'en est pas moins certain qu'il ne faut point perdre de vue, dans le plan d'un panégyrique, le rapport naturel des faits, afin que le discours, d'ailleurs conforme aux règles de l'art, paraisse le simple développement du sujet. On est un peu étonné, quand on a lu dans Massillon toutes les circonstances de la mort ou du martyre d'un saint, de voir que l'orateur vous annonce ensuite la seconde partie du même panégyrique. Cette confusion du plan anéantit l'intérêt du sujet; et l'auditeur, trompé sans cesse par le désordre historique, se retire sans connaître celui dont il vient d'entendre parler avec tant d'emphase. Eh! qu'est-ce donc qu'un éloge

qui ne montre point l'homme auquel il est consacré, et après lequel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former des idées bien nettes de sa vie ?

XXI. *De S. Vincent de Paul.*

De tous les sujets de panégyrique que l'histoire moderne de la religion nous fournit, le plus beau, ce me semble, est l'éloge de saint Vincent de Paul, homme d'une sublime vertu et d'une assez médiocre renommée, le meilleur citoyen que la France ait eu, l'apôtre de l'humanité, qui, après avoir été berger pendant son enfance, a laissé dans sa patrie des établissemens plus utiles aux malheureux que les plus beaux monumens de Louis XIV son souverain. Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier-général des galères, principal de collége, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les séminaires, les Lazaristes, les Filles de la Charité, qui se dévouent au soulagement des malheureux, et qui ne changent presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les lient que pour un an; il fonda des hôpitaux pour les enfans trouvés, pour les orphelins, pour les fous, pour les forçats,

et pour les vieillards. Sa généreuse commisération s'étendit sur tous les genres de malheurs dont l'espèce humaine est accablée, et on trouve des monumens de sa bienfaisance dans toutes les provinces du royaume. Quand on lit sa vie, on voit que rien n'honore plus la religion que l'histoire des établissemens faits en faveur de l'humanité, parce que l'humanité en est redevable aux ministres des autels. Tandis que les souverains, armés les uns contre les autres, ravageaient la terre déjà dévastée par d'autres fléaux, le fils d'un laboureur de Gascogne, saint Vincent de Paul, réparait les calamités publiques, et répandait plus de vingt millions en Champagne, en Picardie, en Lorraine, en Artois, où les habitans mouraient de faim, par villages entiers, et restaient ensuite dans les campagnes sans sépulture, jusqu'au moment où Vincent de Paul se chargea d'en payer les frais. Il exerça pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères. Il vit un jour un malheureux forçat qui avait été condamné à trois années de captivité pour avoir fait la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus extrême misère sa femme et ses enfans. Vincent de Paul, vivement touché de sa situation, offrit de se mettre

à sa place; et ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés. On sent tout ce qu'un pareil trait peut inspirer à un orateur, et combien il serait indigne de son art, s'il le racontait sans faire verser des larmes.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendait les enfans trouvés dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce, et on les donnait par charité, disait-on, aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces enfans, que le gouvernement abandonnait à la pitié publique, périssaient presque tous, et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient introduits furtivement dans des familles opulentes, pour dépouiller les héritiers légitimes : ce qui fut, pendant plus d'un siècle, une source intarissable de procès, dont on voit les détails dans les compilations de nos anciens jurisconsultes. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir douze de ces enfans; bientôt sa charité soulagea tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises : mais cette nou-

velle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Vincent de Paul ne se découragea point; il convoqua une assemblée extraordinaire, il fit placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfans, et montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, ce discours qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à sa piété, et que je transcris fidellement de l'histoire de sa vie, composée par M. Abely, évêque de Rodez. « Or sus, Mes-
« dames, la compassion et la charité vous ont
« fait adopter ces petites créatures pour vos
« enfans; vous avez été leurs mères selon la
« grace, depuis que leurs mères selon la na-
« ture les ont abandonnés : voyez maintenant
« si vous voulez aussi les abandonner. Cessez
« à présent d'être leurs mères, pour devenir
« leurs juges; leur vie et leur mort sont entre
« vos mains. Je m'en vais prendre les voix et
« les suffrages. Il est temps de prononcer leur
« arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus
« avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si
« vous continuez d'en prendre un soin chari-
« table, et ils mourront tous, si vous les dé-
« laissez. » On ne répondit à cette pathétique

exhortation que par des sanglots; et le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris fut fondé et doté de quarante mille livres de rente. Voilà l'homme qui ne jouit presque d'aucune réputation en Europe! le voilà cet homme qui, au jugement de ses ennemis, n'eut que du zèle sans talens! Sa vie fut un tissu de bonnes œuvres dont nous jouissons encore. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était fort assoupi le jour de sa mort. Un de ses amis lui ayant demandé la cause de ce sommeil continuel, il répondit en souriant: *C'est le frère qui vient en attendant la sœur.* Jamais on n'a mieux pardonné à la nature la nécessité de mourir. Le malheur de saint Vincent de Paul, si c'en est un d'être peu loué, et même peu connu, son malheur fut de n'être point célébré au moment de sa mort, en 1661, par cet éloquent Bossuet qui immortalisait tous ses héros, et qui dans le même temps composait des oraisons funèbres sur des sujets beaucoup moins dignes de son génie; mais la gloire d'un éloge public est due à ses vertus, et l'orateur qui saura le présenter dignement à l'admiration et à la reconnaissance de ses concitoyens, aura bien mérité de la patrie.

XXII. *Des portraits.*

C'est communément dans les panégyriques ou dans les oraisons funèbres que les prédicateurs crayonnent les portraits des contemporains qui ont été les rivaux ou les émules de l'homme dont on loue les vertus. Ces morceaux sont ordinairement jugés avec d'autant plus de sévérité, qu'ils annoncent toujours des prétentions, et l'auditeur ne les écoute point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussitôt dans sa mémoire, si chaque coup de pinceau ne forme un grand trait, si l'homme qu'on juge n'est déjà célèbre, enfin si l'orateur ne rassemble une foule d'idées dans un très-petit espace. Lorsque Massillon prêcha son sermon sur l'assomption de la sainte Vierge, aux religieuses de Chaillot, en présence de la reine d'Angleterre, il plaça dans ce discours le portrait du prince d'Orange, pour plaire à l'épouse du roi Jacques, et son génie le servit fort mal dans cette occasion. Massillon ne présente qu'une seule pensée pour peindre Guillaume III, et, après l'avoir exprimée assez clairement dès sa première phrase, il la développe avec son élégance ordinaire, sans approfondir le caractère du stathouder, et sans saisir les résultats de l'histoire. Voici ce portrait si long et si peu connu.

« Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des
« voies injustes, qui a dépouillé l'innocent et
« chassé l'héritier légitime pour se mettre à
« sa place, et se revêtir de sa dépouille, hélas !
« sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tom-
« beau, sa mort développera la honte de sa
« vie. C'est alors que la digue qu'opposaient
« aux discours publics ses succès et sa puis-
« sance, étant ôtée, on se vengera sur sa mé-
« moire des fausses louanges qu'on avait été
« contraint de donner à sa personne; c'est
« alors que tous les grands motifs de crainte
« et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile
« qui couvrait les circonstances les plus hon-
« teuses de sa vie. On découvrira le motif se-
« cret de ses entreprises glorieuses que l'adu-
« lation avait exaltées, et on en exposera l'in-
« dignité et la bassesse. On regardera de près
« ces vertus héroïques que l'on ne connaissait
« que sur la bonne foi des éloges publics, et
« on n'y trouvera que les droits les plus sacrés
« de la nature et de la société foulés aux pieds.
« On le dépouillera alors de cette gloire bar-
« bare et injuste, dont il avait joui; on lui
« rendra l'infamie et la mauvaise foi de ses at-
« tentats, qu'on avait bien voulu se cacher
« à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on
« l'appellera un fils dénaturé, un de ces

« hommes, dont parle saint Paul, sans culte,
« sans affection, et sans principes; sa fausse
« gloire n'aura duré qu'un instant, et son
« opprobre ne finira qu'avec les siècles : la
« dernière postérité ne le connaîtra que par
« ses crimes, que par la piété filiale foulée aux
« pieds à la face des rois et des nations qui ont
« eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation;
« enfin par l'attentat qui lui a fait détrôner un
« père et un roi juste, pour se mettre à sa
« place. Les histoires, fidelles dépositaires de
« la vérité, conserveront jusqu'à la fin son
« nom avec sa honte, et le rang où il s'est
« élevé aux dépens des lois de l'honneur et de
« la probité, en le faisant entrer sur la scène
« de l'univers, ne servira qu'à immortaliser
« son ambition et son ignominie sur la terre. »
Cette amplification était plus propre à consoler la reine d'Angleterre, qu'à faire connaître le prince d'Orange; elle peut servir d'exemple pour prouver que Massillon s'étendait trop sur la même idée, et abusait étrangement de sa facilité; mais laissons cette discussion à laquelle nous reviendrons dans la suite. Voulez-vous voir comment Bossuet a peint le protecteur Cromwel? Comparez à cette excessive abondance de l'évêque de Clermont, l'énergique impétuosité de l'évêque de

Meaux; rien ne marque mieux la différence de leur génie.[1] « Un homme s'est rencontré « d'une profondeur d'esprit incroyable, hy- « pocrite raffiné autant qu'habile politique, « capable de tout entreprendre et de tout ca- « cher, également actif et infatigable dans la « paix et dans la guerre; qui ne laissait rien à « la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par « conseil ou par prévoyance; mais au reste, « si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais « manqué les occasions qu'elle lui a présentées; « enfin un de ces esprits remuans et auda- « cieux qui semblent être nés pour changer le « monde. » Massillon effleure les choses et épuise les mots; Bossuet fait précisément le contraire, et il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'opinion de la postérité.

Ce dernier morceau est si connu, que je ne l'aurais point cité, si ce rapprochement ne formait un contraste singulier entre Bossuet et Massillon. Si je n'avais voulu qu'indiquer un beau modèle en ce genre, j'aurais préféré à ce portrait de Cromwel, celui du cardinal de Retz, par le même écrivain, dans l'oraison funèbre de le Tellier: je ne crois pas que l'on

[1] Orais. funèbre de la reine d'Angleterre.

trouve rien de plus parfait, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes. « Mais puis-je « oublier celui que je vois par-tout dans le ré« cit de nos malheurs? Cet homme si fidèle « aux particuliers, si redoutable à l'état, d'un « caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'esti« mer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à « demi : ferme génie que nous avons vu, en « ébranlant l'univers, s'attirer une dignité, « qu'à la fin il voulut quitter, comme trop « chèrement achetée ; tant il connut son er« reur et le vide des grandeurs humaines ! Mais « pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il de« vait un jour mépriser, il remua tout par de « secrets et puissans ressorts, et après que « tous les partis furent abattus, il sembla en« core se soutenir seul, et seul encore me« nacer le favori victorieux de ses tristes et in« trépides regards. » Ce dernier trait eût été envié de Tacite, qui n'aurait pu représenter avec plus de force la haine implacable que le cardinal de Retz manifesta toujours, même après son évasion, contre Mazarin assis sur les marches du trône. C'est ainsi que quelques lignes suffisent à Bossuet pour développer un grand caractère, avec la sagacité d'un moraliste, la véhémence d'un orateur, et l'exactitude d'un historien.

Ce fameux cardinal de Retz excellait lui-même dans l'art de peindre les grands hommes. Tous les portraits qui forment cette galerie si estimée du premier et du meilleur volume de ses *Mémoires*, sont autant de chefs-d'œuvres, à l'exception toutefois de celui d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme de parti, aveuglé par la haine, et alors, selon l'usage, privé par sa passion de toutes les forces de son esprit.

XXIII. *Des complimens.*

Puisque la discussion des différentes règles auxquelles l'art de l'éloquence assujettit les orateurs chrétiens m'a conduit à tous ces détails épisodiques, je ne dois pas m'élever vers de plus grands objets, sans m'arrêter encore quelques instans à une autre partie du ministère qui a beaucoup d'analogie avec les panégyriques, et sur-tout avec les portraits; je veux parler des complimens par lesquels nous sommes quelquefois obligés dans nos chaires de commencer ou de finir nos discours. L'usage établi ne permet plus aux ministres de l'évangile d'annoncer la parole sainte en présence des maîtres du monde, sans brûler à leurs pieds quelques grains d'encens. Les rois sont donc bien à plaindre d'être poursui-

vis par l'adulation jusque dans ces mêmes temples où ils viennent s'instruire de leurs devoirs, et s'humilier de leurs fautes! Mais les orateurs chrétiens, qui devraient parler alors comme la conscience du coupable, sont bien à plaindre aussi de se ranger eux-mêmes dans la foule des flatteurs. Ce qui doit les consoler sans doute, c'est la certitude que des éloges commandés à celui qui les fait ne sauraient êblouir les grands auxquels on les adresse. Que l'on ne passe cependant jamais les bornes d'une juste louange, car la religion ne la permet qu'autant que la vérité peut ne la point désavouer. Ah! que l'on reconnaisse toujours un apôtre ennemi du mensonge jusque dans ces complimens où l'on se croit si souvent dispensé d'être sincère, et n'avilissons point un ministère divin par des éloges exagérés qui ne sauraient tromper jamais, ni le grand qui les méprise, ni l'orateur qui les prononce, ni l'auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation déplaît toujours. *Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas*, dit le duc de la Rochefoucauld, *c'est leur dire impunément des injures ;* [1] c'est du moins oublier le respect qui leur est

---

[1] Pensée 320.

dû. Eusèbe nous raconte dans *la Vie de Constantin*,[1] que cet empereur imposa silence à un prédicateur qui eut la bassesse d'imiter dans un sermon la fiction de Virgile sur l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constantin qu'après sa mort il serait associé au Fils de Dieu pour gouverner l'univers.

J'aime dans Bossuet cette franchise noble et brusque avec laquelle il se retient toujours de peur de flatter. On sent dans ses complimens je ne sais quelle sévérité apostolique, et une répugnance marquée pour l'adulation. Un homme ordinaire qui aurait été chargé de prêcher la profession de madame de la Vallière en présence de la reine Marie-Thérèse, n'aurait pas manqué de saisir cette occasion pour exalter les vertus de l'épouse de Louis XIV. « Il est juste, lui dit Bossuet; « il est juste, Madame, que faisant par votre « état une partie si considérable des gran« deurs du monde, vous assistiez quelquefois « aux cérémonies où l'on apprend à les mé« priser. » L'orateur se renferme ensuite dans son sujet, et ne pense plus à cette princesse. Son aversion pour la flatterie est encore plus frappante dans l'oraison funèbre du grand

---

[1] Lib. IV, cap. 4.

Condé. M. le duc de Bourbon conduisait le deuil à cette lugubre cérémonie qui fut faite dans l'église de Paris, et Bossuet paraît forcé malgré lui de se souvenir du mérite du fils en déplorant la mort du père; ce compliment est amené avec un art inimitable. « Comme « le prince donnait des ordres particuliers, et « de la plus haute importance, puisqu'il y « allait de sa conscience et de son salut éter- « nel, averti qu'il fallait écrire et ordonner « dans les formes........ Quand je devrais, « Monseigneur, renouveler vos douleurs, et « rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je « ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si sou- « vent : qu'il vous connaissait, qu'il n'y avait « sans formalité qu'à vous dire ses intentions, « et que vous iriez encore au-delà. Monsei- « gneur, qu'un père vous ait aimé, je ne m'en « étonne pas, c'est un sentiment que la nature « inspire, mais qu'un père si éclairé vous ait « témoigné cette confiance jusqu'au dernier « soupir; qu'il se soit reposé sur vous de « choses si importantes, et qu'il soit mort « tranquillement sur cette assurance, c'est le « plus beau témoignage que votre vertu pût « remporter, et, malgré tout votre mérite, « votre altesse n'aura de moi aujourd'hui que « cette louange. »

Fénélon n'a jamais affaibli en chaire les saintes maximes qu'il a déposées dans le *Télémaque* contre les flatteurs. Nous n'avons de lui qu'un seul compliment de ce genre; on le trouve à la fin du discours qu'il prononça lorsqu'il fit la cérémonie du sacre de l'électeur de Cologne. Ce morceau est également digne de Fénélon, et par la modération marquée avec laquelle il loue, et par le tour oratoire dont il se sert pour justifier la réserve de l'éloge. « Vous venez d'entendre, « mes frères, tout ce que j'ai dit à ce prince. « Eh ! que n'ai-je pas osé lui dire ? et que « ne devais-je pas oser lui dire, puisqu'il n'a « craint que d'ignorer la vérité ? La plus « forte louange l'honorerait infiniment moins « que la liberté épiscopale avec laquelle il « veut que je lui parle. »

Il est difficile d'employer dans les complimens un style direct, sans paraître ou exagéré ou monotone, et sans embarrasser beaucoup le personnage qu'on veut louer. Il vaut mieux se renfermer dans une paraphrase de l'Écriture Sainte, ou dans une prière à Dieu, ou dans une apostrophe adressée à l'auditoire; mais, quelque tournure qu'on choisisse, il faut lier le compliment qu'on prononce au sujet qu'on traite, éviter les lieux

communs qui ne caractérisent personne, mêler l'instruction à la louange, ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même, se borner à un petit nombre d'idées vives et frappantes, et tâcher de finir par un trait heureux et aisé à retenir.

Bourdaloue n'a jamais excellé dans cette partie, et tous ses complimens sont communs; il prêcha son sermon sur la conception de la sainte Vierge à Versailles, deux jours après le mariage du duc de Bourgogne, fils du grand dauphin, qu'on appelait simplement à la cour *Monseigneur*, avec Adélaïde de Savoie; et dans sa peroraison il rapporta un passage de l'Écriture Sainte, dont l'application frappa vivement l'auditoire; les uns trouvèrent cette allusion très-heureuse; les autres jugèrent, qu'à force d'être exacte, elle dégénérait en jeu de mots. Après un éloge très-instructif, Bourdaloue parle en ces termes de la jeune princesse : « Voilà, plus que son rang, ce qui « me la rend vénérable, et ce qui me fait « dire, comme le serviteur d'Abraham, Elie- « zer, lorsque, voyant pour la première fois « l'épouse du fils de son maître, il s'écria « dans un transport d'admiration et d'actions « de graces : Oui, la voici celle que Dieu a « choisie pour être l'épouse du fils de mon

« Seigneur. *Ipsa est mulier quam præparavit*
« *Dominus filio Domini mei.* Genes. 24.

On n'a jamais fait dans aucun compliment un usage plus heureux de l'Écriture Sainte que Massillon dans l'exorde si justement célèbre de son sermon de la Toussaint. Ce compliment est digne de la réputation dont il jouit; mais j'observe que le commencement de ce morceau est visiblement imité, et presque copié de Fléchier, qui avait employé le même tour, en prêchant le jour de la Toussaint à la cour de Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'était cependant point l'inventeur de ce compliment; mais il est permis aux prédicateurs d'être les plagiaires des pères de l'église, et ce fut dans cette source que Fléchier puisa cette belle idée, dont il ne tira aucun parti. C'est saint Augustin qui a paraphrasé le premier les béatitudes de l'Évangile, en les appliquant aux empereurs, dans le vingt-quatrième chapitre du livre cinquième de la *Cité de Dieu*. Fléchier ne prit que la fleur de ce beau commentaire; Massillon le traduisit tout entier, et se l'appropria. Il est si aisé de confronter ces trois morceaux d'éloquence, que je ne les transcrirai point ici, de peur de fatiguer le lecteur par un vain étalage d'érudition.

XXIV. *Du style direct et du dialogue.*

Si l'on excepte les portraits et les complimens, où l'orateur peut, sans déroger, s'abaisser quelquefois aux brillantes recherches du bel esprit, une mâle vigueur, dont la force fait la beauté, doit animer tous les membres de ses discours. Toutes les fois qu'on parle à des hommes assemblés, il faut les intéresser, et il n'y a que le langage des passions qui frappe la multitude. J'ai souvent observé que, dans les lectures de société qu'on fait à la campagne, on choisit plutôt des ouvrages éloquens que des livres d'instruction. La vérité satisfait l'esprit d'un lecteur isolé; mais, dès qu'on est réuni, on veut être ému, et des écrits d'ailleurs excellens cessent de plaire quand ils subissent la redoutable épreuve d'être lus à haute voix. Ne croyez donc pas faire un livre, lorsque vous composez un sermon; gardez-vous d'employer jamais les formules languissantes d'un écrivain qui parle de sa plume ou de son papier, tandis que je devrais écouter son discours comme une inspiration du moment. Voulez-vous que votre éloquence soit animée? évitez l'ennui du monologue par la vivacité du style direct; conversez sans cesse

avec vos auditeurs, et au lieu de vous égarer dans des contemplations abstraites, comme si vous méditiez dans la solitude, parlez à cette assemblée nombreuse qui se réunit autour de vous pour vous entendre. Vous trouverez un bien beau modèle de ce style direct dans l'instruction familière de Massillon, *sur la cérémonie de l'absoute*, exhortation admirable qui ne ressemble à aucun autre de ses discours, et où chaque phrase en action est un trait que l'orateur lance sur son auditoire.

Ce n'est pas assez de parler à ses auditeurs, il faut encore les faire parler eux-mêmes, et ajouter aux charmes variés du style direct l'intérêt toujours croissant du dialogue. Les anciens discutaient en dialogues les questions les plus philosophiques; ces hommes, qui savaient si bien imiter la nature, ne composaient point des livres inanimés pour développer les idées qu'ils avaient recueillies dans leurs méditations; ils se rapprochaient de la forme du drame; ils mettaient en scène quelques amis, dont ils rapportaient les conférences; ils discutaient ainsi les sentimens opposés avec autant de profondeur que d'urbanité; ils choisissaient chaque lecteur pour juge, et cette méthode répand sur les écrits

de l'antiquité tous les charmes que l'on goûte en entendant converser un petit nombre de convives éclairés, qui se communiquent leurs pensées dans la douce liberté d'un banquet. Si Platon et Cicéron sont parvenus à échauffer, par le dialogue, des sujets métaphysiques, combien ne doit-il pas donner plus de mouvement et de vie à l'éloquence? Le dialogue, dans le discours, supplée aux interlocuteurs, rompt la monotonie, fortifie le raisonnement, et inspire la confiance, pourvu que l'orateur n'affaiblisse jamais les difficultés qu'il doit se proposer; car, si l'auditeur peut renforcer l'objection, il ne veut plus écouter la réponse. Rien n'est d'ailleurs plus propre à ranimer l'attention que ces suspensions adroitement ménagées, pour faire flotter l'auditoire dans une espèce d'incertitude qui dérive d'abord d'un mouvement de surprise quand l'orateur se fait à lui-même des objections, et qui se change ensuite en curiosité quand il les réfute. J'admire souvent, dans Massillon, ces dialogues pressans qui tiennent les auditeurs en haleine au moment où ils pourraient se détacher du discours; en voici un exemple que me fournit son sermon *sur le mélange des bons et des méchans* : « Les justes ôtent à l'iniquité toutes

« ses excuses. Direz-vous que vous n'avez fait « que suivre les exemples établis ? mais les « justes qui sont parmi vous s'y sont-ils con- « formés ? Vous excuserez-vous sur les suites « inséparables d'une naissance illustre ? vous « en connaissez qui, avec un nom encore « plus distingué que le vôtre, en sanctifient « l'éclat. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la dé- « licatesse du sexe ? on vous en montre tous « les jours, qui, dans une jeunesse florissante, « et avec tous les talens propres au monde, « n'ont des pensées que pour le ciel. Quoi ? « la dissipation des emplois ? vous en voyez « chargés des mêmes soins que vous, et qui « cependant font du salut la principale affaire. « Votre goût pour le plaisir ? le plaisir est « le premier penchant de tous les hommes, « et il est des justes en qui il est encore plus « violent, et qui sont nés avec des disposi- « tions moins favorables à la vertu que vous. « Vos afflictions ? il y a des gens de bien « malheureux. Votre prospérité ? il s'en trouve « qui se sanctifient dans l'abondance. Votre « santé ? on vous en montre qui, dans un « corps infirme, portent une ame remplie « d'une force divine. Tournez-vous de tous « les côtés : autant de justes, autant de témoins « qui déposent contre vous. »

XXV. *De la chaleur du style.*

Plus le dialogue sera fréquent dans un discours ; moins les apostrophes y seront nécessaires; et moins on prodiguera cette figure, plus elle aura d'effet. C'est dans les apostrophes que l'orateur doit déployer toute sa véhémence, s'il craint le danger et la confusion de s'échauffer seul. Le sentiment réussit mieux que le raisonnement dans ces instans d'effervescence, où l'ame doit s'élancer avec assez d'impétuosité pour entraîner l'auditoire, tantôt par la force des preuves, tantôt par la rapidité des mouvemens. Les apostrophes multipliées décèlent un déclamateur qui ne sait point écrire, qui est troublé plutôt qu'ému, et qui supplée aux transports de l'éloquence par des convulsions affectées. Il est nécessaire sans doute que l'orateur anime ses compositions par cette chaleur de l'ame qui annonce la sensibilité, et qui la réveille; et, s'il est dépourvu dans ses écrits de ces idées ardentes qui viennent du cœur, son langage le plus emphatique ne sera jamais qu'un languissant jargon. *Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.* La maxime de Boileau ne sera point contestée ; mais si on entendait par le mot de *chaleur*, les fermentations d'un

cerveau exalté, le paradoxe uni au mauvais goût, les apostrophes continuelles, les exclamations inutiles, les hyperboles obscures, enfin un style gonflé de métaphores outrées: ah! préserve-toi de ces écarts, jeune orateur, qui as reçu de la nature l'inestimable présent du génie; crois que le véritable enthousiasme n'est autre chose que la raison échauffée par l'accent des passions, et que l'éloquence n'est point un délire. Veux-tu savoir ce qui est froid? c'est tout ce qui est exagéré, tout ce qui est vide de sens, tout ce qui prétend à l'esprit, tout ce qui est écrit sans intérêt, et sur-tout rien n'est plus froid qu'une fausse chaleur.

C'est à des caractères bien différens que l'on reconnaît le véritable talent de l'éloquence. L'orateur qui le possède sait, sans se montrer jamais commun, être toujours simple; il évite tout ce qui est ampoulé, ou vague, ou affecté, ou obscur, et il sait à la fois toucher l'ame et charmer l'oreille. Maître de ses expressions comme de ses pensées, il s'élève, il s'attendrit, il se passionne, quand son sujet demande de la noblesse, de la sensibilité ou de la chaleur. Pour écarter de ses discours le ton de la déclamation, il médite long-temps avant d'écrire: car ce n'est jamais à la suite de

la méditation qu'on se livre au luxe des mots. Les sacrifices qu'il fait au goût n'énervent point sa force ; ils donnent un nouveau plaisir à l'auditeur, qui sait admirer un tour d'esprit naturel et vrai dans un style sage et sévère. Ce mérite si rare et si digne d'être universellement goûté, perd cependant tout son prix aux yeux de ces hommes que la fausse énergie éblouit, et qui ne sentent plus la nature. On sait que Sénèque trouvait l'éloquence de Cicéron trop simple, et que son disciple Néron fit dorer les statues de Lysippe.

XXVI. *Des épithètes.*

Le style manque de plénitude et de force, lorsque les mots sont environnés d'épithètes oiseuses. On a observé que dans l'analyse philosophique des langues le substantif n'est rien parce qu'il est abstrait, et que l'adjectif est tout parce qu'il est sensible ; mais il n'en est point ainsi dans l'éloquence, où souvent l'épithète, n'étant point appelée par le mot qu'elle suit, surcharge la période sans fortifier la pensée. Toute épithète inutile doit être proscrite, et l'élocution de l'orateur devient lâche et traînante quand chaque expression ne concourt point à la clarté du sens, ou du moins au charme de l'harmonie. Il est des discours

qui paraissent vides d'idées, quoiqu'ils soient d'ailleurs profondément pensés, parce qu'on pourrait en retrancher impunément la moitié des mots.

XXVII. *De la nécessité de travailler son style.*

Effacez vous-mêmes, orateurs chrétiens, ces fastidieux pléonasmes, jugez sévèrement vos productions, et bannissez avec ces expressions insignifiantes toutes ces négligences de style qui ravalent la sublimité des idées. On n'exige pas que tout soit également frappant dans un sermon; mais on demande que tout soit également bien écrit, et que l'éloquence dédommage par la beauté de l'élocution, du mérite des pensées quand elles sont communes, comme la sculpture supplée par les richesses de la draperie à l'élégance des formes. Il faut des repos pour l'admiration, il en faut sur-tout pour la chaleur; de sorte que si l'on dit qu'il y a plusieurs morceaux très-éloquens dans un sermon écrit avec soin, et raisonné avec force, on l'aura suffisamment loué, puisqu'il n'en existe encore aucun qui soit parfait sous tous les rapports. Aspirez-vous au mérite d'un style pur et élégant? multipliez les copies de vos discours, et ne

cessez de transcrire votre ouvrage, jusqu'à ce que vous soyez parvenus à vous satisfaire vous-mêmes. Un orateur doit adopter la devise de César, qui *croyait n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait quelque chose à faire.* Plus on écrit, mieux on écrit, et ce n'est qu'en surmontant l'ennui de ces transcriptions réitérées, que l'on peut déployer dans son style toute la perfection de son goût; aussi très-peu de gens de lettres, font usage de toutes leurs forces, et la plupart d'entre eux, accoutumés à se contenter trop tôt, meurent sans avoir jamais connu l'étendue de leur propre talent. Les idées accessoires, les beautés de détail, le sentiment exquis d'un morceau achevé qu'Horace a si bien défini et si bien senti, quand il l'a appelé, *qui me mihi reddat amicum;* enfin, les tournures élégantes et variées qui font le charme du style, ne se présentent point à l'esprit de l'écrivain dans le premier jet d'un ouvrage, et sont ordinairement le prix d'une longue correction. Tant qu'il est possible de changer, il est possible de mieux faire; et c'est le caractère du beau dans tous les arts, de frapper si vivement le spectateur qui l'admire, qu'il ne puisse plus rien imaginer au-delà de ce qu'il voit.

Pour peu qu'on ait l'habitude d'écrire, on

distingue aisément ces morceaux qui n'ont point été assez médités ou assez travaillés, et qui sont sortis de la plume de l'écrivain avant d'avoir acquis dans son cerveau la maturité qui leur manque. Cette composition précoce ou négligée se reconnaît aussitôt, non pas, comme on le croit communément, à l'aimable abandon d'une diction trop libre et trop irrégulière dans sa marche, mais à l'embarras de la phrase dont tous les mouvemens sont roides et contraints. Plus l'écrivain se hâte, plus ensuite le style se traîne; et quand on dit qu'un écrit sent le travail, c'est une preuve évidente qu'il n'est point assez travaillé. On n'apperçoit plus la dent de la lime, lorsque l'acier a été bien poli.

XXVIII. *Des mots heureux.*

Qu'on ne m'accuse point d'exhorter ici les orateurs à dessécher leurs compositions pour épurer leur style. Je sais qu'on affaiblit tout ce qu'on veut perfectionner avec trop de soin, et que l'impétuosité de l'éloquence dédaigne ces recherches minutieuses qui éteindraient son ardeur; mais je sais aussi qu'on peut écrire de verve, et corriger ensuite lentement sans refroidir la chaleur primitive, et qu'il est un juste milieu à garder entre l'abus de l'inappli-

cation qui entasse les fautes de goût, et l'excès du travail qui amortit les élans du génie. Boileau a dit avant moi, et mieux que moi :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse, et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Un orateur laborieux, qui veut mettre la dernière main à ses productions, est toujours récompensé de son travail. Si la correction ne lui suggère point les masses d'un discours, elle l'avertit du moins de ces expressions indignes de la chaire, lesquelles échappent quelquefois dans l'ardeur de la composition ; et c'est un avantage bien précieux, sans doute, dans un genre où l'on prétend, avec assez de vérité, qu'un mauvais mot fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement ; elle lui inspire des expressions heureuses qui rendent ses idées plus saillantes et ses sentimens plus passionnés. De même, dit Cicéron, que les habits inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornemens pour le corps humain, les mots créés par la nécessité donnent aussi de la grace au discours. Le mérite des expressions placées est si frappant dans l'art oratoire, que l'éloquence d'un trait dépend quelquefois d'un seul mot. En voici un exemple digne d'être admiré ; je le tire du

beau discours que prononça le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, en présentant le corps de Louis XIV à l'abbaye de Saint-Denis. « Le prince que nous pleurons « laisse, il est vrai, DES NOMS fameux sur la « terre, et la postérité la plus reculée admi-« rera comme nous Louis le Grand, le Juste, le « Triomphateur, le Pacifique, l'ami des Let-« tres, et le protecteur des rois. » Si M. le cardinal de Rohan eût dit que ce monarque laissait sur la terre *un nom* fameux, sa phrase eût été fort commune; mais la même expression mise au pluriel, en parlant d'un seul homme, et l'énumération des divers titres de gloire de Louis XIV, qui justifie aussitôt cette attribution hardie, me paraît un trait sublime. Massillon connaissait aussi ce secret de l'art, et souvent, dans ses écrits, un mot qui semblait énoncer un paradoxe exprimait un nouveau sens et une idée très-profonde et très-vraie; telle est cette apostrophe admirable qu'on lit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchans*: « Grands de la terre! l'innocent « plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est « plus rien de doux dans le commerce des « hommes, vous est refusé, et vous n'avez « plus d'amis, parce qu'il est trop *utile* de « l'être. »

XXIX. *Des métaphores.*

J'aime, dit Montagne, *que les mots aillent où va la pensée;* mais, pour représenter une idée dans toute son énergie, souvent l'expression vulgaire ne suffit pas, et alors la métaphore devient le mot propre dans le style oratoire. Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à saisir, et qu'ils ne présentent aucune dissemblance frappante. L'éloquence ne saurait exister sans ce langage de l'imagination. *L'oraison*, dit Cicéron, *doit frapper également l'esprit et les sens de tous les hommes.* [1] Or, les sens ne sont émus que par la vivacité des images. La nature elle-même, qui est le premier modèle de l'art, inspire les figures les plus expressives aux sauvages, aux enfans, et aux hommes de la lie du peuple, quand ils sont dominés par une forte passion. Dumarsais a judicieusement observé, qu'*on employait plus de tropes à la halle, que dans les académies.* Il est vrai que ces métaphores populaires sont souvent très-inexactes, et qu'un écrivain doit les rendre avec justesse, lorsqu'il veut les admetre dans le style

---

[1] *Oratio hominum sensibus et mentibus accommodata.* De Oratore, 12, 55.

élevé. On a cité avec raison, comme un exemple bien mémorable de l'abus qu'on peut faire de l'élocution figurée, cet absurde galimatias de Balthazar Gratian. « Les pensées partent « des vastes côtes de la mémoire, s'embar- « quent sur la mer de l'imagination, arrivent « au port de l'esprit, pour être enregistrées à « la douane de l'entendement. » Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression, mais il y faut, avant tout, de la vérité et du jugement. L'image est fausse quand il y a contradiction dans les termes, comme dans cette phrase : *Je remonterai à la base du carthésianisme ;* elle est incohérente, lorsqu'elle peint, d'un côté, une substance physique, et de l'autre, un objet moral; et telle est cette parenthèse : *Je dis donc (et je reste toujours assis sur mes principes) ;* elle est puérile et recherchée dès qu'elle forme une périphrase précieuse et inusitée, comme quand on a appelé les cadrans, *les greffiers du soleil ;* mais elle devient pittoresque et vraie, quand elle est énoncée avec autant de simplicité que de force ; et c'est ainsi que Bossuet peint les besoins du luxe, lorsqu'il dit que *tous les arts suent* pour le satisfaire.

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paraît hasardée, il s'excuse quelquefois, et

aussitôt il renchérit sur cette première image, qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie. « Vous parlerai-je, dit-il dans l'oraison « funèbre de Marie-Thérèse, vous parlerai-je « de la mort de ses enfans? Représentons-nous « ce jeune prince, que *les Graces elles-mêmes* « *semblaient avoir formé de leurs mains*. Par- « donnez-moi ces expressions; il me semble « que je vois encore *tomber cette fleur*. Alors, « triste messager d'un événement si funeste, « je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la « reine, d'un côté, de la douleur la plus péné- « trante, et de l'autre, des plaintes les plus la- « mentables, et sous des formes différentes, je « vis une affliction sans mesure. »

Une idée qui serait commune sans la hardiesse d'imagination qui donne quelquefois des sens aux êtres inanimés, devient intéressante sous le pinceau d'un orateur ou d'un poète. Lorsque Racine a montré toute l'audace du style poétique dans ces vers qui paraissent si simples au premier coup-d'œil,

Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!

il pouvait dire, sans briser la mesure : *Non, je n'espère plus, etc.*; mais qui ne sent combien cette exclamation eût été moins atten-

drissante dans la bouche d'Andromaque? L'éloquence, je le sais, a bien des droits moins étendus que la poésie ; celle-ci est dispensée, selon la judicieuse observation de Boileau, de toutes les formules d'excuse auxquelles la prose est assujettie : *Pardonnez cette expression, Pour ainsi dire, Si j'ose parler ainsi, etc.*; cependant on trouve souvent dans les grands orateurs des métaphores qu'on oserait à peine hasarder en vers ; ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eût sans doute étonné Racine, lorsqu'il dit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchans*: « Le juste peut, avec confiance, « condamner dans les autres ce qu'il s'interdit « à lui-même : ses instructions ne *rougissent* « pas de sa conduite. » Racine eût admiré cette autre métaphore qu'on trouve dans le même discours. « Les courtisans de Sédécias accu- « saient *les larmes et les tristes prédictions* « de Jérémie sur la ruine de Jérusalem, d'*un* « *secret desir de plaire* au roi de Babylone, « qui assiégeait cette ville infortunée. »

XXX. *Des expressions techniques.*

Ne confondons jamais avec cet éloquent langage de l'imagination, ces mots techniques

qui ne sauraient appartenir qu'à la nomenclature des sciences. Malheur à un orateur, quand il faut être savant pour l'entendre! Ce n'est point pour étonner par l'étalage de son érudition qu'il parle à une multitude assemblée, c'est pour l'émouvoir, c'est pour l'attendrir, et il s'écarte de son but s'il préfère ces expressions abstraites et intellectuelles que le vulgaire ne comprend point, à ces expressions sensibles et brûlantes qui produisent une impression générale. Un orateur chrétien est encore plus redevable à ses auditeurs de cette simplicité d'élocution, sans laquelle il n'y aura jamais de véritable éloquence. Tous les hommes sont obligés de pratiquer les lois de la religion; il est donc juste qu'ils puissent tous entendre le ministre qui les annonce : mais répétons-le encore une fois, les devoirs du zèle sont en ceci, comme dans toutes les autres parties de la prédication, inséparables des règles de l'art. Desirez-vous d'être éloquens? soyez simples; je ne dis pas assez, soyez familiers dans vos discours; vous ne trouverez pas un seul mot scientifique dans les grands maîtres du siècle de Louis XIV. Rejetez donc, à leur exemple, toutes ces expressions bizarres qui cacheraient vos pensées au lieu de les énoncer, et n'élevez point

de nuages entre la vérité et votre auditoire. Quintilien éclaircit ce précepte du goût par une comparaison très-ingénieuse, quand il dit : que *les orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme des pièces de monnaie, dont il ne faut pas se charger, lorsque le peuple ne les reçoit point.* [1]

XXXI. *De la noblesse du style.*

Cette popularité d'élocution ne dispense cependant point un orateur chrétien de n'employer jamais que des expressions nobles. Rien n'est plus opposé à la dignité du ministère, que les mots bas, les allusions indécentes, ou les images obscènes. Cicéron descend à des peintures dégoûtantes, dans ses accusations contre Verrès, et dans les détails de l'intempérance de Marc-Antoine. Massillon, dont le langage est ordinairement très-réservé, n'a point assez respecté les bienséances de la chaire, dans son panégyrique de sainte Agnès. *Le style le moins noble a pourtant sa noblesse,* dit Boileau, et à plus forte raison le style oratoire, le plus noble, et, par là même, le plus difficile de tous. Le moyen, en effet, de se soutenir sans effort à la hauteur de l'éloquence,

---

[1] Instit. lib. 3.

dans une langue qui abonde en expressions et en tournures ignobles, et dont le caractère est tellement asservi au talent de l'écrivain, qu'on ne peut ni l'écrire comme on la parle, sans trivialité, ni la parler comme on l'écrit, sans pédanterie! Néanmoins, cette même langue obéit très-heureusement au génie, et sait également s'abaisser et s'élever, quand on s'approprie toutes ses richesses. Racine n'est-il point parvenu à peindre en très-beaux vers, dans le prologue d'Esther, l'humilité de Louis XIV, qui baisait la terre toutes les fois qu'il sortait de l'église, après avoir assisté à l'office divin?

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné,
Et confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

L'éloquence partage avec la poésie l'heureux privilége de revêtir d'expressions nobles, des images qui, sans cet artifice, ne sauraient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent admirable d'allier les récits les plus populaires à la majesté de ses discours. Le songe de la Palatine eût embarrassé, sans doute, tout autre orateur; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère n'était pas aisée à

ennoblir dans une oraison funèbre, où l'idée seule d'un songe ne semblait guère pouvoir être permise. Bossuet lutte contre la difficulté, et d'abord il imprime un respect religieux à son auditoire. « Ecoutez, s'écrie-t-il, et prenez « garde sur-tout de n'écouter point avec « mépris l'ordre des avertissemens divins, et « la conduite de la grace. Dieu, qui fait en- « tendre ses vérités sous telles figures qu'il « lui plaît, continue à instruire la princesse « comme autrefois Joseph et Salomon; et du- « rant l'assoupissement que l'accablement lui « causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole, « si semblable à celle de l'évangile : Elle voit « paraître ce que Jésus-Christ n'a pas dédai- « gné de nous donner comme une image de « sa tendresse, une poule devenue mère, em- « pressée autour de ses petits qu'elle condui- « sait. » Voyez avec quel art Bossuet rapproche toutes ces allégories d'une imagination brillante, *le songe de Joseph, celui de Salomon, la parabole de l'évangile*; et, par ces ornemens accessoires, vous prépare à entendre sans surprise le récit d'un rêve où il n'est question que d'une poule, dont il était presque ridicule de parler. Rien ne prouve mieux que cet exemple, qu'un habile écrivain parviendra toujours à adapter au style de l'élo-

quence tout ce qu'on pourrait raconter dans la familiarité de la conversation.

Dans cette même oraison funèbre, Bossuet n'hésite point de répéter des locutions vulgaires, qu'un orateur médiocre eût rejetées de cet éloge, sur lequel néanmoins elles répandent le plus touchant intérêt; il dédaigne toutes les périphrases qui altéreraient la simplicité naïve du trait qu'il veut faire admirer; mais il déploie l'autorité la plus imposante de son ministère, et on voit bien que ce n'est pas faute de goût qu'il descend à ce langage familier. « On ne peut retenir ses larmes, dit-il, « quand on voit cette princesse épancher son « cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourris- « sait. *Otons vîtement*, disait-elle, *cette bonne « femme de l'étable où elle est, et mettons- « la dans un de ces petits lits.* Je me plais « à répéter ces paroles, malgré les oreilles dé- « licates; elles effacent les discours les plus « magnifiques, et je voudrais ne plus parler « que ce langage. Malheur à moi, si dans cette « chaire j'aime mieux me chercher moi-même « que votre salut, et si je ne préfère à mes « inventions, quand elles pourraient vous « plaire, les expériences de cette princesse, « qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret « qu'à ce que je laisse. »

On a droit de tout dire quand on sait se relever par un langage si majestueux. Il ne reste donc plus aucune excuse à ces orateurs dont le style est abject et rampant dans des détails beaucoup moins communs. On échoue contre cet écueil, quand on s'arrête aux désordres de chaque condition, au lieu d'attaquer les vices communs à tous les hommes. Dès qu'un prédicateur cesse de généraliser la morale, il ne peut plus parler à ses auditeurs une langue qui les intéresse tous, et une partie de l'assemblée se réjouit de se voir épargnée, tandis que l'autre est accablée des reproches les plus amers. Tout est noble dans la peinture des diverses passions qui agitent le cœur humain, et tout est bas dans l'histoire des excès particuliers aux différens états qui partagent la société.

XXXII. *Des transitions.*

Moins vous multiplierez ces détails extérieurs qui n'ont entre eux aucune relation, plus votre discours sera un, plus les parties en seront liées et suivies. Cet art des transitions est aussi difficile à être soumis à des règles, qu'à être réduit en pratique. On cite avec raison, comme un chef-d'œuvre en ce genre, l'*Histoire des variations*, où le grand Bossuet

rassemble toutes les branches de son sujet par le seul lien de sa logique, et rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites et les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, et qui ne consistent que dans une liaison fictive entre le dernier mot du paragraphe qui finit, et le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochemens forcés. Les véritables transitions oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du sentiment, sans contrainte et presque sans art, et dont l'auditeur ne s'apperçoit point; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phrases les unes aux autres; celles qui enchaînent tout le discours, et n'obligent point le prédicateur de faire un nouvel exorde à chaque sous-division que lui présente son plan; celles que le développement des idées place, pour ainsi dire, à l'insu de l'orateur, avec ordre et méthode; celles qui s'appellent et se correspondent par analogie inévitable, et non par une rencontre imprévue; celles enfin que la méditation engendre en inspirant de grandes pensées, et non celles que la plume fournit en recherchant des rapports combinés. Des idées

nettes et précises se prêtent mutuellement à des transitions faciles et heureuses. *Les pierres bien taillées*, dit Cicéron, *s'unissent d'elles-mêmes, et sans le secours du ciment.*

XXXIII. *Du style nombreux.*

Si l'élocution sautillante, si les phrases courtes, enfin si les petites idées ne peuvent jamais se lier étroitement, hâtons-nous de les rejeter d'un discours oratoire. Un style coupé et sentencieux ne fera jamais de puissantes impressions sur la multitude. L'éloquence demande un genre de diction étendu, grand, sublime, pour développer les mouvemens de l'ame, et pour donner à la pensée toute son impulsion. Quiconque recommence à penser de ligne en ligne, est toujours froid, lent, monotone et superficiel. Le sublime n'est autre chose que ce que le génie découvre au-delà des idées ordinaires. Creusez donc vos pensées; ne vous arrêtez point à ramasser des grains brillans de sable sur ce terrain qui couvre une mine d'or; élancez-vous par-delà les conceptions vulgaires, et vous trouverez le vrai sublime entre ce qui serait commun et ce qui serait exagéré. Libre dans votre marche, ne vous renfermez point dans les limites étroites de ces phrases incises, qui tombent à chaque

instant avec l'idée qui expire, et déployez dans leur vaste étendue ces formes nombreuses et imposantes, qui donnent à l'éloquence sa force, son élévation, sa véhémence et sa grandeur. « Les traits foudroyans de Démosthène, « disait Cicéron, frapperaient beaucoup moins « s'ils n'étaient lancés avec toute la force et « l'impétuosité du nombre. »[1]

Le même Cicéron fixe l'étendue de la période oratoire à quatre vers de six pieds que l'on peut prononcer d'une seule haleine.[2] Mais avons-nous de véritables périodes dans notre langue, nous qui ne pouvons presque jamais employer l'inversion; nous qui sommes obligés de présenter un sens, sinon complet, du moins très-clair, à quelque mot de la phrase que le lecteur s'arrête; nous qui sommes assujettis à des constructions uniformes et languissantes, où le *nominatif* touche le *verbe* qui précède le *régime*, et qui sommes sans cesse embarrassés par la répétition ou par l'équivoque des *pronoms?* La théorie de nos

---

[1] *Demosthenis non tàm vibrarent fulmina illa nisi numeris contorta ferrentur.* Orator. 231.

[2] *È quatuor igitur quasi hexametrorum instar versuum, quod sit, constat ferè plena comprehensio.* Orator. 220.

participes est encore si obscure, nos *conjonctions* sont tellement insuffisantes, nos *cas*, en supposant que nous en ayons, si peu significatifs, qu'il faut sans cesse, en écrivant, rappeler le *nominatif* ou le *pronom* qui le représente, et sacrifier le nombre à la clarté. Les anciens comparaient la période à une fronde qui pousse la pierre après plusieurs circuits; et notre période n'est jamais qu'une phrase inanimée, semblable à la traduction servile d'un interprète exact, qui exprime littéralement et sans art des idées conçues dans un idiome étranger.

XXXIV. *De l'harmonie du style.*

Cependant, sans ce nombre périodique, le style est lourd et sans harmonie; et un orateur chrétien ne doit point dédaigner de plaire à ses auditeurs par une mélodie qui les rende plus attentifs à ses instructions, et qui par là fasse concourir les agrémens de l'art au succès de son ministère. Nos grands maîtres ont souvent déployé dans les chaires chrétiennes le beau talent de peindre par les sons, et de former des images d'harmonie imitative que la poésie égalerait à peine. Bossuet voulait dire dans l'oraison funèbre de Le Tellier, que ce magistrat avait rendu le

dernier soupir en récitant ce verset du pseaume : *Misericordias Domini in æternum cantabo, etc.;* et voici comment l'orateur rendit, pour ainsi dire, présente à tout son auditoire, cette circonstance de la mort du chancelier : « Ravi de pouvoir pousser ses « reconnaissances jusqu'au dernier soupir, il « commença l'hymne des divines miséricordes. « *Je chanterai*, dit-il, *éternellement les « miséricordes du Seigneur;* il expire en di- « sant ces mots, et continue avec les anges « le sacré cantique. » Voici une autre image non moins sublime du même orateur pour représenter la retraite profonde dans laquelle s'ensevelit madame de la Vallière, au couvent des Carmélites. « Déçue par la liberté dont « elle a fait un mauvais usage, l'ame songe « à la contraindre de toute part. Des grilles « affreuses, une retraite profonde, une clô- « ture impénétrable, une obéissance entière, « toutes les actions réglées, tous les pas comp- « tés, cent yeux qui nous observent; encore « trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour « l'empêcher de s'égarer; elle se met de tous « côtés sous le joug, elle se met des bornes « de tous les côtés; et, ainsi resserrée de « toute part, elle ne peut plus respirer que « du côté du ciel. » Cette dernière image, ainsi

préparée, épouvante l'imagination, et on croit voir madame de la Vallière descendue comme dans un abyme d'où elle ne peut plus contempler que Dieu.

C'est le génie seul qui forme ces grands tableaux, et l'art de les produire est au-dessus des règles; mais il n'en est pas moins vrai que les préceptes du goût sont souvent utiles à l'orateur, en lui développant les grands secrets de l'harmonie. Ne terminez jamais vos phrases par des monosyllabes, à moins qu'ils ne soient assez sonores pour frapper l'oreille et soutenir la chûte de la période. Gardez-vous de multiplier les mots dont les terminaisons uniformes introduisent des consonnances, ou plutôt des rimes que la prose doit rejeter. Vous trouverez dans le matériel de chaque langue une espèce d'harmonie mécanique, dont on ne saurait trop faire usage. Ainsi, dans la langue française les *e* muets sont une source très-abondante de mélodie; et plus ils sont en grand nombre dans les désinences des mots dont la période est composée, plus l'oreille est satisfaite, et plus le style est harmonieux. Me sera-t-il permis d'ajouter à cette observation familière à tout homme qui écrit, une autre réflexion que j'ai souvent faite dans mes lectures? Il

me semble que le style devient plus harmonieux, lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines. Tous nos grands orateurs ont observé cette loi peut-être sans y penser, et avertis seulement par l'oreille. L'art d'écrire tient souvent à de si petites précautions, que rien n'est minutieux en ce genre. Massillon sur-tout s'est conformé si fidellement dans tous ses discours à la méthode dont je parle, qu'il me paraît presque impossible qu'il ne l'ait point recherchée à dessein. Je n'en citerai ici qu'un exemple pris au hasard: c'est le tableau du juste mourant, dans son sermon sur la mort du pécheur. « Il me semble que le juste est alors « comme un autre Moïse mourant sur la mon- « tagne sain*te*, où le Seigneur lui avait mar- « qué son tom*beau*. Avant d'expirer, il tourne « la tête du haut de ce lieu sa*cré*, et jetant « les yeux sur cette étendue de royau*mes*, « qu'il vient de parcourir et qu'il laisse der- « rière *lui*, y retrouve les périls innombra- « bles auxquels il est échap*pé*; les combats « de tant de nations vain*cues*; les fatigues « du dé*sert*; les embûches de Madi*an*; les « murmures et les calomnies de ses frè*res*; « les rochers bri*sés*; les difficultés des che-

« mins surmon*tées;* les dangers de l'Égypte « évi*tés;* les eaux de la mer Rouge fran*chies;* « et touchant enfin au terme heureux de tant « de tra*vaux,* et saluant enfin de loin cette « patrie promise à ses pè*res,* il chante un « cantique d'actions de gra*ces*, et regarde la « montagne sainte où il va expi*rer,* comme « la récompense de ses tra*vaux,* et le terme « heureux de sa cour*se.* » Il est bien difficile de croire que Massillon écrive ainsi par hasard; et quiconque lira les discours de cet orateur avec attention, trouvera beaucoup d'art, ou du moins beaucoup de bonheur dans le choix de ces terminaisons, si constamment et si régulièrement variées.

XXXV. *De la variété dans le style.*

Si la variété est nécessaire jusque dans les terminaisons des mots, elle est bien plus indispensable encore dans le tour des idées. Des tournures monotones supposent toujours des pensées lâches. Êtes-vous embarrassé pour varier vos périodes? quittez la plume, revenez à la méditation, et chaque trait aura bientôt son caractère et sa physionomie. Les répétitions des mêmes formules, au commencement de chaque nouvel alinéa, réussissent toujours dans le style de la chaire; mais c'est

précisément dans le développement de ces morceaux de détail qu'il importe de changer les expressions, les figures et les couleurs de phrase en phrase, si l'on veut préserver ses auditeurs de l'ennui qui accompagne l'uniformité. [1] Les sermons de M. l'abbé Poulle, que nous avons entendus avec tant de plaisir, méritent d'être cités d'avance comme des modèles admirables de l'art oratoire. Ce qui distingue principalement le style de ce célèbre écrivain, c'est cette inépuisable fécondité d'une imagination brillante qui varie sans cesse ses tableaux, ses mouvemens, son langage, et qui, montrant à chaque instant le génie de l'orateur sous des formes diverses, n'altère cependant jamais la simplicité, qui est inséparable du vrai talent.

XXXVI. *De la clarté.*

Gardons-nous toutefois de sacrifier la clarté à la variété, et ne devenons point obscurs et inintelligibles à force de chercher des équivalens, des synonymes et des périphrases, pour éviter la répétition des expressions ou des tournures. On ne parle que pour être

[1] *Variare orationem magnoperè oportebit, nam omnibus in rebus similitudo satietatis est mater.* Cicer. de invent. lib. 1, 76.

entendu. Les Grecs, dont la langue peignait à l'esprit, et souvent aux yeux le sens, et, pour ainsi dire, les fonctions de chaque mot, appelaient la voix *lumière*. Denys d'Halicarnasse comparait Démosthène à un brasier allumé au milieu des places publiques d'Athènes, pour éclairer et échauffer un peuple également aveugle et froid sur ses véritables intérêts. Telle doit être en effet la clarté de l'éloquence, qu'elle frappe indistinctement tous les esprits; il faut que l'orateur se demande sans cesse, non quand il crée, mais quand il revoit ses productions : *Qu'ai-je voulu dire? l'ai-je dit?* Plus l'expression est simple, plus elle est claire, et cette simplicité double toujours sa force. C'est le goût qui indique la propriété du mot, et c'est la propriété de l'expression qui en fait la clarté; mais il faut être profondément instruit pour donner de la clarté aux idées. L'écrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il compose, est ordinairement obscur; celui, au contraire, qui a laissé long-temps mûrir ses connaissances, est assez maître de son sujet pour écarter de son style l'équivoque, l'amphibologie et la déclamation. L'obscurité vient de l'ignorance, quand la phrase est vide de sens; de la prétention, quand l'expression

est recherchée; de la négligence, quand il y a de l'embarras dans la pensée, et du mauvais goût, quand le mot est encore plus abstrait que l'idée. Le style de l'éloquence sacrée doit être net, et en quelque sorte transparent, et la rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un sermon toute la clarté du langage le plus familier.

XXXVII. *Des traits frappans.*

La clarté ne nuit jamais, ni à la profondeur ni à l'énergie; et plus un trait est frappant, plus l'expression doit être lumineuse. On aime à trouver dans un sermon quelques-unes de ces idées grandes et neuves dont on est ravi, comme si l'on venait de les créer soi-même; car, *la vérité entre si naturellement dans l'esprit*, dit Fontenelle, *que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir.* [1] Tel est le sentiment que l'on éprouve en lisant ce morceau sublime de Bossuet. « Dieu se moque dans les livres saints « des idoles qui portent le titre de dieux. [2] *Où « sont vos dieux*, dit-il aux peuples, *ces dieux « dans lesquels vous avez mis votre con- « fiance? qu'ils viennent à votre secours,*

---

[1] *Pluralité des Mondes.* Seconde soirée.

[2] Deuteron. 32, 37.

« *et qu'ils vous protégent dans vos besoins.*
« Remarquez, mes frères, que ce grand Dieu, « ce Dieu véritable, et seul digne par sa bonté « de la majesté de ce titre, a dessein de nous « faire entendre que c'est une indignité in- « supportable de porter le nom de Dieu sans « soutenir un si grand nom par de grands « bienfaits. Cette noble idée de puissance est « bien éloignée de celle que se forment, « dans leurs esprits, les puissans du monde; « ils s'imaginent que leur grandeur éclate plus « par des ruines que par des bienfaits : de « là les guerres, de là les carnages, de là les « entreprises hautaines de ces ravageurs de « provinces que nous appelons conquérans. »[1] Telle est encore l'admiration qu'a inspirée à toute la France ce beau trait de l'oraison funèbre de Louis XV, par M. de Beauvais, évêque de Senez, qui jouit d'une réputation aussi éclatante que bien méritée dans le genre de l'éloquence chrétienne. « Le peuple n'a « pas sans doute le droit de murmurer; mais, « sans doute aussi, il a le droit de se taire, « et son silence est la leçon des rois. »

XXXVIII. *Des lieux communs.*

De pareils traits vivifient un sermon, et

[1] *Fragment d'un Sermon* sur les moyens de sanctifier la grandeur, *pour le IVe dimanche du Carême.*

laissent dans l'esprit de l'auditeur une impression ineffaçable. Plus on les multiplie dans un discours, plus on s'élève au-dessus de ces écrivains diserts, dont les productions, dénuées de génie, ne sont qu'un amas de lieux communs. Par lieux communs, j'entends ici les détails vagues qui appartiennent indifféremment à tous les sujets; car, chaque sujet a ses lieux communs, qui en deviennent les idées propres dans la bouche d'un orateur énergique et original. Entrez dans une église au milieu d'un sermon; si, dans une minute, vous ne distinguez point l'objet du discours; si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour pénétrer le dessein du prédicateur, prononcez hardiment qu'il s'égare dans un labyrinthe de lieux communs, qu'il n'a point composé par inspiration, et qu'il s'est tourmenté pour suppléer par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi, que trouverez-vous dans son intarissable loquacité ? des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, une incurable facilité à débiter des phrases en laissant toujours l'esprit vide, de tristes preuves d'une indigente médiocrité, dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connaissait tous les détails

avant de les avoir entendus; de là, ces énumérations fréquentes, qui ne sont qu'une redondance de paroles, quelquefois aussi éblouissantes au débit qu'insipides à la lecture. Cette figure puérile a été long-temps applaudie par un grand nombre d'auditeurs qui regardaient, comme le plus sublime effort de l'esprit humain, le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs accumulés, des épithètes entassées, des oppositions rapides, des antithèses saillantes, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, la symétrie des rapports, le reflet des contrastes..... mais, on a enfin compris que ce ramage fatigant n'était point la véritable éloquence, et on s'en est dégoûté. Méfiez-vous de ces longues énumérations qui coûtent tant d'efforts à votre mémoire, et que vous oubliez aussitôt; car, au moment où l'orateur étudie un sermon, il en est lui-même le premier juge, et l'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre, ne méritent presque jamais d'être appris.

XXXIX. *Des préparations oratoires.*

Des raisonnemens suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces amas de

mots vides d'idées, sur-tout lorsque les développemens de l'éloquence sont amenés par le tissu des preuves. Cet art, si difficile et si nécessaire des préparations oratoires, décide toujours de l'effet d'un sermon. Un trait soudain n'est qu'une saillie brusque; s'il est bien préparé, il devient un mouvement sublime. Qu'il me soit permis de rendre ici ma pensée plus sensible par une comparaison. Vous vous promenez seul à la campagne un jour d'été; vous vous abandonnez tour à tour aux sentimens divers que vous inspirent l'aspect des champs et le silence de la nature; et, tandis que votre esprit est plongé dans ces douces rêveries, vous entendez tout à coup le tonnerre qui éclate dans le lointain. Ce bruit vous étonne d'abord; cependant le ciel est serein, l'air est calme, tout est tranquille autour de vous, et cette première impression de terreur s'efface aussitôt de votre esprit; mais que l'horizon se rétrécisse et se ferme par des nuages sombres, que le soleil disparaisse, que l'ouragan roule des tourbillons de poussière, que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, et qu'ensuite la foudre gronde sur votre tête, vous serez consterné, et votre ame, préparée par des émotions graduées, sentira plus vivement alors les secousses

de ces longs ébranlemens. Il en est de même dans l'éloquence; il faut, par une foule d'idées accessoires, disposer de loin les esprits à partager tous les transports de compassion ou d'effroi, de joie ou de tristesse, d'amour ou d'indignation, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs amollis pour s'y enfoncer sans obstacles. Bossuet veut-il vous donner une haute idée du courage avec lequel la reine d'Angleterre lutta contre tous ses malheurs ? ses récits vous étonneraient s'ils étaient amenés sans art; mais ils vous transportent quand ils sont précédés par cette image sublime « Comme une colonne dont « la masse solide paraît le plus ferme appui « d'un temple ruineux, lorsque ce grand « édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans « l'abattre; ainsi, la reine se montre le ferme « soutien de l'état, lorsqu'après en avoir « porté long-temps le faix, elle n'est pas même « courbée sous sa chûte. » Votre esprit, frappé de ce spectacle que l'orateur a su vous présenter, voit alors la reine d'Angleterre constamment élevée au-dessus de ses adversités, et votre imagination se retrace sans cesse à elle-même cette colonne qui reste debout au milieu des débris dont elle est environnée.

XL. *Des précautions oratoires.*

Outre ces préparations qui donnent du relief aux grandes idées, il est aussi des précautions oratoires qu'il ne faut pas négliger. Précautions de modestie pour se concilier la bienveillance ou la confiance de son auditoire. Précautions de condescendance pour excuser des idées qui paraîtraient trop hardies, si elles heurtaient brusquement les préjugés qu'on veut combattre. Précautions de discrétion : affectez de ne point oser accuser vos auditeurs de certains excès dont ils ne sont que trop coupables, et que les remords de leur conscience aillent encore plus loin que les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères*, dit Cicéron, *il faut que vous paraissiez y avoir été contraint.* [1] Précautions de convenance; jetez un voile sur les détails que vous devez indiquer sans les approfondir. Bossuet ne veut pas dire en termes formels dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, que Charles Ier est mort sur un échafaud; mais, pour rappeler cet événement, il fait une application de génie : il se contente de mettre dans la bouche de la reine ces pa-

---

[1] *Si quid persequare acriùs ut invitus et coactus facere videare.* De Oratore, 37, 51.

roles du prophète Jérémie, qui, seul, dit-il, est capable d'égaler les lamentations aux calamités : [1] *Voyez, Seigneur, voyez mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfans sont perdus. Le cruel a porté sa main sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi ; je pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me consoler.* Précautions de goût ; écrivez selon votre talent, et quelquefois contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise ? craignez d'être languissant et monotone. Est-ce l'énergie qui vous plait ? préservez-vous de l'obscurité et de l'enflure. Voyez l'excès vers lequel penche votre esprit, et travaillez à l'éviter. Précautions dans les chûtes des phrases, et sur-tout des alinéa : l'auditeur vous juge toutes les fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos, et son attention se relâche si vous négligez de terminer vos masses par des idées lumineuses ou par des images frappantes. Enfin, précautions de courage ; il est des sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sévérité. Jetez-vous d'abord au milieu du danger, pour mieux dé-

[1] Jerem., 1, 16.

ployer les forces de votre génie, et attaquez en vous défendant. Ce péril auquel on s'expose donne à l'éloquence une chaleur d'enthousiasme qui l'élève au-dessus de ses mouvemens ordinaires. Il en est alors de l'orateur (qu'on me pardonne cette comparaison) comme de ce soldat, qui disait en passant sous la citadelle de Namur, le lendemain de l'assaut : « J'ai escaladé hier ce rocher au milieu du feu, « et aujourd'hui je ne pourrais plus y mon- « ter. » *Vraiment, je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades, *ni moi non plus : on ne nous tire plus des coups de fusils.*

XLI. *De l'hypothèse.*

On voit que, dans ces occasions périlleuses, la grande précaution d'un orateur consiste à n'en prendre aucune, et à suppléer à l'adresse par la force; mais c'est une excellente méthode de choisir un tour fin et ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne peut pas dire. L'hypothèse est très-propre à donner ce ressort à l'éloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses plaidoyers, et principalement dans ses *Verrines*, où il imagine à chaque instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions de Verrès odieuses au peuple romain. Bossuet,

que je cite sans cesse, parce que je ne connais point de meilleur modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son oraison funèbre de Le Tellier, et on ne saurait lire ce morceau sans émotion. « Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans « votre poussière. Ah! si quelques générations, « que dis-je? si quelques années après votre « mort, vous reveniez, hommes oubliés au « milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour ne point voir « votre nom terni, votre mémoire abolie, et « votre prévoyance trompée dans vos amis et « dans vos créatures, et plus encore dans vos « héritiers et dans vos enfans. Est-ce donc là « le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil? »

XLII. *De l'égoïsme du style.*

Comptons encore parmi les précautions oratoires, l'attention de ne parler jamais de soi dans les chaires chrétiennes. Fléchier, qui, en composant l'oraison funèbre de Turenne, s'est placé au premier rang des orateurs, quoiqu'il n'y développe point le grand caractère de son héros dans sa vie privée, et que ce discours soit d'ailleurs fort au-dessous des chefs-d'œuvres de Bossuet; Flé-

chier nous fournit, dans une lettre qui est imprimée à la tête de ses *Oraisons Funèbres*, un singulier exemple d'égoïsme et de vanité; il fait lui-même son portrait dans cette lettre, et l'on croirait qu'il envoie à son ami les matériaux d'un panégyrique, ou plutôt c'est un éloge tout fait, dans lequel il forme des antithèses brillantes du récit et du contraste de ses divers mérites. Voici comment Fléchier se peint dans ce morceau. « Il « a, dit-il, un caractère d'esprit capable de « tout ce qu'il entreprend; pour son style, la « nature y approche de l'art, et l'art y res- « semble à la nature. On ne peut rien ajouter « à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et « l'on n'en peut rien retrancher sans ôter « quelque chose de nécessaire. Il sait jeter « quelques grains d'encens odoriférant qui « récrée et n'étourdit pas; aussi n'en reçoit-il « pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. « On voit dans ses yeux je ne sais quoi qui « répond de son esprit; enfin il vaudrait « mieux s'il pouvait s'accoutumer au travail, « et si sa mémoire un peu ingrate, sans être « cependant infidelle, le servait aussi bien « que son esprit; mais il n'y a rien de parfait « au monde, et chacun a ses endroits faibles. » Il serait à desirer pour la gloire de Fléchier

que la postérité eût ratifié ce jugement qu'il portait de lui-même.

Il n'est point à craindre, sans doute, que jamais un orateur chrétien se permette en chaire un égoïsme si déplacé. Il est toujours dangereux de parler de soi à une grande assemblée; on évite même ce ridicule dans les sociétés un peu nombreuses, et il me semble que c'était le bon goût, autant que l'humilité chrétienne, qui avait banni le *moi* des écrits de Port-Royal. L'abbé Fleury dit que l'historien lui-même doit se cacher dans sa narration: [1] « En sorte que le lecteur n'ait point le « loisir de penser si les faits sont bien ou mal « écrits, s'ils sont écrits, s'il a un livre entre « les mains, s'il y a un auteur au monde. C'est « ainsi qu'Homère écrivait. » Or, s'il n'est pas permis à un historien de chercher à être remarqué dans ses récits, un prédicateur doit être bien plus attentif sans doute à se faire oublier de son auditoire; mais il est des occasions où un orateur devient lui-même le sujet d'un raisonnement qui intéresse la multitude, et alors il peut parler de lui, sans être personnel. Où pourrais-je trouver un plus bel exemple pour éclaircir ce précepte, que ce

[1] Premier discours.

morceau de Fontenelle, dans son *Traité du Bonheur*, ouvrage écrit avec une précision lumineuse et profonde, et où les idées occupent beaucoup plus d'espace pour le lecteur que pour l'auteur ? « D'abord, il faut exa-« miner, pour ainsi dire, les titres de ce qui « prétend ordonner de notre bonheur. Pour-« quoi cette dignité que je poursuis m'est-elle « si nécessaire? c'est qu'il faut être élevé au-« dessus des autres. Eh ! pourquoi le faut-il? « c'est pour recevoir leurs respects et leurs « hommages; et que me feront ces hommages « et ces respects? ils me flatteront très-sensi-« blement; et comment me flatteront-ils, « puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, et « non pas à moi-même? » En s'appliquant ainsi à lui-même une maxime générale, l'orateur chrétien raisonne au nom de son auditoire; tout autre égoïsme lui est interdit. Bossuet me touche quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint respect lorsqu'il fait l'apologie de son sermon *sur l'impureté*, dans son homélie *de la Madeleine*; mais c'est le privilége de ces grands maîtres, de se jeter dans de pareilles digressions, et encore ne se les permettent-ils jamais sans nécessité et sans une vigueur de génie qui fait tout excuser.

XLIII. *De Bourdaloue.*

Ce qui me plaît, ce que j'admire principalement dans Bourdaloue, c'est qu'il se fait oublier lui-même; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils, et que sa morale peut toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnemens avec cet ordre dont parle Quintilien, lorsqu'il compare le mérite d'un orateur qui compose un discours, à l'habileté d'un général qui commande une armée; [1] c'est cette logique exacte et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux que je ne vois guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de son sujet; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois même quatre sur la même matière, et qu'on ne sache, après les avoir

---

[1] *Est velut imperatoria virtus.* Inst. 2.

lus, auquel de ces sermons donner la préférence; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, la connaissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Ecriture et des Pères : enfin, je ne pense jamais à ce grand homme sans me dire à moi-même : Voilà donc jusqu'où le génie peut s'élever quand il est soutenu par le travail! Quoi de plus beau et de plus inimitable dans l'éloquence chrétienne, que les premières parties des sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, et sur la *Résurrection!*

XLIV. *De Massillon.*

Son rival Massillon a rarement des traits sublimes; mais s'il est au-dessous de sa propre renommée comme orateur, il est sans doute au premier rang comme écrivain, et nul n'a porté le mérite du style à un plus haut degré de perfection : il s'est occupé de cette partie de l'éloquence jusqu'à la fin de ses jours. On trouva dans son porte-feuille, après sa mort, douze éditions de ses sermons, qu'il retouchait sans cesse depuis sa promotion à l'épiscopat, et qui, par conséquent n'ont jamais été prononcés en chaire tels que nous les lisons aujourd'hui. Massillon avait conservé, dans sa

vieillesse, toute la pureté de son goût; mais il avait perdu la vivacité de son imagination, et il travaillait beaucoup plus alors le style que le fond de ses discours : aussi ne voulut-il jamais revenir à son *petit Carême*, qu'il avait écrit d'abord avec plus de soin; et je ne crois point attaquer la gloire de l'immortel Massillon, je pense, au contraire, lui rendre ici un nouvel hommage, en osant avancer que ce *petit Carême*, cité long-temps comme son chef-d'œuvre, me paraît l'une de ses plus faibles productions oratoires. Tous les plans de Massillon se ressemblent, et, outre cette monotonie dont on est frappé quand on lit ses sermons de suite, il s'y borne ordinairement à combattre les prétextes, et n'entre peut-être pas assez avant dans le fond de ses sujets. Massillon était né avec de très-grands talens pour l'éloquenee; mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse : il abusait de sa facilité, et on peut dire de lui ce que l'orateur romain disait de Pison : *qu'il a perdu pour sa gloire tout ce qu'il a refusé au travail.* [1] Oui, c'est en l'admirant, c'est en le relisant tous les jours avec délices, que j'ose lui appliquer le reproche que fait le cardinal de Retz au grand

[1] *Quantùm detraxit ex studio tantùm amisit è gloriâ.* Brutus, 236.

Condé, lorsqu'il l'accuse *de n'avoir pas rempli tout son mérite.* [1] Eh! combien, en effet, Massillon serait-il au-dessus de lui-même, si tous ses sermons étaient aussi éloquens et aussi parfaits que ses *Conférences ecclésiastiques*, ses discours sur *le pardon des ennemis*, sur *la mort du pécheur*, sur *la confession*, sur *la divinité de Jésus-Christ*, sur *le mélange des bons et des méchans*, son homélie *de l'enfant prodigue!* etc. etc. etc. Voilà les véritables chefs-d'œuvres de Massillon! c'est là qu'on voit tout son génie, et qu'on regrette qu'il n'ait pas donné plus de temps à la composition de ses autres ouvrages. Souvent cet excellent écrivain, trompé par sa fécondité, ne nourrit point assez d'idées son style enchanteur, et il perdrait beaucoup sans doute s'il était jugé sur cette maxime de Fénélon : [2] *Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.* Quelquefois ses raisonnemens sont dénués de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il était si digne de leur donner. Croirait-on que dans son sermon sur *la certitude d'un avenir*, qui est rempli d'ailleurs de beautés mâles

---

[1] Mémoires, tom. I.

[2] Lettre sur l'Éloquence.

et énergiques, Massillon réfute sérieusement, et plus d'une fois, l'objection frivole, qu'on ne saurait croire à une autre vie, parce que personne n'en est revenu. L'orateur français par excellence, Bossuet, a daigné parler aussi de cette prétention des pécheurs, qui desireraient des apparitions miraculeuses, non pour s'assurer de l'immortalité de l'ame, mais pour déterminer leur conversion; une phrase lui suffit, en finissant l'oraison funèbre de madame Henriette, le plus touchant de tous ses discours, pour confondre cette demande insensée par un trait sublime. Plût à Dieu que Massillon eût souvent imité cette hardiesse de pinceau! « Attendons-nous que Dieu ressus-« cite les morts pour nous instruire? Il n'est « point nécessaire que les morts reviennent, « ni que quelqu'un sorte du tombeau; ce qui « entre aujourd'hui dans le tombeau, doit suf-« fire pour nous convertir. »

XLV. *De Saurin.*

On trouve quelquefois de ces traits *Bossuétiques* dans les sermons du pasteur Saurin, que nous devons nommer à la tête des prédicateurs de la seconde classe. La première partie de ses discours est ordinairement un commentaire de son texte. Il me semble que

toutes ces discussions critiques sur l'histoire, sur la grammaire, ou sur la chronologie, sont infiniment opposées à l'éloquence; d'ailleurs l'érudition apparente de Saurin, qui en impose à tant de lecteurs, ne mériterait aucune estime, quand même tout cet appareil scientifique ne serait point déplacé, parce qu'il n'est pas fort difficile de copier des commentateurs ou de traduire des dissertations. Ne vous arrêtez par conséquent à aucune des premières parties de Saurin, quand vous lisez ses discours. On lui a reproché avec assez de fondement cette manière d'écrire, que l'on appelait au commencement du siècle *le style réfugié*. Il se sert d'une traduction de la Bible, qui fut faite immédiatement après la séparation des églises protestantes, et ce vieux langage, qui contraste avec son élocution moderne, donne à son style un air sauvage et barbare; j'en citerais des exemples, si ses sermons étaient moins répandus. Mais Saurin écrit avec chaleur et véhémence; il ne cherche point à montrer de l'esprit, il ne perd point de vue son auditoire, il pousse avec force ses raisonnemens, il sait s'arrêter, il est ému, et il enflamme; il a le mérite de l'orateur que la nature donne, et il eût acquis le goût qui lui manque, s'il eût joint à l'étude des modèles

le séjour de Paris. Nul orateur chrétien, après Bossuet, (auquel il ne faut rien comparer quand on parle de l'éloquence de la chaire) n'a travaillé avec autant de soin et de succès les peroraisons de ses discours. Saurin y ramène toujours l'idée de la mort; cet objet les rend aussi lugubres que touchantes; elles sont ordinairement en répétitions, et ce retour des mêmes formules est très-propre à appliquer les résultats d'un sermon aux différentes classes des auditeurs. C'est par cette figure qu'il récapitule ses preuves, et ensuite il montre le tombeau ouvert, comme si l'assemblée qui l'écoute, prête à y descendre, ne devait plus entendre désormais aucune autre instruction, ou plutôt comme s'il prêchait lui-même pour la dernière fois.

Les sermons de Saurin sur *la sagesse de Salomon*, et sur *le discours de saint Paul à Félix et à Drusille*, me paraissent les chefs-d'œuvres de cet orateur. On pense assez communément qu'il ne s'est jamais permis des déclamations contre l'église romaine; mais je n'imagine pas que le fanatisme puisse éclater avec plus d'emportement que dans ses sermons sur *la consécration du temple de Woorburg*, sur *les malheurs de l'église*, sur *les profondeurs divines*, sur *le jeûne célébré*

avant la campagne de 1706. Saurin se transforme, il s'élève au niveau de Démosthène quand il parle de l'émigration des protestans, sur-tout quand il tonne contre Louis XIV; il n'est jamais plus éloquent et plus sublime qu'en exhalant sa fureur contre ce monarque, dont le nom revient sans cesse dans ses discours, et principalement dans les sermons que je viens de citer. On connaît cette apostrophe: « Et toi, prince redoutable, que j'honorai ja-« dis comme mon roi, et que je respecte en-« core comme le fléau du Seigneur, etc. » Saurin finit ce morceau en disant qu'il fait grace à Louis XIV; mais il ne cherche point à inspirer cette insultante modération au peuple de Hollande. C'est peut-être dans la chaire de Saurin que se sont forgées les armes d'Hochstet, de Malplaquet et de Ramillies, et que sont éclos les germes de cet implacable ressentiment qui présida aux conférences de Gertruidemberg.

Jamais orateur n'a imaginé rien de plus hardi que le dialogue de Saurin entre Dieu et son auditoire, dans son sermon *sur le jeûne de* 1706. « *Mon peuple*, dit le Très-Haut, *mon* « *peuple, que t'ai-je fait?* Ah! Seigneur, que « de choses tu nous as faites! chemins de Sion « couverts de deuil, etc. etc. etc. répondez, et

« déposez ici contre l'Éternel. » La longue énumération des malheurs des protestans, qui précède ces dernières paroles, leur donne une énergie qui fait frissonner jusqu'au moment où Saurin s'arrête pour justifier la providence. Dans son sermon sur le mépris de la vie, il se jette dans une digression qui paraît d'abord un écart bizarre, mais qui amène aussitôt un mouvement sublime. « Un auteur a publié un livre « dont le titre est bien singulier ; ce titre est « *Rome souterraine*, titre plein d'instruction « et de vérité, qui enseigne à cette Rome qui « frappe les sens, qu'il y a une autre Rome de « morts, une autre Rome ensevelie, image na- « turelle de ce que Rome vivante doit être un « jour. Mes frères, je vous présente aujourd'hui « un pareil objet ; je vous présente votre répu- « blique, non pas telle que vous la voyez, com- « posée de souverains, de généraux, de chefs « de famille : ce n'est là que la surface de votre « république. Mais je voudrais tracer à vos re- « gards l'intérieur de cette république, la répu- « blique souterraine ; car il y a une autre répu- « blique sous vos pieds. Descendons-y, par- « courons ces tombeaux qui sont dans le sein « de la terre. Levons la pierre. Qu'y voyons- « nous ? Quels habitans, mon Dieu ! quels ci- « toyens ! quelle république ! »

Le même orateur, qui a écrit ce morceau plein de verve et d'enthousiasme, laissait quelquefois refroidir son génie, et alors il adoptait les formules que l'on emploie pour résoudre les problêmes de géométrie. On trouve même dans un de ses discours un assez long calcul d'arithmétique; c'est, je crois, le seul exemple de ce genre que nous fournisse l'éloquence de la chaire. Voici ce qu'on lit dans son sermon sur le compte des jours. « Je « suppose que la dévotion de ce jour a attiré dix-« huit cents personnes à cet exercice; je réduis « ces dix-huit cents personnes à six classes :

« La première des personnes entre 10 et « 20 ans, composée de cinq cent trente, « ci 530

« La seconde de celles entre 20 et 30 « ans, composée de quatre cent qua-« rante, ci. 440

« La troisième de celles de 30 à 40 ans, « composée de trois cent quarante-cinq, « ci 345

« La quatrième de celles de 40 à 50 « ans, composée de deux cent cinquante-« cinq, ci 255

« La cinquième de celles de 50 à 60 « ans, composée de cent soixante, ci. . . 160

« Et la sixième de celles qui sont entre

« 70 ans, et au-dessus, composée de
« soixante-dix, ci. 70

1800

« selon la supputation de ceux qui se sont appliqués à ces sortes de recherches, chacune de ces classes doit fournir à la mort, chaque année, un tribut de dix personnes; et, sur ce principe, il doit mourir cette année soixante de mes auditeurs : sur ce même principe, dans dix ans il ne restera plus de ces dix-huit cents personnes, que. . . 1270
« dans vingt ans, que. 830
« dans trente ans, que 480
« dans quarante ans, que 230
« dans cinquante ans, que 70
« Ainsi, vous le voyez, mes frères, la société est dans une inconstance continuelle. »

Oui, sans doute, je concevrai cette échelle de mortalité en vérifiant à loisir les combinaisons de Saurin, dans un livre où je peux les suivre des yeux; mais comment saisir ces déductions arithmétiques, dans une chaire où la rapidité du débit ne permet aucune opération abstraite? Ce singulier calcul ne devait donc pas trouver place dans un sermon destiné uniquement à être prêché dans un temple. D'ailleurs la force que ce raisonnement

paraît avoir au premier coup d'œil n'est point assez pressante pour intimider les pécheurs endurcis. Saurin avoue que, cinquante ans après le jour où il parle, il restera encore sur la terre soixante-dix de ses auditeurs; or, pour peu que l'on connaisse le cœur humain, on sent qu'il n'y avait peut-être pas une seule de ces dix-huit cents personnes qui ne se flattât d'être de ce petit nombre, et qui ne vît, par conséquent, la mort encore trop éloignée pour hâter sa conversion.

XLVI. *De l'éloquence anglaise.*

Autant Saurin est au-dessous de nos grands maîtres, autant il est au-dessus des prédicateurs anglais. M. Hume avoue formellement que l'Angleterre a fait moins de progrès dans le genre de l'éloquence que dans les autres parties de la littérature. [1] En effet, quoique cette nation ait produit quelques écrivains éloquens, à la tête desquels il faut compter l'immortel Richardson, elle n'a pas encore un seul orateur qui puisse honorer sa patrie en Europe. On trouve quelquefois, chez les habitans de cette île célèbre, des mouvemens oratoires; mais ils ne connaissent point l'art pro-

[1] *Traité sur l'Éloquence*, chap. VII.

prement dit de l'éloquence, et il paraît même qu'ils n'en font pas beaucoup de cas. Un discours étudié ne serait point écouté au parlement, où l'on ne veut entendre que des discussions motivées sans l'artifice d'un style préparé; vous appercevrez beaucoup plus de vestiges de l'éloquence romaine dans les diètes de Pologne que dans les délibérations de Westminster. Des idées sublimes échappent à tout homme passionné; mais c'est l'ordre progressif, c'est une élocution soutenue, c'est un goût sain, c'est une diction noble et variée; enfin, c'est la perfection du langage, unie à la sublimité des pensées, qui caractérise l'éloquence, et plusieurs critiques ont déjà observé que le *paysan du Danube* ne devait point être compté parmi les orateurs, quoique son discours soit un modèle de chaleur et de véhémence. Rien n'est plus admirable dans ce genre, qu'on peut appeler l'éloquence du trait, que la réponse de Marius fugitif, lorsqu'un licteur vint lui ordonner, de la part du préteur romain, de sortir de l'Afrique. Ce grand homme, indigné de se voir méconnu dans le malheur par un magistrat qui abusait de son autorité, dit à l'esclave qui lui intima cet ordre inhumain : *Rapporte à ton maître que tu as vu Caïus Marius banni de son pays, et*

assis sur les ruines de Carthage; « comme, « dit l'abbé de Vertot,[1] comme si, par la com- « paraison de ses disgraces personnelles avec « la chûte du puissant empire des Carthagi- « nois, Marius eût voulu instruire le préteur « romain de l'instabilité des plus grandes for- « tunes. »

Les Anglais peuvent se prévaloir de quelques traits de ce genre, quoique fort au-dessous de la réponse de Marius. Lorsque le parlement de la Grande-Bretagne voulut donner la sanction légale à un bill qui interdisait aux accusés en matière criminelle, la faculté de se défendre par le ministère d'un avocat, milord Bolingbrooke, qui s'opposait à ce réglement, entreprit de le combattre; mais, intimidé par l'assemblée devant laquelle il parlait, il ne pouvait articuler une syllabe, et la parole expirait à chaque instant sur ses lèvres, lorsque, faisant un effort sur lui-même, il s'écria: *Vous voulez, Messieurs, que les accusés comparaissent devant vous pour se défendre. Si votre présence m'en impose au point de me fermer la bouche, jugez de l'impression qu'elle produirait sur des malheureux qui verraient en vous des juges.*

[1] Révol. Rom. liv. 10.

prêts à les envoyer à l'échafaud. Cette seule réflexion, plus éloquente sans doute que toutes les raisons qu'aurait pu alléguer milord Bolingbrooke, fit rejeter le nouveau projet. M. Charles Fox, qui est regardé aujourd'hui comme l'homme le plus éloquent de la Grande-Bretagne, prononçait au parlement l'éloge du feu général de Montgomery ; un partisan de la cour l'interrompit en ces termes : *Comment osez-vous louer un rebelle devant les représentans de la nation ? Je ne m'arrêterai point,* répondit aussitôt M. Fox, *à repousser l'outrage fait à la mémoire d'un grand homme. Vous savez tous ce que signifie le mot de rebelle dans la bouche de mes adversaires ; si vous aviez quelques doutes sur le véritable sens de cette expression, je vous conjurerais de vous souvenir que c'est à ces prétendues rebellions que nous devons notre constitution actuelle, et l'avantage d'être assemblés à Westminster, pour délibérer sur les intérêts de notre patrie.* Voilà des morceaux qui ne dépareraient point les écrits de Démosthène. Mais une idée sublime ne forme pas un discours, un beau trait isolé ne constitue point l'art de l'éloquence. Or, jusqu'à présent, c'est là que se borne le mérite des orateurs anglais.

Insulaires fameux ! *ce n'est point le génie, c'est le génie oratoire qui vous manque*, [1] pouvons-nous vous dire, comme autrefois Cicéron à quelques-uns de ses contemporains. L'esprit humain doit une immortelle reconnaissance à vos sublimes découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'électricité, sur l'aberration des étoiles; mais que votre orgueil ne s'offense point si nous contestons la prééminence à vos orateurs. L'éloquence, la compagne ordinaire de la liberté, est inconnue dans vos contrées. Gardez-vous d'affecter un faux et barbare mépris pour les dons que vous a refusés la nature. Tournez vos regards vers les modèles de l'antiquité, et, à l'exemple de la Grèce et de Rome, ajoutez à la gloire des belles actions, qui sont si communes dans vos climats, le mérite, non moins honorable peut-être, de savoir les célébrer.

Je veux me borner dans cette discussion. Je ne parlerai point des discours de Boyle, qui ne sont que des dissertations bien raisonnées. Je ne m'arrêterai pas aux sermons de Clarke; ils sont écrits avec une métaphy-

---

[1] *Illis non ingenium, sed oratorium ingenium defuit.* Brutus, 110.

sique si abstraite, qu'on a de la peine à comprendre, dans la méditation du cabinet, les prônes de ce fameux curé de Saint-James. On exalte beaucoup l'éloquence de Tillotson, archevêque de Cantorbery; j'ai lu ses sermons avec la plus sincère impartialité, et voici ce que je pense des ouvrages de ce prélat, qui est regardé universellement comme le premier orateur de l'Angleterre.

XLVII. *De Tillotson.*

Tillotson est un excellent écrivain. Son principal mérite est dans le style; il doit par conséquent perdre beaucoup dans une traduction où l'expression mère disparaît, et sur-tout avec un traducteur tel que Barbeirac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais, en avouant tous les défauts de cette version française, le fond des sermons de l'archevêque de Cantorbery reste toujours à une distance infinie des discours de Massillon et de Bourdaloue. Tillotson est plus théologien que moraliste; il n'a guère traité que des sujets de controverse; il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. Je ne trouve point de mouvemens

oratoires dans ses discours, point de grandes idées, point de traits sublimes; ordinairement il fait une division de chaque paragraphe, et il y a trente oû quarante sous-divisions dans chacun de ses sermons. Ses détails sont arides, subtils, et souvent ils manquent de noblesse. Enfin, Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni peroraison. Est-ce donc là l'orateur que l'on ose opposer à nos prédicateurs français?

Mais ne nous bornons point à des critiques vagues, et hâtons-nous de les motiver. Dans son sermon sur les préjugés contre la religion, Tillotson [1] se fait une objection, tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchans; et, cette objection, il la copie de la tragédie de Mustapha, de Fulke lord Brooke, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la majesté d'un temple? « Les passions, ajou-« te-t-il, sont une espèce de glu qui nous at-« tache aux choses basses et terrestres..... [2] « A peine peut-on passer dans les rues, j'en « parle par expérience, sans que les oreilles

[1] Tom. IV, pag. 35.

[2] Tom. I, pag. 168.

« soient frappées de juremens et d'impréca-« tions horribles, qui suffiraient pour perdre « une nation quand elle ne serait coupable que « de ce crime ; et ce ne sont pas seulement les « laquais qui vomissent de tels discours blas-« phématoires, ils sortent aussi de la bouche « des maîtres. »[1] Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre avec évidence, Tillotson s'exprime ainsi :[2] « On « mange, on boit tous les jours, bien que « personne, à mon avis, ne puisse démontrer « que son boulanger, son brasseur et son cui-« sinier, n'ont pas mis du poison dans le « pain, dans la bière, ou dans la viande. » C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole, dans le siècle des Dryden, des Addisson, des Waller, des Milton ; et en présence de ce même Charles II, qui avait entendu dans son enfance les plus illustres orateurs français. O Louis XIV ! qu'aurais-tu donc pensé si les ministres des autels t'avaient parlé ce langage au milieu de ta cour ? quelle eût été ta surprise si ton oreille accoutumée aux accens majestueux de Bossuet, au ton

---

[1] Tom. I, pag. 173.

[2] Tom. I, pag. 102.

noble et véhément de Bourdaloue, à l'insinuante mélodie de Massillon, eût été frappée de cette élocution grossière et barbare? Avec quelle amertume n'aurais-tu pas rougi de ta nation? Mais tu sus communiquer à tous les arts l'élévation de ton caractère; sous tes heureux auspices, tous les genres marchèrent ensemble vers la perfection. Tu fis naître des orateurs dignes de parler au nom de l'Éternel, et jamais l'éloquence de ton siècle ne sera surpassée!

Tillotson n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse; à chaque page de ses discours on apperçoit le fanatisme d'un protestant qui veut plaire à la populace. A la fin de son sermon *sur l'amour du prochain*, il fait une espèce de récapitulation pour appliquer la morale de son sujet à l'église romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer des sentimens tendres et même généreux? Voici pourtant ce qu'il conclut après avoir prouvé longuement la nécessité d'aimer tous les hommes. « [1] Toutes les fois que « nous parlons de la charité, et de l'obligation « de s'aimer les uns les autres, nous ne sau- « rions nous empêcher de penser à l'église

[1] Tom. III, pag. 52.

« romaine; mais elle doit se présenter à notre « esprit particulièrement aujourd'hui, qu'elle « vient de nous découvrir tout fraîchement, « et d'une manière authentique, les sentimens « où elle est à notre égard, par le complot « charitable qu'elle tramait contre nous (*pré-* « *tendue conspiration de* 1678), complot « qui est tel qu'il doit faire bourdonner les « oreilles de tous ceux qui l'entendront ra- « conter, décrier éternellement le papisme, et « le faire regarder avec horreur et exécration « jusqu'à la fin du monde. » Quel style! quels sentimens! quelle bonne foi! quelle logique!

XLVIII. *De quelques autres orateurs anglais ou italiens.*

Eh! qu'on ne croie pas, qu'adoptant ici la méthode trop familière aux critiques, je cherche dans les sermons de l'archevêque de Cantorbery quelques morceaux négligés pour le juger uniquement d'après ses fautes. J'ai lu la collection entière de ses discours; j'en ai extrait un cahier de citations du même genre; il ne m'en coûterait plus que la peine de les transcrire, si je ne craignais de fatiguer le lecteur, et si les exemples que j'ai rapportés ne suffisaient pour fixer son opinion. J'aurais trop d'avantages si je discutais le mérite des sermons de

Barrow, autre orateur que les Anglais estiment, ou du moins qu'ils vantent, quoiqu'il soit, de leur propre aveu, fort au-dessous de Tillotson. Je ne connais point les sermons d'Young, où l'on doit trouver sans doute cette poésie lugubre, ces sentimens profonds, et même ces idées bizarres, que le mélancolique pasteur de Welwin recueillait dans ses méditations nocturnes; mais Young ne me paraît point avoir une imagination assez flexible et assez variée pour l'éloquence de la chaire. Les prédicateurs de Charles II, qui vinrent entendre Bourdaloue à Paris, ne l'ont guère imité, et aujourd'hui même que ses sermons sont répandus dans toute l'Europe, la révolution qu'ils devaient opérer dans l'éloquence chrétienne n'est pas faite encore chez les Anglais. L'évêque de Worcester prêcha, en 1752, un sermon sur l'*inoculation de la petite vérole*, lequel a été souvent imprimé à Londres, et qui ensuite a été traduit en France. On prétend que ce discours détermina la charité publique à doter l'hôpital de l'Inoculation. Si l'évêque de Worcester a partagé en effet cette espèce de gloire avec saint Vincent de Paul, il faut avouer que l'éloquence ne saurait obtenir un plus beau triomphe. Ce sermon est une dissertation intéressante et neuve par son objet;

mais le prélat qui l'a prononcé ne sera jamais mis au rang des orateurs. Dépourvu d'imagination et de sensibilité, il s'égare dans des calculs abstraits sur la population, dans des détails ignobles sur la fièvre secondaire; et, après avoir épuisé toutes ces combinaisons, plus dignes sans doute d'une école de médecine, que d'une assemblée chrétienne, il cite les témoignages et l'autorité des sieurs Ranby, Nawkins, et Midleton, chirurgiens de Londres, dont il parle avec autant de vénération que des pères de l'église.

Plus on lit les orateurs étrangers, plus on sent la prééminence des prédicateurs français. Les Espagnols et les Allemands sont encore aux élémens de l'éloquence chrétienne. Le père Seignery a été exalté pendant quelque temps, comme le Bourdaloue de l'Italie; on l'a traduit : ses plus zélés partisans l'ont abandonné. Le moyen en effet d'admirer des traits burlesques et des contes populaires, qu'à peine on tolérerait dans les instructions des campagnes!

XLIX. *De la révolution que M. Thomas a opérée dans le genre oratoire.*

Cependant, malgré la supériorité des modèles que le siècle de Louis XIV avait fournis, et même malgré les talens distingués de plu-

sieurs écrivains qui se consacrèrent au ministère évangélique, l'éloquence sembla descendre au tombeau avec Massillon. La plupart des prédicateurs qui lui succédèrent voulurent s'ouvrir une nouvelle route, où ils eurent d'abord des succès brillans qu'ils ont ensuite cruellement expiés. Ils inventèrent un jargon précieux et efféminé, et, à force de travail, ils se rendirent inintelligibles. Eh! pourquoi voulaient-ils proscrire la simplicité? Ignoraient-ils donc que l'un des secrets du style oratoire consiste à employer les tours vifs, naturels et variés de la conversation, pourvu que l'on y ajoute un choix de mots qui soient toujours nobles, sans être jamais recherchés? [1] Ce n'est

[1] Les rhéteurs dont je parle écrivaient avec la plus lâche prolixité, et ne connaissaient pas plus la précision des pensées que celle des mots. On voit dans leurs discours des expressions pompeuses et des idées communes, et cette affectation du bel esprit qui est incompatible avec l'éloquence. « Comme on ne trouve d'or-« dinaire que peu de fruits, dit Pope, sur un arbre « abondamment couvert de feuilles, de même on « trouve rarement beaucoup de sens dans beaucoup de « mots. La fausse éloquence, semblable au prisme de « verre, répand ses couleurs fastueuses sur toutes sortes « d'objets; on n'apperçoit plus la face de la nature, tout « paraît également vif, tout reluit sans distinction. La « véritable éloquence, au contraire, est comme le

pas néanmoins qu'on puisse reprocher à ces corrupteurs de l'éloquence chrétienne d'avoir manqué d'esprit, à moins qu'on ne pense que c'est n'en point avoir assez que d'en trop montrer la prétention. Ils écrivaient sans chaleur et sans verve; ils confondaient le don d'émouvoir avec l'art d'éblouir; et, après avoir perverti le goût du public, ils étaient parvenus à faire admirer leurs fautes. L'éloquence, devenue étrangère aux travaux des gens de lettres, était encore cultivée par un petit nombre de véritables orateurs, que l'opinion de la multitude plaçait fort au-dessous de tous ces déclamateurs à la mode; mais il y a dans l'histoire des arts des époques frappantes où un écrivain supérieur rappelle l'attention publique vers les genres abandonnés, et entraîne la génération qui le suit dans la carrière où il a excellé lui-même. Telle a été parmi nous la gloire de M. Thomas; il a con-

---

« soleil qui répand un jour fidèle et lumineux sur les « objets qu'il éclaire; il les embellit et les dore, pour « ainsi dire, mais il ne les altère point. L'expression « est l'habillement de la pensée; elle n'est décente « qu'autant qu'elle est bien assortie. Une pensée basse « exprimée en termes pompeux, ressemble à un paysan « revêtu de la pourpre royale. » *Essai sur la Critique.* Seconde partie.

couru à l'heureuse révolution qui a ranimé le goût de l'art oratoire dans la partie des éloges, où il a déployé autant d'éloquence que Fontenelle avait montré de sagacité ; il a inspiré le plus vif enthousiasme pour les grands hommes ; il a élevé les ames par la noblesse de ses sentimens; il a donné à ses discours un objet utile ; il a singulièrement perfectionné ses écrits lorsqu'il les a rassemblés et enrichis de son *Essai sur les Éloges*, et les ouvrages du panégyriste de Marc-Aurèle doivent nous être à jamais précieux par l'union si touchante et si rare du savoir, du génie et de la vertu.

L. *De l'emploi de l'Écriture Sainte.*

Le genre que M. Thomas a cultivé tient beaucoup du genre de la chaire, par l'élévation des idées et le ton moral qui leur sont communs. Voulons-nous que l'exemple de cet écrivain devienne utile à la prédication ? souvenons-nous qu'on avait oublié le langage de la religion, en corrompant l'éloquence, et que, pour rendre à notre ministère son ancien lustre, il faut que nous redevenions à la fois des orateurs et des orateurs chrétiens. C'est en lisant sans cesse l'Écriture Sainte qu'on apprend à parler cette langue spirituelle qui repand tour à tour dans un sermon des

images touchantes, majestueuses ou terribles. Ne regardons jamais comme une triste contrainte l'heureuse nécessité de fondre le texte sacré dans nos compositions. La Bible est pour le style des prédicateurs ce qu'est la Mythologie pour l'élocution des poètes. On trouve dans les livres saints des pensées si sublimes, des expressions si énergiques, des peintures si éloquentes, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des sentimens si tendres, qu'il faudrait se les approprier par goût, si on était assez à plaindre pour ne les point rechercher par zèle et par piété. Un orateur chrétien peut et doit même s'emparer de toutes les richesses qu'il découvre dans ces livres divins; c'est là que le plagiat lui est permis, et plus il y puise des trésors, plus ses auditeurs lui savent gré de ses larcins. Les citations des auteurs inspirés deviennent pour un orateur chrétien des autorités qui rendent son ministère plus auguste, et des témoignages qu'il va chercher dans le ciel ou dans l'enfer pour instruire la terre. Malheur! malheur à lui s'il rougit de l'Évangile au moment même où il l'annonce, et s'il a l'indécente et criminelle condescendance de n'oser nommer Jésus-Christ dans cette chaire où il vient occuper sa place!

Il reste encore assez de beautés neuves et inconnues dans l'Écriture Sainte pour exciter l'émulation d'un prédicateur. Quelque pensée qu'il veuille exprimer, il en trouvera toujours au moins le germe dans les livres révélés, s'il a assez d'ardeur pour les lire tous les jours, et assez de sagacité pour les bien comprendre. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvre d'autres qu'il réserve pour les sujets auxquels ils conviennent. Mais il ne doit employer que des citations frappantes, parce qu'il n'est pas nécessaire de faire parler le Saint-Esprit pour dire des choses communes. Il peut tirer de la Bible des comparaisons historiques, les seules qui conviennent au style de la chaire où elles réussissent toujours, et ces analogies viennent se présenter d'elles-mêmes à un orateur familier avec les livres saints. Massillon excelle dans cette partie. Vous trouverez dans tous ses discours, tantôt des similitudes très-courtes qui éclaircissent sa pensée, tantôt des comparaisons plus étendues qui forment des cadres admirables dans lesquels ils renferme la peinture des mœurs. Tel est ce tour oratoire qu'il emploie dans son sermon sur *la parole de Dieu*, lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux instructions chrétiennes que pour déprimer les

talens du prédicateur. Massillon applique en détail à ses auditeurs le reproche que Joseph adressait par feinte à ses frères : « Ce n'est pas « pour chercher du froment que vous êtes en « Égypte ; vous êtes venus ici comme des es- « pions pour remarquer les endroits faibles « de cette contrée. » *Exploratores estis, ut videatis infirmiora terræ venistis.* [1] Le même orateur se sert encore de cette figure dans son sermon sur *la rechûte*, quand il peint l'état du pécheur, qui, après s'être relevé, retombe pour toujours dans ses habitudes criminelles ; Massillon le compare à l'idole de Dagon, qui, ayant été renversée devant l'arche, fut aussitôt remise sur l'autel par les prêtres des Philistins. « Mais, l'idole étant tombée une seconde « fois, on fit d'inutiles efforts pour redresser « cette statue mutilée, qui resta étendue sur « la terre, et immobile pour toujours. » *Porrò Dagon solus, truncus remanserat in loco suo.* [2] L'application du sort de Dagon à la destinée des pécheurs fournit à Massillon des développemens admirables, qu'il n'eût jamais imaginés sans cette allusion.

M. l'abbé de Boismont, dont les succès ont

---

[1] Gen. 42.

[2] I Reg. 5, 5.

été si éclatans dans la carrière de l'éloquence chrétienne, et sur-tout dans le genre de l'oraison funèbre, a employé avec beaucoup de génie un passage de l'Écriture Sainte dans son éloge de Louis XV. Il rappelle d'abord tous les malheurs de la France, depuis le commencement de ce siècle jusqu'au ministère si sage et si heureux du cardinal de Fleury, et pour peindre les changemens qui se firent à cette époque dans l'administration, dont toutes les branches avaient été flétries par de longs abus, il s'élève au ton de Bossuet. « Louis dit au car-« dinal de Fleury, comme autrefois le Seigneur « Dieu au prophète Ézéchiel : *Insuffla su-« per interfectos istos ut reviviscant.*[1] Souf-« flez sur ces morts afin qu'ils revivent. Tout à « coup un esprit de vie coule dans ces osse-« mens arides et desséchés ; un mouvement « doux, mais puissant, se communique à tous « les membres de ce grand corps épuisé ; tou-« tes les parties se rapprochent et se balancent. « *Et accesserunt ossa ad ossa unumquod-« que ad juncturam suam.* »[2] On admire plusieurs traits aussi sublimes, et des tableaux de la plus grande éloquence dans cette oraison

---

[1] Ezech. 37.

[2] Ibid.

funèbre, digne de l'orateur qui avait justement obtenu les applaudissemens de toute l'Europe, en célébrant la reine et le dauphin.

LI. *Des pères de l'église.*

Orateurs chrétiens! vous êtes les ministres de la parole de Dieu, vous devez donc tirer des livres saints la substance de vos discours, et parler le langage du prédicateur invisible que vous représentez. S'il est vrai que vos lèvres soient les dépositaires de la science, comment serez-vous instructifs si vous n'êtes vous-mêmes instruits ? Vous ne prêcherez qu'une morale purement humaine, vous ne donnerez jamais à votre style l'énergie du mot propre en traitant les mystères, si à l'étude des livres saints vous ne joignez la lecture de la tradition. Fénélon a caractérisé avec autant de précision que de goût les pères de l'église grecque et latine dans ses *Dialogues sur l'Éloquence*, et l'opinion de l'archevêque de Cambray doit faire loi. On compte parmi les pères plusieurs écrivains très-savans dans l'antiquité profane, tels que saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, et saint Augustin. Je sais que, dans leurs écrits, la pureté du style ne répond pas toujours à l'étendue de l'érudition, sur-

tout si on les compare à Cicéron ou à Démosthène ; mais , selon la judicieuse observation de l'abbé Fleury, [1] quand on veut apprécier le mérite des pères de l'église, il ne faut pas oublier le temps et le pays où ils ont vécu, il faut les confronter avec leurs contemporains les plus célèbres , saint Ambroise avec Symmaque, saint Basile avec Libanius, et alors on voit combien ils ont été supérieurs à leur siècle. Ce n'est pas cependant qu'un prédicateur soit obligé de lire toute la tradition : sa vie y suffirait à peine; mais, en se fixant à deux ou trois pères de l'église les plus analogues à son génie, en se bornant même à leurs écrits oratoires, il y trouvera des idées assez frappantes pour en faire l'ornement et l'appui de ses sermons. Saint Jean Chrysostôme mérite principalement de fixer le choix d'un orateur chrétien; sa diction est pure et brillante , son éloquence est tendre et persuasive, et il abonde tellement en tableaux sublimes ou en idées ingénieuses , qu'on trouve à chaque page dans ses sermons des traits à citer. Le pape Clément XI, qui prêchait tous les ans à Rome pendant son pontificat le jour de Pâques , le jour de Noël, et à la fête de saint

[1] Second discours.

Pierre, savait faire un usage merveilleux des écrits de saint Chrysostôme, et ses homélies sont des tissus admirables des pensées les plus lumineuses et des sentimens les plus pathétiques des pères de l'église.

Bossuet, qu'on peut compter lui-même parmi les pères, et que nous citons aujourd'hui comme eux dans nos sermons, atteste assez, par son exemple, combien il est avantageux à un orateur chrétien d'étudier la tradition. Il tire des écrits des pères les maximes les plus profondes, les raisonnemens les plus convaincans, quelquefois même des comparaisons sublimes qui enrichissent l'éloquence de ses discours. Eh! qui ne serait jaloux d'avoir su emprunter comme lui de saint Augustin cette image admirable pour représenter les agitations de la vie humaine? [1] « Les mondains ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit. « Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il « était délivré de cet embarras, ne pourrait « souffrir son repos : maintenant, les journées « lui semblent trop courtes, et alors son loisir « lui serait à charge; il aime sa servitude, « et ce qui lui pèse lui plaît, et ce mouve-

[1] Second sermon pour le jeudi de la seconde semaine de Carême, sur *l'impénitence finale.*

« ment continuel qui l'engage en mille con-
« traintes ne laisse pas de le satisfaire par
« l'image d'une liberté errante. Comme un ar-
« bre, dit saint Augustin, que le vent semble
« caresser en se jouant avec ses feuilles et
« avec ses branches, bien que ce vent ne le
« flatte qu'en l'agitant, et le jette, tantôt d'un
« côté, tantôt d'un autre, avec une grande in-
« constance; vous diriez toutefois que l'arbre
« s'égaie par la liberté de ses mouvemens :
« ainsi, dit ce grand évêque, encore que les
« hommes du monde n'aient pas de liberté vé-
« ritable, étant presque toujours contraints
« de céder aux divers emplois qui les poussent
« comme un vent, toutefois, ils s'imaginent
« jouir d'un certain air de liberté et de paix,
« en promenant deçà et delà leurs desirs vagues
« et incertains. » *Tanquàm olivæ pendentes*
« *in arbore, ducentibus ventis, quasi quâ-*
« *dam libertate auræ perfruuntur, vago quo-*
« *dam desiderio suo.* »[1]

LII. *Des citations profanes.*

Il est quelquefois permis de citer en chaire les écrivains profanes de l'antiquité, pourvu que ces citations ne soient ni longues ni fréquentes, ni accompagnées de détails histori-

[1] S. Aug. in Psal. 136, t. IV, pag. 1518.

ques étrangers à la religion. Nos anciens prédicateurs se flattaient d'être fort éloquens, lorsqu'ils avaient rassemblé dans une compilation barbare, qu'ils appelaient un discours chrétien, des lambeaux de poésie, d'éloquence, ou d'histoire. L'auteur des *Maximes de la Chaire* compare ingénieusement ces sermons mélangés des principes de la religion et des axiomes du paganisme, *au temple de Jérusalem, bâti de marbre et des cèdres du roi Hircan.* Mais il n'en est pas moins certain que l'éloquence chrétienne n'exclut point les témoignages des infidèles, quand l'orateur expose les devoirs de la morale ou les détails des mœurs. Saint Basile a composé un traité pour prouver l'utilité de lire les livres payens. Bossuet, dont l'érudition égalait l'éloquence, tirait de temps en temps de ces écrivains des pensées sublimes qu'il citait en chaire, et Bourdaloue a paraphrasé cette maxime d'Horace dans son sermon *sur l'amour des richesses.*

Rem
Si possis rectè, si non, quocumque modo rem.

N'abusons cependant point de ces exemples. On ne nous blâmera jamais de n'avoir pas fondé nos preuves sur une autorité profane, et nous blesserions également la piété et le goût, si nous rapportions des idées prises des payens,

quand nous pouvons les trouver aussi bien, et peut-être mieux exprimées dans l'Écriture ou dans la tradition.

LIII. *Des lectures du prédicateur.*

Je ne lirai donc point les moralistes, les poètes et les orateurs de l'antiquité, pour multiplier ces citations profanes, mais plutôt pour connaître le cœur humain, et former mon goût sur les modèles de l'éloquence. Cette étude est plus utile que la lecture des sermons. Vous proposez-vous d'exceller dans l'éloquence chrétienne ? méditez d'abord les sermonaires ; mais quand vous les connaîtrez, refermez ces livres ; ils assoupiraient votre imagination, et par là ils rétréciraient vos idées, quoiqu'ils soient remplis de traits sublimes. Aspirez à une composition originale ; cherchez des alimens qui nourrissent votre esprit sans vous abaisser au rang des plagiaires. Il n'est plus temps de lire les sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à tous ces discours consacrés par l'admiration publique des ouvrages non moins précieux à l'éloquence, et beaucoup plus fructueux pour le prédicateur : Les *Lettres de Fénélon* où ce profond moraliste devine tous les caractères particuliers par la connaissance

qu'il a du cœur humain; les productions de l'abbé de Fleury qui intéresse par sa candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en parlant de la religion, parce qu'on sent qu'il l'aime, et déploie sans faste un courage de raison qui n'est en lui que le besoin d'être sincère; quelques livres excellens de Port-Royal, où l'on reconnaît l'accent de la religion et la poésie des livres sacrés; *le Guide des Pécheurs*, où Grenade effraie l'imagination des méchans, et les tient pour ainsi dire suspendus entre les remords et la justice divine; l'*Imitation de Jésus-Christ*, chef-d'œuvre de simplicité et de naïveté, et le plus beau livre, dit Fontenelle, qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas; [1] enfin, les écrits de saint François de Sales, qui respirent la piété la plus tendre, et où l'on trouverait encore plus d'onction s'il y avait un peu moins d'esprit.

LIV. *De l'onction.*

C'est à cette onction persuasive, c'est au langage du cœur, que l'on reconnaît un écrivain qui lit habituellement ces divers ouvrages de piété; et cet heureux talent d'émouvoir est sans doute le principal objet de l'élo-

[1] Vie de Corneille.

quence chrétienne. Tous les hommes n'ont pas assez d'esprit pour saisir une idée ingénieuse; mais ils ont tous une ame pour être affectés d'un sentiment profond, et jamais les auditeurs ne sont plus universellement attentifs que lorsque le prédicateur devient pathétique. Gardez-vous pourtant de cette sensibilité superficielle qui se communique aux accens de la voix sans pénétrer jusqu'au fond de l'ame, et qui va expirer dans l'oreille de l'auditeur, lorsqu'elle ne s'exhale point de la chaleur intérieure de la composition! *Ce n'est point une commisération feinte, ce ne sont point des imitations de douleur que je demande*, dit Cicéron, *c'est une douleur réelle, ce sont des sanglots qui partent d'un cœur brisé.* [1] Je veux qu'après un morceau de terreur qui m'a consterné, l'orateur se rapproche de moi par le sentiment, qu'il ranime mes espérances presque éteintes, et qu'après m'avoir menacé d'un Dieu vengeur, il me montre un Dieu qui pardonne.

LV. *De l'onction de Fénélon.*

Il est une éloquence douce et coulante,

---

[1] *Non simulacra neque incitamenta doloris, sed luctus verus, atque lamenta vera et spirantia.* Orat. lib. 2.

qui, loin d'exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'ame, et y réveille les plus tendres affections; c'est une suite de sentimens naturels et touchans qui s'épanchent avec abondance, et au moment où on les éprouve on oublie l'orateur qui les inspire, on croit s'entretenir avec soi-même. L'impression qu'on reçoit ressemble alors au recueillement : chaque mot ajoute à l'émotion, et produit je ne sais quel attendrissement qui dilate et fait palpiter tous les cœurs. Telle est l'éloquence de Fénélon. La première partie de son Discours pour *le sacre de l'Électeur de Cologne* est écrite avec l'énergie et l'élévation de Bossuet, la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénélon; je n'en citerai qu'un exemple. « O pasteurs ! loin « de vous tout cœur rétréci ! Élargissez, élar- « gissez vos entrailles. Vous ne savez rien, si « vous ne savez que commander, que repren- « dre, que corriger, que montrer la lettre de « la loi. Soyez pères; ce n'est pas assez : soyez « mères; souffrez de nouveau les douleurs de « l'enfantement à chaque effort qu'il faudra « faire pour achever de former Jésus-Christ « dans un cœur. »

LVI. *De différens orateurs qui ont excellé dans le genre pathétique.*

Ce serait prendre des idées bien fausses de l'éloquence chrétienne, que d'exiger d'un prédicateur des discours entiers écrits dans ce genre pathétique. Il est dangereux de donner trop d'étendue aux morceaux touchans. *La commisération doit être de peu de durée*, dit Cicéron ; *car rien ne sèche plus promptement que les larmes.* [1] L'intérêt se refroidit lorsque l'auditeur reste trop long-temps dans la même situation, et qu'on ne laisse, ni aucun intervalle à la sensibilité ni aucun repos à l'éloquence. Le travail peut rendre le style exact, imposant, harmonieux ; mais l'effort ne produit jamais une véritable onction ; et, plus il en coûte à l'orateur pour être animé et pathétique, plus son discours est languissant et froid. D'ailleurs, toutes les matières sont-elles susceptibles de sentimens tendres ? Nos grands maîtres n'ont pas osé quelquefois suivre cette route, même en traitant les sujets qui semblaient prêter le plus à la sensibilité. Bourdaloue a composé quatre sermons différens sur la mort de Jésus-Christ,

---

[1] *Commiserationem brevem esse oportet, nihil enim lacrymâ citiùs arescit.* Ad Herennium, lib. 2, 31.

et cependant il n'a pas fait une seule *passion*, dont le caractère propre soit d'être touchante. Son génie envisageait toujours sous un autre rapport l'histoire des souffrances du fils de Dieu; aussi annonçait-il à ses auditeurs qu'il ne s'était pas proposé de faire couler leurs larmes. *On vous a cent fois attendris*, disait-il dans son exorde, *et moi je veux vous instruire.* Néanmoins Bourdaloue attendrissait; mais il savait placer, de distance en distance, ces morceaux de sentiment, qui n'auraient plus frappé l'auditoire s'il les eût accumulés. Les modèles d'éloquence pathétique les plus célèbres sont la harangue de l'évêque Flavien à l'empereur Théodose, en faveur des habitans d'Antioche; la requête du vertueux prélat Barthélemi Las Casas à Philippe II contre les meurtriers des Mexicains; et l'exhortation de Cheminais pour les prisonniers. Ce dernier discours est écrit avec autant d'onction que de simplicité; mais les idées et les mouvemens oratoires n'y sont jamais poussés jusqu'au sublime. C'est le ton du sujet, ce n'en est pas le fond. Le style de Cheminais, plein de douceur et de mollesse, suppose le plus heureux talent, et ses sermons respirent une certaine langueur attrayante et affectueuse qui doit nous faire regretter à jamais que cet écrivain,

affaibli d'ailleurs par des infirmités habituelles, n'ait pas assez vécu pour remplir sa carrière oratoire.

LVII. *De la peroraison.*

Si l'onction est nécessaire à un discours chrétien, c'est sans doute dans la peroraison. C'est là que l'orateur doit mettre en œuvre tous les ressorts de la sensibilité, et frapper les plus grands coups de l'éloquence. Tous les sujets de morale aboutissent à des conclusions pathétiques. L'attention de l'auditoire, qui se ranime toujours à la fin du sermon, invite le ministre de la parole à couronner l'instruction par des images touchantes et des peintures énergiques, qui remuent vivement les consciences, et laissent dans tous les esprits une impression ineffaçable. Quelques rhéteurs ont établi, comme une règle de l'art oratoire, qu'il fallait rappeler, dans cette partie du discours, les principaux raisonnemens, et en présenter l'analyse. J'ose m'élever contre cette méthode, qui n'a jamais été suivie ni par Démosthène ni par Cicéron. Si cette récapitulation des preuves devait terminer un discours, ne serait-ce pas sur-tout au barreau qu'on l'aurait employée? En vain m'opposerait-on ici l'exemple de Cicéron dans sa belle harangue *des sup-*

plices contre Verrès. L'orateur invoque successivement dans sa peroraison tous les dieux et toutes les déesses dont ce brigand avait pillé les temples, et rend ainsi plus frappant le tableau de ses profanations; mais ces apostrophes sublimes sont-elles donc une analyse de son plaidoyer ? Cicéron a prouvé d'abord que Verrès n'avait aucun talent militaire, et qu'il était également incapable de commander une flotte ou une armée; il a rappelé ensuite les excès de ses débauches, de son avarice, et de ses cruautés envers les citoyens romains, qu'il faisait crucifier sur les côtes de la Sicile, le visage tourné du côté de Rome. Or, Cicéron oublie tous ces divers attentats à la fin de son discours, et ne reproche plus à l'accusé que ses sacriléges. Il n'est donc pas vrai que l'orateur romain présente à ses juges un précis de sa harangue dans cette peroraison.

Nos plus illustres orateurs ne résument jamais, en finissant un sermon, le plan et les argumens du sujet. Massillon retrace rapidement quelques-unes de ses idées dans la peroraison ds son discours *sur la certitude d'un avenir*, je l'avoue; mais il ne s'appesantit point sur les contradictions qu'il reproche aux impies; et il se livre aussitôt à des mouvemens affectueux. D'ailleurs, un

exemple particulier ne suffirait point pour établir une règle générale. Eh ! devrions-nous donc imiter Massillon et Bourdaloue, quand même ils se seraient assujettis à une marche si didactique et si monotone ? Qui ne sent combien de pareils corollaires attiédiraient le prédicateur et l'assemblée? La conclusion oratoire ne se borne pas à de simples conséquences spéculatives. Vous n'avez encore rien fait quand vous avez prouvé la vérité de vos principes; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au pécheur aucune excuse, et que la conviction l'amène au repentir. Or, pour produire de tels effets, laissez là vos preuves et vos divisions, et croyez qu'on affaiblit tout ce que l'on répète. Paraphrasez quelques versets d'un pseaume relatif à votre sujet, et dans les regrets ou dans les faiblesses de David, montrez-moi les remords et les misères secrètes de tous les hommes; exhortez, instruisez, confondez par des répétitions variées et touchantes les divers états qui composent la société, et déployez toutes les forces de votre génie pour prouver que le bonheur ne réside pas dans le plaisir, mais dans la vertu. Que vous dirai-je enfin? oubliez les méthodes, oubliez l'art lui-même; élevez-vous

vers Dieu par une prière attendrissante; devenez l'intercesseur de votre auditoire, et que cette multitude qui résistait à vos menaces soit contrainte de céder aux effusions de votre charité.

LVIII. *De la mémoire.*

En vain auriez-vous reçu de la nature cet heureux don de persuader et d'émouvoir; en vain auriez-vous perfectionné votre talent par l'étude des règles, vous parviendriez à écrire avec éloquence; mais vous ne parleriez jamais en homme éloquent, si vous étiez interrompu dans le débit de vos discours par les infidélités de votre mémoire. Cicéron appelle cette faculté *le trésor de l'ame*, [1] et il la compte toujours parmi les qualités essentielles à un orateur. On récite mal ce qu'on ne sait pas imperturbablement; on ajoute au ton d'apprêt, qui n'est déjà que trop sensible dans les chaires chrétiennes, une contrainte qui fatigue l'assemblée.

Quel déplaisir de voir l'orateur entrepris,
Relire dans la voûte un sermon mal appris!

Lorsque les auditeurs éprouvent ce *déplaisir*, ils craignent de s'exposer encore au même embarras, et n'écoutent plus qu'avec

[1] *Memoria thesaurus est mentis.* De Orat. 27.

inquiétude; d'où il s'ensuit qu'un défaut de mémoire, qui ne fait nul tort au mérite de l'orateur, nuit infiniment à l'effet du discours. Ne regardez donc jamais comme perdu le temps que vous sacrifiez à cette étude mécanique; ce n'est point ce temps que vous perdez, c'est le travail de la composition qui devient inutile, si vous n'apprenez avec soin un sermon qui vous a coûté tant de veilles. Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, étaient obligés d'avoir recours à leur manuscrit presque toutes les fois qu'ils exerçaient le ministère sacré; mais ils sentaient alors avec une espèce d'humiliation combien ils diminuaient le plaisir qu'on avait à les entendre. L'évêque de Clermont en conçut un tel dégoût pour la chaire, qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie; et on sait qu'étant un jour pressé d'indiquer celui de ses sermons dont il était le plus content, il répondit avec un sens profond : *C'est celui que je sais le mieux.*

C'est l'usage de réciter par cœur qui a introduit dans la carrière de l'éloquence sacrée cette foule de prédicateurs qui, par paresse ou par défaut de talent, débitent les sermons d'autrui. Pour eux, tous les travaux du ministère se bor-

nent à l'effort pénible et dégoûtant de graver dans leur mémoire des discours qu'ils n'ont point eu la peine ou le plaisir de composer. La mémoire égale tous les orateurs chrétiens aux yeux du peuple, et sert de supplément au génie; mais ce léger inconvenient est utile à l'enseignement de la religion, sans être nuisible aux progrès de l'art; et il est à présumer que lorsqu'on prêche les sermons des autres, on n'en ferait pas de meilleurs soi-même. Si jamais les ministres de l'Évangile voulaient se contenter de lire en chaire les instructions chrétiennes, ils auraient moins d'auditeurs, et leurs discours moins de succès, parce que la mémoire ressemble à une inspiration soudaine, au lieu que la lecture n'est qu'une froide communication.

LIX. *De l'action oratoire.*

Lorsqu'un sermon est composé, et même lorsqu'il est appris, il reste encore beaucoup à faire à l'orateur, et le succès de la composition dépend de la manière de dire. Ce dernier objet serait la matière d'un autre ouvrage. Les anciens regardaient l'action comme une partie très-considérable de l'art oratoire, et ils avaient porté ce talent à un degré de perfection dont nous n'avons aucune idée.

Mais si l'on veut se borner à éviter les défauts les plus ordinaires dans la déclamation, voici les principales précautions que l'on doit prendre ; augurer favorablement du succès de son ouvrage au moment où on va le prononcer, pour parler sans dégoût et sans inquiétude ; se pénétrer profondément de son sujet, et se reporter à l'instant de la composition ; distribuer dans toutes les parties du discours la chaleur dont on est animé; parler avec autorité pour captiver l'attention de l'auditoire ; éviter la déclamation d'un acteur, et craindre d'introduire dans la prédication la pantomime théâtrale qui n'y réussira jamais ; prendre le milieu de sa voix pour que le ton puisse monter sans être discordant, et descendre sans devenir sourd ; être bien convaincu qu'il n'y a plus d'effet quand on veut tout faire valoir, que les cris repoussent l'attention au lieu de l'assujettir, et que plus on baisse la voix dans les mouvemens pathétiques, mieux on est écouté ; s'interdire la multiplicité des gestes, et ne jamais se permettre sur-tout celui du mot dans le mouvement général de la période ; se préserver de toute agitation corporelle, et ne jamais frapper la chaire ni des pieds ni des mains ; varier ses inflexions à chaque figure, et ses

intonations à chaque paragraphe ; imiter les accens simples et passionnés de la nature dans l'action comme dans la composition elle-même ; enfin mêler à la rapidité du débit des silences toujours frappans quand ils sont rares et bien placés. Tels sont les innocens artifices qu'un orateur chrétien peut faire servir au succès de son ministère.

L'action de Bourdaloue était très-imposante, quoiqu'il eût toujours les yeux fermés quand il prêchait. Massillon parlait aussi avec beaucoup d'autorité et ne faisait presque point de gestes. M. l'abbé Poulle, et M. l'abbé Renaud, ancien *oratorien*, ont réuni à leurs autres talens celui de l'action au plus haut degré, et aucun prédicateur de ce siècle n'a pu les égaler en ce genre.

C'est une excellente méthode de retoucher un sermon dès qu'on l'a prêché une fois. La chaire en fait ressortir les beautés et les défauts; et, pourvu que l'on sache observer l'impression du discours sur l'auditoire, il est aisé à l'orateur de remarquer les morceaux faibles ou prolixes qui redemandent un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de chaire, moins sur le témoignage d'autrui que sur ses propres observations.

LX. *Des motifs d'émulation qui doivent animer les orateurs chrétiens.*

Ces corrections multipliées coûtent, je le sais, un travail très-pénible aux prédicateurs de la morale chrétienne; cependant, ce qu'il y a de triste et d'effrayant dans notre ministère, ce n'est ni l'étude qu'exige la composition, ni l'assujettissement qu'impose la mémoire; c'est le découragement qui augmente à mesure que l'on vieillit dans ses fonctions; c'est l'ennui de répéter toujours des sermons qu'on ne dit plus sans répugnance; c'est l'incertitude de découvrir sans cesse des défauts dans ses propres discours, et de se trouver ainsi, je ne dis pas seulement fort en-deçà de la perfection, mais encore au-dessous de son propre talent; c'est sur-tout l'indifférence de notre siècle pour la religion: d'où il résulte qu'on assiste à une instruction chrétienne comme à un spectacle profane; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier, et les vérités les plus importantes, et l'éloquence la plus impétueuse, à je ne sais quels sujets frivoles, ou à quelques fleurs de rhétorique; et qu'enfin il semble que nous devions nous dégrader également, et comme apôtres et comme orateurs, pour plaire à la multitude. Ces dégoûts sons amers sans doute: il faut

cependant les surmonter, quand même nous ne réussirions qu'à ramener un seul méchant à la vertu, qu'à préserver un seul malheureux du désespoir, enfin qu'à épargner un seul crime à la terre : hélas ! que faut-il donc de plus pour vivifier notre ardeur ? quelle ame honnête et sensible dédaignera une si douce récompense? Nous aurons rempli notre vocation en nous rendant utiles aux hommes : nous serons dédommagés par leur bonheur de tous nos sacrifices; l'agréable souvenir des travaux de notre jeunesse viendra récréer la solitude et consoler l'inaction de nos vieux ans; et quand la mort appesantira sa main sur nos paupières, nous pourrons dire à ce grand Dieu, dont nous aurons publié les lois : « O mon père! tu m'avais donné tes enfans à « instruire; je te les rends meilleurs. Souviens-« toi de tous les biens que tu as répandus « sur ton peuple par le canal de ton ministre. « Les larmes que j'ai séchées, les larmes que je « fis couler en ton nom, t'intercèdent pour moi. « J'ai été l'instrument de ta clémence : rends-« moi désormais l'objet de tes miséricordes. »

Tout autre motif disparaît sans doute auprès de ces grands objets. S'il était permis, quand on entre dans cette carrière, de compter pour quelque chose les encouragemens humains,

je dirais, sans craindre d'être démenti, que pour ranimer le goût de l'éloquence évangélique, on emploie parmi nous les mêmes moyens qui excitèrent une si heureuse émulation dans les beaux jours du siècle de Louis XIV. Jamais les orateurs chrétiens n'ont trouvé dans le dépositaire des graces ecclésiastiques, ni une attention plus soutenue à les suivre dans leurs travaux, ni une volonté plus marquée de récompenser leurs talens ; et déjà le *ministère* actuel est l'époque d'une sorte de renaissance dans l'art de la prédication.

Après avoir ainsi exposé les idées que je me suis formées sur l'éloquence, je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir sacrifié les règles du goût aux intérêts de ma vanité. La plupart des méthodes particulières sont des apologies indirectes que l'on fait de ses productions ; et le désespoir d'égaler les modèles anciens suggère souvent des systêmes bizarres. Mais si mes écrits oratoires sont au-dessous de ma théorie, je peux bien me rendre au moins ce témoignage dans le fond de mon cœur, qu'en puisant les principes de l'éloquence dans la nature, ou dans les chefs-d'œuvres de nos plus grands maîtres, je n'ai été animé que par une forte passion pour la vérité, et par un desir très-vif de contribuer aux progrès de l'art.

PANÉGYRIQUE
DE SAINT LOUIS,
ROI DE FRANCE,

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE,

Le 25 août 1772,

En présence de l'Académie Française.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS.

Super solium sedebit ut confirmet et corroboret illud in judicio et justitiâ, amodò et usque in sempiternum.

Il sera assis sur le trône, et il possèdera son royaume pour le fortifier et l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. *Isaï.* 9.

QUOIQUE tous les princes semblent recevoir les mêmes hommages sur la terre, l'histoire met un immense intervalle entre les adulations que l'intérêt prodigue à la puissance, et le tribut de gloire que la reconnaissance décerne à la vertu. Lorsque la grandeur n'est fondée que sur de vains titres, elle ne brille qu'un instant, et les rois qui n'ont été que rois pendant leur vie ne sont rien après leur mort. Mais lorsqu'un souverain est vraiment digne du trône, lorsqu'il ne règne que pour la gloire de la religion et le bonheur de ses sujets, son nom consacré par l'amour devient plus cher et plus grand de génération en génération; et les bénédictions qu'il recueille d'âge en âge forment une espèce de culte universel qui lui assure la tendresse de tous les peuples et l'ad-

miration de tous les siècles, *Super solium, etc.*

Quel prince a mieux joui des avantages de la vraie grandeur, que celui dont l'église célèbre en ce jour la mémoire? Nous pouvons compter les années qui se sont écoulées depuis sa mort, par les hommages solennels que la religion et la patrie lui ont rendus. Assez courageux pour entreprendre de créer son siècle, saint Louis étendit par sa législation l'influence de son règne sur tous les siècles. Ce monarque religieux, dont chaque action rappelle un devoir de la royauté, réduisit la politique à l'équité la plus sévère; il abaissa devant la loi l'autorité de ses vassaux et la sienne propre; il eut une droiture généreuse et inflexible, un génie vaste et hardi, un caractère ferme et invariable. Il fut grand sur le trône par la justice, qui est la bienfaisance des rois, il se signala dans les armées par sa valeur, dans la victoire par sa modération, dans les fers par l'empire qu'il y conserva sur des barbares dont il était l'esclave. Après avoir assuré le bonheur de ses contemporains par ses vertus, saint Louis prépara le bonheur de sa postérité par ses lois; chaque siècle a reçu de lui de nouveaux bienfaits, et il a acquis des droits sur la reconnaissance de l'Europe entière.

Sans descendre dans les détails des actions

particulières de saint Louis, je m'attacherai sur-tout aux grandes idées de ce prince dans son gouvernement, je le peindrai au milieu des préjugés et des abus qu'il eut à combattre: et en racontant les merveilles de son règne, j'exposerai tout ce que peut la religion dans le cœur d'un monarque pour la félicité de son peuple. Je me souviendrai que saint Louis s'est sanctifié en roi; que l'Évangile lui imposait comme la plus indispensable de ses obligations, son exactitude à remplir les devoirs de la royauté; que toutes les vertus de ce prince fûrent consacrées par les motifs surnaturels de la foi; et, en terminant l'éloge d'un souverain dont la gloire appartient au christianisme, je m'écrierai avec confiance : Voilà les rois que forme la religion!

C'est le propre du génie dans tous les genres d'amener des révolutions : je m'arrête à ces changemens heureux que la France doit à saint Louis; et voici mon dessein. Je montrerai saint Louis créateur de son siècle, saint Louis bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi : *Super solium sedebit ut confirmet et corroboret illud in judicio et justitiâ*, AMODO *et usque in sempiternum.*

MESSIEURS, les ouvrages éloquens des ora-

teurs qui m'ont précédé dans cette chaire, et la présence des premiers écrivains de l'Europe me pénètrent du plus juste effroi; mais la supériorité de vos talens ranime mon courage abattu par le sentiment de ma faiblesse. Je sais que la médiocrité seule est sévère, et que le génie est indulgent comme la vertu. Implorons, *etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce qu'un roi? C'est l'oint du Seigneur, le bouclier du faible, le fléau du méchant, l'arbitre de l'opinion, la règle vivante des mœurs. C'est un homme dont les devoirs sont aussi étendus que sa puissance, qui répond à Dieu d'un peuple entier, et participe, par ses vertus, à tous les honneurs dus au génie; un homme qui se sanctifie par son propre bonheur, lorsqu'il rend ses sujets heureux; un homme dont les actions sont des exemples, les paroles des bienfaits, les regards même des récompenses; un homme qui n'est élevé au-dessus des autres que pour découvrir les malheureux de plus loin; c'est enfin une victime honorable de la félicité publique, à qui la providence a donné pour famille une nation, pour témoin l'univers, tous les siècles pour juges.

C'est d'après cet effrayant tableau des devoirs de la royauté que j'appelle avec confiance saint Louis un grand roi. Qu'était la France avant son règne? Un corps sans unité, sans harmonie, dont tous les membres tendaient mutuellement à se dissoudre; un état régi moins en royaume qu'en fief, sur lequel le prince n'exerçait qu'une autorité de juridiction. Les feudataires, toujours divisés entr'eux, pouvaient encore faire la guerre au roi, fondés sur le droit public des Germains leurs ancêtres, et sur le fameux traité de Mersen conclu sous Charles le Chauve. Le peuple était une armée, les magistrats des gladiateurs, les tribunaux des arênes, les guerriers [1] des

[1] On ne peut lire sans indignation l'histoire des guerres du treizième siècle. « Tous les matins dès l'au« rore, on disait la messe, où chacun assistait très-dé« votement. On prenait ensuite un léger repas, et après « avoir posté de tous côtés divers escadrons pour tenir « en respect les habitans de la ville qu'on assiégeait, « on détachait trois sortes de gens destinés chacuns « pour leurs fonctions, et munis des instrumens néces« saires; les uns avec la pioche démolissaient et ren« versaient les maisons, les autres avec le hoyau déra« cinaient les vignes; d'autres enfin avec la faux rui« naient le travail et l'espérance des laboureurs : la nuit « seule interrompait cet exercice qui recommençait le « lendemain avec le même ordre, ou plutôt avec la

brigands qui ne savaient que dévaster. Si nous jugeons des mœurs par les lois, je vois que saint Louis défend [1] de piller les biens, de massacrer les troupeaux, d'incendier les maisons, de brûler les récoltes, et que par ces étranges précautions son code accuse son siècle. Guerrière dans sa religion, la France avait institué des ordres religieux militaires, et depuis deux siècles les guerres même étaient sacrées; guerrière jusque dans ses plaisirs, elle aimait à conserver sous ses yeux, dans les jeux féroces des tournois, une image toujours présente des batailles. Tout était frontière, forteresse, tour, fossé, rempart, champ clos, sous ce gouvernement anarchique et barbare, dont l'histoire nous raconte une multitude d'exploits, sans nous présenter un véritable héros; où l'homme était devenu une propriété de l'homme, et qui offrait le spectacle des deux plus terribles fléaux qui puissent attaquer la monarchie, un roi sans pouvoir, et un peuple sans liberté.

A ces contradictions générales que la France

« même barbarie. Près de trois mois se passèrent à « donner cet étrange spectacle aux habitans de Tou- « louse. » *Guill. de Pod. cap.* 36.

[1] Neuvième ordonnance.

opposait à un législateur, la providence ajouta d'autres obstacles particuliers à saint Louis. Recommandé par son père à ce brave Montmorency [1] qui porta si glorieusement l'épée de connétable sous trois règnes, il se vit presqu'en naissant orphelin et roi. Blanche de Castille, [2] reine ambitieuse par tendresse pour son fils, et qui sut gouverner par la souplesse de son caractère, autant que par l'ascendant de

---

[1] Matthieu II de Montmorency, auquel Louis VIII recommanda saint Louis en mourant, se signala dans sa jeunesse à Bouvine par la prise de seize bannières, et au lieu de quatre alérions qu'il avait à ses armes, Philippe-Auguste voulut qu'il en mît seize.

[2] Blanche s'étant déclarée régente, les seigneurs ne voulurent pas assister au sacre de saint Louis, et la cérémonie se fit sans éclat. Les mécontens demandaient, selon l'ancien usage, l'élargissement des prisonniers d'état, la réparation des dommages qu'ils avaient soufferts sous les derniers règnes, et la restitution des biens usurpés par le Gouvernement sur les gentilshommes, et même sur les Anglais; ils étaient intéressés à se déclarer contre le roi qui, dans le systême du gouvernement féodal, était l'ennemi commun de tous les feudataires, c'est-à-dire, de tout le royaume. L'habile régente sut les appaiser par ses menaces ou par ses largesses; elle donna trois mille marcs d'argent au fameux du Bourg, ministre de Henri III, roi d'Angleterre, à condition qu'il empêcherait le monarque

ses charmes; Blanche de Castille éleva le jeune Louis dans les principes de la religion et dans les mœurs de la chevalerie, loin des flatteurs et dans la crainte de celui qui, selon la sublime expression du prophète, *fait de tous les rois de la terre un faisceau, et le jette dans l'abyme.*[1] Le roi d'Angleterre, devenu maître de nos plus belles provinces, enveloppant le domaine de la couronne par ses possessions, et se hâtant pour s'emparer du trône de conquérir l'Isle de France, qui restait presque seule à nos rois; nos grands barons, ses vassaux, s'unissant à lui, pressant avec instance l'élection d'un nouveau monarque, et offrant le sceptre à ce fameux Enguerrand de Coucy, d'autant plus redoutable, qu'issu du sang des

---

anglais de se joindre aux mécontens pour ravager la France. Cette princesse s'acquit une très-grande réputation, qu'elle conserve encore à juste titre; de même que les empereurs de Rome qui succédèrent à Auguste ajoutaient à leur nom celui de ce prince, par respect pour sa mémoire, toutes les veuves de nos rois voulaient être appelées *Reines Blanches.* Cette illustre régente mourut de chagrin d'avoir fait pendre deux malheureux croisés, qui publièrent les premiers que saint Louis avait été fait prisonnier à la Massoure.

[1] *Et super reges terræ qui sunt super terram, et congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum.* Is. cap. 24, v. 21 et 22.

rois, il était dévoré dès long-temps de la soif de régner. Un enfant roi, une régente en France, chose inouie jusqu'alors chez des peuples guerriers qui avaient exclu ce sexe du trône, un étranger principal ministre; [1] l'état bouleversé par une multitude de factions, et les princes du sang à la tête des rebelles : voilà les prémices du règne de saint Louis.

J'apperçois parmi les chefs des séditieux [2] le comte de Boulogne, oncle du roi, factieux sans objet, irréconciliable sans haine, et qui doit paraître grand si l'on prend les agitations d'un caractère inquiet pour les mouvemens d'une ame forte; le comte de Champagne, Thibault, poète chevalier, qui, punissant Louis des vertus de Blanche, lui suscitait tous les jours de nouveaux ennemis; le comte de Toulouse, ce fameux Raimond, qui, après avoir essuyé les calamités de la persécution, en exerça lui-même les fureurs, et souilla ses malheurs par ses cruautés; enfin le duc de Bretagne, Pierre de Dreux, toujours battu, jamais soumis, accoutumé à déclarer la guerre à ses voisins,

[1] Le cardinal Romain.

[2] Ils avaient fait le serment, au siége d'Avignon, sous Louis VIII, de désobéir au jeune souverain, et ils s'étaient ligués par une confédération publique, *contre tous hommes venus et à venir.*

comme s'il avait proposé un duel à son rival, et qui, satisfait de combattre, ne savait ni commander, ni obéir, ni vivre en paix, ni vaincre.

Louis, dans sa douzième année, en butte à tous ces grands vassaux et à la multitude de Bannerets qu'ils entraînaient dans leur révolte, tente vainement la voie des négociations pour les asservir, et il est forcé de dompter par ses armes des ennemis trop féroces pour céder à ses vertus; mais Dieu dit alors à ce jeune monarque ce qu'il annonçait autrefois à Israël par l'organe d'Isaïe : *Ne crains rien, je combattrai avec toi, ma droite sera ton appui, tu réduiras les collines et les montagnes en poudre, tu chercheras ces hommes qui s'élevaient contre toi, et tu ne les trouveras point, et tes ennemis seront devant toi comme s'ils n'avaient jamais été.* [1] Plein de confiance dans la protection du ciel et dans la justice de sa cause, Louis va

---

[1] *Et tu Israël serve meus, ... ne timeas quia ego tecum sum..... Et suscepit te dextera justi mei...... Triturabis montes et comminues; et colles quasi pulverem pones...... Quæres eos et non invenies, viros rebelles tuos : erunt quasi non sint et veluti consumptio homines bellantès adversum te.* Isa. cap. 41, v. 8, 10, 11, 12, 15.

s'affranchir par des victoires, ou s'ensevelir avec honneur sous les débris du trône. Au milieu d'un rigoureux hiver, il emporte d'assaut les plus fortes places, il s'empare de Bellesme. Plus grand à Taillebourg que Philippe-Auguste à Bouvine, il triomphe des forces réunies du roi d'Angleterre, du comte de la Marche, des rebelles de Poitou; mais sa véritable gloire ne commence qu'après leur défaite : il pardonne à ses ennemis, si toutefois l'on peut donner un nom si modéré à des traîtres qui combattaient Louis avec le poison [1] et les assassinats. Après s'être signalé par de nouveaux prodiges de valeur sur les bords de la Charente, il rentre dans sa capitale à l'âge de quinze ans, également célèbre par ses exploits et sa clémence. La rebellion est étouffée, le trône est affermi, la France respire, et l'humanité, qui déjà voit un héros, attend un roi.

Si je louais un de ces princes guerriers si communs parmi les souverains, je m'arrêterais à ces triomphes militaires, à ces grandes

---

[1] La comtesse de la Marche prépara de ses propres mains un poison dont elle avait le secret, et chargea plusieurs scélérats de le répandre sur les viandes dans les cuisines du roi; on les arrêta, et ils furent pendus.

obsèques des nations, décorées du nom de combats ; mais qu'est-ce qu'une bataille gagnée dans la vie d'un roi ? Un jour de succès et de deuil, où un immense tombeau est couvert de trophées. C'est aux rois législateurs à policer les nations lorsqu'elles ont été plongées dans la barbarie par des victoires.

Rapprochez à présent dans vos esprits, Messieurs, ce double tableau du gouvernement français, et de la crise violente qui agitait l'état au moment où saint Louis montait sur le trône. Voilà le point d'où il part, seul et sans autre ressource que son génie, pour faire une révolution dans son siècle. Comment s'élèvera-t-il au-dessus des préjugés de sa nation ? Il faut éclairer le peuple, le civiliser, le soumettre ; former des généraux, ou plutôt établir une discipline militaire ; instituer des magistrats, c'est peu, créer des lois, des tribunaux ; disons plus, transformer en sujets, et même en soldats cette multitude innombrable de brigands indomptés. Si saint Louis voyait languir sa nation dans les ténèbres de la barbarie, et le jour de la raison luire hors de ses états sur des peuples plus fortunés, il irait chercher les découvertes utiles, et apprendre à être roi ; mais la nuit est générale, les temps prédits par le prophète sont arrivés. *Tous les*

souverains se sont endormis dans leur gloire.[1] Eh quelle gloire! non seulement les principes du gouvernement sont ignorés; non seulement il n'existe entre les peuples aucune communication de lumières; mais les esprits, abrutis, et comme déchus de la faculté de penser, semblent réduits à l'instinct, et il n'y a pas même encore une seule langue formée dans l'Europe entière.

Le sentiment profond de l'amour de l'humanité embrase Louis; il ne laissera point succomber son courage à la vue des difficultés qui l'environnent. Par-tout où il jette un regard il découvre des abus; le désordre est universel, et le sanctuaire même est profané par l'ignorance et la dissolution. Louis force d'abord le clergé de se réformer par la discipline sévère des anciens canons; mais, tandis que tout lui demande ou une création absolue ou de prompts changemens, la foi seule n'a pas besoin d'être épurée. C'est en effet l'un des plus beaux priviléges de la religion chrétienne de n'avoir point connu ces progrès lents, ces variations fréquentes qu'ont subies tous les ouvrages humains, et d'avoir atteint sans effort

---

[1] *Omnes reges gentium, universi dormierunt in gloriâ.* Isa. cap. 14, v. 18.

dès son berceau la perfection qu'elle offre encore aujourd'hui à l'admiration de l'univers. Au milieu de cette disette générale de principes et de secours, les leçons de la politique auraient égaré Louis; la religion alluma devant lui son flambeau, et il trouva dans les livres saints les premiers germes des grandes vérités qui fondent les devoirs des rois. Eh! où les souverains pourraient-ils puiser des connaissances véritablement utiles, si ce n'est dans ces livres sacrés, que les lois des Hébreux ordonnaient aux rois d'écrire de leur propre main pour les méditer ensuite tous les jours de leur vie?[1] Je me borne à un seul exemple, Messieurs: lorsque Dieu choisit Jacob pour être le chef de son peuple, il lui ôta son nom, et lui donna d'avance le nom de la nation sur laquelle ses descendans devaient régner, pour lui apprendre qu'il ne devait plus exister pour lui-même, mais se sacrifier au bonheur des Israélites dont il devenait le souverain. Autrefois tu t'appelais Jacob, désormais tu ne porteras plus

---

[1] *Postquam sederit in solio regni sui describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar à sacerdotibus leviticæ tribus, et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ.* Deuter. cap. 17, v. 18 et 19.

que le nom d'Israël : *Ultrà non vocaberis, Jacob, sed Israël erit nomen tuum.* [1]

Fidèle à cette alliance solennelle qu'il a contractée avec sa patrie en montant sur le trône, Louis sait que les peuples ne se sont donné un roi que pour avoir un père; il se dévoue aux pénibles fonctions de la souveraineté. Ses victoires lui ont acquis un nouvel ascendant sur cette noblesse guerrière qui ne sait plus refuser sa confiance à un héros, et le flambeau des discordes civiles s'éteint pour ne plus se rallumer. A peine notre saint monarque jouit-il de ce calme heureux, qu'il commence à policer par l'exemple de ses vertus une nation qui ne savait admirer dans ses rois que des exploits militaires, et qui n'exigeait plus rien de Louis depuis qu'il avait gagné des batailles. O Français ! que votre admiration se réveille : voici un nouveau genre d'héroïsme, l'héroïsme de la justice. Le comte de Dammartin n'a pour titre de son fief qu'un diplome dont le sceau a été effacé par le temps; le conseil du monarque l'invite vainement à une confiscation juridique : Louis est juste, les droits de la propriété sont respectés. Séduit par son ambition, un pontife ose offrir l'inves-

[1] Gen. cap. 35, v. 10.

titure de l'Empire au duc d'Anjou; [1] mais Louis rejettera ce présent comme un outrage, et il répondra qu'*il est assez glorieux pour ce prince d'être le frère d'un roi de France.* Qu'un sujet obscur voie ses biens envahis par un autre frère du monarque, et qu'il cherche vainement parmi ses concitoyens un homme assez courageux pour défendre ses droits; Louis va faire rougir sa nation de l'avoir méconnu, par une crainte injurieuse à sa gloire; il prononce lui-même la condamnation du premier prince du sang qui succombe sous le crédit d'un laboureur.

Quand je dis que saint Louis fut juste, je ne

---

[1] Ce duc d'Anjou dépouilla du royaume de Naples le jeune Conradin, fils de Mainfroy, et héritier de la maison de Souabe; après avoir fait prisonnier ce jeune prince à la bataille de Bénévent, où Mainfroy fut tué, le duc consulta le pape Clément IV sur le sort de Conradin; pour toute réponse, le souverain pontife lui envoya une médaille d'or, où l'on voyait d'un côté ces mots : *La mort de Conradin est la vie de Charles;* et de l'autre, *la vie de Conradin est la mort de Charles.* Muni de cette décision, le barbare duc d'Anjou fit faire le procès de Conradin, et ses vils complices, qu'il donna pour juges à ce prince, le condamnèrent à avoir la tête tranchée. En montant à l'échafaud, Conradin jeta son gant dans la place, et dit qu'il cédait son droit à celui qui le ramasserait.

parle point, Messieurs, de cette justice lente et cruelle, qui consume par ses délais l'infortuné qui l'invoque; de cette justice indolente qui craint d'approfondir ses devoirs, et s'enveloppe de l'ignorance pour se garantir du remords; de cette justice inexorable qui compte toujours avec les malheureux, consulte la loi qui ne parle qu'au citoyen, et n'écoute jamais le sentiment, le véritable législateur de l'homme vertueux. Animé par l'esprit du christianisme, saint Louis fut juste avec courage. Ce prince religieux ne veut point participer aux usurpations de ses ancêtres; il examine ses droits au tribunal de sa conscience avec autant de sévérité que ses propres actions. Persuadé que toute la politique d'un roi de France doit être dans son cœur; que les souverains doivent porter comme les autres hommes, et plus que les autres hommes, le joug salutaire de l'Évangile, il fut chrétien en roi, et il apprit à son siècle qu'on ne pouvait pas choisir auprès de lui un arbitre plus impartial que lui-même. Lorsque le roi d'Angleterre a voulu soutenir ses prétentions par ses armées, Louis a opposé la force à la force; mais après l'avoir défait, il pèse ses droits dans la balance de la justice, et il cède cinq provinces à ce même monarque anglais, qui n'avait pu lui enlever une seule

de ses places. Ne nous arrêtons pas, Messieurs, au spectacle si intéressant pour la vertu, d'un roi victorieux, qui restitue volontairement des états conquis, mais confondons pour toujours ces politiques insensés qui osent faire un crime à Louis d'avoir été juste. *Je conquerrai la paix*, disait énergiquement ce grand homme, *je conquerrai la paix*; [1] et cinquante années de paix entre la France et l'Angleterre furent en effet le prix de ce sacrifice inattendu.

Le moment du législateur approche. C'est désormais par ses lois que saint Louis veut régénérer sa nation; il conçoit que, privés du secours de la législation, les peuples sont nécessairement malheureux sous des rois sans génie; au lieu qu'avec la ressource d'un code, les empires ne demandent plus au ciel que des maîtres vigilans. Déjà il parcourt ses provinces où l'histoire le suit encore à la trace de ses bienfaits, [2] comme les Juifs marquaient

---

[1] « Je pense, fait-il, qu'en ce faisant je ferai moult « bonne œuvre : car en premier lieu je conquerrai la « paix, et en après je le ferai mon homme de foi. » *Joinville*.

[2] Saint Louis fit un très-grand nombre de fondations qui subsistent encore à Paris, la Sainte-Chapelle, les

autrefois le passage des patriarches dans la Palestine, par les autels qu'ils y avaient élevés. Il voit de près les abus du pouvoir, les malheurs de l'innocence, et, le dirai-je? les crimes des lois. Ce nouvel Esdras, qu'on avait vu à Royaumont, courbé sous le poids des pierres qu'il portait pour ériger un temple au Seigneur, visite les cabanes, *juge les pauvres dans l'équité,* [1] *dissipe le mal d'un coup d'œil,* [2] *et son souffle extermine les méchans,* [3] semblable à l'Être Suprême qui, étant la sainteté par essence, dit le prophète, se sanctifie encore, du moins à nos yeux, par la justice, *Deus sanctus sanctificabitur in justitiâ.* [4] Supérieur à toutes les passions, accessible et humain, sans pompe, sans gardes sous le chêne

---

quatre ordres mendians, l'église de Sainte-Croix, les Chartreux, les Blancs-Manteaux, les Filles-Dieu, l'hôpital des Quinze-Vingts, l'Hôtel-Dieu; dans le diocèse de Beauvais, l'abbaye de Royaumont; à Rouen, l'abbaye de Saint-Matthieu; les Hôtels-Dieu de Compiègne, de Pontoise, de Vernon, etc. etc. etc.

[1] *Judicabit in justitiâ pauperes.* Isa. cap. 11, v. 4.

[2] *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo.* Proverb. c. 20, v. 8.

[3] *Et spiritu labiorum ejus interficiet impium.* Isa. cap. 11, v. 4.

[4] Isa. cap. 5, v. 16.

de Vincennes, [1] où il vient juger les différens de ses sujets, il réunit à ses côtés, sur cet humble gazon, de Nesles, Sargines, Pierre de Fontaine, le comte de Soissons, Brienne, et Joinville. Pleins de confiance et d'admiration, les laboureurs, accourus des extrémités de la France aux pieds du trône, n'y voient plus qu'un tribunal, où sans délais, sans intermédiaires, leur roi les interroge, les écoute, et les renvoie dans les campagnes, également attendris de la bonté du monarque, et satisfaits de l'intégrité du juge.

Mais Louis n'est encore qu'un magistrat,

---

[1] « Saint Louis, dit Pasquier, *Recherches de la France*, liv. 2, pag. 43, rendait loyalement la justice « sous un gros chêne à Vincennes, et dans le jardin de « Paris, qui est, à bien dire, un acte digne de roi, et « symbolisant grandement avec celui de l'empereur « Auguste, ou de l'empereur Adrien, lesquels non « seulement rendaient droit aux parties, séans en leur « tribunal, mais aussi le plus de temps pendant leur « repas, quelquefois couchés dedans leurs litières, telles « fois couchés en leur lit, tant ils avaient peur que jus- « tice ne fût administrée à leurs sujets. » Je m'étais d'abord proposé de faire un extrait des morceaux les plus piquans de Joinville, historien d'autant plus parfait qu'il n'a jamais le ton d'un auteur; mais je me suis apperçu que j'aurais été obligé de copier tout son ouvrage.

et c'est trop peu sans doute pour un souverain. Ces fonctions honorables de la magistrature qui, dans un siècle éclairé, énerveraient peut-être le génie d'un législateur en l'accoutumant à se borner aux détails, ou à s'exagérer les obstacles, étaient alors le prélude nécessaire du grand art de réduire la justice en principes, et de donner des lois à un peuple barbare. Eh! à quelle hauteur ne doit pas s'élever saint Louis, pour exercer un si auguste ministère? Croire qu'il est dangereux de vouloir tout ce qu'on peut, et restreindre son autorité pour l'affermir; faire respecter les lois comme le bouclier commun du souverain et du sujet; ne commander aux hommes, à l'exemple de l'Être Suprême, que ce qui tend à leur propre bonheur; se préserver des erreurs d'une ignorance présomptueuse, des écarts d'un amour aveugle du bien et de cette prévention qui persécute la vérité, par l'amour même de la vérité; connaître l'influence réciproque des idées et de la morale; miner sourdement les opinions dangereuses; appuyer la majesté des lois sur la sévérité des mœurs, et faire d'un code le manuel du citoyen, où tous les jugemens soient prononcés d'avance par le texte même de la loi, tels sont les devoirs de ces hommes extraordinaires destinés

par la providence à fixer la législation des empires; et tels sont les caractères divers sous lesquels l'histoire nous présente saint Louis législateur de la France.

Quand je donne à saint Louis le titre auguste de législateur, je prends ce mot, Messieurs, dans son acception la plus rigoureuse. Le code [1] de ce prince est son ouvrage, et ses lois portent d'autant mieux l'empreinte de son

---

[1] On peut regarder les établissemens de saint Louis comme un ancien code du droit français. M. Ducange donna la première édition de ces établissemens à la suite de son Histoire de Joinville en 1658, et Laurière a très-bien démontré leur authenticité dans sa préface des Ordonnances, tome premier. Les lecteurs ordinaires étudient l'histoire dans les historiens; ils ne savent que des faits, c'est-à-dire, l'histoire des caprices du sort; mais quand on veut apprécier nos rois, il faut consulter le Recueil de nos Ordonnances; c'est là qu'on apprend à connaître leurs vues, leur génie, le bien qu'ils ont fait à la nation; c'est là qu'on voit réduit à un petit nombre de pages tel prince dont l'histoire remplit ailleurs plusieurs volumes. Jetez un coup d'œil sur cette collection, et vous verrez que le premier tome vous conduit jusqu'à Charles le Bel : ce petit espace a suffi pour renfermer toute la législation de la France pendant neuf siècles de monarchie. Ah! quelle législation! les lois de saint Louis occupent la plus grande partie de ce volume.

ame, qu'il n'eut pour les créer ni les ressources d'un conseil, ni les lumières d'un ministre. Il s'approprie d'abord le droit écrit des Romains, en le modifiant par ses ordonnances, et son exemple est bientôt imité dans toute l'Europe; il ramasse les débris des lois épars dans les coutumes, et il évite, en réformant les abus, cette précipitation brusque qui change le mal sans le détruire. Louis jette un coup d'œil sur notre législation: qu'y apperçoit-il? tous les excès de la licence consacrés par la sanction des lois. Nos pères avaient choisi pour juges la force, le hasard, et même les élémens; ces preux chevaliers ne croyaient pas que le ciel pût permettre la mort d'un homme juste dans un champ clos; comme si le spectacle de la société ne leur eût pas montré tous les jours le crime heureux et l'innocence opprimée; comme s'ils avaient pu ignorer que Dieu, trouvant la vie du méchant trop courte, dédaigne de le punir sur la terre, et attend pour rétablir l'ordre, l'inévitable éternité.

On citait en duel les enfans, les vieillards, les malades, les témoins, les juges; et on osait appeler ces horribles combats, *les jugemens de Dieu*. A la loi, s'écrie Louis avec le prophète, à la loi et au témoignage, *ad legem*

magis et ad testimonium, [1] et le glaive de la justice brille bientôt à la place du fer des meurtriers. Le duel aboli, Louis attaque d'autres brigands qui ravageaient ses états par des concussions. L'usure avait rendu plus féconds que la terre même, de stériles métaux condamnés par le créateur à ne pouvoir jamais se reproduire ; Louis prémunit l'indigence contre cet appât trompeur, que l'on peut comparer à ces sources perfides, vers lesquelles le voyageur altéré se précipite quand il est consumé par les ardeurs du soleil, et qui n'étanchent sa soif qu'en lui donnant la mort.

Eh quoi ! dans une monarchie qui compte déjà une longue suite de rois, les lois n'ont encore ni sanctuaires ni ministres ? Louis conçoit que la législation sans tribunaux n'est pas plus puissante que la vérité sans défenseurs ; les temples de la justice s'élèvent, et la magistrature, sacerdoce civil institué par Louis, y prononce des oracles révérés. Les capitulaires et les ordonnances, qu'on abandonnait auparavant dans les archives du souverain, seront désormais conservées dans ces nouvelles cours ; Louis veut que sa nation devienne dépositaire de ses propres lois ; que les coupables

[1] Isa. cap. 8, v. 20.

accoutumés à se défendre par des récriminations ne bravent plus leurs accusateurs par des calomnies. O peuples ! il est, il est enfin des tribunaux ! Louis y établit un dénonciateur public, [1] qui poursuit le crime au nom du prince, surveille les citoyens, les magistrats, les jugemens, et est à la fois l'homme du peuple, du souverain et de la loi.

C'est la justice de Dieu, dit Louis à cette magistrature naissante, comme autrefois le saint roi Josaphat aux juges d'Israël, *c'est la justice de Dieu, et non pas la mienne, que vous allez exercer dans les villes de Juda; craignez le Seigneur, ne soyez séduits ni par les dignités, ni par les présens qui corrompirent Joël, Abia et Bersabée.* [2] C'en est fait, le lien sacré du serment enchaîne au devoir ces prêtres de la loi ; il ne leur est permis ni d'acquérir des domaines dans leur ressort, ni de recevoir des pré-

---

[1] Les procureurs généraux.

[2] *Josaphat constituit judices terræ in cunctis civitatibus Juda munitis per singula loca, et præcipiens judicibus : Videte, ait, quid faciatis : non enim hominis exercetis judicium sed Domini, et quodcumque judicaveritis in vos redundabit. Sit timor Domini vobiscum. Non est apud Dominum iniquitas, nec personarum acceptio, nec cupido munerum.* 2 Paralip. cap. 19, v. 5, 6 et 7.

sens, qui, selon la sublime expression du sage, *arrachent* [1] *l'ame de celui qui les accepte.* [2] Non, ils ne dépouilleront plus les citoyens par des sentences clandestines; Louis leur a défendu d'exiger des amendes qui n'auraient pas été publiquement prononcées. Egalement éloigné de tout excès dans sa jurisprudence criminelle, notre saint législateur ne connut ni cette sévérité barbare qui outrage l'humanité pour punir le crime, ni cette pitié, plus barbare encore, qui perd un état pour sauver un coupable; mais, dans l'égalité des preuves, le code de saint Louis prononce la grace de l'accusé, et nous y trouvons cette maxime sublime, dont on n'a jamais recherché l'auteur, parce qu'elle semble appartenir au sentiment éclairé par la raison: qu'*il vaut mieux pardonner à un coupable, que de s'exposer à punir un innocent.* [3]

Parlerai-je du commerce, qui doit sa naissance, ses lois, ses progrès, sa conservation, aux réglemens de saint Louis? Les prévôts fermiers avaient vendu la liberté qui en est

---

[1] Sacy traduit, *ravissent.*

[2] *Qui dat munera, animam aufert accipientium.* Proverb. cap. 22, v. 10.

[3] VIIe Ordonnance.

l'ame ; Louis se hâta de la lui rendre, et notre législation moderne n'a rien pu ajouter à ses statuts pour le corps des marchands. Voyez ce monarque, supérieur à son siècle, décréditer le luxe par son exemple, et confirmer ses lois somptuaires par la simplicité de ses vêtemens ; défendre l'aliénation des biens nobles pour prévenir la cupidité des traitans, qui s'emparent toujours du crédit du prince, et le lui vendent ensuite chèrement à lui-même ; soumettre la liberté de l'exportation des grains à un conseil de laboureurs qu'il assemble dans chaque province ; rendre les chemins sûrs et commodes ; envoyer des commissaires pour assurer la navigation des rivières ; créer une marine, et équiper une flotte capable de transporter en Afrique soixante mille hommes, animer l'industrie ; établir dans chaque ville une police exacte ; publier de sages réglemens sur les monnaies ; faire de l'agriculture la base du commerce ; diminuer sans cesse les impôts, et cependant doubler chaque année ses revenus, c'est-à-dire ceux de l'état. Déjà sa réputation concourt avec ses talens et ses vertus pour policer son siècle. Les nations voisines, lasses de discuter leurs droits par la voie des armes, source intarissable de nouvelles guerres, implorent les décisions de ce roi ma-

gistrat, et il prononce entre les d'Avesnes et les Dampierre, entre les comtes de Châlons et de Bourgogne, entre le roi de Navarre et le duc de Bretagne, entre les comtes de Bar et de Luxembourg, entre Henri III et les barons d'Angleterre, entre Grégoire et Frédéric. Quand Louis monta sur le trône, il ne gouvernait pas paisiblement une seule province, et voilà qu'il règne à présent sur l'Europe entière.

Il est une autre gloire que saint Louis partage avec tous les grands rois : il protégea les lettres; il fit plus, Messieurs, il eut le mérite de les aimer et de les cultiver; et si l'esprit humain eût suivi les progrès de son génie, le règne de Louis serait aujourd'hui l'époque de la renaissance des lettres; mais du moins il prépara cette heureuse révolution; il comprit que l'ignorance était l'ennemie la plus formidable du christianisme, il fut le restaurateur de l'Université de Paris, il eut pour amis et pour convives les plus éclairés de ses contemporains, Robert Sorbon, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure; il les honora, parce qu'il savait que la considération est le seul prix digne des talens : en effet, elle vient du cœur, et elle flatte d'autant plus de la part des souverains, que l'estime n'est pas un don, mais un

hommage. Cette capitale présente encore à l'admiration de l'Europe des monumens des arts, [1] qui ont illustré le règne de saint Louis. Les manuscrits les plus précieux de Rome et d'Athènes furent recueillis par ses soins dans sa bibliothèque de la Sainte-Chapelle. Souvent le souverain se réfugiait dans cet asile, je ne dirai pas pour se consoler de la royauté, puisqu'il jouissait du spectacle d'un peuple heureux, mais pour honorer le goût des lettres, qui, dans ces temps reculés, avait encore besoin d'être ennobli par l'exemple d'un roi; il y expliquait lui-même les difficultés qu'on lui proposait, et il devenait l'oracle des savans, après avoir été l'arbitre des souverains.

Ainsi, Messieurs, lorsque la providence veut renouveler la face des empires, elle n'a pas besoin d'agir sur chaque individu : elle fait naître sur le trône un monarque doué des heureux dons de la vertu et du génie; le prince donne une impulsion générale, et entraîne sa nation. Vous avez admiré saint Louis créateur de son siècle; je vais le rapprocher de nous, et exposer tous les droits que son règne lui donne sur la reconnaissance de sa postérité.

---

[1] La Sainte-Chapelle.

SECONDE PARTIE.

Pour mieux découvrir l'influence du gouvernement de saint Louis sur les siècles qui l'ont suivi, effacez son règne de nos annales : quelle confusion ! quel désordre ! quelle barbarie ! Parcourez notre histoire depuis Clovis ; en suivant les désastres dont elle est semée, vous errez de précipices en précipices, vous rencontrez des monarques assoupis dans la mollesse, qui sont rois sans régner, dominés par des maires hautains qui règnent sans être rois, et en prennent enfin le titre, las de l'abandonner à ces fantômes de souverains. Le génie de Charlemagne attire votre admiration pendant quelques instans ; mais la postérité de ce grand homme laisse écrouler l'édifice de sa législation, et vous retombez avec ses successeurs dans le même chaos d'où son règne vous avait tirés. Tandis que les premiers rois de la troisième race sommeillent dans l'indolence, ou bouleversent tout, et s'égarent dans le labyrinthe de leurs propres erreurs, vous traversez plusieurs siècles de barbarie ; vous appercevez un crépuscule faible encore sous Philippe-Auguste : enfin, saint Louis règne. Sans le gouvernement de ce prince la nuit se prolongeait jusqu'à Charles V; mais déjà

le jour luit, et le spectacle d'un grand roi sur le trône soulage vos regards fatigués par l'aspect de tant de déserts arides.

Depuis que les rois ont pour guides des sages qui ont réduit en principes l'art de régner, ce ne sont plus les souverains qui créent leur siècle, leur siècle les forme eux-mêmes; mais avant la naissance de ces génies extraordinaires, qui ont imprimé dans chaque état un mouvement universel et durable aux ressorts politiques, les princes qui, avec des vertus éminentes, ont manqué de lumières, ne sont distingués des mauvais rois dans l'histoire, que par des vœux impuissans ou des larmes stériles. Ils auraient pu entreprendre de grandes choses, si la providence leur eût donné des modèles, et cependant ils sont descendus dans la tombe sans laisser aucun vestige de leur passage sur la terre. Quel présent inestimable Dieu accorde à un empire la première fois qu'il lui donne un grand homme pour souverain! Ce monarque est d'autant mieux alors l'image de l'Être Suprême, que de rien il a tout fait, et que ses ouvrages, concertés avec sagesse, se soutiennent ensuite, et se perpétuent d'eux-mêmes.

L'histoire de saint Louis nous présente cette heureuse révolution dans notre patrie. Tel de

ses descendans est célèbre dans nos fastes, qui serait mort obscur sur le trône même, s'il eût régné avant lui; et tel de ses prédécesseurs reste ignoré, qui serait placé parmi les bienfaiteurs de la nation s'il eût porté le sceptre après saint Louis. Eh! remarquez d'abord une preuve bien simple et bien éloquente de la sagesse de son gouvernement; la population augmentée sous son règne de plusieurs millions de Français [1] malgré la continuité des guerres, comme autrefois la tribu des Israélites, sous les successeurs de David, [2] répara d'avance les brèches que lui firent les règnes suivans. L'espèce humaine qui se dessèche et dépérit sous les tyrans, s'accroît toujours sous l'empire des bons rois; et, pour prononcer sur la gloire des souverains, il suffirait peut-être de faire le dénombrement de leur peuple au moment de leur mort.

Pour fruit de ses vertus et de ses lois, saint Louis laisse à ses successeurs, outre les richesses d'une population florissante, les avantages

[1] *Finalement,* dit Joinville, *le royaume se multiplia tellement par la bonne droiture qu'on y voyait régner, que le domaine, censive, rente et revenu du roi croissaient tous les ans de moitié.*

[2] *Juda et Israël innumerabiles sicut arena maris in multitudine.* 3 Reg. c. 4, v. 20.

d'une paix durable. Le contraste si extraordinaire que nous présente l'histoire de Philippe le Hardi, son fils, du règne le plus paisible sous le plus belliqueux des rois, ne nous rappelle-t-il pas un bienfait de Louis? Le peuple, opprimé dans les siècles précédens par une multitude de lois disparates, reconnaît après sa mort dans le souverain le maître commun de la nation, le gouvernement devient un; et, après ces longs orages qui couvraient l'horizon de l'empire français, les vassaux ne sont plus que des sujets soumis, et les voisins de la France des alliés fidèles. Les délits privilégiés attribués aux baillis royaux, et sur-tout les appels des justices seigneuriales aux tribunaux du roi, suffisent à Louis pour dépouiller insensiblement les grands barons du droit de législation qu'ils avaient usurpé : puisque le véritable et même le seul législateur d'un état est celui qui prononce en dernier ressort. Ses ordonnances sur les fiefs, sur les apanages et sur les monnaies, préparent en silence aux siècles à venir la révolution que consommeront bientôt les anoblissemens, les affranchissemens, et les communes, [1] je veux dire l'abolition de la féodalité.

[1] Elles furent établies par Louis le Gros, et contribuèrent beaucoup à l'extinction du gouvernement féo-

Avec quelle sagesse Louis éloigne au moins de sa postérité ce gouvernement insensé, disons mieux, ce fléau dont il ne peut garantir ses contemporains! L'un des vices les plus frappans de la législation féodale, c'était l'impossibilité d'empêcher l'agrandissement des vassaux, qui en abusaient ensuite pour faire une guerre plus redoutable au souverain; Louis attaque cet abus dans sa source, avec tous les ménagemens que la prudence doit à l'opinion, et la puissance aux coutumes; il n'eût fait que de vains efforts pour arracher de ses états ce chêne antique et révéré, il l'abattit en creusant autour du tronc pour couper ses racines. Les autres rois guerriers attaquaient les feudataires; Louis législateur attaque la féodalité elle-même; il fait dépendre du consentement du souverain la validité des mariages: devenus maîtres des alliances, ses successeurs empêcheront l'union de deux familles, dont une seule aurait suffi pour balancer l'autorité royale; et le temps seul va démolir cet édifice, ébranlé par Louis dans ses fondemens.

dal sous les règnes qui précédèrent et suivirent saint Louis. Les premières lettres d'anoblissement furent accordées par Philippe le Hardi à Raoul l'Orfèvre, et l'affranchissement général des serfs fut l'ouvrage de Louis X.

C'est ainsi, Messieurs, que le génie crée des lois. La prévoyance, qui détrompe l'homme des illusions du présent, en lui découvrant les profondeurs de l'avenir, est l'une des plus grandes qualités d'un souverain; aussi voyons-nous dans l'Histoire sainte que lorsque Saül eut été choisi par Samuel pour être roi, Dieu le fit en même temps et monarque et prophète. [1]

C'est le privilége d'un petit nombre de sages d'appercevoir dans le lointain l'éclat et les heureuses influences du génie, malgré les nuages dont la prévention et l'envie l'enveloppent au moment de sa naissance; ils ressemblent à ces voyageurs placés sur des hauteurs au moment du lever du soleil, et qui voient luire au loin ses rayons sur le sommet des montagnes occidentales, avant que l'astre étincelle du côté de l'Orient. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux atteste que les contemporains des grands hommes non seulement ne profitent jamais de leurs travaux, mais leur refusent surtout la gloire qui leur appartient, et lèguent

---

[1] Samuel dit à Saül : *Insiliet in te spiritus Domini, et prophetabis cum eis, et mutaberis in virum alium.* Reg. 1, cap. 10, v. 6.

cette dette à la postérité, toujours chargée de réparer ces éclatantes injustices : d'ailleurs ne sait-on pas qu'il faut l'intervalle de plusieurs générations pour développer les semences du génie, et mûrir la reconnaissance des peuples? Saint Louis fut trop grand pour ne pas subir cette destinée : plus on avance dans les âges suivans, plus on remarque ses bienfaits. Ses barons résistèrent d'abord à tous ses réglemens; eh! des innovations salutaires pouvaient-elles ne pas révolter cette foule de tyrans subalternes dont elles gênaient l'indépendance, ou plutôt ces hommes personnels qui détestaient tous les changemens utiles dont ils n'étaient pas les auteurs? Tel est, ô mon Dieu! le cœur humain depuis sa chûte : le péché l'a tellement dégradé, que l'amour du bien n'aurait presque plus de prise sur lui sans sa vanité. Saint Louis, roi d'une vaste monarchie, mais resserré par les usurpations des feudataires, ne gouvernait en effet qu'un petit état; ses lois, limitées d'abord à ses domaines, se sont étendues dans toute la France, lorsque nos frontières ont été reculées, ou par des successions, ou par des traités, ou par des alliances, ou par des conquêtes; et renfermé sous son règne dans une enceinte trop étroite, ce faible ruisseau est devenu un

fleuve majestueux à une grande distance de sa source.

Ce n'est en effet que depuis sa mort et loin de son siècle que saint Louis, qui n'était pendant sa vie qu'un sage sur le trône, est devenu le véritable législateur de la France; je ne dis pas assez, son code même a multiplié nos conquêtes: et de même qu'autrefois les Amorrhéens, les Hévéens et les Jébuséens, frappés de la réputation de Salomon, se reconnurent volontairement tributaires de ce prince, [1] la sagesse des lois de notre saint monarque a incorporé au royaume des provinces entières, qui, après avoir gémi trop long-temps sous le joug de l'oppression ou dans les horreurs de l'anarchie, sont venues d'elles-mêmes, dans les siècles suivans, se soumettre au gouvernement français, et supplier à genoux nos souverains de se déclarer leurs maîtres : ne demandant pour prix de leur obéissance, disaient les députés de la Guienne, de l'Aunis et de la Saintonge, que *les bonnes coutumes de saint Louis.* [2] Chaque serf lut-

---

[1] *Universum populum qui remanserat de Amorrhœis, et Hethœis, et Pherezœis, et Hevœis, et Jebusœis, qui non sunt de filiis Israël.... fecit Salomon tributarios usque in diem hunc.* 3 Reg. cap. 9, v. 20 et 21.

[2] Voyez Le Laboureur, Le Gendre, Velly, Choisy.

tant en silence dans l'intérieur de la France contre les exactions féodales, il s'est fait un effort général vers la monarchie, qu'on a regardée comme le refuge du bonheur, et même de la liberté. Peu à peu l'exercice du droit de suzeraineté, plus précieux encore aux sujets qu'au souverain, depuis le règne de saint Louis, a rendu la couronne de nos rois le plus beau diadême de l'univers, parce que le prince et l'état ont toujours eu un intérêt commun, soit qu'il ait fallu proscrire la servitude pour anéantir l'autorité des grands, soit qu'il ait fallu punir la félonie pour venger les droits du peuple.

Ce n'est donc pas, Messieurs, dans l'histoire de ses guerres, c'est dans le code de saint Louis que la France doit chercher les véritables causes de sa propre grandeur; c'est là surtout qu'elle doit découvrir les principes de cet heureux changement que nous observons dans les mœurs nationales, dès le treizième siècle. Par ses lois contre le blasphême, et sur-tout par ses exemples de piété, saint Louis consacra le respect dû à la religion. Le christianisme, qui a eu la gloire de réclamer avant la raison même, en faveur des serfs, la liberté qui est la vie civile de l'homme, comme la vertu est sa vie morale; le chris-

tianisme qui, en déclarant par la bouche de ses pontifes dans le concile de Latran [1] ne vouloir point d'esclaves dans son sein; a enfin aboli l'esclavage en Europe, le christianisme était nécessaire à Louis pour policer un peuple en faveur duquel on aurait pu répéter cette énergique prière de David : Seigneur, faites naître un législateur parmi ces barbares, afin que les nations les mettent au rang des hommes : *Constitue, Domine, legislatorem super eos; ut sciant gentes quoniam homines sunt.* [2] Non, il n'appartenait qu'au christianisme d'opérer une si étonnante révolution. L'amour-propre peut déterminer aux plus généreux sacrifices; cependant le plus sublime effort de la vertu n'est pas d'être vertueux avec danger, mais sans témoins : c'est le devoir du chrétien, c'est aussi son privilége. Saint Louis avait besoin d'accréditer cette morale pour adoucir et former les mœurs dans un gouvernement dénué de principes, et il servait utilement ses successeurs en cimentant

[1] En 1077, le pape Alexandre III déclara, dans le troisième concile de Latran, que les chrétiens devaient être exempts de servitude. Voyez le Recueil des Conciles des pères Labbe et Cossard, tom. X, pag. 457. *Ne christiani mancipia fiant,* etc.

[2] Psal. 9, v. 21.

l'obéissance des sujets par les liens de la religion. En effet, la religion chrétienne jette ses racines dans le cœur humain; et, après avoir affermi les trônes par l'amour, elle les appuie encore sur les consciences; elle détruit ce penchant funeste vers l'intérêt personnel, qui n'aurait dû naître que parmi des sauvages, et qui nous est cependant venu des vices de la société; elle est la base des vertus sociales, civiles et domestiques : il en est plusieurs qu'elle seule commande, et il n'en est aucune qu'elle ne perfectionne. Eh! quoi de plus utile aux peuples et aux rois que le christianisme? Quoi de plus propre à unir les hommes, à les faire vivre dans la paix et dans l'abondance, que la charité? Eh! Messieurs, c'est tout l'art de la politique de ramener les peuples par ses lois, vers les préceptes de l'Évangile.

Avec ces bienfaits de Louis, le peuple français reçut les lumières dont il avait besoin pour en découvrir l'importance; aussi, lorsque nos pères étaient malheureux sous les règnes suivans, lorsqu'ils reprochaient publiquement à Philippe le Bel l'altération des monnaies, que demandaient-ils? *les établissemens de saint Louis.* Lorsqu'ils murmuraient contre Louis X, vendant à l'enchère les offices de judicature, que deman-

daient-ils ? *les établissemens de saint Louis.* Lorsqu'ils accusaient Charles IV d'avoir accablé l'état par des dettes immenses, que demandaient-ils ? *les établissemens de saint Louis.* Lorsqu'ils se plaignaient, sous Philippe de Valois, des nouvelles impositions dont ils étaient surchargés, que demandaient-ils? *les établissemens de saint Louis, les établissemens de saint Louis.* Ils ne connaissaient point d'autre ressource pour se soustraire aux vexations, et ils répétaient, en versant des larmes, ces paroles simples et touchantes : *Ce n'était pas ainsi que le saint roi nous gouvernait; que ses lois soient suivies!* Le sentiment du malheur ne leur arrachait que ce seul vœu, honorable sans doute pour la nation qui le formait, plus honorable encore pour le souverain qui l'avait fait naître. La reconnaissance de la patrie imagina un hommage que saint Louis n'a partagé avec aucun autre législateur; la France imitant le peuple de Dieu, qui célébrait avec tant de solennité l'anniversaire du jour auquel le Seigneur lui avait donné des lois sur le mont Sinaï, [1] la France avait institué une fête

[1] La fête des Tabernacles avait été instituée en mémoire des trois plus grandes graces que les Israélites

civile en l'honneur de ce prince; et un jour était consacré tous les ans dans chaque ville pour lire en public les *établissemens* de ce grand homme. [1] O jour de triomphe et d'alégresse! où le peuple, le véritable panégyriste des bons rois, s'assemblait en foule pour bénir la mémoire de Louis; où les pères conduisaient leurs enfans, et se félicitaient d'être pères et Français; où les laboureurs, levant enfin leur tête trop long-temps courbée sous le joug des tyrans, n'avaient besoin que de répéter ce nom chéri pour faire pâlir leurs oppresseurs, et interrompaient, tantôt par les transports de l'amour, tantôt par les acclamations de la reconnaissance, le plus bel éloge qu'on ait jamais prononcé en l'honneur d'un souverain. Voilà, Messieurs, voilà les traits que les historiens ont eu le malheur de

---

eussent reçues de Dieu : la sortie d'Égypte, la publication de la loi, et l'établissement dans la terre promise.

[1] Telle fut, dit l'abbé Velly, son application au bonheur de son état, que, sous les règnes de plusieurs de ses successeurs, la noblesse et les peuples, quelquefois mécontens du Gouvernement, ne demandaient autre chose sinon qu'on en réformât les abus sur les établissemens de saint Louis, qu'on lisait une fois l'année en public, à Noyon, à Beauvais, à Amiens, etc. par reconnaissance.

raconter sans intérêt, et que l'éloquence a dédaignés pour nous fatiguer du récit des batailles!

Oublierons-nous, parmi tant de bienfaits de Louis, les leçons que sa vie donne aux rois? Sincèrement soumis à la puissance légitime des souverains pontifes, il mit pour toujours la France à l'abri des entreprises ultramontaines, en élevant entre le trône et le saint-siége le rempart sacré de nos libertés. Sa Pragmatique Sanction, qui conserva pendant si long-temps à l'église gallicane le droit des élections, apprit à Philippe le Bel, à Louis XII, et à ce bon Henri, dont la mémoire est si douce aux cœurs français, l'art de concilier le respect dû au chef de l'église avec la résistance qu'ils pouvaient opposer à un souverain temporel, lorsque la foi n'était plus l'objet immuable de ses décrets. Son ame s'élevait dans toutes les occasions où les prérogatives de sa couronne étaient menacées; il déployait alors une fierté et un courage qu'on pourrait croire incompatibles avec la douceur de son caractère, et la profonde humilité de son cœur, si l'on ne savait pas que la vertu, toujours modeste lorsqu'on oublie ses sacrifices, devient intrépide quand on lui conteste ses droits.

Qui croirait que parmi toutes les vertus de ce grand prince, celle que son siècle lui pardonna le moins, ce fut cette piété éminente qui est toujours, dans le cœur des rois, la sauvegarde la plus sûre des peuples? Les clameurs furent portées à un tel degré d'audace, que saint Louis daigna faire lui-même son apologie. *On blâme,* disait-il, *mon assiduité à la prière; mes affaires n'en souffrent pas. On ne se plaindrait point si je me livrais à la dissipation.* [1] La piété de Louis ne le déroba jamais à ses devoirs; elle ne fut en lui qu'une vertu de plus, d'autant plus précieuse à ses sujets, qu'elle ajoutait le ressort puissant de la religion à tous les autres mobiles qui le portaient au bien public. Pieux sur le trône, il sut concilier l'humilité d'un pénitent avec la magnificence d'un roi, les macérations d'un solitaire avec la pompe d'un héros, le zèle pour la gloire de Dieu avec cette sensibilité qui chérit tous les hommes comme ses images.

Saint Louis fut sensible; mais n'entendez point par ce mot, Messieurs, la sensibilité momentanée de ces hommes dont les paupières s'humectent de larmes à la vue de l'infortune,

---

[1] Joinville.

tandis que leur cœur, toujours sec, est inaccessible à la pitié. La sensibilité de saint Louis fut simple et profonde : il fut aimé de son peuple, parce qu'il l'aima; et lorsque le tombeau sembla s'ouvrir devant lui au milieu de sa course, on vit le péril du prince devenir le péril de la nation, et un combat de tendresse entre un peuple consterné qui ne pouvait plus pleurer, et un souverain adoré qui se survivait à lui-même pour être témoin des longs regrets qu'il devait laisser après lui. Long-temps après la mort du comte d'Artois, saint Louis ne conçoit pas qu'un autre de ses frères puisse se permettre des amusemens innocens. [1] Hélas ! s'écrie-t-il, en jetant dans la mer les instrumens du jeu qu'il lui arrache des mains, *il n'y a encore que huit mois que notre frère est descendu dans la tombe, et vous êtes assez malheureux pour en être déjà consolé!* Observez ce transport de tendresse fraternelle dans son principe; il ne perd rien de son énergie lorsqu'il s'étend et se transforme en amour de l'humanité. Saint Louis monte un vaisseau que les pilotes jugent incapable de résister à la longueur du voyage et aux assauts de la tempête; les généreux chevaliers français s'assemblent

---

[1] Joinville.

autour de leur roi, le conjurent de passer dans un autre navire, et se disputent déjà une place dans le sien. Les prières, les larmes, et encore moins le péril, ne peuvent déterminer Louis; ce monarque sensible est accoutumé à respecter la dignité d'homme dans tous ses semblables, et ses voyages d'outre-mer ont fortifié ce sentiment précieux au milieu de ces vastes abymes, où les hommes s'apperçoivent qu'en dépit de l'opinion, Dieu les a faits tous égaux. [1] *Ma place*, dit Louis, *est celle du danger; je ne veux pas conserver mes jours aux dépens de ceux de mes sujets. Il n'en est aucun dont la vie ne me soit aussi précieuse que la mienne propre.*

Où m'emporte, Messieurs, mon admiration pour saint Louis? Je célèbre des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, et je crois entendre autour de moi les murmures que l'on ne cesse de répéter depuis le treizième siècle. Puisqu'enfin mon sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'Éloge de saint Louis, comme le double écueil du héros et de l'orateur, j'avouerai d'abord que la religion, s'étant établie sans autres armes que la charité, veut régner sur les hommes par l'as-

---

[1] Joinville.

cendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres; *que le temps est venu* où, selon l'oracle de l'Évangile, *Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie, ni à Jérusalem, mais sur toute la terre en esprit et en vérité;* [1] mais je dirai aussi que, si l'on examinait avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, on en trouverait peu dans l'histoire de plus justes que les croisades; que la malignité du siècle ne les condamne aujourd'hui que parce qu'un saint les a continuées, puisque tous les autres souverains croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli; qu'on reproche plutôt à notre monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui a manqué que des succès pour obtenir des éloges. Mais, s'il faut une apologie plus particulière pour justifier saint Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais réunie, interrogeons les faits, et prononçons.

Le pélerinage du roi Robert à Rome fut le premier germe des guerres saintes. Les chevaliers français, persuadés que l'univers touchait au terme de sa durée, regardaient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement qui effaçait tous les crimes; et l'on conçoit combien

---

[1] Joan. c. 4, v. 23.

ces pénitences militaires avaient d'attraits pour une noblesse belliqueuse, qui ne connaissait que la gloire des batailles. Depuis deux cents ans des flots de croisés s'étaient précipités vers l'Asie, lorsque saint Louis prit la croix; et les Européens n'allaient plus dans la Palestine en conquérans, mais en défenseurs, pour racheter des compatriotes, des amis, des frères. Or, Messieurs, dans un siècle où un berger enthousiaste,[1] au sein même de la capitale, devenait chef de cinquante mille brigands; dans un siècle où l'on voyait de nombreuses armées d'enfans[2] mettre l'Europe en feu; dans un siècle où tout ce que la religion éplorée avait pu obtenir par ses conciles en faveur de l'humanité, c'était *la trève du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans chaque semaine pour les assassinats, saint Louis, forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, dut préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions.[3] Mais, puisque saint Louis ne pouvait

---

[1] Cet imposteur s'appelait *Jacob*.

[2] Plus de 50 mille enfans se croisèrent et s'embarquèrent à Marseille; les uns firent naufrage, les autres furent vendus en Égypte par leurs propres conducteurs, et il n'en revint pas un seul en France.

[3] Si Charles IX, plus docile aux conseils de l'amiral

éloigner ces calamités qu'en prenant les armes, n'etait-il pas plus sage de combattre des peuples avec lesquels il n'était lié par aucun traité, qui retenaient ses sujets dans les fers, et dont il ne pouvait ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages? Ah! si saint Louis sortait tout à coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette assemblée: « Eh quoi,
« dirait-il, eh quoi, Français, vous chez qui
« j'aurais dû trouver des défenseurs, c'est vous
« qui vous élevez contre moi? Je demande jus-
« tice à ma nation contre l'histoire qui m'a
« méconnu. Transportez-vous dans le siècle où
« je vivais; vos pères avaient blâmé Philippe I,
« et d'autres rois, mes ancêtres, de n'avoir pas
« pris la croix, et ils me reprochaient déjà la
« même indolence. Vous êtes chrétiens. Eh
« bien! la cité sainte était la proie des infidè-
« les, le tombeau de Jésus-Christ était profané
« tous les jours par le sang de ses disciples,
« qu'on y répandait à grands flots. Vous êtes
« Français. Eh bien! il n'y avait pas un Fran-
« çais qui n'eût des parens captifs chez les Sar-
« rasins, et qui ne fût disposé à les venger sans
« moi; cependant ces chrétiens, gémissant

---

de Châtillon, eût déclaré la guerre à l'Espagne, il aurait épargné bien des malheurs à la France.

« dans les fers étaient mes sujets ; ils m'invo-
« quaient comme le seul libérateur qu'ils pus-
« sent attendre, moi qui avais ceint l'épée de
« chevalier, et m'étais lié par un serment à la
« défense de mes frères. Pouvais-je refuser
« mon bras à ces infortunés, auxquels on n'of-
« frait que l'alternative de l'apostasie ou du
« martyre ? Eh ! que penseriez-vous donc de
« moi, si j'avais été assez déloyal, assez peu
« digne du trône pour les abandonner ? Il fut
« roi de France, diriez-vous aujourd'hui, et il
« laissa périr soixante mille Français dans les
« cachots de la Syrie ; mon nom n'est point
« flétri de cette tache ; vos censures ne me tou-
« chent plus. » Voilà des motifs que saint Louis pourrait alléguer avec confiance, Messieurs, pour excuser son émigration ; et moi, j'ajouterai : Il attira ses grands vassaux dans la Syrie, et il abolit le gouvernement féodal ; il chassa de l'Europe les Musulmans qui ravageaient l'Italie depuis deux siècles ; il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'origine de son commerce et de sa navigation. Eh ! où en seriez-vous sans les croisades ? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avaient contractée dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à

la vue des villes policées et des peuples civilisés de la Grèce ? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité [1] que votre esprit imitateur saisit dans la patrie des arts. Quels progrès avait faits la raison parmi vous depuis la fondation de la monarchie ? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, saint Louis alluma en vous la soif des sciences ; et, après avoir amené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit des sujets et des hommes. Ah ! plaignons ce grand roi d'avoir acheté aux dépens de sa gloire le bonheur d'une ingrate postérité.

Dieu qui avait choisi saint Louis pour terminer ces guerres, et qui dut refuser des victoires à ces armées pour punir leurs crimes, Dieu fit du moins éclater les plus rares talens, et les plus héroïques vertus dans saint Louis, général, captif et martyr. A la vue des côtes de l'Égypte, à la vue de ces régions qu'il veut conquérir à Jésus-Christ, sa foi redouble son courage ; il s'élance, l'épée à la main, au mi-

[1] Voyez cette raison, et plusieurs autres relatives à l'utilité des croisades, philosophiquement discutées dans l'*Introduction à l'histoire de Charles-Quint*, l'un des morceaux les mieux écrits que nous ayons dans notre langue.

lieu des flots, il n'a besoin que de se montrer pour disperser une multitude de Sarrasins qui couvraient le rivage, il s'empare de Damiette; les autres conquérans éternisent leurs triomphes par des ravages, Louis ne signale ses conquêtes que par des bienfaits. Comptez toutes ces cités que vous voyez si florissantes, Acre, Césarée, Joppé, Philippe, Sidon, toutes ces villes fortifiées, reconstruites, policées, enrichies : ce sont les places que saint Louis a emportées d'assaut, et les honorables monumens de ses victoires. Déjà l'armée chrétienne a passé le Tanis : tout change, tout se bouleverse ; l'Égypte entière allait être conquise, et l'imprudente valeur du comte d'Artois donne des fers à Louis dans ces mêmes plaines de la Massoure, [1] d'où il devait étendre sa domina-

---

[1] Saint Louis fut fait prisonnier à la bataille de la Massoure, auprès de la petite ville de Cassel. Au moment où les Sarrasins s'emparèrent de lui, il était si tranquille, qu'il demanda son bréviaire à son aumônier pour dire ses nones. *Ludovicus rex in manus Sarracenorum incidit*, *et cùm videret horam diei nonam inclinare ad vesperam, petiit à quodam capellano suo breviarium, ut laudes Domino decantaret.* Nangis, p. 356. Duchesne, tome V. Tout le monde sait que le roi Jean fut également fait prisonnier à Poitiers, et François I[er] à Pavie. Lorsque Philippe le Hardi revint en France

tion sur tous les bords du Nil. Il n'a fallu qu'un jour, il n'a fallu qu'une heure pour faire d'un roi de France un esclave. Louis esclave ! mais ses sujets ne voient-ils pas qu'il est encore leur roi, puisqu'il offre de leur sacrifier sa liberté et sa vie ? Mais les Sarrasins ne voient-ils pas qu'il est encore roi, lui qui ne veut point donner d'autre caution que sa parole, point d'autre rançon pour sa personne, qu'une ville fortifiée, lui qui entend un Sarrasin lui dire, le poignard levé sur sa tête : *Arme-moi chevalier, ou tu meurs*, et qui lui répond dans les fers : *Fais-toi chrétien, si tu veux recevoir cette consécration militaire, ou frappe et connais un chevalier.* [1]

Les chaînes de Louis sont enfin rompues, il rentre dans son camp. Un Sarrasin, attaqué d'une maladie contagieuse, en communique le venin à l'armée française, à cette foule de croisés, déjà accablés du poids de la guerre, et exténués par les lentes atteintes de la famine, et la complication de ces désastres déploie, pour la première fois, sur une seule

---

après la mort de saint Louis, il ne rapporta que des cercueils; il avait perdu dans ses voyages d'outre-mer son frère, sa femme, son oncle et son beau-frère.

[1] Joinville.

nation, l'image épouvantable de trois fléaux réunis. En butte à des perfides qui ont mis à prix la tête de tous ses soldats, et la sienne propre, sans autre boisson que des eaux empoisonnées qui consument les entrailles, comment répondra Louis au brave Almoadan qui lui fait demander jour pour donner le combat? [1] *Assigner un jour,* lui dit-il, *ce serait excepter tous les autres : demain, aujourd'hui, à présent même.* Il livre, il gagne la bataille, et de ses mains triomphantes il secourt les blessés, et rend à ses soldats les derniers devoirs de la sépulture; mais cette victoire a mis le comble à ses revers; il a vu tomber à ses côtés sa plus brave noblesse, et ses propres enfans. Tout ce qui l'environne lui rappelle des pertes, tout ce qui lui appartient lui demande des larmes, tout ce qui l'approche lui annonce des malheurs. L'un lui apprend la défaite de ses troupes, l'autre la prise de ses places; celui-ci les ravages de la contagion dans son camp, celui-là le désespoir de ses soldats tourmentés par la faim, un autre le danger de la reine expirante dans les douleurs de l'enfantement. Lève-t-il le rideau qui lui cache la France? il voit descendre sa

---

[1] Joinville.

mère au tombeau, et son royaume menacé d'une invasion : fils, époux, frère, père, ami, guerrier, roi malheureux, il revient dans ses états pour y rétablir l'ordre ; mais le souvenir de ses malheurs ne peut ébranler son courage, et il se hâte d'accomplir les desseins de la providence qui l'appellent à Tunis. De nouveaux revers l'attendaient au terme de sa carrière. Accourez, Français, venez recevoir les derniers soupirs de votre roi, ce sont des vœux qu'il forme encore pour votre félicité. Représentez-vous ce grand homme, lorsqu'il assemble autour de son lit sa famille éplorée, et que d'une voix éteinte, la bonté du monarque surmontant la tendresse du père, il recommande le peuple français à ses enfans, au moment où il leur fait ses derniers adieux. *Mon fils*, dit-il au prince qui doit lui succéder, *mon fils, aime la vérité, sois toujours pour elle contre toi; rends tes sujets heureux, tes jours seront purs et sereins; plus tes villes seront florissantes, plus tes ennemis craindront de t'attaquer.* Il demande son fils toutes les fois qu'on l'avertit d'un nouveau désastre, il le serre entre ses bras, il le bénit, il meurt. O mon Dieu! tous les cœurs émus vous interrogent par leurs soupirs; vous êtes la suprême justice : eh! ne romprez-vous donc

jamais cette alliance antique et effroyable du malheur avec la vertu? Qu'ai-je dit? Dans l'ordre de vos décrets, le malheur même change de nature, il devient une grace, et je ne dois que vous bénir des infortunes que je déplore.

Grand roi! aujourd'hui le protecteur d'une nation dont vous fûtes le père, [1] votre peuple

[1] Je ne peux pas me refuser au plaisir de transcrire l'éloge admirable de saint Louis, que l'immortel Fénélon nous a laissé dans une de ses lettres au duc de Bourgogne. « Enfant de saint Louis, imitez votre père.... « Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur « aux autres hommes par la noblesse de ses sentimens; « sans hauteur, sans présomption, sans dureté, il suivait en tout les véritables intérêts de la nation, dont « il était autant le père que le roi; il voyait tout de ses « propres yeux dans les affaires principales; il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les « négociations, en sorte que les étrangers ne se fiaient « pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince « ne fut plus sage pour policer les peuples, et pour les « rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec « tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer; « mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le « plus, quand ils avaient tort. Il était noble et magnifique, selon les mœurs de son temps, mais sans faste « et sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait « avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchait pas de déga-

prosterné aux pieds de vos autels vous invoque ici par ma bouche. Jetez un regard propice sur ce royaume qui vous fut si cher, et affermissez parmi nous la foi de nos ancêtres, afin que la France voie toujours l'heureux accord des talens avec la piété, de l'autorité avec la bienfaisance, des vertus nationales avec les vertus chrétiennes. Nous ne vous adressons plus qu'un seul vœu qui les renferme tous : perpétuez votre postérité sur le trône des Français ; prolongez par votre intercession, au-delà des bornes ordinaires de la vie, les jours du monarque bien-aimé qui nous gouverne, et préparez le bonheur de nos neveux, en attirant les plus abondantes bénédictions du ciel sur les précieux rejetons de votre race chérie, l'amour et l'espérance de la nation. Ajoutez ces bienfaits au bienfait inestimable de votre règne ; rétablissez parmi

---

« ger tout son domaine. Long-temps après sa mort, on « se souvenait encore avec attendrissement de son « règne, comme de celui qui devait servir de modèle « aux autres ; on ne parlait que des poids, des mesures, « des monnaies, des coutumes, des lois, de la police, « et du règne du bon roi saint Louis : on croyait ne « pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette « règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être « de sa couronne. »

nous la candeur, la simplicité, la franchise, la loyauté, les mœurs et la religion, qui ont honoré le nom français pendant tant de siècles, afin qu'après avoir joui de votre protection sur la terre, nous puissions partager votre gloire dans le ciel. Ainsi soit-il

PANÉGYRIQUE
DE SAINT AUGUSTIN,
ÉVÊQUE D'HYPPONE,
ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DES GRANDS-AUGUSTINS,

Le 28 août 1775,

En présence de l'Assemblée générale du Clergé de France.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT AUGUSTIN,

Erit vobis in portentum : juxtà omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.

Il sera pour vous un prodige : vous imiterez ce qu'il a fait, et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu.

Paroles du prophète Ezéchiel, chap. 24, *v.* 24.

Messeigneurs, le grand nom de l'évêque d'Hyppone se reproduit dans tous nos discours; il retentit chaque jour dans nos temples, et il semble que nous ne puissions plus monter dans ces chaires chrétiennes sans nous appuyer sur les écrits de saint Augustin; mais les évêques de France lui décernent aujourd'hui un nouvel hommage. Ils viennent rendre de solennelles actions de graces à l'Être Suprême pour l'inestimable présent dont il a enrichi son église en lui donnant un si invincible défenseur, et, au moment où j'ouvre la bouche pour exalter ce bienfait du ciel, un autre objet se présente à ma pensée. Pontifes d'Israël, la renommée de l'évêque d'Hyppone vous annonce éloquemment la gloire à laquelle vous pouvez prétendre; imitez-le,

dit le Très-haut, je ferai descendre mes plus abondantes bénédictions sur votre apostolat, et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu : *Erit vobis in portentum, etc.*

Pour célébrer en présence de l'église gallicane ce grand homme, qui, en consacrant son génie à la défense du christianisme, se montra toujours supérieur à son siècle, et qui honorerait aujourd'hui le nôtre, que dois-je dire? que puis-je taire? Si j'avais à louer un bon roi devant une assemblée de rois, je ne discuterais point sans doute les principes de la politique, je peindrais la vertu sur le trône, et je ne croirais m'être acquitté de mon ministère qu'après avoir enflammé l'émulation de cet auditoire de souverains. Chargé de prononcer aujourd'hui l'éloge d'un évêque devant des évêques, je suis autorisé sans doute, Messeigneurs, par vos talens et par vos vertus, à vous proposer pour modèle le pontife d'Hyppone. Je n'entrerai donc point dans les profondeurs dogmatiques. A l'exemple de Prosper, je célébrerai les victoires d'Augustin, mais je n'analyserai point ses controverses. Je marquerai le concours de son érudition avec son éloquence, de son zèle avec sa douceur, de son humilité avec ses triomphes; et, tandis que je raconterai des faits, vous les applique-

rez vous-mêmes au but moral de ce discours. Ne pouvant instruire mes maîtres dans la doctrine du salut, je tâcherai d'émouvoir les cœurs sensibles; et, forcé de me borner dans un si vaste sujet en rapprochant les lieux, les hommes, les places, les siècles, je choisirai dans l'histoire de l'évêque d'Hyppone les traits les plus appropriés à cette auguste assemblée; car vous étiez présens à mon esprit, Messeigneurs, quand je composais l'éloge d'Augustin, et je me suis transporté d'avance dans cette chaire, toutes les fois que j'ai médité sur sa gloire.

C'est donc ici que je dois interroger les annales de l'église. Placé entre le corps des premiers pasteurs et l'autel du Dieu vivant, je vais établir, sur les faits que me présentera l'histoire d'Augustin, les services que la religion peut attendre d'un grand évêque, et la gloire qu'un grand évêque peut attendre de la religion. Il n'appartient qu'à l'évêque d'Hyppone de recevoir un pareil hommage, et c'est sans doute une merveille unique dans les fastes de la religion, de trouver dans la vie d'un seul pontife tous les traits qui doivent former ces deux tableaux. *Erit vobis in portentum : juxtà omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.*

Messeigneurs, la hauteur de mon sujet et la faiblesse de mes talens sollicitent aujourd'hui votre indulgence; mais la gloire de l'évêque d'Hyppone n'a pas besoin des prestiges de l'art. Votre présence le louera mieux que mes paroles, et vos exemples persuaderont tous les prodiges que je vais raconter. Avant de m'élever à ces grands objets, le secours du ciel m'est nécessaire; je l'implore par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

MESSEIGNEURS, représentons-nous, à la naissance d'Augustin, l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'Orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadême avili, et toujours flottant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osa s'enorgueillir, lorsque ses premiers empereurs daignaient encore caresser sa fierté en lui présentant le frein, et les descendans des arbitres du monde ne connaissant déjà plus d'autres révolutions que les changemens d'oppresseurs; les Gaules ravagées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse con-

trée ses mœurs, ses lois, ses habitans, et jusqu'à son nom; le christianisme agité par les longues secousses que lui imprimèrent et ses désastres et ses victoires, s'appuyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes les religions de l'univers ébranlées à la fois à l'approche de l'Évangile, et chaque enthousiaste voulant former de leurs débris de nouveaux cultes : espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions engendrèrent des sectes, et où les hérétiques forcèrent l'église, encore dégouttante du sang de ses martyrs, de regretter la hache de ses anciens tyrans.

Enfans des hommes! celui à qui il appartient d'opérer des prodiges étend sa main du haut des cieux pour renouveler la face du christianisme; mais comment exécutera-t-il un si grand dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel apôtre, doué d'un génie vaste, qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémente qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité pénétrante, qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez d'humilité pour consacrer à la religion les plus riches présens de la nature, assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance, ou plutôt, le dirai-je? il faut, pour lui assurer la confiance de l'univers, qu'il le con-

duise d'abord lentement à la vérité et à la sainteté, à travers les préjugés et les passions. Augustin! c'est donc toi que Dieu doit accorder à son église.

Providence de l'Éternel, que vos voies sont incompréhensibles! Je vois naître dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, à tous les excès de la débauche; un homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il multiplie ses connaissances et déprave ses mœurs; un homme qui, après avoir été chassé avec ignominie de la table de Monique, sa mère, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son ame, et rougit de quelques restes de vertu échappés du naufrage de son innocence. Mais bientôt, honteux de s'être abaissé à tous les dogmes rampans de Manès et de l'astrologie, il croit se relever, et, de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tournera à droite,* dit Isaïe, *et il sera tourmenté par la faim; il se tournera à gauche, et il ne sera point rassasié; il verra Manassès contre Ephraim, Ephraïm contre Manassès, et Manassès et*

Ephraïm conjurés ensemble contre Juda.[1] Grand Dieu! qu'attendez-vous pour faire éclater votre puissance? *O Dieu!* s'écrie le roi prophète, *ô mon Dieu! les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons. O Dieu! tous vos enfans sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main? ils sont comblés de trésors. Refusez-vous l'esprit de vie? ils tombent en défaillance, et rentrent dans la poussière.*[2]

Hélas! qui l'oserait penser, que de ces écoles du mensonge, va sortir le plus ardent, le plus infatigable défenseur de l'Évangile? *Mes pensées*, poursuit l'Éternel, *ne sont pas vos pensées.*[3] Je transforme à mon gré les ins-

---

[1] *Et declinabit ad dexteram et esuriet; et comedet ad sinistram, et non saturabitur. Manasse Ephraïm, et Ephraïm Manassem, simul ipsi contrà Judam.* Isaï. 9, 20.

[2] *Ascendunt montes et descendunt campi in locum quem fundasti eis ..... omnia à te expectant ut des illis escam in tempore. Aperiente te manum tuam omnia implebuntur bonitate; auferes spiritum eorum, et deficient, et in pulverem suum revertentur.* Psal. 103, v. 8, 27, 28, 29.

[3] *Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ.* Isaï. 55, 8.

instrumens du vice en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent, les Paul et les Augustin sont changés en apôtres.

Déjà, poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons d'éloquence à la cour de Valentinien. *Pose les mains*, puis-je lui dire ici, avec le prophète Isaïe, *pose les mains comme un aveugle le long des murs de ton lycée, et marche dans les ténèbres au milieu des clartés du midi.* [1] A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de ta renommée, ordonne des prières publiques, pour conjurer le ciel de préserver son peuple de la séduction de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution; et, pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, et de comparer son talent à sa célébrité. Je vois en effet Augustin parmi les auditeurs de ce grand apôtre des rois, et aussitôt il est profondément frappé de l'auguste assemblage du génie, de la vérité et de la

---

[1] *Palpavimus sicut cœci parietem, et quasi absque oculis attrectavimus, impegimus meridie quasi in tenebris.* Isaï. 59, 10.

vertu. Mais plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'épouvante; il fuit, et ce pyrrhonien, qui doutait de tout, conçoit sur ce doute universel de nouveaux doutes; remords précieux de l'esprit, heureux tourmens de la grace qui enfante la vérité. Seul au milieu de ses incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort : il résiste, il cède; il s'éloigne, il revient; il lutte, il succombe; il brave, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne : le coup de la grace part du haut de la chaire de Milan, ou plutôt du haut du trône de l'Éternel : Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi le prosterne aux genoux de son vainqueur, qui répand sur son front l'eau sainte du baptême.

Avec quelle ardeur Augustin, régénéré à son septième lustre, fait incontinent de la cause du christianisme sa propre cause, et marche d'un pas rapide et ferme contre les ennemis de la religion! A peine est-il *revêtu des armes de lumière*, [1] qu'il se transporte

[1] Ephes. 6, 11.

au siége même de l'erreur, et court attaquer les sceptiques jusque dans les murs de Rome. Comment, du milieu de cette arène, manifestera-t-il à tout l'univers les fondemens inébranlables de sa nouvelle croyance? Il compose, dans l'intervalle d'une seule année, ses *Soliloques*, ses traités *de l'Immortalité de l'Ame*, *des Mœurs des Chrétiens*, *du Libre Arbitre*, *de la Véritable Religion*, et cette savante *Apologie de la Genèse*, où il descend de toute la hauteur de son génie, pour mettre la familiarité de son élocution de niveau avec l'intelligence de tous les peuples.

Mais Rome est un théâtre trop brillant pour un néophyte, qui veut éviter tout éclat dans sa conversion, *de peur*, dit-il, *qu'on ne l'accuse de chercher à paraître grand jusque dans sa pénitence.* [1] C'en est fait : l'humble solitude de Tagaste l'emporte dans son cœur sur les attraits de Rome et de la gloire; et comme si la providence voulait marquer désormais tous les pas d'Augustin par des monumens, il croit se cacher dans la retraite, il ne fait qu'illustrer son asile; et, en y entrant, il devient à son insu l'instituteur des monastères en Afrique. Eh! que ne puis-je, Messei-

---

[1] Confess. lib. 9, cap. 9.

gneurs, arrêter vos regards sur ce séminaire d'évêques, sur cette colonie de saints! Vous verriez Augustin rehaussant l'état religieux par le ressort de la considération publique, se dépouillant de tout en faveur des pauvres, refusant les successions des pères qui déshéritent leurs enfans, défendant de consacrer les vierges avant leur vingt-cinquième année,[1] prescrivant à ses moines le travail des mains, sacrifiant leurs biens à la rançon des esclaves, qui viennent en foule entourer, et presser, et bénir l'auteur de leur liberté; au moment où il immole lui-même la sienne sous le joug du Seigneur; mais il faut avancer. Grand Dieu! qui avez promis *de glorifier les humbles, et de les planter pour les faire fleu-*

---

[1] Cette loi est du troisième concile de Carthage, tenu en 397, et tous les historiens ecclésiastiques l'attribuent unanimement à saint Augustin, qui fut l'ame de cette assemblée, et le rédacteur des actes. Il ne faut point confondre cette *consécration solennelle* des vierges avec l'*émission des vœux* telle qu'on la fait aujourd'hui. Le père Thomassin a très-bien distingué ces deux sortes de professions, dont l'une est solennelle, et l'autre sans solennité. *Discipl. Ecclés. l.* 1, *p.* 3, *ch.* 42, 52, 53, 54. La discipline actuelle de l'église fixe encore parmi nous à vingt-cinq ans l'âge requis pour la consécration solennelle des vierges. Voyez le Pontifical Romain, chapitre *de consecratione virginum.*

rir, [1] laisserez-vous plus long-temps dans la solitude l'homme le plus digne d'honorer votre église? Trois années d'obscurité pour Augustin! d'obscurité? Intimidé par l'éclat de sa réputation, il n'ose déjà plus passer dans les villes épiscopales, pendant la vacance des siéges; il croit du moins pouvoir aller avec la multitude entendre assiduement Valère, évêque d'Hyppone, lorsqu'un jour ce pontife, l'appercevant parmi ses auditeurs, s'interrompt brusquement au milieu de son discours, et demande à son peuple qu'on lui désigne un prêtre pour partager ses fonctions. Tous les regards se portent à la fois sur Augustin : on le saisit avec violence; on l'entraîne fondant en larmes aux pieds de Valère; et les acclamations publiques sollicitent pour lui l'imposition des mains.

O modeste Augustin, te voilà donc revêtu, malgré ton humilité, du sacerdoce de Jésus-Christ! mais ton éloquence est perdue pour le peuple d'Hyppone. Les lois de l'église d'Occident ont réservé le ministère de l'instruction aux seuls évêques, et, si cette barrière ne tombe devant toi, la plus éclatante lumière va se consumer sous le boisseau. Valère ré-

---

[1] Eccli. 10, 18.

clame contre les lois : Augustin en est excepté. Trop grand pour s'abaisser aux précautions de l'envie, ce généreux vieillard n'écoute que son zèle, rend hommage au talent qui doit l'effacer, et, immolant sa renommée à la gloire de la religion, il conduit lui-même son disciple par la main dans la chaire d'Hyppone. Augustin n'y a pas encore ouvert la bouche : sa seule présence devient l'époque d'une nouvelle discipline dans l'église d'Occident ; et à sa suite tous les prêtres exercent, sous les yeux et par l'autorité des évêques, cette fonction de l'apostolat. C'est donc à toi, Augustin, que je dois l'honneur d'être assis dans cette chaire, et de prononcer ton éloge devant cette auguste assemblée.

Bientôt l'église d'Afrique s'assemble dans les murs d'Hyppone. D'une voix unanime les pontifes demandent que leurs séances s'ouvrent par un discours d'Augustin ; et, tandis qu'auparavant un prêtre ne pouvait parler devant un évêque, le prêtre Augustin prêche en présence d'un concile cette célèbre *explication du Symbole*, l'un des plus parfaits modèles de l'enseignement pastoral. Il est en effet, Messeigneurs, un genre d'instruction spécialement prescrit aux premiers pasteurs. Appelés à plusieurs autres fonctions, ces hom-

mes apostoliques ne peuvent parler à Israël qu'avec toute la simplicité de la loi : le sentiment doit couler sans interruption de leurs lèvres paternelles ; le zèle est leur premier talent ; tout est peuple, tout est famille devant eux, et c'est sur-tout à ces interprètes du ciel que le ministère saint défend de se dégrader par les recherches d'une éloquence humaine. Les discours d'Augustin portaient ce caractère de l'apostolat, et désignaient ainsi sa vocation. O moment à jamais précieux à l'église, où Valère, transporté comme son troupeau à la voix d'Augustin, se lève, inspiré du ciel sans doute, et par l'oubli le plus heureux des lois du concile de Nicée, qui défendent de donner en même temps deux évêques à la même église, vole entre les bras d'Augustin, l'installe sur son siége, et devient aussi grand que lui en le choisissant pour son collègue et pour son successeur !

C'est ici que la carrière de l'épiscopat d'Augustin commence : c'est ici que ce grand homme va découvrir aux pasteurs du Dieu vivant les divers services que la religion attend de leur ministère. Vous avez déjà remarqué sans doute qu'il fut, selon l'usage de son siècle, du nombre de ces pontifes élevés au faîte du sanctuaire par leur propre mérite, de ces

pontifes qu'un aveugle préjugé croit dégrader dans nos temps malheureux, et qu'il honore en effet, en les appelant des hommes de fortune, tandis qu'ils sont les seuls au contraire pour qui la fortune n'ait rien fait. Augustin n'a donc point d'aïeux : sa gloire ne peut être fondée que sur ses travaux. Je n'entreprendrai point le récit détaillé des divers prodiges de son zèle, de sa vigilance, de sa fermeté, de sa douceur, de sa sagesse, de sa charité; je montrerai peut-être le développement de toutes ces vertus d'Augustin, dans l'exercice des deux principaux devoirs que la religion impose aux premiers pasteurs; elle les charge d'instruire ses enfans, et de combattre ses ennemis, et leur propose aujourd'hui Augustin pour modèle, soit comme orateur, soit comme controversiste. *Et maintenant*, pontifes du Seigneur, *comprenez; instruisez-vous*, apôtres *de la terre*.

Le nouveau pontife d'Hyppone vient-il distribuer le pain de la parole à son troupeau? il contemple autour de lui une multitude docile à tous les mouvemens de son éloquence; il voit ses auditeurs plongés dans le recueillement d'une attention profonde, ou agités par cette émotion involontaire qui décèle l'admiration et la communique. L'en-

thousiasme éclate bientôt par des applaudissemens redoublés : Augustin est interrompu; mais il s'élève alors au-dessus de tous ces vains hommages : Ce ne sont pas des applaudissemens, s'écrie-t-il, ce sont des larmes que je vous demande : *Non plausus, sed lacrymæ.*[1]

Cette onction d'Augustin émane de la sensibilité de son cœur, autant que de la vivacité de son génie. Le sentiment surabonde dans ses écrits; le trait frappe : l'ame est saisie et ne peut plus remarquer l'expression. *Je ne veux pas être sauvé sans vous*, disait-il à son peuple. *Puissé-je*, ajoutait-il, *n'avoir qu'une moindre gloire dans le ciel, et la partager avec mes chers enfans!*[2] Quand la mort lui ravit Monique sa mère : *Je sentis déchirer*, dit-il, *cette vie composée de la sienne et de la mienne;*[3] et après des traits si pathétiques, il se plaint encore de ce que sa langue ne saurait suffire à son cœur. Nul n'aima jamais plus ardemment l'Être Suprême : parle-t-il de ses perfections ? ses paroles tiennent de l'extase, et il semble voir Dieu quand il le nomme; cependant il douta si ses amis ne lui étaient pas plus chers que Dieu lui-

---

[1] Serm. 217.
[2] Ibid. 201.
[3] Epist. 32.

même.[1] Evode, Nébride, Romanien, et vous sur-tout, Alype, son cher et tendre Alype, voilà les touchantes perplexités que lui coûta sa tendresse pour vous! Mais poursuivons notre course : ajoutons à cette sensibilité, qui forme un orateur, la charité, qui anime les instructions d'un apôtre, ou plutôt ne disons ici rien de nous-mêmes. Viens, Augustin, viens, parais, parle à ma place dans ce temple, viens revivre une seconde fois par les triomphes de ton éloquence.

Tandis qu'il instruit son peuple des devoirs de la morale chrétienne, il voit entrer dans son église les chefs des manichéens; il quitte aussitôt son sujet, et attaque les principes de cette secte. Firme et Fortunat viennent l'attendre aux pieds de la chaire pour abjurer l'erreur entre ses mains. Voilà le triomphe de son éloquence!

Plus étonnante merveille! Son sermon sur le jugement dernier, lu seulement par saint Fulgence, détermine la conversion de ce célèbre disciple de l'évêque d'Hyppone, qui a eu la gloire d'être appelé l'Augustin de son siècle. Voilà le triomphe de son éloquence!

Nouveau prodige! tous les excès de l'intempérance souillent le temple d'Hyppone. Au-

[1] Confess. lib. 7, cap. 2.

gustin paraît; des cris de fureur le menacent de mort. Il arrive à sa chaire, à travers les imprécations publiques : les profanateurs restent interdits, et son impétueuse véhémence abolit pour toujours les Agapes dans le lieu saint. Voilà le triomphe de son éloquence !

Surcroît de zèle et d'intrépidité ! Les habitans de Césarée se séparent chaque année en deux classes, frères contre frères, pères contre enfans, époux contre épouses, et se lapident réciproquement pour s'exercer aux combats. Au moment du carnage, Augustin parle : on l'écoute à peine. Il parle encore : on l'admire. Il parle encore : on est troublé. Il parle encore : les larmes coulent. Il parle : la nature et la grace parlent avec lui, les armes tombent des mains ; ces barbares courent s'embrasser et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe et le plus beau triomphe de son éloquence ! Quel spectacle, ô mon Dieu ! « Après de pareils « triomphes, m'écrierai-je avec Bossuet, que « le style de saint Augustin ait ses défauts, « comme le soleil a ses taches, je ne daignerai « ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, « ni les défendre. »[1]

---

[1] Défense de la Tradition et des saints Pères, seconde partie.

Non, ce ne seront jamais les partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous choisirons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges : ce sont les pauvres qui savent apprécier les talens d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, pour le contraindre de prêcher en leur faveur, et de triompher, par l'onction de ses discours, de la dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan particulier dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets, qui embrassent toute la morale chrétienne, à l'amour de la vérité et au bonheur du ciel. Détrompez en effet l'homme de ses erreurs, découvrez-lui ses véritables intérêts, et vous le verrez se jeter lui-même au-devant de votre zèle.

Apôtres de la France! voilà ce qu'attendent de vous les peuples soumis à votre autorité. Souvenez-vous de ce jour, où le front courbé sous l'Évangile, vous fûtes préposés par l'Esprit-Saint, au gouvernement de nos tribus. Pasteurs de l'Église ! on vous appelle des princes; mais vos trônes sont des chaires. C'est donc pour instruire les fidèles avec plus d'éclat, que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah ! ne vous offensez point de mon

zèle pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, et honorez par votre exemple ce laborieux ministère que vous nous confiez, et dont il vous est si facile d'exercer les fonctions : ministres inférieurs de la religion, quand nous montons à votre place dans ces chaires chrétiennes, les enfans du siècle nous jugent avec sévérité ; ils nous regardent peut-être comme des orateurs profanes, qui aspirent à la fortune ou à la gloire, et qui méritent d'autant moins d'indulgence qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais qu'un évêque vienne à paraître sur ce trône de la vérité, le respect qu'il imprime donne plus d'autorité à ses instructions : la parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté, en passant par son organe ; et sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Tout prêche à la fois dans Augustin. Le cortége auguste de ses vertus donne un nouvel ascendant à son éloquence, et la sainteté de sa vie rehausse la sublimité de ses instructions. C'est dans les mœurs des évêques (on peut l'avouer sans crainte devant le premier clergé de l'Europe) que l'incrédulité a toujours cherché des armes, la faiblesse des doutes, le relâchement un prétexte, la licence une autorité ; et si jamais leurs exemples dé-

mentaient leur doctrine, ô Église! sainte Église de Jésus-Christ! quelle serait donc ta douleur? Les premiers pasteurs ne sont pas toujours assemblés pour défendre le dépôt de la foi; mais, répandus dans les provinces, ils sont la loi vivante du peuple, ils ne sauraient échapper à la renommée, et dans tous les instans ils influent sur la destinée de la religion. Puisse la nation recueillir tous les fruits de leur zèle et de leur vigilance! Ah! Messeigneurs, si la conduite du souverain était en opposition avec vos enseignemens, vous gémiriez, comme autrefois Moïse, de ne pouvoir tracer des lignes assez profondes autour des tentes d'Israël pour arrêter la contagion; mais l'innocence, la candeur et la piété sont assises sur le trône de Clovis; le prince est à votre tête; le rétablissement des mœurs a été le premier objet de sa sollicitude. Secondés de tout l'ascendant de ses vertus, vous réprimerez les désordres publics, et vous montrerez à la France tout ce que peut sur l'esprit national cette heureuse confédération du monarque avec les pontifes. Hélas! les scandales des rois sont si puissans pour le vice! leurs exemples ne seraient-ils donc inutiles que pour la vertu?

Les fidèles instruits et édifiés, Augustin vole à la défense de l'Église, qui, selon le témoi-

gnage de ce saint docteur, *poursuit son pélerinage entre les persécutions de la terre et les consolations du ciel.* [1] A peine associé au sacerdoce, il avait été l'ame du premier concile de Carthage; élevé à l'épiscopat, il devient chaque année l'oracle de ces conciles d'Afrique, à jamais célèbres dans les fastes de l'Église, dont ils ont fixé le droit public. Épris d'une ardeur ineffable pour la religion, travaillant nuit et jour, comme saint Paul, et chargé, comme cet apôtre, de la sollicitude de toutes les églises, ce pontife universel, pardonnez-moi cette expression, prend sur lui seul le travail de tous les évêques. Réfutation des hérésies, interprétation des livres saints, institution des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, correspondances suivies à Rome avec les souverains pontifes, à Nolle avec saint Paulin, en Palestine avec saint Jérôme, à Milan avec saint Ambroise et Simplicien, en Espagne avec Orose, dans les Gaules avec saint Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne, à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, tous les gens de lettres du Bas-Empire, qui, en lui adressant leurs écrits, l'appellent, de concert,

---

[1] De Civit. Dei, lib. 18, cap 51.

le représentant de la postérité : [1] tels sont les délassemens de son apostolat; tels sont les services qu'un seul évêque peut rendre à la religion. Confondus par son éloquence, les ennemis de l'église l'estiment assez pour n'oser le calomnier quand ils ne peuvent lui répondre, assez pour refuser des conférences publiques avec lui. Mais rien n'arrête l'évêque d'Hyppone; et, en considérant cette multitude de victoires, qu'il remporte pour la religion, il me semble que je vois s'opérer une seconde fois ce prodige si énergiquement retracé par l'Esprit-Saint, quand il peint les triomphes du plus rapide des conquérans en contraste avec le silence de l'univers. *Siluit terra in conspectu ejus.* [2]

Que votre église sera puissante, ô mon Dieu, lorsque vous lui donnerez un seul pontife, tel qu'Augustin! Les sectes n'ont jamais été ni plus nombreuses ni plus formidables que dans le quatrième siècle. Du haut des tours de la Basilique de Carthage, Augustin appelle et défie tous ces hérésiarques. Les manichéens se présentent les premiers au combat; bientôt ré-

---

[1] *Longinian.* in Epist. apud *Basil.* ad *August.* 20 et 43. *Veter. edit.*

[2] Machab. I, 3.

duits par Augustin à l'absurdité ou au silence, ils n'ont plus que l'alternative d'une fuite honteuse ou d'une défaite inévitable, et leur soudaine évasion atteste hautement la victoire d'Augustin. *Siluit terra*, etc.

Pour échapper à la vigilance et au génie de l'évêque d'Hyppone, Léporius met d'abord l'espace des mers entre le théâtre de ses erreurs et le diocèse d'Augustin, et il enseigne le nestorianisme dans les Gaules déjà infestées par le semi-pélagianisme. Condamné par Procule de Marseille, il vient défendre lui-même sa cause à Hyppone, et s'y former des partisans; mais l'ange du Seigneur veille sur le seuil de cette église. L'homme de la religion descend dans l'arêne : j'entends retentir aussitôt au milieu de l'Afrique la rétractation de Léporius, et la réponse d'Augustin aux moines d'Adrumet appaise en un instant les troubles fomentés par ce sectaire dans l'église gallicane. *Siluit terra*, etc.

Mais, quoi ! je ne vois pas encore Pélage? Parais, superbe ennemi de la grace; toi, qui trompes le genre humain, en exagérant les forces de la nature, toi qui, présentant toujours des idées à deux faces dans tes écrits, répands plus ouvertement la contagion de tes erreurs par le canal de tes disciples; parais donc enve-

loppé d'hypocrisie et d'équivoques. Jérôme, les évêques, les souverains pontifes, les conciles, l'Orient et l'Occident te citent devant Augustin. Seul alors, je veux dire, sans être assisté dans cette conférence par aucun de ses collègues, quoique tous les évêques du monde chrétien fussent les partisans de sa doctrine, seul alors l'évêque d'Hyppone me représente toute l'église; seul il subjugue l'artificieuse éloquence de Pélage; seul il dicte son arrêt à tous les pontifes de l'univers, et tous les pontifes de l'univers ratifient cette sentence avec joie. Que dis-je? cet adroit imposteur, frappé d'anathême, surprend encore pendant quelques instans le pape Zozime, qui l'admet à sa communion. Augustin, toujours inébranlable dans sa foi, ne sacrifiera point la vérité à ses intérêts; et, pour protester plus solennellement contre le pélagianisme, il déclare qu'il a résolu d'abdiquer l'évêché d'Hyppone si l'absolution de ce sectaire vient outrager l'épiscopat. Mais, tout à coup, Innocent, élevé sur le siége de Rome, lance la foudre sur Pélage, du haut de cette même chaire où ce subtil hérésiarque espérait de s'ouvrir un asile. *Siluit terra*, etc.

Certes, je ne saurais suivre Augustin dans cette multitude de conférences, où il oppose

aux difficultés les plus compliquées des réponses lumineuses que l'on cite encore aujourd'hui, que l'on citera dans tous les siècles comme des axiomes de raison. Tous les sceaux du livre mystérieux sont levés pour lui : il est le seul père de l'église qui nous donne dans ses écrits un corps entier de religion. Ce ne sont plus en effet quelques dogmes isolés que l'on conteste, c'est le christianisme lui-même qu'on accuse hautement de la décadence de Rome et de l'empire. Le peuple regrette ses anciennes idoles, verse des larmes sur les débris de l'autel de la victoire environné d'esclaves. [1] *Les accusations de toute la terre*, disait éloquemment Tertullien, dès le second siècle, *imputent à l'Évangile tous les désordres de l'univers, et les chrétiens deviennent responsables et de la sécheresse des saisons et des débordemens du Tibre.* Qui défend alors la cause de Jésus-Christ, contre le genre humain? C'est Augustin, en cheveux blancs, qui consacre douze années à cette sublime apologie. Ouvrez l'oreille, enfans des hommes, il revient des conseils éternels; il a pris l'accent de la révélation : écoutez-le; il généralise toutes ses idées, rappelle toutes ses connaissances, dé-

---

[1] De Resurrect. carn. n. 8, p. 385.

ploie toutes ses forces; il remonte aux principes des gouvernemens, à l'origine des sciences, à la source des opinions, à la formation des sociétés, aux élémens de la morale, à la cause des événemens, à l'influence des religions; et sa vaste compréhension embrassant toute la nature, suit le plan du créateur lui-même : voilà *la cité de Dieu !* Pontifes du Seigneur ! si l'évêque d'un hameau, presque ignoré dans l'Afrique, a pu soutenir seul le christianisme que ses ennemis croyaient alors sur le penchant de sa ruine, que ne doit pas attendre l'église de tant de pasteurs réunis autour de cet autel? Essuyez ses larmes de vos mains triomphantes; ne désespérez pas du salut d'Israël dans nos jours malheureux; hâtez-vous de combler les précipices que l'incrédulité ouvre sans cesse sous nos pas; relevez sur ces vastes abymes une nouvelle *cité de Dieu*. Sauvez la religion, sauvez votre siècle, sauvez enfin la postérité !

Augustin a défendu l'église au-dehors par ses talens, il va la rendre florissante au-dedans par sa sagesse. Eh ! qui a jamais mieux connu que ce grand homme le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique? S'il m'était permis de développer devant vous, Messeigneurs, dans le plan même de sa conduite, les prin-

cipes, ou plutôt les vertus qu'exige votre vocation pour gouverner les diocèses, je dirais que cette magistrature sacrée consiste dans l'art de multiplier ses ressources, en s'associant des hommes supérieurs; de diriger ses travaux vers la félicité publique qui n'est jamais étrangère au saint ministère; de déployer tout l'ascendant de l'autorité épiscopale pour protéger les malheureux contre l'indigence, les vexations et les abus, et de se rendre les bienfaiteurs du peuple, autant que ses guides; d'éviter et cette aveugle confiance qui dégénère en crédulité, et ce zèle amer qui n'ouvre jamais une porte au repentir; d'élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes, en leur témoignant de l'estime; de montrer aux coupables plus de douleur que de courroux; d'allier la dignité avec la simplicité des mœurs, la bonté avec la justice, la douceur avec la fermeté; d'ajouter à ces qualités éminentes qui attirent la considération, ces vertus plus faciles qui gagnent tous les cœurs; d'asservir enfin son administration à la loi, et la loi elle-même à la charité. Je copie ici l'histoire d'Augustin, et le seul récit de ses actions forme le code de l'épiscopat.

Où prennent leur source ces principes et ces vertus de l'évêque d'Hyppone? Dans son

amour pour l'église de J. C. C'est par amour pour l'église, qu'il réfute la collusion supposée par saint Jérôme entre les apôtres saint Pierre et saint Paul : ce vénérable solitaire de la Palestine, l'interprète à jamais célèbre des livres révélés, qui s'était placé entre Dieu et l'homme comme un nouvel organe du ciel, tombe dans une erreur de spéculation. Augustin veut l'éclairer : Jérôme se croit offensé ; mais Augustin épargne à la religion le scandale qu'entraînent toujours les divisions parmi ses ministres ; du haut de son trône un évêque n'hésite point d'adoucir, par les plus éclatans hommages, un écrivain qui se trompe, et qui lui est inférieur dans la hiérarchie. [1] *Je n'étudie pas, lui écrit-il, pour devenir savant, mais pour devenir meilleur.* C'est par amour pour l'église, qu'après trente années d'épiscopat, au lieu d'accabler de son autorité l'un de ses jeunes collègues dont il combat les sentimens, il lui déclare dans un concile qu'il est prêt à recevoir ses leçons : *Ego senex à juvene paratus sum doceri.* [2] C'est par amour pour l'église qu'au déclin de l'âge il se rend compte, dans ses *rétractations*, de toutes les pensées de sa vie,

[1] Epist. ad Hieron. 3.

[2] Epist. ad Valer. 150.

explique ou corrige ses anciens écrits, et prémunit ainsi la religion contre sa propre célébrité. C'est par amour pour l'église qu'il perpétue sa pénitence comme David; du faîte de la sainteté où il est parvenu, il contemple les égaremens de sa jeunesse, les pleure encore de ses yeux presque éteints, révèle à tous les siècles les plus intimes secrets de sa conscience, et ses *confessions* deviennent le plus magnifique de tous les hymnes en l'honneur de la miséricorde de Dieu. C'est par amour pour l'église..... Augustin, repose-toi! tu viens de montrer à la terre les services que la religion peut attendre d'un grand évêque : repose-toi; il est temps que ta renommée enflamme tes successeurs, et leur découvre la gloire qu'un grand évêque peut attendre de la religion. *Erit vobis in portentum : juxtà omnia quæ fecit facietis, et scietis quia ego Dominus Deus.* C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le plus beau panégyrique sans doute que l'on ait jamais composé en l'honneur de saint Augustin, c'est l'histoire ecclésiastique. La gloire de ce grand homme n'est point renfermée en effet dans les bornes de sa vie; elle est liée à toutes les victoires de la foi dans

les âges suivans, et elle semble briller aujourd'hui d'un nouvel éclat au milieu de ce temple pour animer le zèle de nos pontifes, en montrant dans un seul évêque toute la magnificence de l'église envers ses premiers pasteurs. Si je le considère pendant le cours de son épiscopat, je le vois dominer sur son siècle; le peuple chrétien, les évêques, les empereurs, les hérétiques eux-mêmes, se réunissent pour lui offrir de justes tributs d'admiration ou de confiance, et rendent, pour ainsi dire, visible la reconnaissance que lui doit le genre humain. Si j'interroge les générations qui se sont écoulées depuis sa mort, je les entends proclamer Augustin de siècle en siècle, comme l'oracle du christianisme. Du fond de son tombeau : disons mieux, du haut de ses autels, il continue en quelque sorte son apostolat, distribue aux défenseurs de la cité sainte des boucliers impénétrables, et sa renommée s'accroît de tous les triomphes de la religion. Mais Augustin est si grand, que déjà ce tableau ressemble à un éloge vague ou exagéré, et cependant il indique à peine les faits. Grand Dieu! ô vous que le roi prophète chantait autrefois comme un Dieu *admirable dans vos saints!* [1] élevez ici les accens de

[1] Ps. 67, 36.

ma voix : inspirez-moi dans ce moment des pensées dignes des merveilles que je vais célébrer ; et pour retracer, en présence de vos pontifes, une image de la gloire que la religion assure aux grands évêques, qu'il soit donné à mes paroles d'exposer à cette auguste assemblée les divers hommages que saint Augustin a reçus et de ses contemporains et de sa postérité ! *et scietis quia ego Dominus Deus.*

Et d'abord, Messeigneurs, c'est au peuple, quoiqu'il ne soit point votre unique juge, c'est au peuple dont la voix fut toujours appelée l'organe de Dieu même, c'est au peuple qu'il appartient de juger les hommes publics, et sur-tout les premiers pasteurs; et le véritable théâtre de la gloire d'un évêque, c'est le diocèse qu'il a promis à Dieu de gouverner. Or, quel pontife obtint jamais dans l'exercice journalier de son ministère des hommages plus touchans et plus universels que saint Augustin ? Ne pensez pas que, renfermé dans la retraite, il se rende inaccessible aux malheureux par amour pour l'étude, et qu'il sacrifie les devoirs du pasteur à la renommée de l'écrivain. Seul magistrat de la contrée qu'il habite, non par le droit de sa dignité, mais par la confiance qu'inspirent ses vertus, il consacre deux heures chaque jour pour ter-

miner les différens de son troupeau à la porte de son église; et sa réputation donne une telle autorité à ses jugemens, que la cupidité n'ose jamais ni en contester la sagesse, ni en éluder la rigueur. Cet empire qu'il exerce sur l'opinion publique s'étend jusqu'aux régions les plus éloignées. On accourt des extrémités des provinces à ce nouveau tribunal, et Augustin, devenu l'arbitre de toute l'Afrique, voit ses décisions respectées dans des climats lointains et barbares, où la puissance impériale eût été méconnue. Ces mêmes peuples, qui rendent des hommages si éclatans à son intégrité, viennent lui dénoncer les évêques donatistes, solliciter leur déposition; et à sa voix Antoine de Fussale, convaincu d'erreur, est forcé d'abdiquer son siége. La mort leur a-t-elle enlevé leurs pontifes? c'est l'évêque d'Hyppone qu'ils supplient de consoler les églises dans leur viduité; c'est à l'évêque d'Hyppone qu'ils défèrent le droit d'élection; c'est dans le monastère de l'évêque d'Hyppone qu'ils cherchent des pasteurs, et déjà il n'y a presque plus d'autres évêques en Afrique que les disciples de saint Augustin. Illustres chefs de la tribu lévitique! tels sont les honneurs que la multitude sait décerner à ses apôtres. Eh! que deviennent les faveurs les

plus signalées des rois, quand on les compare à de si magnifiques hommages ? Les princes ne donnent que des trésors, les peuples seuls ont le droit de dispenser la gloire.

Satisfait des bénédictions qu'il recueillait dans les campagnes, Augustin ne parut jamais à la cour des empereurs ; il pouvait dire à ces maîtres du monde comme autrefois Abraham à un roi de l'Orient : Je ne recevrai de vous aucun don de peur que vous ne vous prévaliez de m'avoir enrichi : [1] *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt, ne dicas : Ego ditavi Abraham.* Mais, en échange de ces bienfaits qui ne lui survivraient pas aujourd'hui, l'évêque d'Hyppone obtint des empereurs une considération qui se perpétuera dans tous les siècles. Honorius, accordant à son mérite des distinctions qu'il ne devait point à son siége, lui attribua pendant son règne toutes les prérogatives réservées aux primats. Lorsque Théodose convoqua le concile général d'Éphèse, il adressa une invitation particulière à saint Augustin comme au plus illustre défenseur de la foi. O rois de la terre ! les honneurs que vous répandez sur les grands hommes ne sont jamais perdus pour vos états !

---

[1] Genes. 14, 23.

aussi l'estime que les souverains de Constantinople avaient témoignée à saint Augustin lui donna-t-elle souvent une influence marquée sur la félicité de l'empire. Voulez-vous connaître ses titres de gloire sous ce nouveau rapport ? ouvrez l'histoire : elle en fournit un exemple bien mémorable.

Le comte Boniface, jeté dans la rebellion par la perfidie de ses courtisans, défait trois généraux de l'empereur, et toute l'Afrique fuit, ou se prosterne à son approche ; mais un homme plus redoutable qu'une armée se présente alors devant lui. C'est Augustin qui vient prêcher sous la tente du vainqueur la soumission due aux puissances de la terre ; c'est ce pontife citoyen qui lui écrit une lettre éloquente où il établit cette sainte maxime : [1] *Si l'ambition, l'orgueil, le ressentiment ne rendent jamais les guerres légitimes pour les princes même, il n'est sans doute aucun motif qui puisse justifier un sujet d'avoir pris les armes contre son souverain.* Le respect qu'imprime l'évêque d'Hyppone arrête le carnage. Par la médiation de cet ange de paix, Boniface rentre dans le devoir, et l'empereur pardonne.

---

[1] Epist. ad Bonif. 205.

France! contemple tes anciennes cicatrices, et garde-toi de les rouvrir. [1] Souviens-toi que l'origine de ta gloire remonte à l'époque de ton inviolable obéissance à tes rois; que la puissance de tes monarques est inséparable de ta prospérité; que c'est par les transports de l'amour, et non par l'audace des factions, que tu dois t'assurer la bienfaisance de tes maîtres; enfin, que sous un jeune prince qui desire et mérite d'être chéri, ce serait le plus grand de tous les malheurs pour le peuple de s'en faire redouter.

Ces hommages extraordinaires des peuples, des généraux, des empereurs, sont aux yeux de la postérité des monumens honorables sans doute pour la mémoire de l'évêque d'Hyppone; cependant, il faut l'avouer, ce genre de succès est moins difficile, moins rare, et par conséquent moins glorieux dans l'ordre épiscopal, que l'estime universelle des premiers pasteurs. Oui, Messeigneurs, vous n'êtes jamais mieux appréciés que par vos égaux. Votre renommée dépend des jugemens que portent de vous les princes de l'église avec lesquels vous partagez l'apostolat; elle dépend

[1] Il y eut des émeutes à Paris et dans les provinces voisines, au commencement de mai 1775.

de la confiance mutuelle que vous obtenez les uns des autres par vos lumières ou par vos vertus; elle dépend de la considération dont vous jouissez dans le sanctuaire en votre qualité d'évêque, à laquelle le monde lui-même vous ramène toujours quand il veut prononcer sur votre mérite. Tôt ou tard les erreurs de la prévention s'évanouissent, les idoles de la faveur tombent; chaque pontife est mis à sa place par ses propres collègues, et l'opinion de son corps détermine toujours l'opinion publique.

Paraissez maintenant, vénérables évêques du cinquième siècle, vous qui ne fîtes jamais éprouver à saint Augustin, ni les injustices de l'envie que devait exciter la supériorité de ses talens, ni l'amertume des reproches dont le menaçait le scandale de ses anciens désordres, ni cet éloignement des grandes affaires de l'église, auquel semblait l'exposer l'obscurité de son siége! paraissez, partagez aujourd'hui la reconnaissance de la religion et la gloire de l'évêque d'Hyppone. Que vois-je? les premiers pas de saint Augustin dans la carrière de l'apostolat sont marqués par des triomphes. Le primat de Numidie, Mégale, qui s'était opposé d'abord à sa consécration, se rétracte au milieu d'un con-

cile, et lui impose lui-même les mains. Dès que l'évêque d'Hyppone prend la défense de la grace contre Pélage, Jérôme pose les armes; et après la défaite de cet hérésiarque, Jérôme n'appelle plus Augustin que le *restaurateur de la foi.*[1] Ambroise, son père Ambroise, le consulte comme son maître. Les papes et les conciles le chargent d'expliquer la doctrine du christianisme. Les actes de ses conférences sont lus chaque année dans tous les temples de l'Afrique. Ses lettres sont reçues à Rome comme des codes de discipline, ou des formulaires de croyance. La religion ne semble occupée dans tout l'univers que de la gloire d'Augustin, et elle lui rend pendant sa vie, par les mains de ses premiers pasteurs, toutes les couronnes qu'elle tient de ses victoires.

Ici, Messeigneurs, mon admiration épuisée par tant de merveilles se ranime à la vue des nouveaux hommages que vos prédécesseurs décernent à l'évêque d'Hyppone. Les sacrifices de l'intérêt personnel ne leur coûtent plus rien, dès que c'est lui qui les y invite, et que son exemple leur en impose la loi. Déjà tous les pavillons d'Israël s'ébranlent:

---

[1] Epist. 53.

déjà la fameuse conférence de Carthage s'ouvre sous les auspices du tribun Marcellin; et voici le manifeste de cette guerre sacrée qui doit décider du sort de la foi dans toute l'Afrique. A la tête de trois cents évêques catholiques, Augustin paraît au milieu du sanctuaire, et aussitôt élevant la voix : « Si vous « prouvez, dit-il à trois cents évêques dona- « tistes, que l'église réside dans votre com- « munion, nous descendrons de nos siéges « pour vous obéir, et nous reconnaîtrons en « vous les pasteurs légitimes de nos églises; « mais si vous êtes convaincus d'avoir levé « l'étendard du schisme, venez, nous parta- « gerons avec vous les honneurs de l'épisco- « pat : venez, en rentrant dans le sein de l'é- « glise, vous ne perdrez que vos erreurs : ve- « nez, c'est pour nous que nous sommes chré- « tiens, c'est pour ce peuple que nous sommes « pontifes! » Aucun évêque n'a été prévenu d'un défi si généreux : aucun évêque n'ose réclamer contre Augustin. Le zèle de l'évêque d'Hyppone élève toutes les ames à la hauteur de la sienne; et tandis que les donatistes délibèrent sur cette offre imprévue, Augustin se prosterne aux pieds de l'autel avec ses trois cents pontifes, et tous ensemble ils lèvent des mains suppliantes vers le ciel, pour le con-

jurer de donner la paix à l'église, en les dépouillant eux-mêmes d'une partie de leurs dignités. Pontifes du Dieu vivant! la religion vous paraît-elle assez magnifique envers Augustin, quand elle lui donne un si glorieux ascendant sur les évêques de son siècle, et qu'elle le montre à ses successeurs environné de tous ses trophées?

Que dis-je? les donatistes et les autres hérétiques du cinquième siècle, qui ne connaissaient point d'adversaire plus redoutable que saint Augustin, entraînés par ces acclamations universelles, devinrent quelquefois ses plus ardens panégyristes; mais l'éclat de ces hommages étrangers qu'il vient d'obtenir disparaît auprès de la vertu qui les lui attire. L'évêque d'Hyppone va donc s'élever, par les prodiges immortels de sa charité, au-dessus de tous les honneurs qu'on lui a rendus; il gagne tous les cœurs après avoir enlevé tous les suffrages, et se montre plus grand peut-être en méritant l'amour des hétérodoxes, qu'en ravissant leur admiration. Dans ce moment, Messeigneurs, Augustin est seul chargé de sa gloire, et, pour le louer, il me suffit d'être son organe. Comment s'honorera-t-il lui-même en combattant les hérétiques? Animé du véritable esprit de l'Évangile, il con-

cilie le zèle le plus actif avec la plus touchante modération. Il sait que les victoires de la religion sont douces, que ses triomphes sont des bienfaits, et il déploie toute la puissance de la vérité, c'est-à-dire, toute la force de la persuasion, pour conduire son troupeau, selon la doctrine du prince des apôtres, *dans l'ordre de Dieu, librement et jamais par contrainte.* [1] Ne craignez pas qu'outragé par les chefs des hérétiques, il dégrade sa cause par des invectives. Que Pétilien lui reproche avec fureur ses premiers égaremens. *Admirez*, lui répond-il, *admirez la miséricorde du Seigneur, qui m'a tiré d'un si profond abyme: je ne défends point ma personne, mais ma foi.* [2] Qu'on cherche à lui ravir la confiance des évêques au milieu d'un concile, en l'accablant de libelles où l'on exagère les désordres de sa jeunesse; il monte aussitôt dans la chaire de Carthage, et il y publie hautement que cette ville a été le théâtre de ses plus honteux excès. Parle-t-il des manichéens? *Il lui en a coûté beaucoup*, dit-il, *pour s'en séparer. Ah! que ceux-là vous persécutent*, leur écrit-il, *qui n'ont jamais partagé votre*

---

[1] 1 Petr. 5, 2.

[2] Tillemont, tom. 13, pag. 381.

obstination : pour moi, je ne sais que vous plaindre. [1] A l'entendre, Fauste est éloquent, Pétilien profond, Pélage charitable. Hélas ! il faut défendre la vérité pour être impunément si généreux; car les partisans de l'erreur perdraient trop à être justes.

Eh ! que serait-ce donc pour un apôtre de la charité, que serait-ce pour Augustin de n'être que juste envers les hérétiques ? La religion dont il est le vengeur l'appelle à une plus haute gloire. Les donatistes avaient déféré la cause de la foi à l'autorité impériale, et, par de lâches adulations, ils avaient mendié, ils avaient obtenu la bienveillance de Julien, le plus adroit et le plus implacable ennemi de l'Évangile. Mais ce bras de chair tombe en poussière : les donatistes restent sans appui ; je me trompe : l'évêque d'Hyppone sollicite la remise d'une contribution à laquelle ils sont condamnés par les officiers de Théodose. La lettre qu'il vient d'écrire en leur faveur à Constantinople est l'exorde d'un discours qu'il leur adresse aussitôt pour réfuter leurs principes : il leur offre une conférence ; et ces sectaires, épouvantés de son génie, pensent colorer leur refus, en affec-

---

[1] Epist. 107.

tant de craindre une persécution. Augustin demande alors des sûretés à l'empereur pour les évêques donatistes, et il écarte tout soupçon de violence, en déclarant qu'il n'entrera en lice avec ses adversaires, qu'après avoir vu sortir des murs de Carthage tous les soldats d'Honorius. A ce trait, Messeigneurs, vous vous rappelez un fait semblable et plus récent qui honore l'église gallicane; et dans la douceur de l'évêque d'Hyppone vous reconnaissez sans doute cet immortel archevêque de Cambray, ce vertueux Fénélon, qui ne voulut commencer ses missions en Saintonge, qu'après avoir fait éloigner de cette province les légions de Louis le Grand.

Oh! combien cette généreuse modération de l'évêque d'Hyppone le rend cher à mon cœur, quand je la compare aux emportemens de ses adversaires! L'imagination africaine alluma dans le quatrième siècle une espèce de fanatisme dont on ne trouve heureusement aucun autre exemple dans les annales de l'univers. Les donatistes, connus sous le nom de circoncellions, [1] parcouraient les cités et

[1] On les appelait de ce nom, parce qu'ils rôdaient sans cesse autour des villages et des maisons écartées pour y entrer furtivement.

les campagnes, le fer et la flamme à la main. Cette secte, ou plutôt cette armée de circoncellions, renonçait à l'agriculture et à ses foyers, et se vouait au brigandage, pour ne plus vivre que de ses crimes. Les prêtres circoncellions massacraient les disciples d'Augustin sur les chemins publics; du haut des chaires ils promettaient le ciel au premier meurtrier qui l'égorgerait lui-même. Les assassinats et le suicide formaient tout le code de ces barbares. Des femmes enceintes se précipitaient du haut des rochers; les hommes se perçaient d'un poignard, se jetaient dans les flammes, pour remporter, disaient-ils, la palme du martyre; et si le genre humain n'avait eu qu'une tête, le vœu abominable de Caligula se fût accompli. Saints autels! vous m'êtes témoins que ma langue n'est dans ce moment que l'écho de l'histoire. Eh! de quel front un ministre de l'Évangile oserait-il abuser des artifices de l'éloquence, pour exagérer les forfaits d'une secte qu'il lui serait sans doute impossible de calomnier?

Cependant, qui le croirait? un homme vient se jeter entre les circoncellions et l'empereur, au moment où ce prince tire le glaive pour en purger l'Afrique; et cet homme extraordinaire quel est-il? O siècles! soyez frappés

d'admiration; et vous, injustes ennemis du christianisme, apprenez à respecter la charité qui anime ses défenseurs! C'est Augustin, le seul Augustin. Que ne puis-je interrompre mon discours pour lire les lettres de ce grand homme. A Apringius, au proconsul Donat, au tribun Marcellin! [1] « Quand vous jugez « ces forcenés, leur écrit-il, nous vous con- « jurons d'oublier que vous avez le droit de « les punir de mort. Nous voulons vaincre le « mal par le bien.... Remettez l'épée dans le « fourreau. Livrez ces coupables à notre zèle, « et bientôt, éclairés par nos leçons, ils vien- « dront, sujets dociles et soumis, se prosterner « aux pieds du trône.... [2] Si vous les exter- « minez, nous n'oserons plus nous plaindre « de leurs attentats; car nous sommes déter- « minés à perdre tous la vie plutôt que d'en « exposer un seul à la rigueur de vos juge- « mens. Non, non, les maux des chrétiens « ne doivent point être vengés par des meur- « tres........... [3] Rois de la terre, triom- « phez de vos ennemis par l'effusion de leur « sang; pour moi, je n'oserais plus lire à mon

[1] Epist. ad Donat. 100.

[2] Epist. ad Comit. Marcell. 3.

[3] Epist. ad 27.

« peuple les actes de nos martyrs, si l'his-
« toire consignait à la suite de leur mort de
« si sanglantes catastrophes. »

Telle fut, pendant plus de trente années d'épiscopat, l'inaltérable douceur de l'évêque d'Hyppone. Ce charitable pasteur se flattait alors de pouvoir ramener les circoncellions par la honte ; il se contentait d'exposer la liste de leurs crimes dans les places publiques, et cet excès de modération le venge hautement du reproche que n'a pas rougi de lui faire un fameux sceptique du dernier siècle, lorsqu'il a osé appeler saint Augustin *le patriarche des persécuteurs.* [1] J'avoue néanmoins qu'Augustin ne persévéra point jusqu'à la mort dans ses premiers sentimens ; je sais que, vaincu dans sa vieillesse, par la raison, par l'expérience, par les conseils de ses collègues, il justifia dans deux écrits différens [2] la rigueur des lois impériales portées contre les donatistes, et qu'il cessa de protéger ces sectaires, quand il s'apperçut qu'ils abusaient de ses propres maximes pour persister dans l'erreur. Mais je n'ai pas cru devoir lui dérober la gloire qu'il mérita d'abord par les longues épreuves de sa

---

[1] Baile.

[2] Epist. ad Vinc. 93. Epist. ad Com. Bonif. 185.

charité; je n'ai pas cru que sa rétractation elle-même pût en ternir l'éclat. Eh! qui osera donc blâmer la sévérité, disons mieux, la justice de saint Augustin? qui pourra prendre la défense des circoncellions? Quoi! l'hérésie doit-elle donc être jamais la sauve-garde des malfaiteurs? A quel titre, à quel tribunal les ennemis du genre humain prétendront-ils avoir le droit de commettre les plus grands crimes avec impunité, dès qu'ils seront aussi les ennemis particuliers de l'église? O immortel Augustin! ta belle ame épuisa toutes les ressources de la pitié, de la clémence, de la bonté envers les hérétiques. Plût à Dieu qu'ils ne t'eussent pas contraint eux-mêmes de les livrer aux glaives des lois! mais ne crains pas que la postérité condamne jamais ta sagesse ou ton cœur; viens avec confiance recevoir de tous les siècles qui t'ont suivi les hommages d'admiration, de reconnaissance, ou d'amour que l'univers entier va déposer sur ta tombe.

La religion ouvre ici devant vous ses annales, Messeigneurs, et le récit de ses victoires devient un cantique d'actions de graces en l'honneur d'Augustin. Quoi de plus glorieux en effet pour l'évêque d'Hyppone que cette multitude d'hérésies dont il a triomphé, et qui n'ont pu trouver des partisans après sa mort!

Apôtres des nations, arrosez la terre de vos sueurs, et ne demandez jamais au ciel de plus magnifiques récompenses. C'est du haut de cette chaire, c'est en présence de l'église gallicane, c'est dans ce jour consacré à la mémoire de saint Augustin que ma voix vous appelle, vous opiniâtres donatistes, vous perfides manichéens, vous féroces circoncellions, vous insensés priscillianistes, vous superstitieux célicoles, vous superbes pélagiens, vous aveugles marcionites, vous blasphémateurs ariens, et vous, vous novatiens, tertullianistes, nestoriens, apollinaristes, semi-pélagiens, et vous....... mais je ne peux pas vous nommer tous, et, à la gloirede votre vainqueur Augustin, on ignore jusqu'à vos propres noms. Revenez sur la terre : où êtes-vous ? Ah! malheureux sans postérité, vous n'avez pu survivre à l'évêque d'Hyppone. Arbres stériles et maudits, vous voilà donc desséchés jusque dans vos dernières racines ! Sortez aujourd'hui de vos tombeaux; dites à la face de cet autel, qu'Augustin foudroya vos erreurs, et que, poursuivis et terrassés par son génie, vous vîntes vous-mêmes vous briser sur cette pierre inébranlable, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Si vous rentrez, Messeigneurs, dans les murs

de Sion, après avoir visité hors de son enceinte tant de brèches qu'Augustin a réparées, quel nouveau spectacle s'offre à vos regards! des légions nombreuses marchent sous ses drapeaux; une école célèbre à laquelle il a donné son nom veille à la défense de sa doctrine; le pape saint Célestin se place à la tête de ses disciples, et fait l'apologie de tous ses ouvrages; les souverains pontifes lui défèrent de concert le titre auguste de *docteur de la grace*; ses écrits règlent les décisions des premiers pasteurs; les conciles de Constantinople de saint Augustin et de Latran consacrent les expressions de saint Augustin pour énoncer les dogmes de l'église; après de longues discussions, ils citent l'évêque d'Hyppone, et ils ajoutent l'église reconnaît sa doctrine.

Mais, rapprochons-nous de nos contrées, et rappelons une époque aussi glorieuse au clergé de France qu'à l'évêque d'Hyppone. Lorsque dans la plus mémorable de toutes les assemblées de l'église gallicane, [1] l'immortel Bossuet posait dans cette chaire les limites de la puissance des clefs et de la puissance du glaive; lorsque, semblable à Néhémie, [2] d'une

---

[1] 1682.

[2] Esdr. 4, 17.

main il relevait sur les fondemens des canons l'antique édifice de nos libertés, tandis que de l'autre il repoussait les ennemis du saint siége, lorsqu'il disait aux évêques : Voilà les droits de votre apostolat! lorsqu'il disait aux souverains pontifes : Voilà les bornes de votre primauté! lorsqu'il disait aux rois de la terre : Voilà les prérogatives de vos couronnes : En discutant de si grands intérêts, Messeigneurs, votre illustre représentant marchait sur les traces du pontife africain, et creusait dans cette mine féconde des conciles de Carthage dont Augustin fut l'oracle et le rédacteur. Alors, le pasteur de Meaux et le pasteur d'Hyppone, se donnant la main, se plaçaient ici entre les évêques et les souverains pontifes, entre les souverains pontifes et les rois, entre les rois et les peuples, et leur dictaient ensemble les plus solides traités de paix. Bossuet s'honorait d'être à la fois le disciple, l'interprète et le panégyriste du pontife dont il était l'émule; et, d'une voix éloquente et victorieuse, il faisait retentir ces voûtes sacrées du grand nom d'Augustin. [1]

[1] Voici les quatre fameuses propositions que l'assemblée générale du clergé de France adopta sur le rapport de M. Bossuet, le 19 mars 1682.

I. Les rois ne sont soumis à aucune puissance ecclé-

Que j'aime à me représenter l'évêque de Meaux portant les écrits de saint Augustin dans tous ses voyages; se pénétrant profondément de son esprit pour conférer avec les hérétiques, réfuter les nouvelles erreurs, saisir l'ensemble de la religion, catéchiser les peuples, et instruire les rois; étudiant le langage épiscopal dans les productions *de ce maître si maître*,[1] comme il l'appelait lui-même; lui décernant le plus glorieux de tous les hommages lorsqu'il le choisissait pour modèle dans ses compositions; traçant le plan de son *Histoire Universelle* sur le sublime plan de la

---

siastique par l'ordre de Dieu dans les choses qui concernent le temporel : ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des chefs de l'église, et leurs sujets ne peuvent jamais être dispensés du serment de fidélité.

II. Les conciles généraux sont supérieurs aux papes, même lorsqu'il n'y a aucun schisme dans l'église, et il faut s'en tenir à cet égard aux sessions IV et V du saint concile œcuménique de Constance.

III. Les libertés de l'église gallicane doivent être conservées dans tout le royaume, et les anciens usages de cette église doivent être inébranlables.

IV. Les décrets et les jugemens du saint siége ne sont point irréformables jusqu'à ce qu'ils aient été acceptés par l'église.

[1] Déf. de la Trad. 2 p.

cité de Dieu ; se retournant comme Augustin vers les siècles passés, pour montrer à travers les révolutions des empires le bras du Très-Haut, qui ramène toujours les événemens à la propagation de son église ; et, renouvelant enfin à la cour de Louis les mêmes prodiges qu'opérait Augustin sous le règne de Théodose !

La reconnaissance de la religion envers l'évêque d'Hyppone l'associe donc après sa mort, je ne dis pas seulement à la gloire des plus illustres défenseurs de l'église, mais encore aux divers triomphes de la foi. Je n'oublie point le respect et les éloges que je dois aux Origène, aux Tertullien, aux Lactance, aux Irénée, aux Basile, aux Athanase, aux Hilaire, aux Jérôme, aux Ambroise. Je n'ignore pas qu'il y a eu dans tous les temps une succession non interrompue dans l'enseignement du christianisme. Je considère tous ces pères de l'église comme des orateurs, des moralistes, des théologiens suscités d'en haut pour défendre quelques-uns de nos dogmes ; mais quand je cherche les écrivains qui, depuis Jésus-Christ et les évangélistes, ont eu le plus d'influence sur la religion, et qui ont traité sur l'universalité de sa doctrine, je me représente alors la tradition comme une chaîne immense qui remonte jusqu'à la révélation. A cette époque, l'apôtre

saint Paul tient le premier anneau entre ses mains, et, à sa suite, j'apperçois de distance en distance ses plus fidèles, ses plus célèbres disciples, saint Augustin, saint Thomas, et Bossuet; mais Augustin reparaît sans cesse dans les siècles qui l'ont suivi. Quand de noires vapeurs se sont élevées autour de nos autels, et ont obscurci l'éclat de l'église gallicane, je vous atteste ici, Messeigneurs : qui a dissipé ces ténèbres ? N'est-ce pas Augustin, dont Hilaire d'Arles a invoqué le témoignage dès le cinquième siècle pour défendre les libertés de l'église de France ? N'est-ce pas Augustin qui a terrassé, par les mains de nos pontifes, les Albigeois, les sacramentaires, les prédestinatiens, le socinianisme, et tous les hérétiques des derniers siècles ? N'est-ce pas Augustin que vos prédécesseurs ont choisi pour guide, pour modèle, et pour appui dans tous les conciles ? Eh! qui leur a fourni leurs principes et leurs méthodes pour conférer avec les calvinistes au colloque de Poissy ? Augustin ? Qui a inspiré le célèbre Marca, lorsqu'il composait son sublime *Accord du Sacerdoce et de l'Empire?* Augustin. Qui a dirigé les décisions de toutes vos *assemblées* en matière de doctrine ? Augustin; et, aujourd'hui même que vous célébrez sa fête avec tant de pompe, vous l'élevez,

par ce seul hommage, au-dessus de tous les éloges qu'il reçoit de ses panégyristes. Mais le présent et le passé ont encore des bornes trop étroites pour la gloire de ce grand homme : anticipons sur l'avenir ; chaque siècle a vu, chaque siècle verra naître encore des hérésies. Quand la paix du sanctuaire en sera troublée jusqu'à la consommation des jours, quel *mur de feu* environnera le camp d'Israël ? [1] O mon Dieu ! vous avez donné Augustin à votre église ; elle a vaincu d'avance ; elle connaît le prix du trésor qu'elle possède dans les ouvrages de ce grand évêque : *c'est la tour de David d'où pendent mille boucliers, et où est renfermée toute l'armure des forts d'Israël.* [2] O jour de triomphe et de gloire, où l'église, assemblée à Trente, plaça sur nos autels, d'un côté les livres révélés, fondemens immuables de notre foi, de l'autre les écrits amoncelés de saint Augustin, qui s'élevèrent alors comme une colonne sur laquelle portait tout l'édifice de la religion ! L'évêque d'Hyppone parut revivre en ce moment une seconde fois, tenant sous sa main, en présence du concile, tous les hé-

---

[1] Zachar. 2, 5.

[2] *Sicut turris David, mille clypei pendent ex eâ, omnis armatura fortium.* Cantic. 4, 4.

rétiques enchaînés, et digne également de l'admiration de la terre, et des regards du ciel.

Tel serait sans doute aujourd'hui le spectacle que saint Augustin présenterait à l'église gallicane, si mon esprit accablé par tant de merveilles pouvait développer toute la magnificence d'un si vaste sujet. Non, je ne saurais rappeler dans un seul discours les honneurs extraordinaires que l'évêque d'Hyppone a obtenus de siècle en siècle; mais qu'il me soit encore permis, Messeigneurs, de compter, parmi les tributs de vénération que lui décerne sa postérité, l'hommage touchant qu'il va recevoir de vous-mêmes, si vous accordez quelques larmes au récit de ses derniers momens. Souffrez donc que je vous rapproche d'Augustin en terminant son éloge, et que je vous inspire un intérêt plus tendre sans doute, et non moins glorieux pour lui, en déplorant ses malheurs, qui vont devenir de nouveaux triomphes.

Je vois l'Afrique inondée de Vandales persécuteurs et conquérans. Devant Alaric, Attila, Genséric, les cités, les hommes, les plantes même disparaissent de la surface de la terre. Enveloppé de ces désastres, Augustin ne voit plus autour de lui que trois villes entières, Cyrthe, Carthage, Hyppone,

Hyppone déjà prête à succomber après un siége de quatorze mois. Les pontifes lui demandent, du fond des cavernes où ils sont cachés, s'il leur est permis de quitter leurs troupeaux à l'approche des barbares; il répond, à la vue du camp ennemi, que dans les persécutions personnelles la fuite est autorisée par le conseil de Jésus-Christ et par l'exemple de saint Cyprien; mais que, dans les calamités générales, elle n'est plus qu'une lâche désertion. Les maux qu'il voit dans l'avenir aggravent encore sa douleur présente; il découvre la prochaine extinction de la foi dans toute l'Afrique; il apperçoit le mouvement de ce flambeau céleste qui s'envole au-delà des mers, et le christianisme prêt à réparer ses pertes en montant avec Clovis sur le trône de nos rois. C'est peut-être aux larmes et aux prières d'Augustin, ô mon Dieu! que vous avez accordé la conversion des Francs, et votre providence a voulu sans doute consoler la religion en faisant concourir ce grand événement avec l'apostasie de l'Afrique; mais l'évêque d'Hyppone ne put qu'entrevoir, vers la fin de sa carrière, l'aurore de cette église gallicane sur laquelle il avait fait luire si souvent les rayons de la vérité. Vivement touché des malheurs du chris-

tianisme, il est averti par les pleurs de son peuple que le terme de ses jours approche; et il descendrait au tombeau avec joie, s'il n'enviait à saint Cyrille la gloire de terrasser Nestorius dans les murs d'Éphèse. Ah! du moins la cupidité ne viendra point briguer ses largesses à son agonie; il ne lui reste plus rien à donner, et sa charité l'a réduit à l'heureuse impuissance de nommer un héritier. Est-ce en effet à sa dernière heure qu'Augustin doit s'acquitter envers le malheureux? Hélas! la magnificence de ses dons tardifs eût été la satyre de sa vie passée, et sa mort une fête pour les infortunés. Il ne lègue à l'église que ses écrits et ses exemples; il se relève encore entre les bras de la mort, il choisit le vertueux Héracle pour son successeur, et de ses défaillantes mains il entreprend sur les bords de sa tombe le dénombrement et la réfutation de toutes les hérésies. Mais il n'achèvera pas ce monument de ses propres victoires; et tandis qu'il médite depuis plusieurs jours les pseaumes de la pénitence, gravés autour de son lit, quarante ans de travaux apostoliques ouvrent devant lui les tabernacles éternels.

Saint pontife! du haut de ce trône de gloire où vous ont élevé vos vertus, tournez aujourd'hui vos regards vers l'église de France; son

ancienne vénération pour votre mémoire est un titre pour mériter votre intercession; elle s'honore d'avoir érigé, dès le sixième siècle, par les mains de Rurice, évêque de Limoges, le premier temple consacré sous vos auspices. Nous espérons que cette noble portion de l'église universelle, qui fut toujours si recommandable par son attachement à votre culte et à votre doctrine, ne défaillera jamais dans la foi; mais le jugement du ciel sur l'Afrique nous épouvante, et six cents siéges déserts dans cette seule partie du monde autrefois si célèbre parmi les nations chrétiennes, six cents siéges déserts nous annoncent tous les malheurs que nous aurions à craindre, si l'incrédulité, déjà fière de nos disgraces, parvenait enfin à ravir aux besoins des peuples la ressource unique de la religion dans les rois. Puisse l'influence du nouvel astre levé sur nos climats, ranimer dans tous les cœurs l'amour de cette religion tutélaire! L'onction sacrée vient de couler sur le front du fils aîné de l'église, et tous les vœux de son cœur sont devenus des sermens. Son trône déjà invariablement assuré au droit de sa naissance, a paru en quelque sorte électif, lorsqu'il y est monté solennellement au bruit des acclamations les plus attendrissantes. Ah! qu'il juge

par les hommages que lui ont attirés ses seules promesses aux pieds de nos autels, des bénédictions que nous réservons à l'accroissement de ses bienfaits; qu'il justifie les hautes espérances que nous avons conçues de son règne, car il ne saurait les surpasser; que l'oracle du prophète s'accomplisse dans cette longue et brillante carrière qui s'ouvre devant notre jeune monarque, et que *le glaive des combats se change pour toujours en soc de charrue.* [1] Qu'à l'exemple de ses plus illustres prédécesseurs, il reconnaisse dans nos pontifes les défenseurs nés de son autorité, les dignes successeurs des évêques de France qui s'écriaient sous la domination de Henri I, que c'était aux premiers pasteurs à commander l'obéissance que l'on doit aux rois: *Episcoporum est semper regum obedientiam præcipere.* [2] Animés du même esprit, à la première lueur d'une étincelle de discorde, tous nos pontifes viennent de s'avancer à la fois sur le seuil de nos temples, et d'une voix unanime ils ont dit anathême à la rebellion. Réunis aujourd'hui dans le sanctuaire, ils bénissent

---

[1] *Et concident gladios suos in vomeres.* Mich. 4, 3.

[2] Voyez la Collection des Procès-verbaux du Clergé de France, tom. V, assemblée de 1682, page 381.

par ma bouche le Dieu de Charlemagne et de saint Louis, du bienfait si ardemment desiré qu'il vient d'accorder à la France, en lui donnant [1] un nouveau rejeton de cette tige chérie qui fleurit sur le trône depuis près de huit cents ans, et qui sans doute prêtera toujours un ferme appui à la religion, pour assurer au peuple de ce vaste empire le bonheur du temps et de l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

[1] M. le duc d'Angoulême, né le 6 août 1775.

RÉFLEXIONS

SUR

LES SERMONS NOUVEAUX

DE BOSSUET.

RÉFLEXIONS

SUR LES SERMONS NOUVEAUX

DE BOSSUET.

Hujus æmulari exoptat negligentiam
Potiùs quam istorum obscuram diligentiam.

TERENT. prolog. Andr.

TOUTE l'Europe chrétienne attendait avec impatience les sermons de M. Bossuet. On savait que ce grand homme avait prêché avec un succès extraordinaire, à la cour de Louis XIV, les carêmes de 1662, de 1666, de 1681, et les avens de 1661, de 1665, et de 1669, sans avoir jamais répété le même discours devant ce prince, qui, après avoir entendu le jeune orateur, écrivit à son père pour le féliciter de l'honneur que ce fils, déjà illustre, ferait un jour à la France et à son siècle. Mais le plaisir d'admirer tant de chefs-d'œuvres avait été réservé aux contemporains de Louis le Grand; et Bossuet, prédicateur, manquait presque entièrement à la religion et à la littérature, puisqu'il ne nous restait de lui

que deux discours de morale et ses oraisons funèbres.

L'évêque de Meaux parut oublier ses sermons pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, et quoiqu'il dût à la chaire une grande partie de sa célébrité, il ne prêcha plus que par occasion; il ne daigna pas même mettre ses sermons au net, et il avait coutume de dire qu'il ne les avait point écrits. Est-ce écrire en effet que de jeter rapidement ses idées sur des feuilles volantes qu'on remplit ensuite de ratures, de renvois, de corrections et d'interlignes? C'est dans cet état informe que les sermons de M. de Meaux, dont M. Bossuet, évêque de Troyes, et M. le président de Chazot, furent successivement dépositaires, sont enfin parvenus aux rédacteurs de la nouvelle édition.

A la mort de M. de Chazot, on a trouvé ces feuilles éparses sous un monceau de papiers de toute espèce, sans que personne s'y attendît, et vraisemblablement sans que le dernier héritier de la famille de Bossuet ait jamais su qu'il possédait un trésor si précieux, ou du moins sans qu'il ait eu le courage de débrouiller ce chaos. Il fallait sans doute beaucoup de patience pour faire sortir de ces décombres des discours pleins, suivis,

et qui avaient besoin, pour ainsi dire, d'être créés une seconde fois. Les originaux sont déposés à la bibliothéque du roi; mais je ne présume point qu'on y ait recours pour s'assurer de leur authenticité. Il n'est point d'écrivain supérieur dont on ne connaisse le style dans une page. Souvent une seule phrase suffit pour déceler Bossuet.

C'est une opinion assez généralement reçue, que Bossuet, effrayé de la grande réputation de Bourdaloue, n'osa pas lutter contre ce célèbre jésuite, et qu'il aima mieux être le premier dans la controverse que le second dans la chaire. Je ne prononce pas encore entre ces deux immortels orateurs; mais j'examine un fait, et je vois que lorsque l'évêque de Meaux prêcha son dernier carême à la cour en 1661, Bourdaloue y avait déjà rempli quatre carêmes, et notamment celui de l'année précédente. Bossuet et Bourdaloue ont par conséquent été rivaux; ils ont été comparés, ils ont été jugés, ils ont parcouru ensemble la même carrière. Ce n'est donc pas dans la prétendue vanité de Bossuet qu'il faut chercher les motifs de sa retraite : soit que ce genre n'eût plus d'attraits pour lui, soit que des travaux qu'il jugeait plus importans appelassent ailleurs son génie, soit enfin qu'il

ne lui parût plus convenable de prêcher habituellement à Paris depuis son élévation à l'épiscopat, il renonça pour toujours aux grandes stations de la chaire à l'âge de cinquante-deux ans.

Ces sermons doivent être regardés comme la véritable *rhétorique* des prédicateurs. En effet, le jeune orateur qui saura se pénétrer du génie de Bossuet, sentir, penser, s'élever avec lui, n'aura pas besoin de se dessécher sur les préceptes des rhéteurs pour se former à l'éloquence. Il n'y aurait pas plus de mérite que de difficulté à rélever les incorrections et les répétitions de ce grand homme; [1] ce serait dire d'un habile général, qu'il sait gagner des batailles, mais qu'il ne connaît pas l'art de l'escrime. Le goût qui apperçoit les beautés est plus rare et plus utile que le misérable métier de borner ses découvertes à indiquer des fautes de grammaire. Celui qui aurait étudié toutes les *poé-*

---

[1] Si de grandes beautés peuvent racheter de légères négligences, c'est sans doute en faveur de Bossuet que l'on doit se conformer à cette sage maxime d'Horace dans son Art poétique :

Verum, ubi plura nitent in Carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

tiques, je dirai plus, celui qui les aurait toutes composées, serait beaucoup moins avancé dans la carrière de l'éloquence, que l'orateur qui aurait profondément senti une seule page de ces discours. Ce que les autres ont dit, Bossuet l'a fait.

La lecture des grands modèles est autant au-dessus de l'étude des règles, que les talens de créer des beautés de génie est supérieur à l'art d'éviter les fautes de goût. « C'est par « l'éloquence, dit un écrivain célèbre, que « les hommes parviennent à se communiquer « leurs passions. Faite pour parler au senti- « ment, comme la logique et la grammaire « parlent à l'esprit, elle impose silence à la « raison même; et les prodiges qu'elle opère « souvent entre les mains d'un seul sur toute « une nation, sont peut-être le témoignage « le plus éclatant de la supériorité d'un hom- « me sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, « c'est qu'on ait cru suppléer par des règles « à un talent si rare. C'est à peu près comme « si l'on eût voulu réduire le génie en pré- « ceptes. Celui qui a prétendu le premier « qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était « pas du nombre, ou était bien ingrat envers « la nature. Elle seule peut créer un homme « éloquent; les hommes sont le premier livre

« qu'il doive étudier pour réussir, les grands
« modèles sont le second; et tout ce que ces
« écrivains illustres nous ont laissé de philoso-
« phique et de réfléchi sur le talent de l'ora-
« teur ne prouve que la difficulté de leur
« ressembler. Trop éclairés pour prétendre
« ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute
« qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces
« puérilités pédantesques qu'on a honorées
« du nom de rhétorique, ou plutôt qui n'ont
« servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui
« sont à l'art oratoire ce que la scolastique
« est à la vraie philosophie, elles ne sont pro-
« pres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus
« fausse et la plus barbare. »

Or, si les orateurs doivent étudier les règles de l'art dans les ouvrages des hommes éloquens, où pourraient-ils trouver des modèles plus inimitables que les discours de l'immortel évêque de Meaux ? Ce qui m'a le plus frappé dans ses sermons, c'est cette vigueur soutenue qui caractérise le style de Bossuet, et qui vaut bien, ce me semble, l'élégance continue, tant vantée dans nos écrits modernes. Dès son exorde, dès sa première phrase, vous voyez son génie en action, vous ne rencontrez ni formules triviales, ni commentaires des pensées d'autrui, ni lenteurs, ni stérilité,

ni redondances ; il ne marche pas, il court dans un sentier nouveau que son imagination lui ouvre ; il se précipite vers son but, et vous emporte avec lui. Lorsqu'une véhémence rapide entraîne ce grand homme, on se sent transporté dans une région inconnue, on ne sait plus où il prend ses expressions et ses pensées; son style se passionne et s'enflamme, son enthousiasme porte de toute part la conviction et la terreur; et alors il n'est plus possible de le lire, il faut qu'on le déclame : voilà le triomphe de l'éloquence écrite.

On a besoin de revenir plusieurs fois sur ces morceaux sublimes, et de les décomposer, en quelque sorte, pour en sentir tout le prix. Il faut que le lecteur ému, troublé, hors de lui-même, laisse refroidir son imagination en retournant souvent sur ces pas, s'il veut respirer quand Bossuet lui a fait perdre haleine. Mais qu'il contracte par l'analyse une certaine familiarité avec les élans impétueux de l'orateur, et il maniera, pour ainsi dire, tous les ressorts qui ont produit de si grands mouvemens. Ces effets extraordinaires dérivent toujours des traits véhémens et rapides, qui partent du génie de Bossuet. Que voit-on lorsqu'on observe de près le mécanisme de son éloquence? Il établit d'abord

son sujet, il s'empare de votre attention par la nouveauté ou par l'intérêt de son plan : c'est le moment de la raison. Il pose ensuite ses principes, il donne de l'autorité à ses preuves; vous êtes bientôt convaincu. Tout à coup son génie prend l'essor, et un grand tableau tiré, soit de l'histoire sainte, soit de la peinture des mœurs, soit des agitations de la conscience, accable votre admiration, et appelle vos remords. Votre imagination, devenue toute-puissante par le secours de la sienne, voit, devance, et crée ce qu'on va lui présenter. L'orateur écarte tout raisonnement abstrait, toute discussion réfléchie : il n'aspire alors qu'à vous émouvoir; bientôt il s'arrête à une maxime grande et neuve; et cette sentence, gravée fortement dans votre esprit, ne vous paraît à vous-même que le résultat de vos propres pensées; je dis les vôtres, parce que tout ce que l'orateur doit faire quand il vous a touché, c'est de vous interpréter ce qu'il vous suggère, de vous raconter ce qu'il vous inspire, et de faire passer dans votre ame tout l'enthousiasme dont il était enflammé lui-même au moment de la composition.

C'est cet art, ce grand art de se confondre, de s'identifier avec l'assemblée à laquelle

on parle, qui ramène tous les esprits à cette unité de pensées, dont le premier effet est de les forcer de réagir les uns sur les autres, et qui, semblable à un vent impétueux, pousse tous ces flots d'auditeurs de l'espérance à la crainte, de l'abattement à la joie, de la commisération à la terreur. J'ai éprouvé toutes ces agitations en lisant Bossuet, jamais ce grand homme ne cherche le sublime, il le trouve dans je ne sais quel admirable abandon qui le caractérise; et l'on croit, quand on l'entend, converser avec soi-même sur un sujet qu'on a profondément médité. Son expression, presque toujours métaphorique, réveille fortement l'attention : c'est un levier dont se sert l'orateur pour ébranler et pour abattre tout ce qui lui résiste. Quelquefois son éloquence paraît épuisée; vous vous délassez pendant quelques instans, vous admirez en liberté une idée sublime, et vous savez gré à Bossuet de ne vous avoir point distrait en appelant ailleurs vos regards. S'apperçoit-il que vous vous séparez de lui, tandis qu'il semble se traîner dans des détails communs? Tout à coup son imagination s'allume; et de nouvelles beautés donnent de vives secousses à votre ame. C'est alors qu'après avoir fait un grand tableau des misères de l'homme, il s'élève au-dessus de lui-

même, en s'écriant avec un air de triomphe : *Oh! que nous ne sommes rien.* C'est alors que, pour peindre les erreurs de l'ambition, il nous présente cette image si effrayante et si vraie. *Nous arrivons enfin au tombeau, traînant sans cesse après nous la longue chaîne de nos espérances trompées.* C'est alors qu'en instruisant les rois, il leur adresse ces paroles pour les exhorter à punir le crime : *Étendez vos longs bras qui vont chercher les méchans, et qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre empire.* C'est alors que, conduisant l'homme à l'école du tombeau, il s'écrie : *O mort! je te rends graces des lumières que tu nous donnes.* C'est alors qu'en parlant de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, il dit : *J'ai appris de Tertullien que, lorsque ces illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient avec tant de pompe, de peur qu'ils ne s'élevassent au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait, avait charge de les avertir qu'ils étaient hommes ; mais le triomphe de mon Sauveur est bien éloigné de cette gloire : au lieu de l'avertir qu'il est homme, je me sens bien plutôt pressé de le faire souvenir qu'il est Dieu : il me semble en effet qu'il l'a oublié.* [1]

---

[1] Cette allusion est admirable pour ennoblir les dé-

Je remarquerai, à l'occasion de ce dernier trait, que les pères ne furent jamais plus éloquens que sous la plume de Bossuet. Il devient aussi grand qu'eux lorsqu'il s'appuie de leur autorité ou de leurs principes. Ce grand orateur les avait médités long-temps, sur-tout Tertullien, saint Chrysostôme et saint Augustin ; et ses sermons doivent apprendre aux orateurs chrétiens l'usage admirable qu'ils peuvent faire des pères de l'église. Au lieu de copier servilement des passages qui n'appartiennent plus à personne, pas même à leurs auteurs, depuis que tout le monde s'en est servi, il s'approprie tout ce qu'il adopte, il n'est pas moins original lorsqu'il cite, que lorsqu'il crée. Aussi, pour peu qu'on sente les beautés de l'éloquence, il est impossible de lire de suite; de temps en temps une idée brusque et soudaine fait tomber le livre des mains, et force de suspendre la lecture pour pénétrer

---

tails de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; après avoir ainsi exalté la gloire du Fils de Dieu, Bossuet ne craint plus qu'elle puisse être ternie en représentant ce nouveau triomphateur monté sur une ânesse au moment où il vient prendre possession du trône de David. Sans cette préparation oratoire, il eût été impossible de traduire en chaire ces paroles de l'Évangile : *Sedens super asinam*. Matth. 21, 5.

toute la profondeur du trait dont on est frappé; et si Bossuet lisait autrefois Homère pour s'enflammer en contemplant les peintures ravissantes de ce poète, on pourra lire ses sermons avec la même confiance, lorsqu'après un long travail, on aura besoin de ranimer son imagination épuisée.

Nul orateur, en effet, n'est plus propre que l'évêque de Meaux à inspirer de vastes pensées, à étendre la sphère de l'éloquence évangélique, et même à en marquer fréquemment le terme de la perfection que l'esprit humain peut atteindre en ce genre. On pense communément que *Massillon* et *Bourdaloue* ont posé les limites de l'art si difficile de la chaire, et que s'étant emparés des grandes masses de l'art oratoire, ils n'ont plus laissé à leurs successeurs que la gloire assez médiocre de saisir quelques nouvelles nuances. J'avais toujours soupçonné que cette erreur ne se serait point accréditée, si l'on avait pu lire les sermons de Bossuet, et je ne me trompais point. Admirons les productions du génie, mais ne lui assignons pas témérairement des bornes. Combien trouvera-t-on dans Bossuet de grandes beautés dont on n'avait jusqu'à présent aucune idée, et qu'on aurait cherchées vainement dans Massillon et dans Bourdaloue? Eh! combien d'autres beau-

tés nouvelles et extraordinaires pourrait encore découvrir un grand homme, même après Massillon, Bourdaloue et Bossuet?

Cet éloquent Massillon, abusant quelquefois de la fécondité de son style, commente et paraphrase trop ses idées. Son *petit Carême*, si justement célèbre, et qui me paraît cependant fort inférieur à son grand *Carême*, à son *Avent*, et sur-tout à ses *Conférences Ecclésiastiques*, offre à chaque page la preuve de mon observation. Prenez-le à l'ouverture du livre, vous verrez qu'on ne trouve souvent dans chaque alinéa, qu'une seule pensée énoncée avec autant d'élégance que de variété. Sans cette élocution enchanteresse, qui a toujours de nouveaux charmes pour les lecteurs sensibles, on ne lirait Massillon qu'une fois, et l'on se contenterait ensuite de ses analyses; mais ses sermons sont si supérieurement écrits, si touchans, si affectueux, qu'on les trouve trop courts: c'est un ami qui vous embrasse en vous reprochant vos fautes, et, malgré cette stérilité d'idées dont l'esprit murmure quelquefois, le cœur est tellement satisfait, que Massillon vivra autant que la langue française.

Bourdaloue, toujours conséquent, toujours nerveux, préférant aux mouvemens passagers de l'onction, des preuves frappantes que

le temps grave toujours plus profondément dans les esprits, appelant le système entier de la religion au secours de chacun de ses sujets, raisonneur éloquent, moraliste sublime, et instruisant son auditeur avec l'attention de s'oublier, de se cacher toujours lui-même, Bourdaloue fera éternellement le désespoir des prédicateurs. La première partie de sa fameuse Passion, *Dei virtutem*, etc., dans laquelle il prouve que la mort du fils de Dieu est le triomphe de sa puissance, me paraît le chef-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Rien ne tient à côté de cette première partie, pas même la seconde, qui serait belle par-tout ailleurs. Bourdaloue est plus satisfaisant à la centième lecture qu'à la première : plus on le lit, plus on l'admire. Je lui rends grace de ce qu'il n'a pas connu ce misérable jeu de la phrase qui dégraderait le génie, si le génie pouvait s'y abaisser, et de ce qu'il n'a jamais écrit que pour le besoin de sa pensée.

Je ne doute point que Bossuet ne fût né avec beaucoup plus de génie que Bourdaloue ; cependant les sermons de celui-ci sont mieux faits, plus finis, plus méthodiques, et je n'en suis pas surpris, puisqu'ils ont été l'unique objet de ses travaux littéraires. Si l'on compare pièce à pièce, Bourdaloue aura l'avantage ;

mais si l'on opposait trait à trait, il ne résisterait pas à ce parallèle. Bossuet est plus lumineux, plus original, plus extraordinaire, plus accablant. [1] Il a une manière grande et ferme, une familiarité noble, des élans sublimes, des tableaux fiers et imposans, des transitions brusques et cependant toujours naturelles, [2] un

[1] Voulez-vous un exemple de la vigueur avec laquelle Bossuet presse son auditoire? Prenez-le dès le premier sermon du recueil qu'on a publié, et jetez les yeux sur ce tableau de la misère des pauvres malades.... *Je prête ma voix à ceux-ci, parce qu'ils n'en ont point. Voyez quelle est leur nécessité. Nous naissons pauvres; Dieu a commandé à la terre de nous fournir notre nourriture : ceux qui n'ont point ce fonds imposent un tribut à leurs mains; ils exigent d'elles ce qui est nécessaire au reste du corps : voilà le second degré de misère. Quand ce fonds leur manque par l'infirmité, encore y a-t-il quelque recours; la nature leur a donné une voix, des plaintes, des gémissemens, dernier refuge des pauvres affligés pour attirer le secours des autres. Ceux dont je parle n'ont pas ces moyens : ils sont contraints d'être renfermés : leurs plaintes ne sont entendues que de leur pauvre famille éplorée, et de quelques-uns de leurs voisins, peut-être encore plus misérables qu'eux. Mais dans l'extrême misère, quand on a l'usage de son esprit libre, la nécessité fait trouver des inventions : le leur est accablé par la maladie, par les inquiétudes, et souvent par le désespoir. Dans une telle nécessité, puis-je leur refuser ma voix?*

[2] Boileau disait, en parlant des *Caractères* de la

grand nombre de ces vérités intimes qu'on ne découvre qu'en creusant profondément dans son propre cœur, une majesté d'idées, et une vigueur d'expressions qui lui sont propres. On reconnaît, sur-tout dans ses écrits, le ton et l'accent d'un prophète; c'est l'Isaïe de la loi nouvelle. Il s'attache à épouvanter l'homme, et lorsqu'il l'a intimidé par ses menaces, il le livre aux remords pour achever sa conversion. *M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire*, disait madame de Sévigné: *tous ses sermons sont des combats à mort.*

Ce qui donne le plus de plénitude et de substance aux sermons de Bossuet, c'est l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture Sainte. Voilà l'inépuisable mine dans laquelle il trouve ses preuves, ses comparaisons, ses exemples, ses transitions et ses images. On le voit sans cesse éclaircir l'ancien Testament par le nouveau, saisir l'économie de la religion et en balancer les parties pour en faire un tout harmonieux et sublime. Au lieu de citer les livres saints en fastidieux érudit, il s'en sert en orateur plein de verve; il ne rapporte pas sèchement des passages, mais des traits qui

Bruyère, que cet ouvrage était digne de la réputation dont il jouissait; mais que l'auteur avait éludé la partie la plus difficile de l'art d'écrire, les transitions.

forment des tableaux ; et il fond si bien les pensées de l'Écriture avec les siennes, qu'on croirait qu'il les crée, ou du moins qu'elles ont été conçues exprès pour l'usage qu'il en fait. Veut-il nous montrer un roi désabusé des grandeurs du monde? il répète les longs gémissemens de David. Veut-il exciter la pitié et attendrir ses auditeurs pour mieux les émouvoir? il fait pleurer avec lui le pathétique Jérémie, et les accens de Jérémie semblent acquérir, en passant par son organe, une nouvelle énergie pour peindre les calamités de Sion.

Tout en effet, dans un sermon, doit être tiré de l'Écriture, ou du moins avoir la couleur des livres saints; c'est le vœu de la religion, c'est même le précepte du bon goût. L'orateur sacré, qui veut exceller dans son art, ne saurait donc s'accoutumer de trop bonne heure à lire tous les jours la Bible, une plume à la main : s'il attend le moment de la composition, pour ramasser des passages déjà connus, il ne sera ni lumineux ni original; et cet étalage d'une érudition indigeste ne frappera et ne trompera jamais personne. On distingue sans peine le véritable savant qui a puisé dans les sources, de tous ces érudits de dictionnaires ou d'abrégés, qui em-

pruntent toujours, et ne tirent rien de leur propre fonds. Ces stériles compilateurs ont beau se surcharger de citations et de commentaires, ils plient sous le poids d'un trésor qui ne leur appartient pas, ils n'en sont que plus pauvres; on les voit, pour ainsi dire, copier des livres ouverts devant eux, et ils ne forment que des centons sans unité, sans intérêt, plus propres à étouffer la pensée qu'à prolonger le mouvement oratoire; au contraire, l'écrivain profondément instruit incorpore ce qu'il crée avec ce qu'il sait; et ses connaissances se fondent d'autant plus aisément avec ses idées, qu'elles ont contracté une certaine alliance par le long séjour qu'elles ont fait ensemble dans son esprit. On est bien certain que Bossuet n'avait point l'Écriture Sainte sous ses yeux, lorsqu'il composait ses sermons, et qu'il l'avait étudiée pendant long-temps, quand il prit la plume. Je ne lui connais qu'un seul rival dans cette partie des talens du prédicateur, c'est l'immortel Fénélon, dans son discours pour le sacre de l'électeur de Cologne, l'un des plus beaux chefs-d'œuvres de l'éloquence moderne.

Les sermons de Bossuet sont remplis de l'Écriture et des Pères : on ne lui contestera point la prééminence sur tous les orateurs

chrétiens, dans l'art d'employer la tradition; et les beautés qu'il en tire pour enrichir ses discours attestent assez combien cette étude est utile. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet, comme un exemple bien frappant de l'éloquence des Pères de l'église, la belle harangue que saint Jean Chrysostôme met dans la bouche de l'évêque Flavien, au moment où ce vertueux prélat vient demander grace à l'empereur Théodose, en faveur des habitans d'Antioche. Ce discours ne saurait être trop connu. « Prince, notre ville infortunée a sou« vent été comblée de vos bienfaits, et vos « libéralités, qui faisaient autrefois sa gloire, « sont aujourd'hui pour elle un nouveau su« jet de honte et de douleur. Détruisez An« tioche jusqu'aux fondemens, réduisez-la en « cendres, faites périr jusqu'à nos enfans par « le tranchant de l'épée : nous méritons en« core de plus sévères châtimens; et toute la « terre, épouvantée de notre supplice, avouera « qu'il est encore au-dessous de notre ingra« titude. Déjà nous ne saurions plus rien ajou« ter à notre malheur. Accablés de votre dis« grace, nous sommes un objet d'horreur « pour tout le reste de votre empire. Nous « avons offensé dans votre personne l'univers « entier; il s'élève aujourd'hui contre nous,»

« prince, plus fortement que vous-même : il
« ne reste donc plus qu'un seul remède à nos
« maux. Imitez la bonté de Dieu : outragé par
« ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose
« le dire, grand prince, si vous nous pardon-
« nez nous devrons notre salut à votre indul-
« gence; mais vous devrez à nos attentats l'é-
« clat d'une gloire nouvelle: nous vous aurons
« préparé, par notre crime, une couronne
« plus brillante que celle dont Gratien a orné
« votre front : vous ne la tiendrez que de
« votre vertu. On a détruit vos statues. Ah!
« qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient
« infiniment plus précieuses! Ce ne seront
« point des statues muettes et fragiles, expo-
« sées dans les places publiques aux caprices
« et aux injures; ouvrages de la clémence, et
« immortelles comme la vertu même, celles-
« ci seront placées dans tous les cœurs; et
« vous aurez autant de monumens qu'il y a
« d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura
« jamais. Non, les exploits guerriers, les tré-
« sors, la vaste étendue d'un empire, n'atti-
« rent point aux princes une gloire aussi pure
« et aussi durable que la bonté et la clémence.
« Rappelez-vous les outrages que des mains
« séditieuses firent aux statues de Constantin,
« et les suggestions de ses courtisans, qui

« l'excitaient à la vengeance. Vous savez que
« ce prince, portant alors la main à son front,
« leur répondit en souriant : *Rassurez-vous,*
« *je ne suis point blessé.* On a oublié une
« grande partie des victoires de cet empereur;
« mais cette parole a survécu à ses trophées;
« elle sera entendue des siècles à venir, et
« elle lui méritera à jamais les éloges et les
« bénédictions de tous les âges. Mais qu'est-il
« besoin de vous proposer des exemples étran-
« gers? Il ne faut vous rappeler que vos pro-
« pres actions. Souvenez-vous donc de ce
« soupir généreux que la clémence fit sor-
« tir de votre bouche, lorsqu'aux approches
« de la fête de Pâques, annonçant, par un édit,
« aux criminels leur pardon, et aux prison-
« niers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que*
« *n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les*
« *morts !* O grand prince! vous pouvez faire
« aujourd'hui ce miracle : Antioche n'est plus
« qu'un tombeau ; ses habitans ne sont plus
« que des cadavres; ils sont morts avant le
« supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez
« d'un seul mot leur rendre la vie. Si vous
« faites grace à mon troupeau, les infidèles
« s'écrieront : *Qu'il est grand, le Dieu des*
« *chrétiens! des hommes il sait en faire des*
« *anges ; il les affranchit de la tyrannie de*

« *la nature*. Ne craignez pas que l'impunité « corrompe vos autres villes : hélas! notre sort « ne peut qu'épouvanter. Tremblans sans cesse, « regardant chaque nuit comme la dernière, « chaque jour comme celui de notre supplice, « fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes « féroces, cachés dans les cavernes, dans les « creux des rochers, nous donnons au reste « du monde l'exemple le plus effrayant. Dé- « truisez donc Antioche, mais détruisez-la « comme autrefois le Tout-puissant détruisit « Ninive : effacez notre crime par le pardon ; « anéantissez la mémoire de notre attentat, « en faisant naître dans tous les cœurs la re- « connaissance et l'amour. Il est aisé d'incen- « dier des maisons, de renverser des mu- « railles ; mais changer tout à coup des ci- « toyens parjures en sujets fidèles et affec- « tionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle « conquête une seule parole peut vous pro- « curer ! Elle vous gagnera la tendresse de « tous les hommes. Quelle récompense vous « recevrez de l'Éternel! il vous tiendra compte, « non seulement de votre bonté, mais encore « de toutes les actions de miséricorde que « votre exemple engendrera dans la suite « des siècles. Prince invincible, ne rougissez « pas de céder à un faible vieillard, après

« avoir résisté à vos plus braves officiers : ce « sera céder au souverain des empereurs, qui « m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et « dire de sa part : *Si vous ne remettez les* « *offenses commises contre vous, votre père* « *céleste ne vous remettra pas les vôtres.* « Représentez-vous ce jour terrible, où les « princes et les sujets comparaîtront au tri- « bunal de la suprême justice; et croyez que « vos fautes seront alors effacées par le gé- « néreux pardon que vous nous aurez accor- « dé. Pour moi, je vous le proteste, grand « prince, si votre juste indignation s'appaise, « si vous rendez à notre patrie votre bien- « veillance, j'y retournerai avec joie, j'irai « bénir avec mon peuple la bonté divine, et « célébrer la vôtre; mais si vous ne jetez plus « sur Antioche que des regards de colère, je « le jure devant vous, mon peuple ne sera « plus mon peuple; je ne le reverrai plus; « j'irai, dans une retraite éloignée, cacher ma « honte et mon affliction; j'irai pleurer jus- « qu'à mon dernier soupir le malheur d'une « ville, qui aura rendu implacable pour elle « seule le plus humain et le plus doux de « tous les princes. »[1]

[1] Traduction littérale de saint Jean Chrysostôme, homél. 21, c. 3.

Le courroux de Théodose ne résista pas à l'éloquence de Flavien, et ce seul morceau suffirait pour placer parmi les plus grands orateurs saint Jean Chrysostôme, qui nous l'a transmis, et qui l'avait sans doute composé; il prouve aussi que l'étude de la tradition n'est point un travail perdu pour les orateurs chrétiens. L'évêque de Meaux tire souvent des écrits des Pères plusieurs traits non moins véhémens pour frapper son auditoire, et des raisonnemens pressans, qui donnent à ses discours autant de solidité que d'éclat; trop éclairé lui-même pour supposer ses auditeurs assez instruits, soit des vérités de la foi, soit des devoirs de la morale, il enseigne toujours avec la facilité et la profondeur d'un grand maître. Cependant ce sublime orateur n'attiédit point sa verve en s'enfonçant dans les arides discussions de la controverse. Malgré son penchant pour la dialectique, il sort de l'école; et toujours théologien, sans affecter jamais de le paraître, il met plus de religion pratique dans ses sermons que de théologie. Son génie s'enrichit, s'élève, se féconde dans les livres saints; et je ne doute pas que ses discours ne fassent rougir les orateurs chrétiens qui ont abandonné l'enseignement de la religion, pour

disserter en chaire sur la morale, ou sur la politique, ou sur l'histoire profane. Je leur adresserai, en leur montrant les chefs-d'œuvres de Bossuet, ce vers si sublime de Perse :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

Ils n'instruisent point, ils ne touchent point, et cependant ils ont besoin d'avoir beaucoup d'esprit pour prêcher si mal. S'ils ne cherchent la réputation, je leur dis qu'ils obtiendront une gloire plus brillante, et sur-tout plus durable, par des sermons que par des discours. La manie du bel esprit, ridicule même dans les productions purement littéraires, devient absurde lorsqu'on veut instruire et émouvoir ; elle étouffe le sentiment, dessèche la composition, et est absolument incompatible avec la véritable éloquence ; non, jamais les ministres des autels ne prêcheront plus utilement pour leur propre renommée, qu'en prêchant efficacement pour le salut de leur auditoire. Des larmes ! des larmes ! voilà les seuls applaudissemens dignes des orateurs chrétiens.

Si l'on excepte quelques traits déjà connus, dont l'évêque de Meaux a enrichi ses

oraisons funèbres, ou ses ouvrages ascétiques, on ne trouvera rien dans ses sermons qui ressemble à ce que l'on a écrit pour la chaire; ces esquisses même portent l'empreinte du génie; et j'invite les jeunes orateurs à les remplir pour se former le goût. On observera, en lisant Bossuet, et sur-tout si l'on entreprend de finir quelques-uns des sermons dont il s'est contenté de tracer l'analyse, combien l'érudition est utile à l'éloquence. Tout ce que les hommes ont pensé est du ressort de l'orateur, et rien de ce qui intéresse l'histoire, les lois, les mœurs, les sciences et les beaux arts, ne lui est étranger.

Bossuet a traité un grand nombre de sujets admirables, et qui sont encore nouveaux aujourd'hui, puisque, par je ne sais quelle fatalité, les prédicateurs semblent les avoir bannis de la chaire; cependant il faut avouer qu'il n'a pas toujours été également heureux dans ses choix; et rien ne prouve mieux que la différence de ses sermons combien l'éloquence dépend de la manière que l'on traite. D'ailleurs, toujours fidèle à son plan d'instruction, il prêchait souvent plusieurs fois sur le même objet, et ses discours étaient tellement pleins, qu'après avoir épuisé lui-même,

et les vérités fondamentales de la religion, et les ressources de l'art oratoire, il ne pouvait plus se soutenir à la hauteur de ses premières idées. Chacun de ses sermons renferme des beautés dignes de lui; il n'en est aucun où l'on ne le reconnaisse; mais on est étonné de la distance prodigieuse qu'il y a souvent de l'un à l'autre. Bossuet ne pouvait pas toujours être le Bossuet du grand *Condé*, de la *duchesse d'Orléans*, et de la *reine d'Angleterre*; [1] l'aigle s'élève au haut des airs, il tombe. L'insecte qui rampe ne saurait tomber. Il ne faut donc pas être surpris des inégalités qu'on voit non seulement entre les

---

[1] On reconnaît aisément Bossuet dans cet admirable portrait que Cicéron nous a tracé de l'orateur Galba : *Quem fortassè vis non ingenii solum sed etiam animi, et naturalis quidam dolor dicentem incendebat, efficiebatque, ut et incitata, et gravis, et vehemens esset oratio : dein cùm otiosus stilum prehenderat motusque omnis animi tanquàm ventus hominem defecerat, flaccessebat oratio : quod iis, qui limatiùs dicendi consectantur genus, accidere non solet; propterea quòd prudentia nunquàm deficit oratorem, quâ ille utens eodem modo possit et dicere et scribere : ardor animi non semper adest, isque cùm consedit, omnis illa vis et quasi flamma oratoris extinguitur.* Brutus, seu de claris oratoribus, 93, 94.

discours comparés, mais souvent dans le même discours. Tout grand orateur est nécessairement inégal ; quand même son génie n'aurait pas besoin de se reposer pour prendre haleine, les règles de l'art oratoire l'obligeraient de ralentir de temps en temps son essor ; car celui qui veut être toujours sublime ne l'est jamais.

Il est vrai que les chûtes de Bossuet [1] sont presque aussi extraordinaires que ses plus grandes beautés. Après un élan sublime, où l'on voit la majesté des idées, la progression des mouvemens, le choix des expressions, l'harmonie du style, chaque phrase finie avec soin, liée avec la phrase qui la précéde et la phrase qui la suit, on est frappé de la plus vive admiration, et l'on se dit à soi-même que nul écrivain n'est au-dessus de cet éton-

---

[1] Je n'en citerai aucun exemple, par respect pour ce grand homme. Ma plume se refuse à lui reprocher des fautes de goût qu'il eût sans doute corrigées, s'il eût publié lui-même ses sermons ; mais il me semble que les éditeurs devaient se charger de ce soin, et qu'on ne les aurait point accusés d'avoir altéré les originaux de Bossuet, s'ils s'étaient bornés à effacer toutes ces négligences de style, sans rien ajouter aux manuscrits de l'évêque de Meaux.

nant orateur; mais Bossuet est assez grand pour qu'il soit permis à ses plus ardens admirateurs d'avouer ses fautes, et il faut convenir qu'il devient quelquefois froid, lâche, minutieux et rampant : c'est que tous les extrêmes se touchent; et qu'entre un trait burlesque et un trait sublime, il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme de génie monte si haut qu'on le perd de vue; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat; et plus son vol était hardi, plus sa chûte est profonde : au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abymes par l'immensité des espaces intermédiaires, et de même qu'il s'élève sans devenir grand, il tombe sans être au-dessous du commun. Aussi peut-on observer qu'il est beaucoup plus aisé de parodier un chef-d'œuvre plein de génie, et sur-tout les plus beaux endroits de ce chef-d'œuvre, qu'un ouvrage médiocre. C'est le concours d'une multitude de circonstances qui forme le sublime : changez-en une seule, l'enflure, l'exagération, le ridicule, vont frapper tous les esprits, et vous rirez du même mot qui enlevait votre admiration, ou qui vous arrachait des larmes.

On ne se contentera peut-être pas de reprocher à Bossuet cette léthargie qui ressemble

au *sommeil* d'Homère. J'ai connu des gens de lettres qui, n'ayant jamais lu un volume de cet immortel orateur, regardaient comme un dogme fondamental en matière de goût, que c'est un écrivain sans style. Si par style on entend la froide monotonie des antithèses, les énigmes qu'on appelle réticences, le ton du madrigal, les petites phrases épigrammatiques, la prétention de montrer par-tout de l'esprit, le néologisme à la mode, les grands mots alambiqués, et cette frénésie épileptique qu'on est convenu d'appeler chaleur oratoire; il faut avouer que Bossuet n'a point de style, car il n'a certainement pas celui-là; mais si l'on attache à ce mot la signification qu'il doit avoir, c'est-à-dire, si le style n'est autre chose que l'arrangement naturel des idées; s'il suffit, pour bien écrire, d'être clair, simple, noble, pur, précis, varié, pittoresque, véhément, harmonieux, périodique; s'il ne faut que donner aux expressions le ton du sujet, aux métaphores la couleur de l'image, aux mouvemens de l'éloquence les élans de la nature, aux tours oratoires le caractère de la passion et le trait du sentiment; si le style, en un mot, n'est que la représentation de la pensée avec tous ces caractères divers, con-

tempteurs de Bossuet, humiliez-vous, et lisez ses écrits jusqu'à ce que vous soyez dignes de les admirer. Vos yeux, accoutumés à l'élégante symétrie de nos jardins, ne sauraient-ils donc plus contempler l'antique majesté des forêts?

Quelque frappant [1] que soit le style de Bossuet, il n'en est pas moins naturel; et, malgré les spéculations métaphysiques [2] aux-

---

[1] L'éloquence de Bossuet est toujours frappante, parce que ce grand orateur n'écrivait jamais sans être animé par une forte passion. Au lieu de n'employer que des beautés accessoires, il les tire toutes du fond même de ses sujets. C'est pour s'être écartés de cette dernière règle de l'art oratoire que plusieurs écrivains, nés avec beaucoup d'esprit, et même avec du talent, ne font cependant aucun effet.

[2] On ne saurait trop éviter, dans les assemblées publiques, les discussions abstraites qui sont étrangères à la plupart des auditeurs, et inintelligibles pour les esprits vulgaires. Cicéron était bien convaincu de ce précepte du goût, puisqu'il décide, dans son traité *des Orateurs illustres*, qu'un discours qui n'obtient point l'approbation du peuple ne mérite jamais le suffrage des savans. Lorsqu'il défendit la cause du poète Archias, il plaça dans sa harangue une très-belle apologie de l'étude que tous les gens de lettres savent par cœur; cependant, quoique cet éloge de la littérature fût amené

quelles il se livre de temps en temps, surtout au commencement de ses premières par-

---

naturellement par son sujet, quoiqu'il fût d'ailleurs écrit d'un style clair et populaire, Cicéron crut devoir excuser dans son exorde cette digression peu familière au peuple romain, et une pareille précaution oratoire prouve assez que ce grand orateur regardait toutes les dissertations métaphysiques comme très-opposées à la véritable éloquence. Voici le second paragraphe de ce plaidoyer : *Sed ne cui vestrûm mirum esse videatur, me in quæstione legitimâ, et in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi romani, lectissimum virum, et apud severissimos judices, tanto conventu hominum ac frequentiâ hoc uti genere dicendi, quod non modò à consuetudine judiciorum, verùm etiam à Forensi sermone abhorreat : quæso à vobis, ut in hâc causâ mihi detis hanc veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodùm spero, non molestam; ut me pro summo poetâ atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hâc vestrâ humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis, ac litterarum paulò loqui liberiùs; et in ejusmodi personâ quæ propter otium ac studium minimè in judiciis periculisque tractata est, uti propè novo quodam et inusitato genere dicendi. Quod si mihi à vobis tribui concedique sentiam,* etc.

L'esprit de Cicéron était tellement frappé du danger auquel il s'exposait en traitant des détails abstraits, et au-dessus de l'intelligence commune de ses auditeurs,

ties, on voit qu'il a écrit de verve tous ses sermons, et qu'il ne perd jamais la franchise d'une inspiration soudaine et involontaire. Ses plans sont ordinairement vastes et heureux. On conçoit aisément que Bossuet ne peut se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, et son génie en sort comme par bonds; c'est surtout dans ces écarts qu'il est sublime, et alors l'admiration qu'il inspire justifie l'irrégularité de sa marche, et fait sentir vivement le besoin qu'il avait de prendre son essor pour mettre ses idées en liberté.

On lui pardonnera plus aisément de perdre quelquefois son sujet de vue, que de l'annoncer avec tant d'efforts. J'ai cru appercevoir de la prétention dans la manière dont il présente ses sujets. Si l'éloquence tolère les divisions, elle est trop austère du moins pour adopter des antithèses puériles que Fénélon appelait *des tours*

---

qu'il termina son plaidoyer en demandant encore grace pour cet épisode : *Quæ de causâ dixi, judices, ea confido probata esse omnibus : quæ non fori, neque judiciali consuetudine, et de hominis ingenio, et communiter de ipsius studio locutus sum, ea, judices, à vobis spero esse in bonam partem accepta; ab eo, qui judicium exercet, certè scio.* Pro Archia poetâ.

de passe-passe. [1] C'est une perte de temps que les orateurs doivent éviter, ne fût-ce que pour cacher à l'auditoire le misérable emploi qu'ils ont fait de leurs loisirs. Lorsque Bossuet composa ses discours, les divisions maniérées étaient fort à la mode, et on les a conservées sans doute dans cette édition comme un monument du tribut que les grands hommes sont quelquefois obligés de payer au mauvais goût de leur siècle. La Bruyère [2] se moque très-ingénieusement des prédicateurs qui tournent trop sur leurs divisions. « Depuis trente an-« nées, dit-il, on prête l'oreille aux rhéteurs, « aux déclamateurs, aux énumérateurs ; on « court ceux qui peignent en miniature. Il n'y « a pas long-temps qu'ils avaient des chûtes « ou des transitions si ingénieuses, quelque-« fois même si vives et si aiguës, qu'elles « pouvaient passer pour épigrammes ; ils les « ont adoucies, je le veux, et ce ne sont plus « que des madrigaux ; ils ont toujours d'une « nécessité indispensable et géométrique, trois « sujets admirables de vos attentions ; ils prou-« veront une telle chose dans la première par-

---

[1] Dial. sur l'Éloq.

[2] Chapitre des *Prédicateurs*.

« tie de leur discours; cette autre dans la se-
« conde partie, et cette autre dans la troisiè-
« me : ainsi, vous serez convaincus d'abord
« d'une certaine vérité, et c'est leur premier
« point; d'une autre vérité, et c'est leur second
« point; et puis d'une autre vérité, et c'est leur
« troisième point : de sorte que la première ré-
« flexion vous instruira d'un principe des plus
« fondamentaux de votre religion; la seconde,
« d'un autre principe qui ne l'est pas moins; et
« la dernière réflexion, d'un troisième et der-
« nier principe le plus important de tous, qui
« est remis pourtant, faute de loisir, à une
« autre fois. Enfin, pour reprendre et abréger
« cette division, et former un plan..... encore
« dites-vous, et quelles préparations pour un
« discours de trois quarts d'heure?..... Il sem-
« ble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la
« grace de la conversion soit attachée à ces
« énormes partitions. »

Malgré cette prétention au bel esprit, qui paraîtra, sans doute, fort extraordinaire dans un tel écrivain que Bossuet, et qu'il lui aurait été si facile d'éviter, je ne connais aucun livre dont la lecture, ou plutôt l'étude puisse être plus utile à un prédicateur, que les sermons de ce grand homme. Ce n'est pas que les plagiaires doi-

vent se flatter de le mettre impunément à contribution ; car leur petite manière formerait, avec le génie de Bossuet, un contraste qui avertirait bientôt du larcin. Il n'y a qu'à admirer dans ces discours ; on n'y trouve rien à prendre. Ces corsaires de la littérature, qui parlent toujours aux dépens de ceux qui ont pensé, sont redoutables pour les auteurs riches en réflexions, mais qui n'ont pas connu le mérite du style ; et en effet, il suffit de savoir bien écrire, pour s'approprier leurs plus beaux endroits, puisque toute idée reste à celui qui l'exprime le mieux. Mais, qui s'est jamais mieux exprimé que Bossuet ? Il est impossible de lui ravir ses pensées, sans enlever et les expressions et les images dont il les a revêtues.

Toute la véhémence du génie de Bossuet éclate dans ces nouveaux sermons, qu'on regardera sans doute comme l'un de ses plus beaux titres littéraires. Un écrivain qui en aurait fait l'unique objet de ses travaux serait sûr de l'immortalité ; mais Bossuet est si grand, qu'il a pu perdre, impunément pour sa réputation, tous ces chefs-d'œuvres, et c'est le comble de sa gloire de n'en avoir pas eu besoin pour être compté parmi nos plus grands hommes.

Il n'est aucun de ces sermons, sans en excepter même les fragmens, dans lequel on ne découvre un écrivain original, et quelques-uns de ces traits de génie qui assurent l'immortalité aux productions oratoires. Or, dès que j'apperçois des beautés du premier ordre, je ne dispute plus contre mon plaisir; j'oublie les fautes, et je m'abandonne avec joie aux transports d'admiration qui s'élèvent aussitôt dans mon ame. Qu'on ne m'accuse cependant point de me laisser égarer par un aveugle enthousiasme pour Bossuet, et de me borner à des éloges vagues, au lieu d'indiquer en détail ceux de ses sermons que je regarde comme des chefs-d'œuvres; car je n'éprouverais ici que l'embarras du choix, s'il fallait déterminer les objets de ma préférence. Lisez donc les discours que Bossuet paraît avoir travaillés avec plus de soin, et, entre autres, ses sermons sur l'éminente dignité des pauvres dans l'église, sur la nécessité de travailler à son salut, sur Jésus-Christ comme objet de scandale, sur les vices de l'honneur du monde, sur la justice, sur l'honneur, sur l'impénitence finale, sur les jugemens humains, sur l'ambition, etc. etc. Lisez ces discours; et, si vous n'êtes point vivement frappé des idées

et des mouvemens sublimes dont ils sont enrichis, gardez-vous de porter jamais aucun jugement sur les orateurs : la nature vous a refusé le sentiment de l'éloquence.

Qu'il me soit permis, en finissant, de proposer cette question aux gens de goût : *L'art de la chaire a-t-il fait des progrès depuis un siècle ?* Lisez Bossuet, et prononcez.

ÉLOGE

DE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE.

DISCOURS

Qui a obtenu l'*Accessit,* au jugement de l'Académie Française, en 1771.

Antiquâ homo virtute ac fide. TER. Adelph. act. 3, sc. 4.

ÉLOGE

DE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON.

Lorsque Louis XIV confia l'éducation de ses enfans au grand homme que je viens célébrer dans le temple de l'éloquence, ce moment fut marqué par le plus éclatant témoignage de l'approbation publique. La société littéraire d'Angers pressentant les succès de cet immortel instituteur, proposa une couronne au poète citoyen dont les chants éterniseraient le souvenir du bienfait que Louis accordait à son peuple, en lui destinant un roi que Fénélon allait former.

La première académie de la nation renouvelle aujourd'hui l'hommage décerné à l'auteur du Télémaque par ses contemporains, et elle offre la palme de l'éloquence au génie heureux qui s'élèvera jusqu'à son sujet, pour acquitter la patrie envers cet illustre écrivain. Faibles orateurs, que peuvent nos efforts ? Nos juges nous ont devancés : le choix qu'ils ont

fait sera toujours plus glorieux pour Fénélon que le plus éloquent de nos éloges. Nous avons à peindre une ame sublime : ce sera donc à l'ame, plutôt qu'à l'esprit du panégyriste, à guider son pinceau ; celui qui aura le mieux senti Fénélon, l'aura le mieux loué.

L'éloge de l'archevêque de Cambrai ne doit être en effet que son histoire écrite par le sentiment et par la vérité. Nous n'avons rien à exagérer, rien à feindre ; et, au lieu d'aspirer à surpasser l'admiration publique dont il jouit, nous serions trop heureux de la pouvoir atteindre, en parlant d'un homme qui fut l'orateur des peuples, et plaida la cause de l'humanité devant les rois ; d'un homme illustre par l'éclat de son nom, l'éminence de ses vertus, la supériorité de ses talens, l'importance de ses fonctions, le caractère de ses erreurs mêmes ; enfin, d'un homme dont toutes les pensées eurent pour objet le bonheur du genre humain, qui dut tous ses revers à son génie et à sa vertu, et auquel il ne manqua pour être heureux que d'être un homme ordinaire.

Soit que l'on suive Fénélon dans ses missions en Saintonge, dans le tourbillon de la cour, dans le commerce des lettres, dans sa retraite à Cambrai ; soit que l'on considère en lui le grammairien, le poète, l'orateur, le

métaphysicien, le moraliste, le politique, l'instituteur, l'évêque, l'ami, le sage persécuté, sa vie réunit dans un degré éminent tout ce qui est digne d'intéresser un cœur sensible, des talens, des vertus, des malheurs.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je rassemblerai tous ces rayons épars de la gloire de Fénélon ; je suivrai dans ce discours le plan que l'admiration publique semble m'indiquer, puisque le nom seul de ce grand homme réveille dans tous les esprits l'idée du génie et de la vertu , et je montrerai tour à tour les écrits et l'ame de l'auteur du Télémaque.

Je tromperais votre attente, Messieurs , si je privais la religion du triomphe que vous lui avez préparé, en proposant l'éloge de Fénélon. Je parle en présence du génie, et je sais qu'il n'appartient qu'à des hommes éclairés de rendre à la religion des hommages dignes d'elle.

PREMIÈRE PARTIE.

L'intérêt qu'inspirent les grands hommes se répand sur le siècle qui les vit naître, et la postérité se plaît toujours à les contempler au milieu de leurs contemporains. Portons donc nos regards sur l'état de la France au moment de la naissance de Fénélon. Les secousses des guerres civiles, qui ne cessèrent d'agiter ce

royaume depuis la mort de François Ier jusqu'à la majorité de Louis XIV, avaient donné la première impulsion aux esprits; les factions, nées des sectes, s'étaient enhardies aux plus affreux massacres sous les régences les plus odieuses; le ministère, ou plutôt le règne de Richelieu, avait appaisé les longs orages de l'anarchie; le génie s'était déjà élevé sur nos contrées avec Descartes et Corneille, et ces deux grands hommes, nés au milieu de la fermentation de nos discordes civiles, avaient réveillé l'esprit humain assoupi depuis plusieurs siècles : l'Europe, apprenant enfin que le fléau de la guerre causait à peu près les mêmes ravages dans chaque état, et ne retombait que sur l'espèce humaine, l'Europe, lasse de crimes, venait de tarir à Munster la source de ce fleuve de sang qui avait inondé la terre pendant cent cinquante années. Une femme et un étranger gouvernaient la France; et les troubles de la fronde qui furent utiles à l'état, en rendant les factions ridicules, marquaient le dernier terme de nos dissentions intestines; une grande révolution s'opérait à la fois dans les mœurs, dans les idées, dans la langue, dans le gouvernement, dans la religion : enfin, Louis XIV commençait à régner lorsque Fénélon parut.

Je ne m'arrête ni à sa naissance [1] qui fut illustre, ni à son éducation qui fut d'abord très-négligée. Lorsqu'il s'agit d'un homme de génie, qui a honoré sa patrie et son siècle, il ne faut parler ni des aïeux dont il descend, ni des maîtres qui l'ont formé. Loin de ce tourbillon de la société, où les ames perdent bientôt leur énergie, Fénélon passa ses premières années dans la solitude de la province, où le génie fermente, et prit ensuite son essor vers la capitale, où le goût s'épure. Concentré dans la retraite avec son talent et des mœurs, il acquit cette vigueur de méditation qu'il conserva toute sa vie, cette profonde habitude de réfléchir et de juger, dont il avait besoin pour dompter une imagination trop vagabonde, et il eut le temps de devenir philosophe avant de savoir lui-même qu'il était né poète.

Destiné à l'église, Fénélon aime mieux acquérir la science et l'esprit de son état, que d'en briguer les honneurs. En s'enfonçant dans

---

[1] Il naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651; il était fils de Pons de Salignac, marquis de Fénélon, et de Louise de la Cropte. Son père était veuf, et avait déjà quatorze enfans lorsqu'il épousa en secondes noces mademoiselle de la Cropte, et l'archevêque de Cambrai fut le troisième enfant de ce second mariage.

l'étude immense de la religion, il ne veut point d'intermédiaires entre lui et les auteurs sacrés, entre lui et les premiers pères. Il se familiarise avec les idiomes anciens; mais la belle langue des Homère et des Platon n'est encore pour lui que la langue des Basile et des Chrysostôme. C'est dans les sources de la littérature qu'il va puiser les connaissances dont il a besoin pour exercer les fonctions du saint ministère. Son zèle concourt à la perfection de son talent, et il se forme à l'éloquence tandis qu'il approfondit l'esprit de la religion.

Qu'était la religion pour Fénélon ? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain, incompréhensible sans elle; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité, nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Être Suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action, enfin un code de morale dont tous les préceptes

sont autant de bienfaits du ciel : voilà ce qu'était le christianisme aux yeux de Fénélon.

Nourri de ces principes, s'empressera-il de partager avec l'évêque de Sarlat, son oncle, les fonctions les plus brillantes du ministère, ou d'annoncer la religion dans les palais des rois ? Après avoir laissé mûrir dans la retraite ses talens et ses vertus, Fénélon, chrétien pour être plus humain, prêtre pour se rendre plus utile, supérieur aux idées d'ambition et de vaine gloire, se consacre à l'œuvre des missions dans les provinces éloignées ; mais ce ministère, qui semblait condamner ses talens à l'obscurité, devient le fondement de sa réputation, et bientôt le missionnaire de la Saintonge jouit de l'admiration de toute l'Europe. Apôtre d'une religion que la persuasion et la charité ont établie, il ne veut point d'autres armes pour en multiplier les conquêtes ; il sait que la douceur opère des conversions, au lieu que la violence n'enfante que des parjures ; et s'il accepte la qualité de chef des missions royales, c'est à condition qu'on instruira les hérétiques sans les persécuter, et que Louvois éloignera les légions de Louis XIV de ces provinces désolées où Fénélon ira combattre les calvinistes avec toutes les forces réunies de son éloquence, de ses exemples et de ses bienfaits.

L'état que Fénélon choisit va tourner également au profit des lettres et de l'humanité; et, aux yeux des sages qui m'écoutent, c'est ici que son histoire littéraire commence. A peine a-t-il contemplé dans les villes le faste des riches, qu'il observe dans les campagnes les victimes qui l'expient, et qu'il voit tout le poids des vices de la capitale retombé sur les habitans des provinces. La douloureuse impuissance de soulager les besoins des pauvres lui fait envier les trésors de l'opulence; mais il partage du moins les peines de l'indigent, il lui donne des vertus, s'il ne peut pas lui présenter du pain; et, ramenant à son véritable objet une religion, qui seule connaît l'art de consoler, il l'annonce dans les chaumières comme la philosophie du malheur. C'est sur-tout en parlant au peuple assemblé, en tirant de son imagination plutôt que de sa mémoire les expressions enflammées que le moment suggère aux ames sensibles, que Fénélon s'exerce à la véritable éloquence sur des hommes qui semblent n'avoir que des sens, et qu'il apprend à émouvoir le cœur humain par le ressort des mouvemens ou par la puissance des images. C'est dans les places publiques, c'est au milieu des campagnes, que ce jeune missionnaire, consumé par les ardeurs du soleil, forme en lui

l'orateur véhément, le moraliste profond, le poète sublime, le pasteur charitable, l'instituteur immortel des princes : le théâtre de son zèle devient l'école de son génie.

Fénélon ne s'est encore signalé par aucune production littéraire, et il atteint déjà son septième lustre. Il médite long-temps ; il observe les hommes ; il amasse des connaissances, et il ne prend la plume qu'après s'être assuré de la maturité de son esprit. Telle est la marche de la nature, souvent violentée par les passions. Lorsque les eaux à peine filtrées dans le sein de la terre se hâtent d'en sortir, elles s'exhalent en vapeurs, ou s'écoulent sans vie dans un ruisseau languissant qui va bientôt expirer sur le sable ; mais qu'elles séjournent dans le flanc des montagnes jusqu'à ce que la pente leur ouvre une issue, et vous verrez sortir un fleuve. Fénélon ne peut plus retenir son génie ou plutôt sa vertu, qui décèle déjà le penchant de son talent vers la morale. Faut-il en être surpris ? Le génie s'élance d'abord vers le genre qui lui est propre, et le premier ouvrage de choix caractérise presque toujours la vocation littéraire d'un écrivain. Fénélon voit ce sexe délicat et sensible, que la nature a formé pour adoucir nos peines, idolâtré dans nos mœurs

et dégradé par nos institutions, condamné par le préjugé à opter entre l'abrutissement de l'ignorance et le ridicule du savoir, réduit au mérite passager de plaire, sans oser presque jamais prétendre à suppléer aux charmes de la beauté par les agrémens de l'esprit. Il lutte seul contre son siècle, et son *Traité de l'Éducation des Filles* devient le code universel des épouses et des mères; et c'est à cette époque que la société nous présente en France les graces unies aux talens dans plusieurs femmes célèbres, qui ont excité autant d'émulation dans la littérature qu'elles inspiraient autrefois de valeur à notre ancienne chevalerie.

Quand on apperçoit Fénélon dans la carrière des lettres, on n'imaginerait pas qu'il dût parcourir un jour celle des honneurs. Ce fut sa destinée, mais non son dessein: et nous pouvons démentir d'avance tous ces détracteurs obscurs qui l'accusèrent de cacher une ame ambitieuse sous les dehors de la modération. Eh! à quoi pouvaient le conduire en effet des missions et des livres?

Cependant Louis XIV régnait; et ce prince, dont chaque action est une époque, voulait que l'ame de ses petits-fils fût formée par les premiers hommes de l'Europe. Louis leur

donne pour gouverneur ce Beauvilliers, sincère à la cour, humain dans les combats, sensible dans l'élévation, né Lacédémonien parmi des Français, et qui obtint par ses vertus un avancement que tant d'autres doivent à leurs bassesses. Beauvilliers [1] apprécie Fénélon : assez grand pour ne pas craindre la rivalité d'un grand homme, il le demande pour collègue. Le choix du monarque est fixé : (1) Montausier et Bossuet [2] ont des rivaux.

Il n'appartient qu'à un sage, digne d'occuper lui-même un trône, d'élever l'enfant qui doit y être assis. Faire d'un homme un roi, ou plutôt d'un roi un homme; enseigner les droits des peuples à un prince trop tôt instruit des prérogatives de la royauté, pour en étudier les devoirs ou en redouter le fardeau; lui présenter dans son palais le tableau des misères publiques; l'instruire des grands principes de l'administration, sans jamais sé-

---

[1] Paul de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, ami intime de Fénélon, gouverneur des petits-fils de Louis XIV, né le 24 octobre 1648, mort le 31 août 1714.

[2] M. le grand dauphin, fils unique de Louis XIV, avait eu pour gouverneur M. le duc de Montausier, et Bossuet pour précepteur.

parer la politique de la morale; lui montrer dans les lois le fondement et le frein de son autorité ; sous le despotisme, l'avilissement de l'humanité et l'instabilité de la couronne ; le forcer d'étudier ses devoirs en visitant des chaumières; lui faire voir ses armées, ses trésors, son peuple, non dans la pompe des cités, mais au milieu des champs fertiles ; lui donner les yeux d'un particulier et l'ame d'un souverain; enfin se placer entre lui et l'éclat du trône, et croire n'avoir rien fait, jusqu'à ce qu'il ait besoin qu'on le console du malheur d'être condamné à y monter : c'est sous ces traits que je me représente les instituteurs des rois, et que je contemple Fénélon leur éternel modèle.

La cour de Louis XIV? quel séjour pour Fénélon! Quoi! c'est au milieu de ces fêtes où l'on célèbre sous le nom pompeux de victoires l'assemblage des calamités humaines!.... Oui, c'est là même qu'il composera le Télémaque. Platon n'écrivait-il pas ses dialogues dans le palais de Syracuse, Aristote ses traités de Morale à la cour d'Alexandre ; Morus son Utopie sous les yeux de Henri VIII? Fénélon paraît à Versailles avec une douceur de caractère peinte sur son front, et qui réussit mieux que les agrémens de l'esprit, parce

qu'on oublie le langage, et qu'on retient la physionomie. Il y porte la candeur de l'innocence, la sérénité de la modération, des connaissances très-étendues, une mémoire heureuse, une imagination brillante, le talent si rare de bien parler, et l'art de se faire aimer, qui n'est peut-être pas le même que l'art de plaire. Avec tous ces titres, une place, un nom, le précepteur de l'héritier présomptif de la couronne n'obtint pas une seule grace, et vécut plusieurs années à la cour dans la plus étroite médiocrité.

Fénélon s'occupait plus du soin de servir sa patrie, que des moyens d'avancer sa fortune. Etait-ce donc à lui d'y penser? Il se souvenait avec effroi qu'il répondrait un jour du bonheur de la France et du repos de l'Europe. Tout intérêt personnel disparaissait devant ces grands objets de la félicité publique. Comment Fénélon instruira-t-il ses élèves? Il est des esprits spéculateurs qu'on ne conduit qu'avec le fil d'une métaphysique abstraite; des esprits droits qu'on n'éclaire qu'avec le flambeau d'une logique exacte; des esprits austères qu'on ne subjugue que par l'ascendant d'une démonstration irrésistible; des esprits imitateurs qui n'obéissent qu'à l'impulsion de l'exemple. Mais il y a dans

l'homme, et sur-tout dans l'enfant, une autre faculté plus impérieuse, que la nature a placée entre nos sens et notre intelligence, l'imagination, qu'on pourrait appeler le corps de l'ame. Une fois séduite, rien ne peut plus la détromper : l'esprit, les sens, le cœur, tout cède. C'est par là que Fénélon va saisir les idées naissantes du duc de Bourgogne. (2)

Je me représente ici Fénélon méditant dans la solitude le plan qu'il doit suivre pour former son auguste disciple, et il me semble que je l'entends se dire à lui-même : « La superbe « épopée, dédaignant les leçons directes, « n'instruit que par des maximes : l'épopée ne « remplirait donc pas mes vues. Puisque la « prosodie de ma langue reste au-dessous du « langage des muses, je m'affranchirai du joug « importun de la rime : je ferai un véritable « poème sans écrire en vers. (3) Les mouve- « mens, l'enthousiasme, l'harmonie, les in- « versions et les images sont l'ame de la poé- « sie, et ne nuisent ni à l'éloquence, ni à la « morale. Je ressusciterai donc les brillantes « erreurs de la mythologie, source intarissa- « ble d'idées sublimes. Qu'importe que mon « nom ne soit point placé parmi les poètes « épiques, si je deviens le premier des insti- « tuteurs des souverains, et si je crée un ou-

« vrage qui, par les charmes d'une instruc-
« tion générale, m'associe à l'éducation de
« tous les maîtres du monde qui naîtront
« après moi? »

Fénélon conçoit que l'impression des images laisse des traces plus profondes que le raisonnement. En effet, l'esprit humain est plus porté au grand qu'au vrai; et l'un des principaux caractères de la faiblesse des enfans, est de ne pouvoir contempler la vérité sans des allégories qui donnent un corps aux idées. Il sent qu'un bon poème sur les devoirs des rois serait plus utile que le meilleur code. La force élude les lois, et souvent les brave; la législation elle-même n'établit que l'ordre et la paix parmi les hommes, au lieu que le génie les élève jusqu'à la vertu. Fénélon généralisera son sujet pour former en même temps l'homme et le souverain; et en rendant son disciple témoin des aventures les plus extraordinaires, il saura lui donner à la fois l'éducation des hommes et celle des événemens. Où cherchera-t-il un modèle? Ulysse est un fourbe, Énée un superstitieux : d'ailleurs ce sont des rois déjà formés. Fénélon a d'autres vues; il tire de l'Odyssée, qu'il préfère à l'Iliade, un brillant épisode; et, réunissant l'enthousiasme d'Homère et la sagesse de Vir-

gile, il met en scène, avec le duc de Bourgogne, un prince de son âge. Heureux choix! idée vraiment philosophique, d'avoir choisi un enfant pour le héros de son poëme! car, outre qu'il est un point au-delà duquel le caractère devient immuable dans le bien comme dans le mal, le rapport des années est le plus prompt des liens, et deux enfans se quittent rarement sans se connaître et sans s'aimer dès la première entrevue, tant qu'ils ignorent les aversions de la rivalité et les réserves de la méfiance. Fénélon fait traduire cette fiction à son disciple, et lui apprend ainsi la langue des anciens Romains et la science du gouvernement. Jetons un coup d'œil rapide sur cet ouvrage immortel qu'on prendrait pour une production des plus beaux jours de l'antiquité. Mythologie, politique, morale, géographie, tout y est mis sous les yeux d'un jeune prince. Le Télémaque (4) est le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais fait pour le genre humain, et le génie de son auteur y paraît aussi vaste que son sujet.

Sous quels traits Fénélon montre-t-il Télémaque pour intéresser? Dans l'adversité. C'est un fils généreux qui court chercher son père à travers les tempêtes. Que de ressources exigeait de l'imagination de l'écrivain cet im-

mense épisode, placé à l'entrée du poème, lorsque le disciple de Mentor est jeté par les vents de l'île de Calipso, et fait le touchant récit de ses longues infortunes ! Lecteurs sévères, la peinture des amours d'Eucharis et de Télémaque vous alarme peut-être; mais ne fallait-il pas avertir un jeune prince des piéges qui l'attendaient au sortir de l'enfance? Mais l'imagination chaste d'un enfant était-elle souillée par une narration où tout respire la simplicité et l'innocence du premier âge ? La disposition de l'ame détermine l'effet du tableau; ce n'est pas ce qu'on y voit, c'est ce qu'on y ajoute qui rend cette description trop séduisante. Eh ! que ne pardonnerait-on pas au poète, en faveur des conseils de Mentor, et de la victoire déchirante qu'il exige de Télémaque au moment où il l'oblige de sacrifier à la piété filiale sa tendresse pour Eucharis !

Suivons les moralités de ce poème, et nous y verrons tous les devoirs des rois développés par les situations plus que par les préceptes; l'amour de la justice dans le gouvernement de Sésostris, la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Égypte; le châtiment de la tyrannie dans les remords de Pygmalion; la protection qu'exige

le commerce dans l'histoire de Tyr; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge; les causes du bonheur public dans l'interprétation des lois de Minos; l'amour de la patrie, quand Télémaque sacrifie le trône de la Crète et la contrée d'Arpy au petit royaume d'Itaque; les ravages de la guerre dans la défaite de Boccoris; les avantages de la paix dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens; les lois du commerce fondées sur la liberté, les inconvéniens du luxe, les réglemens d'une bonne police, l'apologie de l'agriculture reconnue pour le fondement de la grandeur des états, dans la description de Salente; le caractère d'un mauvais ministre dans le portrait de Protésilas; les dangers de la prévention dans l'exil de Baléazar, et le rappel de Philoclès; l'humanité due aux vaincus dans la conduite de Télémaque envers Iphiclès et Hippias. Mais franchissons les temps et les lieux, et descendons dans les enfers avec le fils d'Ulysse. Quelle horreur le poète lui inspire pour la flatterie, en lui présentant l'image sublime de cette furie, qui répète éternellement aux mauvais rois, avec dérision, les mensonges de leurs flatteurs, tandis que ces monstres

sont tourmentés sur la roue d'Ixion ! Quel jugement lui apprend-il à porter de l'inutilité des conseils sans le secours des exemples, en le rendant témoin de ces reproches mutuels et interminables entre des pères vicieux et des fils criminels ? Quelle crainte lui inspire-t-il de la faiblesse du caractère dans les rois, en lui dépeignant Minos plus inexorable envers les souverains faibles qu'envers les monarques les plus méchans, parce qu'un prince méchant n'a que ses propres vices, au lieu qu'un prince faible partage tous les vices de sa cour ? Quelle idée lui donne-t-il de la vraie gloire, lorsqu'il lui montre dans l'Élysée les héros guerriers placés fort au-dessous des princes bienfaisans ? Enfin, quel touchant tableau met-il sous nos yeux des droits et des épanchemens de la nature, lorsqu'après tant de périls, tant d'instructions, tant de victoires qu'il a remportées sur son cœur, le disciple de Mentor rentre dans Itaque, et retrouve son père chez le fidèle Eumée ? Le poème se dénoue par un sacrifice que Télémaque fait à la vertu en surmontant son amour pour Antiope. La tâche de Mentor est enfin remplie, les vœux des peuples sont satisfaits. Alors Minerve quitte la forme humaine, et donne au jeune prince cette dernière leçon, qu'on ne

saurait trop répéter aux maîtres du monde, qu'*il faut s'attendre à l'ingratitude des hommes, et leur faire du bien.*

Quand on compare cette morale bienfaisante de Fénélon avec les principes inhumains de Machiavel, de Hobbes et de Filmer; quand on voit ces controversistes politiques autoriser les meurtres, les dévastations, le despotisme, attaquer l'humanité par des syllogismes méthodiques, montrer à l'homme son concitoyen, son allié, son voisin, son ennemi, et jamais son semblable; tandis que le poète, embellit des graces de son imagination les droits sacrés de la raison et de la vertu, est assez courageux pour dire aux souverains les vérités les plus hardies, et, pour leur parler sans cesse au nom du genre humain, montre dans Télémaque la piété la plus soumise envers les dieux, unie au plus tendre amour pour les hommes; élève les rois à la dignité de législateurs, au rang de pères du peuple; combat l'intérêt personnel, et préfère par-tout le juste à l'utile; oh! que ces malheureux sophistes sont petits à ses côtés! Quand on pense ensuite que le véritable Télémaque n'est pas le fils d'Ulysse, mais l'héritier de Louis XIV; que ce prince, enclin à la colère, était devenu aussi doux que son instituteur; qu'il

était, à son cinquième lustre, l'idole de la cour, de l'armée, de la nation, de l'Europe entière; qu'on ne trouve pas dans ce chef-d'œuvre de Fénélon une seule maxime, un seul sentiment qui ne lui ait été dicté par son amour pour les malheureux, il est impossible de ne pas s'écrier avec l'auteur de Sethos, [1] que *si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un poème, il naîtrait du Télémaque.*

Mais je n'ai encore montré dans le Télémaque, considéré sous ce point de vue, que le moraliste : oublié-je donc que l'écrivain fut aussi utile au progrès des lettres que le philosophe à la félicité des peuples ? Qui a mieux connu que Fénélon le talent d'écrire, et le grand art d'intéresser en développant sa pensée ? Sa mythologie n'est point un rêve absurde ; c'est une théologie lumineuse qui donne à la vérité les muses pour interprètes, et qui anime en quelque sorte tous les devoirs de la morale, en créant sous nos yeux un nouvel univers. Simple sans bassesse, et sublime sans enflure, il préfère des masses éloquentes aux brillans phosphores de l'esprit. Il dédaigne ces saillies multipliées qui interrompent la marche du génie, et l'on croirait qu'il a pro-

---

[1] L'abbé Terrasson.

duit le Télémaque d'un seul jet. J'ose défier l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire de distinguer les momens où Fénélon a quitté et a repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que son imagination agrandit ou resserre à son gré; et dans ce même poème où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle, où, pour rapprocher des objets disparates, on n'apperçoit jamais un effort. Maître de sa pensée, il la voit sans nuages; il ne l'exprime pas, il la peint; il sent, il pense, et le mot suit avec la grace, la noblesse, ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiôme des Grecs, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit, sautillant par temps inégaux, peint son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber; son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories

les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les états, n'annonce jamais que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, Fénélon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'ame de la poésie; et son style vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

Loin d'exagérer le mérite littéraire de Fénélon, je n'ai point encore indiqué tous les genres dans lesquels il a excellé, et tout à coup son talent prend à mes yeux un nouveau caractère. Né avec un esprit flexible, il parut changer les ressorts de son génie en variant les objets de ses études; après s'être montré poète sublime, il devint profond métaphysicien, et transporta les graces de son imagination et même la sensibilité de son cœur, jusque dans les déserts de l'ontologie.

Il n'y a peut-être pas si loin qu'on le pense des chants de la poésie aux spéculations de la métaphysique. Presque tous les métaphysiciens du premier ordre ont été poètes. [1] On se souviendra long-temps que Bossuet, comparant les *mauvaises nuits* que Turenne fit passer au roi d'Espagne, à ces longues veilles que lui coûta la réfutation des *Maximes des Saints*, avouait sans détour qu'un jour de travail de son adversaire le condamnait à six mois d'étude.

A quel usage Fénélon consacrera-t-il cette sagacité qu'il a reçue de la nature pour saisir les idées les plus abstraites? puisqu'au scandale de la raison, ou plutôt du cœur des hommes, quelques rêveurs atrabilaires ou corrompus ont osé nier l'existence de la divinité, Fénélon, dont tous les écrits sont des bienfaits qu'il répand sur le genre humain, Fénélon, l'écrivain le plus digne sans doute de défendre ce dogme de la nature, le démontre et le fait triompher des sophismes de Spinosa. Il ne s'enfonce point dans un labyrinthe de raisonnemens compliqués : il

---

[1] Platon, Malebranche, Leibnitz, etc.

croirait outrager la majesté divine, s'il n'était entendu que d'un petit nombre de philosophes, en parlant de la nécessité d'un premier être. Toujours fidèle à son systême, il s'adresse à l'imagination; il montre par-tout un ouvrier, un dessein, une providence. C'est par des preuves évidentes et sensibles que l'archevêque de Cambrai défend la cause de Dieu; je me trompe, c'est celle de l'homme : c'est la vérité la plus consolante, la plus nécessaire, et heureusement la plus incontestable.

Que ne puis-je suivre Fénélon dans sa lettre (5) et dans ses dialogues sur l'éloquence, qui ne furent pour lui que des récréations littéraires! Son véritable chef-d'œuvre, c'est l'ame du duc de Bourgogne. Il fait sortir les morts de la poussière des tombeaux, pour mettre en action, sous les yeux de son disciple, les tableaux les plus philosophiques de l'histoire. Convaincu de la certitude et de l'utilité de la religion; persuadé que, fût-elle indifférente au reste des hommes, elle serait toujours nécessaire aux souverains, l'auteur du Télémaque déchire le voile de ses fictions. Ce n'est plus à un enfant, c'est au chrétien qu'il s'adresse. Dans quelle situation placera-

t-il son élève? Il l'appelle à ce moment de vérité, où l'homme, prosterné dans un tribunal, se dénonce lui-même à son juge. Le directeur (6) va plus loin que l'instituteur; son cœur s'épanche; en interrogeant, il accuse; en énonçant, il démontre; en avertissant, il frappe. Quand on lit cette instruction paternelle, où les maximes les plus abstraites de l'art du gouvernement deviennent aussi lumineuses que les éternels axiomes de la raison, l'on croit voir l'humanité s'asseoir avec la religion aux côtés d'un jeune prince pour lui enseigner toutes les règles de morale qu'il doit suivre, s'il veut rendre les peuples heureux.

C'est par cette immortelle production que Fénélon achève sa course littéraire. Replions-nous sur ses écrits, et mesurons la carrière qu'il a parcourue. Quand la nature forme un grand homme, le génie de l'écrivain n'est pas un don qu'elle lui fait; ce n'est qu'un dépôt qu'elle lui confie, et qui appartient tout entier à l'humanité. Or, je demande aux plus audacieux détracteurs de Fénélon, si ce grand homme s'est acquitté envers ses semblables, et s'il a lié son existence au bonheur du genre humain? Tant que ses ouvrages vivront, et

ils vivront autant que le monde, les peuples auront un protecteur, les rois un guide, les instituteurs des princes un modèle; et le génie, fier d'avoir créé le Télémaque, publiera de siècle en siècle que les maximes fondamentales de ce poème méritent d'être gravées en lettres d'or sur les marches de tous les trônes. La gloire de Fénélon ne se bornera point à l'admiration qu'inspirent ses talens, et il me semble que si l'on demandait un jour à la terre des vertus dont elle puisse vraiment se glorifier, le genre humain produirait aussitôt, comme le plus beau de ses titres, l'ame de Fénélon.

SECONDE PARTIE.

Parler de l'ame de Fénélon, c'est parler de la vertu elle-même. Qu'est-ce donc que la vertu? C'est la préférence du bien général à l'intérêt particulier; c'est le sacrifice du penchant au devoir; c'est un sentiment profond de l'ordre, qui dirige nos affections vers le juste et l'honnête; en un mot, c'est la raison du cœur. J'ose le dire, si Fénélon n'eût pas été vertueux, si ses écrits n'étaient pas le miroir de son ame, nous devrions tous pleurer sur son génie, et arroser de nos lar-

et son éloquence que dans des catéchismes. (7) Des missions pour fêtes, des pauvres pour courtisans, voilà tout le faste de l'archevêque de Cambrai.

Déterminé à remplir ses devoirs de pasteur, Fénélon réserve pour son troupeau cette voix qui faisait les délices de la cour. Ramenant tous ses travaux littéraires à l'étude de la morale, il plie son génie au caractère de sa place, et réunit le zèle respectable d'un évêque à l'intrépide véracité d'un ami, dans les instructions qu'il adresse encore au duc de Bourgogne. C'est ainsi que Cicéron s'éleva dans sa retraite au-dessus des grands succès qu'il avait obtenus dans la tribune, en donnant des principes de conduite à son fils, dans le chef-d'œuvre de morale qu'il écrivit après la perte de la liberté romaine. Les *Directions* de l'archevêque forment le complément des *Offices* du consul, et ces deux ouvrages ont été composés par ces deux grands hommes dans le même âge, dans la même situation, dans les mêmes vues.

Plus Fénélon médite sur les devoirs et sur le bonheur de l'espèce humaine, plus il se rapproche de l'étude de la religion qui seule peut généraliser la morale, consacrer tous

ses préceptes, et montrer sans cesse au méchant le plus incorruptible des témoins et le plus inexorable des juges, la conscience; mais, en dirigeant ses talens vers la religion, l'archevêque de Cambrai se laisse égarer par une sensibilité trop vive, et s'honore jusque dans ses écarts. La nature a fait l'homme faible; il lui est difficile de se fixer sur la ligne étroite de la vertu; et quand même il serait vrai que la perfection fût accessible à un être créé, la persévérance absolue dans la perfection serait toujours au-dessus des forces humaines. Chaque grande qualité touche à quelque abus; l'écueil du courage, c'est la témérité: le desir de la gloire engendre l'amour des conquêtes: la politique dégénère en fourberie: le génie entraîne aux systêmes, la piété à la superstition; l'écueil de la vertu, c'est l'excès de la vertu même. Fénélon ne saura pas échapper à ce piége. Dès que le quiétisme est inventé, cette erreur semble avoir droit de le séduire; c'est l'hérésie des cœurs trop sensibles: ce doit donc être la sienne.

Qu'était le quiétisme dans son origine? un absurde et inintelligible systême de spiritualité, qui bannissait du service de Dieu le rai-

et son éloquence que dans des catéchismes. (7) Des missions pour fêtes, des pauvres pour courtisans, voilà tout le faste de l'archevêque de Cambrai.

Déterminé à remplir ses devoirs de pasteur, Fénélon réserve pour son troupeau cette voix qui faisait les délices de la cour. Ramenant tous ses travaux littéraires à l'étude de la morale, il plie son génie au caractère de sa place, et réunit le zèle respectable d'un évêque à l'intrépide véracité d'un ami, dans les instructions qu'il adresse encore au duc de Bourgogne. C'est ainsi que Cicéron s'éleva dans sa retraite au-dessus des grands succès qu'il avait obtenus dans la tribune, en donnant des principes de conduite à son fils, dans le chef-d'œuvre de morale qu'il écrivit après la perte de la liberté romaine. Les *Directions* de l'archevêque forment le complément des *Offices* du consul, et ces deux ouvrages ont été composés par ces deux grands hommes dans le même âge, dans la même situation, dans les mêmes vues.

Plus Fénélon médite sur les devoirs et sur le bonheur de l'espèce humaine, plus il se rapproche de l'étude de la religion qui seule peut généraliser la morale, consacrer tous

ses préceptes, et montrer sans cesse au méchant le plus incorruptible des témoins et le plus inexorable des juges, la conscience; mais, en dirigeant ses talens vers la religion, l'archevêque de Cambrai se laisse égarer par une sensibilité trop vive, et s'honore jusque dans ses écarts. La nature a fait l'homme faible; il lui est difficile de se fixer sur la ligne étroite de la vertu; et quand même il serait vrai que la perfection fût accessible à un être créé, la persévérance absolue dans la perfection serait toujours au-dessus des forces humaines. Chaque grande qualité touche à quelque abus; l'écueil du courage, c'est la témérité : le desir de la gloire engendre l'amour des conquêtes : la politique dégénère en fourberie : le génie entraîne aux systêmes, la piété à la superstition; l'écueil de la vertu, c'est l'excès de la vertu même. Fénélon ne saura pas échapper à ce piége. Dès que le quiétisme est inventé, cette erreur semble avoir droit de le séduire; c'est l'hérésie des cœurs trop sensibles : ce doit donc être la sienne.

Qu'était le quiétisme dans son origine? un absurde et inintelligible systême de spiritualité, qui bannissait du service de Dieu le rai-

sonnement, pour n'y laisser que l'amour, et faisait de la vertu un instinct machinal, plutôt qu'un effort réfléchi. Au milieu de cette apathie contemplative, l'homme se livrait tour à tour à l'illusion, au fanatisme, au dérèglement; il oubliait ses sens pour mieux exalter ses idées, dédaignait de régler ses actions par respect pour les décrets éternels, et acceptait l'enfer avec joie, pourvu qu'il aimât Dieu.

Innocent XI s'était flatté d'ensevelir le quiétisme avec Molinos, dans les prisons de l'inquisition; mais, soit que l'erreur ait des appas pour l'esprit humain, soit plutôt que la persécution contribue à ses progrès, en inspirant pour l'homme une probité dont le sectaire profite toujours, d'autres visionnaires, [1] confondant les élans de l'imagination avec les mouvemens du cœur, supposèrent aussi que l'homme pouvait être libéral envers Dieu; et aussitôt la contemplation mystique dégénéra en un état purement passif, où les chimères, les extases, le délire des sens, l'abandon de la volonté, ne parurent plus aux ames tendres qu'une communication intime avec l'Être Suprême.

---

[1] Malaval, Falconi, Cénami, Lacombe, Marie d'Agréda, etc.

Parmi ces prosélytes de Molinos, j'apperçois cette fameuse Guyon, qui sut vaincre dans la dispute les plus célèbres théologiens, fit commenter les Pères de l'église au débauché Tréville, et rendit quiétiste l'Épicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, elle se méprenait d'objet dans les effusions de ses sentimens; recherchée des grands, quoique persécutée, elle trouvait la foi trop servile, l'espérance trop mercenaire, l'amour même trop imparfait; et, dans ses pieuses rêveries, elle croyait opérer des prodiges, elle osait même prophétiser l'avenir dans des livres dont les titres seuls [1] annonçaient le délire; son imagination était exaltée, mais son cœur était resté vertueux.

Malgré les adoucissemens que madame Guyon a mis dans le quiétisme, qui n'est déjà plus qu'une erreur de spéculation, Fénélon apperçoit encore des excès jusque dans les modifications de ce système, et il entréprend de les réformer : mais son cœur va tromper sa raison. Arrête, vertueux auteur du Télémaque, arrête, vois le piége que ta piété dresse sous tes pas. Est-ce à un cœur comme

---

[1] Le moyen court, les torrens.

le tien à poser les limites de la tendresse? Laisse, laisse marquer le point où l'illusion commence à des écrivains trop froids pour le pouvoir jamais atteindre.

Déjà Fénélon prend la plume. Par une fatalité vraiment déplorable, il est séduit avant que d'écrire; il ne connaît qu'une édition altérée des œuvres de saint François de Sales, (8) et il tombe dans une erreur de fait, involontaire et presque inévitable, dont ses ennemis sauront cependant se prévaloir pour l'accuser d'être un faussaire. Dans cette même *Explication des Maximes des Saints*, (9) qu'il a publiée pour marquer les écarts du quiétisme, avouons-le hautement à la gloire de sa sensibilité, il est assez tendre pour se tromper lui-même. Ce système ravage la capitale, avant que Louis XIV le connaisse même de nom. Malheureux princes! toujours trop mal instruits des événemens de vos règnes, si un jour vous sortiez du tombeau pour lire votre jugement dans nos annales, vous ne comprendriez peut-être pas la moitié de votre propre histoire. Vous vous trouveriez étrangers dans vos états, dans votre cour, dans votre famille; vous apprendriez de la postérité les causes secrètes qui vous firent mou-

voir, et vos propres actions qui furent pour vous des mystères. Dissipez donc, tandis qu'il en est temps encore, dissipez les nuages dont vous êtes environnés; voulez-vous connaître le présent? étudiez le passé; et, en gémissant sur le sort de vos prédécesseurs, ô rois! n'oubliez pas du moins de vous garantir de leurs travers, et que l'histoire devienne enfin utile au genre humain, en vous forçant de vous juger vous-mêmes.

Louis XIV n'avait donc pas encore déployé sa puissance contre le vertueux auteur *des Maximes des Saints;* mais la haine est plus vigilante que l'autorité, et, déjà l'envie, qui n'attendait qu'un prétexte pour punir l'archevêque de Cambrai de ses succès, le livre au glaive d'Innocent XII. Il est juste que Fénélon expie le bien qu'il a fait aux hommes, en composant le Télémaque. Louis, jugeant de l'auteur théologien par l'écrivain politique, ne le regarde que comme un *chimérique bel esprit.* Fénélon un chimérique bel esprit! Eh! comment un si grand roi a-t-il pu concevoir ou adopter une si étrange opinion? Serait-ce donc parce que l'auteur du Télémaque, ne consultant que le droit de la nature, avait vu les hommes en philosophe, que l'enthou-

siasme de l'amour du bien public entraîne quelquefois trop loin, au lieu que le monarque voyait par les yeux de l'expérience, les hommes tels qu'ils sont, ou plutôt tels qu'il les avait faits lui-même? Pardonnons à un souverain, éclairé par un régne de soixante ans, de n'avoir pas approuvé plusieurs maximes politiques, impraticables dans une constitution moderne : mais plaignons-le de n'avoir pas senti Fénélon.

Eh! plût à Dieu que nous n'eussions aujourd'hui à venger Fénélon que des seules injustices des rois! les erreurs du pouvoir dûrent moins l'affecter que les préventions du génie. Ici mon cœur se serre, la plume échappe de ma main au moment où j'ai à prononcer entre deux grands hommes. Quel parti dois-je prendre dans cette fameuse dispute que la fin du dernier siècle vit s'élever entre Bossuet et Fénélon? (10) J'imiterai Homère, qui n'a pas craint de peindre toute la grandeur d'Hector, même à côté d'Achille, pour faire mieux ressortir la gloire de son héros.

Au nom de l'évêque de Meaux l'admiration se réveille, et le proclame comme le seul rival digne de l'archevêque de Cambrai. Orateur en écrivant l'histoire, Bossuet réunit dans un

degré éminent les talens les plus opposés : il avait appris tout ce qu'il est permis à un mortel de savoir ; et l'on aurait cru que, pensant à part, il inventait la langue dont il daignait se servir. Éloquent dialecticien, il lutta contre toutes les erreurs religieuses de son siècle, et les fit disparaître. Voilà Bossuet écrivain. Si nous considérons l'homme, on lui reproche ses emportemens contre un ami, un disciple, un confrère dont il devait respecter les talens, les vertus et les malheurs. Mais si je venais louer un grand homme au détriment d'un grand homme, l'ame de Fénélon repousserait mon hommage : « Méfie-toi, me dirait-elle, « d'une sensibilité qui t'égare, ne t'ai-je pas « donné l'exemple de la modération ? Sois « juste, sois même généreux. Que crains-tu « pour ma gloire ? elle est en dépôt dans tous « les cœurs vertueux ; et la victoire est si peu « digne d'envie, que ma défaite elle-même « assure à jamais ma prééminence sur mon « rival. »

Ce Bossuet, que nous révérons aujourd'hui comme un père de l'église, avait un tel ascendant sur son siècle, qu'il était regardé par ses contemporains comme l'église enseignante. Les victoires qu'il avait remportées sur l'hérésie,

la confiance de Louis XIV, sa propre réputation, sa place, lui permettaient-elles d'être spectateur indifférent d'une dispute de religion? Or, s'il était obligé de prendre un parti, le blâmerez-vous d'avoir préféré la vérité à l'archevêque de Cambrai? Ministre d'une religion qui ordonne d'*arracher l'œil qui scandalise*, il voit l'erreur enseignée par le sentiment, et le champ de la morale ravagé par une fausse spiritualité. Alors Bossuet se lève, et de cette même main qui avait renversé les autels du calvinisme, il disperse les derniers restes des partisans de Molinos. Lisez les écrits de l'évêque de Meaux; (11) vous verrez que ce n'est pas un vil délateur qui calomnie un sage, mais un juge compétent qui prononce contre une erreur; vous verrez qu'il est impossible de parler de Fénélon avec plus d'égards, avec plus de respect, j'ai presque dit avec plus de tendresse; vous verrez que l'archevêque de Cambrai avait dénoncé lui-même son ouvrage au souverain pontife, et qu'il avait appelé en témoignage de son orthodoxie l'évêque de Meaux, avec lequel toute l'église réclamait contre ces nouveaux systêmes. Que si l'on veut absolument que Bossuet ait passé les bornes de la modération, eh bien! je l'avouerai en pleurant sur le

cœur humain, toujours sujet aux excès. Un homme de génie est emporté par ses idées, comme un autre par ses passions; et, après avoir conduit la vérité en triomphe, il va plus loin qu'elle : tant il est difficile de savoir s'arrêter avec sa cause!

L'affaire du quiétisme est donc portée à Rome. Le cardinal de Bouillon, le héros et le martyr de l'amitié, veut écarter les foudres du Vatican de la tête de Fénélon; et ce courage qui l'honore aujourd'hui, lui attire alors la plus sévère disgrace à la cour de Louis XIV. L'auteur des *Maximes des Saints* sollicite vainement la permission d'aller se défendre lui-même dans la capitale du monde chrétien; mais, du fond de sa retraite, il prépare à ses ennemis un argument qui doit les terrasser. Que Rome parle, Fénélon donnera un grand spectacle à son siècle, et il fera de son humiliation l'époque la plus glorieuse de sa vie. J'entends la voix du souverain pontife : Persécuteurs de l'archevêque de Cambrai! je ne vous reproche plus votre animosité, je vous plains, je vous bénis, ô vous tous qui avez sollicité ce décret avec tant d'ardeur. Suivez-moi, venez contempler cet homme vertueux au moment de votre prétendu triomphe, et décidez vous-

mêmes de quel côté est la victoire. (12) O jour à jamais mémorable, où Cambrai vit son archevêque percer les flots d'une multitude innombrable dont il était adoré, monter en chaire, son livre d'une main, de l'autre son jugement; faire fondre en larmes toute l'assemblée au moment où il lut d'une voix ferme sa propre condamnation; s'y soumettant sans restriction, sans réserve; joignant son autorité à celle du souverain pontife, pour dire anathême à son ouvrage, et prononçant à genoux une rétractation interrompue cent fois par les sanglots de tout un peuple! C'est ainsi que Fénélon se punit de la plus excusable des erreurs, triomphe de tous ses ennemis par sa propre défaite, met à ses pieds le pape dont il obtient les éloges, Bossuet dont il mérite l'envie, et l'auteur du Télémaque lui-même dont il éclipse la gloire.

Sublime enthousiasme! immortel monument du courage qu'inspire la vertu! Il n'est donc pas vrai que les caractères doux ne soient capables de sentir ni les grands mouvemens des passions, ni les élans héroïques de l'ame. Qu'est devenu en effet cet homme jusque là si timide avec Bossuet, dont il arrête, il abat le génie au milieu de son vol? Voyez-le s'élever

au-dessus de ses rivaux, au-dessus de ses juges, au-dessus de lui-même, au-dessus de l'humanité peut-être, et suivre les transports d'une ame noble et généreuse, à laquelle le ressentiment d'un procédé injuste ne fait pas méconnaître les droits d'une bonne cause.

L'histoire de sa vie présente d'autres exemples de son courage d'esprit, qui démontrent qu'une rétractation si éclatante fut un hommage rendu à la vérité, plutôt qu'une démarche de politique. Cet homme qu'on croyait si faible, apprend que son palais et sa bibliothèque viennent d'être consumés par le feu, et il est si peu abattu par ce désastre, qu'on n'ose pas l'en consoler, parce qu'on ne l'en croit pas averti. Cet homme, qu'on croyait si faible, reçoit sans émotion, au milieu d'un cercle nombreux, l'ordre du prince qui l'exile dans son diocèse, [1] et il reprend la conversation avec un front si serein, qu'on ne s'apperçoit pas de sa disgrace; cet homme, qu'on croyait si faible, s'oppose au zèle indiscret qui lui offre des apologies, et il déclare publiquement qu'il n'a pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre

[1] Il fut exilé au commencement d'août 1697, et ne reparut plus à la cour.

si on l'a mal entendu, ou pour se rétracter s'il s'est trompé. Tous les cœurs sont pour cet illustre infortuné; que dis-je? ce n'est que dans sa patrie seule qu'il trouve des ennemis. Malgré l'admiration de l'Europe et la rétractation de l'archevêque de Cambrai, le bandeau de la prévention est encore sur les yeux du monarque; et ce même poème qui devait être le manuel des souverains est consigné aux frontières du royaume, où il ne peut entrer qu'en éludant les défenses. Mais les princes ont beau exercer leur ressentiment au gré de leurs flatteurs, un bon ouvrage est un mur d'airain contre lequel toute l'autorité des rois va se briser: et un sage persécuté raconte les injustices qu'il a essuyées avec la fierté d'un général qui montre ses blessures.

Je me représente quelquefois Fénélon pendant son exil, dans un de ces momens de vérité, où l'ame isolée se replie sur elle-même, et sonde toute la profondeur de ses infortunes; il parcourt sa vie entière, et il voit ses vertus méconnues, ses talens suspects, ses services oubliés; sa sensibilité lui rend personnels tous les malheurs publics dont il est témoin. Le royaume est attaqué par tous les fléaux. Le génie de la victoire s'est éloigné de nos drapeaux

avec les Turenne, les Condé, les Luxembourg, pour s'attacher pendant dix ans aux armes d'Eugène; et, loin de s'applaudir des désastres de son souverain, Fénélon ne cesse de l'assister de ses conseils, de sa médiation, de son crédit, disons plus, de ses largesses. Qui pourrait peindre la tristesse amère de l'auteur du Télémaque, lorsqu'il vit la perte de Lille attribuée au duc de Bourgogne, ce prince méconnu par un peuple qu'il devait gouverner, forcé de répondre des opérations militaires dont il n'était pas l'arbitre, arrosant de ses pleurs les mains de Louis XIV armées contre son instituteur, et en recevant pour toute réponse la défense de lui écrire et de lui parler, condamné à se taire devant un ami qui lui était si cher, et osant à peine le consoler en Flandre (13) par un regard? L'ingrate patrie de Fénélon l'accuse publiquement d'avoir élevé dans de faux principes le jeune héritier de la couronne, trop tard connu, et ensuite si amèrement regretté. Ce vertueux écrivain est outragé dans une multitude de libelles, par ces vils et impuissans détracteurs, qui, dans tous les siècles subsistent de leurs bassesses, et dont le nom ne souillera point ici ma plume. Il perd sa place, sa pension, l'accès du trône.

Persécuté dans ses écrits, condamné à Rome; calomnié sur la sincérité de sa rétractation, accusé d'ingratitude par un roi trompé, il sait que toute correspondance avec lui est défendue comme un crime d'état. Tous ses parens sont privés de leurs emplois, tous ses amis sont chassés de la cour. [1] Fagon [2] et Félix [3] osent seuls le défendre : (14) leur zèle n'est point puni, voilà tout leur succès. Beauvilliers voit le moment où il va expier, par une disgrace éclatante, l'honorable fidélité qu'il lui voue dans l'infortune. Beauvilliers meurt sans avoir pu le justifier. En est-ce assez? Non : regardé comme un rebelle pour avoir composé le Télémaque, comme un impie pour avoir été mystique, l'archevêque de Cambrai n'avait plus qu'un malheur à redouter; je me trompe, il ne le redoutait pas, et il est déjà condamné à le pleurer. Il voit descendre au tombeau ce duc de Bourgogne, auquel il avait transmis toutes

---

[1] Les abbés de Langeron et de Beaumont, neveux de l'archevêque de Cambrai, et sous-précepteurs des enfans de France, et MM. Dupuy et de l'Echelle, gentilshommes de la Manche, partagèrent la disgrace de Fénélon.

[2] Premier médecin.

[3] Premier chirurgien.

ses vertus. Il se survit alors à lui-même. De quel côté portera-t-il ses regards ? Vers sa famille ? Elle est comme lui dans l'exil, elle y est pour lui. Vers son diocèse ? Il est ravagé par une armée ennemie. Vers la cour ? Ah ! la vue de son disciple au cercueil rouvrirait toutes ses plaies. Dans ces affreuses perplexités, Fénélon ne trouve point de cœur qui entende le sien. On épie sa douleur pour lui en faire un crime,[1] et il est obligé de cacher ses larmes, comme s'il eût caché des remords. Son ame triste et abattue n'apperçoit pas encore la justice des siècles qui s'avance pour le couronner. Il ne se repent pas de ses vertus dont il est la victime, il ne se repent pas de ses ouvrages dont il est le martyr; mais, en opposant un courage intrépide aux coups du sort, il conçoit sans doute, après tant de malheurs, que le génie et la sensibilité sont les deux plus funestes présens que la nature puisse faire à l'homme.

Malgré tant de traverses il restait encore à

---

[1] Je dis des choses incroyables, mais je ne dis que la vérité. Fénélon était environné d'espions, et la douleur que lui causa la mort de son disciple fut très-mal interprétée à la cour.

Fénélon dans sa retraite un ami véritable, qui eut toujours la première place dans son cœur; un consolateur assidu, dans le sein duquel il oubliait ses malheurs et son siècle; un bienfaiteur généreux, qui voyait avec complaisance toutes les vertus de cette ame pure et sublime; le seul ami pour lequel, à force de tendresse, il avait pu s'égarer et commettre une faute; le seul appui que l'envie ne ravit jamais à l'infortune: c'est de Dieu que je parle! Dieu seul ne dédaigna point les épanchemens de ce cœur tendre, Dieu seul le dédommagea de l'ingratitude de ses contemporains; et il fallut que Fénélon, séparé de tous les objets de sa tendresse pendant les dix-huit dernières années de sa vie, allât soulager aux pieds de l'Être Suprême le besoin immense qu'il avait d'aimer.

En effet, cet homme sensible, qui disait qu'*on serait tenté de desirer que tous les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le même jour;* [1] ce cœur aimant ne trouve presque point d'hommes vertueux auxquels il puisse vouer ses affections. Mais si ses infortunes l'ont privé des douceurs de l'amitié, il se

[1] Voyez les Lettres de Fénélon dans l'histoire de sa vie, par Ramsay, pag. 174, édit. d'Amsterdam, 1727.

dédommage de ces effusions délicieuses de l'ame par un autre sentiment, qui, sans avoir la même ardeur, n'a pas moins de charmes peut-être, par les touchantes libéralités de la bienfaisance. Il est homme; il est l'ami des hommes, et sur-tout des malheureux; il les soulage de près par ses bienfaits, il les console de loin par ses correspondances, et il entretient des relations bien plus suivies avec les affligés qui lui exposent leurs peines qu'avec les grands de la cour qui lui offrent leur crédit. Quand on le voit montrer si ingénuement son cœur dans ces lettres particulières que la reconnaissance a publiées, on croit entendre la sagesse donner des conseils à l'infortune; et on se dit en pleurant : Si je tombe un jour dans la disgrace, ce livre sera mon meilleur ami.

Fidèle à cette belle maxime, qui méritait de naître dans son cœur : *Je préfère mes amis à moi, ma patrie à mes amis, le genre humain à ma patrie*, l'archevêque de Cambrai n'ignore pas que les éloges qu'on donne à la vertu sont un engagement de la pratiquer, et qu'on ne la loue dignement que par ses actions. Des impositions exorbitantes arrachent la subsistance aux habitans des campagnes, et les curés du diocèse de Cambrai, dans l'indigence eux-

mêmes, ne peuvent plus soulager la misère publique. Fénélon, qui regarde ces coopérateurs de son ministère comme les plus utiles citoyens de l'état, les décharge du fardeau du don gratuit, et les acquitte envers le prince. La caisse militaire de Cambrai est épuisée, bientôt la garnison murmure, se révolte dans cette ville frontière, et va offrir ses services à l'ennemi; Fénélon vend tout ce qu'il a de plus précieux, et ramène les défenseurs de la patrie sous leurs drapeaux : il fait de son palais un hôpital militaire; et, lorsqu'il ne peut plus y recevoir tous les malades, il leur fournit à ses dépens d'autres asiles.

Mais si la patrie de Fénélon refuse à ses talens et à ses vertus l'hommage de l'admiration qui leur est due, il est une postérité que l'homme de génie trouve parmi ses contemporains, et dont l'univers répètera les jugemens dans tous les siècles. Les peuples de chaque état prononcent sur un étranger avec autant d'impartialité que sur un ancien. Au milieu du choc des empires, dans ces momens affreux où l'ennemi use d'un droit barbare, et cherche à faire tout le mal qu'il craint pour lui-même, Eugène et Malborough respectent dans le tumulte des armes le sage qu'ils envient à la

France. La Flandre est dévastée ; mais le nom de Fénélon forme une barrière que la brutalité du soldat n'ose franchir. Tous ses domaines sont privilégiés ; et l'archevêque de Cambrai, sortant de son palais pour intercéder en faveur de son peuple, trouve l'Anglais à sa porte, veillant à la garde de ce sanctuaire que le séjour d'un homme de bien a consacré. Londres et la Haye applaudissent à cet hommage qui, dès-lors n'est plus celui de deux généraux, mais de deux nations réunies pour honorer Fénélon, ou plutôt pour venger le genre humain. L'application historique se présente à tous les esprits : lorsque Alexandre ordonna la ruine de Thèbes, il ne laissa debout que la maison de Pindare.

Après avoir obtenu cet hommage, il fallait que l'archevêque de Cambrai terminât sa glorieuse carrière. (15) Il n'y avait que le règne du duc de Bourgogne qui pût ajouter à un si bel éloge, et le duc de Bourgogne n'était plus.

O Fénélon ! je voudrais honorer ma jeunesse en obtenant quelques larmes des cœurs sensibles que j'entretiens de tes vertus. Lorsque mes cheveux, blanchis par le travail ou par les années, m'annonceront que ma course va finir,

je rassemblerai autour de ma tombe la nouvelle génération d'admirateurs que ton génie t'aura faits sur la terre, et je ranimerai ma voix éteinte pour dire à mes derniers neveux : Puisse naître parmi vous un Télémaque ! Fénélon veille sur les marches du trône, et n'attend qu'un disciple. Il n'est point d'homme de génie qui ne s'honorât d'avoir composé ses ouvrages ; il n'est point d'homme vertueux qui ne desirât de l'avoir eu pour ami.

NOTICE

SUR FÉNÉLON.

---

(1) Page 389.

Fénélon fut nommé précepteur des enfans de France, petits-fils de Louis XIV, à l'âge de 38 ans, en septembre 1689. Il eut pour disciples Louis de France, duc de Bourgogne, père de Louis XV, né à Versailles le 6 août 1682, mort dauphin à Marly le 18 février 1712; Philippe de France, duc d'Anjou, né à Versailles le 19 décembre 1683, déclaré roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, le 17 novembre 1700, (ce prince abdiqua la couronne en faveur de Louis Ier. son fils, qui ne régna qu'un an, et immédiatement après sa mort, Philippe V remonta sur le trône), mort à Madrid au Buen-Retiro, le 9 juillet 1746; et Charles, duc de Berry, né le 31 août 1686, mort à Marly le 4 mai 1714. Fénélon eut la douleur de voir mourir avant lui les ducs de Bourgogne et de Berry, et il fut témoin de tous les malheurs du duc d'Anjou, son troisième disciple, sur la tête duquel la

couronne d'Espagne chancela pendant treize ans. Lorsqu'il apprit la mort du duc de Bourgogne, il s'écria en pleurant : *Mes liens sont rompus ! pauvre France*, disoit-il quelquefois les yeux baignés de larmes, *je t'avais préparé un demi-siècle de bonheur, et la mort a détruit mes travaux. Je n'ai rien fait pour mon pays ; le roi que j'ai formé règne dans une terre étrangère.* On a observé que le père de la Rue, qui composa l'oraison funèbre de Bossuet, fut également chargé de rendre le même hommage au duc de Bourgogne, et qu'il ne fit presque pas mention de Fénélon dans ce discours, où il méritait d'occuper une place si honorable. Il n'y a de remarquable dans cette oraison funèbre que le texte ; c'est une espèce de prédiction de la mort du duc, de la duchesse de Bourgogne, et de leur fils aîné, qui furent ensevelis le même jour. *Quarè facitis malum grande contrà animas vestras, ut intereat ex vobis, vir et mulier, et parvulus de medio Juda?* Jerem. 44.

(2) Page 392.

Je n'ai pas cru devoir entrer dans de longs détails sur l'éducation vraiment philosophique du duc de Bourgogne. Ramsay ne nous a

rien laissé à desirer sur cet objet. Je vais transcrire le récit de cet historien. « Jamais on « n'a vu une plus grande harmonie dans une « éducation, que dans celle de M. le duc de « Bourgogne : tous ceux qui l'entouraient « étaient de concert pour ne le flatter jamais, « et pour ne le point soutenir quand on était « mécontent de lui. Mêmes discours, mêmes « principes, même conduite. Il ne trouvait « d'asile que dans l'obéissance et l'accomplis- « sement de ses devoirs. Ce prince joignait à « de grands talens de grands défauts. Dans sa « première jeunesse il était colère, impétueux, « hautain, capricieux. C'est ce même enfant « qu'on a vu depuis le prince le plus doux, « le plus compatissant, le plus sensible aux « malheurs de l'humanité. Il se refusait tout « pour soulager les autres : il ne se croyait « destiné à la grandeur suprême que pour « être l'homme des peuples, et pour les ren- « dre bons et heureux. La méthode dont on « se servait pour former l'esprit et le cœur de « ce jeune prince est un modèle de la plus « parfaite éducation. Pour former son esprit, « on le faisait étudier, non par règles, mais « selon la curiosité qu'on avait soin d'exciter « en lui. On tournait par là les amusemens « en études, et les études les plus sérieuses

« devenaient un amusement. Une conversation « faite exprès, sans qu'il s'en apperçût, don- « nait occasion à la lecture d'une histoire, à « l'examen d'une carte, à des raisonnemens à « la portée de son âge. Les thêmes étaient tou- « jours des instructions solides. Quelque his- « toire ou quelque dialogue, qui apprenait les « faits principaux de l'antiquité ou des temps « modernes, lui faisait connaître le caractère « des grands hommes de tous les siècles, et « lui inspirait en même-temps le goût de la « plus pure vertu. Les Dialogues des morts « et le Télémaque furent écrits dans cette vue. « Pour former son cœur, il fallait corriger « ses défauts naturels, et lui inspirer le goût « des vertus. L'humeur, l'impétuosité, la hau- « teur du jeune prince étaient réprimées par « un air triste répandu sur tous les visages. « Quelquefois on le ramenait à la raison par « des railleries fines et délicates. D'autres fois « on lui faisait sentir ses excès, en le mon- « trant à lui-même par quelque fable. Les « châtimens usités dans les éducations ordi- « naires n'ont jamais été employés en celle- « ci. La privation d'un plaisir, d'une prome- « nade, d'une étude même qu'on lui avait fait « desirer, étaient les seules punitions dont on « se servît. En rompant ainsi sa volonté, et

« en domptant ses goûts, on lui donnait une
« souplesse de cœur et une force d'esprit pro-
« pres à le rendre docile pour écouter les bons
« conseils, et ferme pour les suivre. Dans les
« temps de ses plus fortes vivacités, tous ceux
« qui l'approchaient avaient ordre de le servir
« en gardant un morne silence. On le laissait
« ainsi impitoyablement aux prises avec lui-
« même, jusqu'à ce que, lassé de ne plus trou-
« ver personne avec qui parler, il vînt de-
« mander grace en reconnaissant sa faute. La
« candeur à tout avouer était la seule condi-
« tion du pardon; et, pour l'accoutumer à
« cette ingénuité, on avouait les fautes qu'on
« pouvait avoir faites devant lui. Par là ceux
« qui présidaient à son éducation tiraient
« de leurs propres imperfections de quoi ins-
« truire leur élève. On lui inspirait le goût
« de la vertu, non par des préceptes secs,
« ni par des sentences morales, ni par des
« harangues étudiées, mais par un mot,
« par un regard, par un sentiment placé à
« propos. On lui faisait des leçons à toute
« heure, sans qu'il s'en dégoûtât ni qu'il s'en
« apperçût. A table, au jeu, dans les prome-
« nades et dans les entretiens, on tournait
« tout en instruction; et par des traits imper-
« ceptibles et des tours ingénieux, on lui fai-

« sait rencontrer par-tout les sentimens nobles « et les vertus royales. On joignait à cette « connaissance et à cet amour de la vérité, « la grande science de se taire. Pour l'accou- « tumer de bonne heure au secret, on lui « faisait sentir, avec précaution, une con- « fiance au-dessus de son âge, sur les choses « même les plus importantes. Ce ne sont pas « ici des traits que j'invente, mais des faits « que je raconte, et que je tiens de M. de « Cambrai lui-même. » *Vie de M. de Fénélon, par Ramsay. Amsterdam*, 1727, *pag.* 9 *et suiv.* Dès que Fénélon observait un défaut dans son élève, il lui dictait une fable dans laquelle il lui racontait, sous des noms empruntés, tous les travers qu'il avait apperçus dans le jeune prince, et cet apologue tenait lieu de thême. Il formait ainsi le caractère de son disciple en éclairant son esprit, et peu à peu M. le duc de Bourgogne devenait l'idole de la cour et le modèle des hommes. On sait que, pour l'accoutumer de bonne heure à respecter ses promesses, Fénélon lui témoignait une confiance illimitée dès qu'il avait obtenu de lui l'engagement de se corriger de sa vivacité ou de sa paresse; ainsi M. le duc de Bourgogne avait-il fait une faute, son instituteur était triste et abattu au

moment de la leçon ; le prince tâchait de le consoler, et Fénélon exigeait alors de lui une promesse par écrit de ne plus lui donner aucun mécontentement. J'ai sous mes yeux les originaux de ces billets d'honneur. Voici les termes dans lesquels ils sont conçus :

« Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de « Fénélon, de faire sur-le-champ ce qu'il « m'ordonnera, et de lui obéir dans le mo« ment qu'il me défendra quelque chose; et, si « j'y manque, je me soumets à toutes sortes « de punitions et de déshonneur. Fait à Ver« sailles, le 29 novembre 1689.

Signé LOUIS.

« Louis, qui promets de nouveau de mieux « tenir ma promesse, ce 20 de septembre. Je « prie M. de Fénélon de le garder encore. »

C'était un prince de sept ans qui écrivait ces billets, et on les lui représentait au bout de dix mois pour lui faire réitérer ses promesses lorsqu'il les oubliait. Jamais aucune éducation ne fut fondée sur de meilleurs principes, jamais aucune éducation ne fut suivie d'un plus heureux succès.

(3) Page 392.

Quand j'appelle le Télémaque un poème en prose, je n'ignore point que je m'élève contre

l'opinion de plusieurs gens de lettres. J'aime passionnément les beaux vers ; je relis souvent les poètes avec délices, et je suis bien éloigné de vouloir attaquer le genre de la poésie, qui fut toujours la portion la plus précieuse des richesses littéraires de tous les peuples. Je demande seulement si on ne peut pas faire un poème en prose, et j'expose, avec une très-juste défiance de mes lumières, les raisons qui me déterminent à ne point regarder la mesure des vers comme absolument nécessaire au langage des Muses. La Motte a soutenu, dans sa préface d'Œdipe, qu'on ne devait pas écrire les tragédies en vers. Son opinion a été fortement combattue par le plus grand poète de ce siècle; mais La Motte aurait gagné sa cause peut-être, s'il eût osé hasarder en prose le touchant sujet d'Inès. Toutes les difficultés de l'art, qu'il regardait comme des raisons triomphantes contre la poésie, ne prouvent rien contre elle.

Lorsqu'on approfondit cette dispute littéraire, on voit que c'est une pure question de mots qu'on aurait terminée depuis long-temps, si l'on avait voulu s'entendre. Qu'est-ce qu'un poème ? Tous les dictionnaires vous disent que c'est un ouvrage en vers. Si cette définition est exacte, le procès est jugé; mais les

compilateurs de ces recueils expliquent souvent mal la signification littérale des mots, et les définissent plus mal encore. Un poème est l'imitation d'une action en style poétique; voilà le genre: chaque espèce a ses règles particulières. Toutes les fois que je verrai dans un ouvrage une fable, de l'invention, de l'intérêt, des épisodes, des images, des inversions, de l'harmonie, je donnerai sans hésiter le beau nom de poète (pour me servir de l'expression d'Horace) à l'auteur de cette production. Est-elle écrite en prose? l'ame de la poésie l'élève au rang des poèmes. Est-elle écrite en vers? c'est un charme de plus. Que l'auteur soit plus admiré, j'y consens; mais qu'il reconnaisse du moins pour poètes les écrivains qui cultivent le même genre sans faire des vers.

La prose, plus assujettie à l'oreille de l'écrivain qu'aux règles de l'art, n'a point de repos fixes: on ne peut pas la scander; elle n'a par conséquent jamais la cadence des vers, mais elle peut en avoir l'harmonie, qui a plus de charmes, et qui n'est ni moins sensible, ni moins variée dans Platon que dans Homère, dans Fléchier que dans Boileau, dans Fénélon que dans Racine. Un poème ne peut pas cesser d'être un poème, lorsqu'il est traduit poétiquement d'une langue en une autre. Or, si la prose

n'a pas dénaturé la Jérusalem Délivrée, le Paradis Perdu, les Saisons de Tompson, la Mort d'Abel, pourquoi perdrait-elle ses prérogatives, lorsqu'elle a l'accent original de la pensée ? Est-elle donc moins poétique sous le pinceau d'un écrivain créateur que sous la plume d'un traducteur fidèle ?

A ces raisons il est facile de joindre des autorités, quoique je ne les cite qu'avec répugnance en matière de goût. Nous avons érigé les premiers hommes de génie qui ont écrit en législateurs des genres qu'ils ont créés : une admiration stupide en a fait des tyrans qui présentent des fers au génie, au lieu de lui donner des ailes. Il est important sans doute d'avoir des principes fixes en matière de goût; mais les règles, semblables aux lois pénales, qui, en intimidant les méchans, les éloignent du crime sans les rendre vertueux, font éviter les fautes, et n'apprennent jamais à produire des beautés. Les poétiques sont au goût ce que les ordonnances criminelles sont à la vertu. Si quelquefois les préceptes nous épargnent des monstres, plus souvent ils nous font perdre des hardiesses heureuses des ouvrages originaux qu'Ovide appelle *prolem sine matre creatam*, et qu'un génie timide n'ose pas se permettre. Je reviens à mon objet. « La prose, dit Strabon

« que j'essaie de traduire, *Georg. Lib. I*, est « une imitation de la poésie. Plusieurs écri- « vains, tels que Phérédice, Hécatée, et Cad- « mus, ont brisé la mesure des vers; mais ils « sont vraiment poètes, parce qu'ils ont con- « servé toutes les autres beautés poétiques. » Dans la description du temple des arts, le même Strabon distingue parmi les poètes ceux qui avaient écrit en vers de ceux qui avaient écrit en prose, *qui solutâ oratione scripserant*, par opposition à *strictâ oratione*. Aristote, dont la poétique sera le code éternel du bon goût, (quoiqu'il y donne des règles pour faire des pointes) dit dans ce chef-d'œuvre, que l'épopée imite par le moyen de la parole, *soit en prose, soit en vers*. Il refuse ensuite le titre de poète à Empedocle, qui avait écrit en vers sur la physique. Selon lui, la fable, Μῦθος est l'essence de la poésie; et par fable, il entend l'arrangement des parties dont est composée une action poétique. *La différence qu'il y a entre un poète et un historien*, ajoute-t-il, *ne vient pas de ce que l'un écrit en prose, et l'autre en vers. Mettez Hérodote en vers, ce sera toujours une histoire; mettez l'Iliade en prose, ce sera toujours un poème. Un poète est plus poète par la composition de la fable, que par celle des vers.*

Denis d'Halicarnasse est évidemment du même avis, ainsi qu'Horace. Or, si l'on pouvait être poète en écrivant en prose dans les langues d'Athènes et de Rome, qui avaient un mètre déterminé, et avec lesquelles on pouvait imiter tous les mouvemens de l'ame par la durée des sons, devons-nous rejeter les poèmes en prose, nous qui ne réglons point la mesure de nos vers sur les principes de la prosodie?

On me dira peut-être que la méthode des anciens fut contraire à leurs maximes, et qu'en admettant le genre des poèmes en prose, il les écrivirent toujours en vers; mais Ésope écrivit en prose toutes ses fables; Platon écrivit en prose le Timée, qu'on regarde comme un très-beau poème sur la création de l'homme, et en effet cette fiction est plus poétique peut-être que l'Iliade.

L'abbé Dubos a fait un chapitre dans ses *Réflexions sur la Poésie et la Peinture*, pour prouver qu'on pouvait faire des poèmes en prose; et je ne sais par quel oubli cet excellent critique n'y a pas traité la question. Il dit que cette invention est aussi heureuse que celle des estampes. Il me semble qu'il y a beaucoup moins de distance entre un poème en prose poétique et des vers français qu'entre une estampe et un tableau. Mais si l'abbé Dubos n'a pas dé-

montré cette assertion, l'autorité de son sentiment peut suppléer à la force de ses preuves.

Le Télémaque est donc un véritable poème; je ne le classerai cependant point parmi les poèmes épiques. Ce n'est pas, comme le prétend un critique, parce qu'on n'y trouve pas l'imitation d'une action; car l'imitation de l'Odyssée est la même. Pourquoi donc le Télémaque n'est-il pas un poème épique? Parce qu'il y a trop de leçons, et des leçons directes. Applaudissons-nous de ce que Fénélon n'a point aspiré aux honneurs de l'épopée, et a préféré le bonheur des hommes à sa propre gloire. Eh! quel barbare enthousiaste de l'art voudrait retrancher un seul mot de ce chef-d'œuvre pour en faire un poème épique?

(4) Page 394.

Un valet de chambre de M. de Fénélon écrivit le Télémaque sous la dictée de son illustre auteur, et le fit imprimer furtivement sur une copie qu'il en avait gardée. De rigoureuses défenses empêchèrent l'impression de ce poème dans le royaume pendant la vie de Louis XIV, et toutes les éditions antérieures à 1720 sont incomplètes. On fit des visites très-exactes chez les imprimeurs. On aurait anéanti ce chef-d'œuvre s'il n'en avait point existé copie.

Lorsque Louis XIV signa l'ordre d'arrêter le grand Arnaud, Boileau dit ingénieusement : *Le roi fait chercher M. Arnaud, mais le roi est trop heureux pour le trouver.* Dans les dernières années de sa vie, Louis XIV n'était plus heureux, il trouva le Télémaque. Les imprimeurs furent sévèrement punis ; les éditions clandestines furent confisquées et jetées au feu. L'envie chercha des allusions dans le Télémaque : la postérité, plus équitable, n'y a vu que des leçons utiles au genre humain. On eut l'audace de nommer tous les prétendus personnages que Fénélon avait voulu désigner, comme s'il eût écrit un libelle sous des noms supposés. Ma plume se refuse à la curiosité du lecteur qui voudrait avoir les clefs de ce poème. Fénélon n'avait pas besoin d'écrire une satire pour être lu, et de flatter la malignité de ses lecteurs pour les intéresser. La médiocrité attaque les hommes, le génie ne combat que les abus. Plusieurs gens de lettres ont cru que le Télémaque avait été écrit sans ratures et au courant de la plume. J'en ai vu sept manuscrits différens, copiés ou corrigés par Fénélon lui-même.

(5) Page 403.

Nous n'avons point de meilleur livre de di-

dactique pour les prédicateurs que les dialogues de Fénélon sur l'éloquence de la chaire: toutes les règles de l'art y sont fondées sur le bon sens et sur la nature. Dans cet écrit, l'archevêque de Cambrai se déclare formellement contre l'usage de diviser les sermons, et M. de Voltaire est du même avis. Me sera-t-il permis d'opposer avec respect quelques raisons à l'autorité de ces deux grands maîtres ? Les anciens orateurs n'ont pas toujours annoncé leurs divisions, mais tous leurs discours sont divisés. Je sais qu'il est absurde de mettre sans cesse entre les mains de l'auditeur la chaîne des idées qu'on va développer; cependant, pourvu qu'on ne sacrifie jamais le sujet au plan, et qu'on ne cherche point dans ses divisions des antithèses ridicules, que Fénélon appelait des *tours de passe-passe*, pour éblouir par la singularité de sa marche, au lieu de se borner à indiquer l'ordre de ses preuves, il me semble que la méthode moderne n'est point nuisible à la grande éloquence. Il est vrai que ces subdivisions éternelles, qui en imposent à la multitude, éteignent le sentiment, dessèchent le discours, interrompent l'action de l'orateur, émoussent, ou plutôt brisent tous les traits, et introduisent souvent une multiplicité de sujets dans le même objet, en dirigeant l'attention

de l'auditeur vers des objets disparates : mais ; les abus ne prouvent rien contre les règles. La lettre de Fénélon à MM. de l'académie française sur l'éloquence est un chef-d'œuvre. En la lisant, on admire l'auteur, disons mieux, on l'aime ; on est attendri par l'exquise sensibilité de cet écrivain, et l'on voit que son goût n'était que son ame, s'il est permis de parler ainsi. Après avoir jeté un coup d'œil critique sur toutes les branches de la littérature, Fénélon cite au tribunal de la langue notre langue elle-même, et il se plaint de sa pauvreté. Il n'appartient qu'aux hommes de génie, qui savent combien de fois il leur a été impossible de mettre l'instrument à l'unisson de leur imagination, il n'appartient qu'à eux de gémir de la stérilité de notre langue. Les écrivains froids trouvent dans l'idiome le plus languissant l'expression toujours plus forte que leur pensée. Une langue faible porte sans peine des idées communes ; mais elle s'élève difficilement à la hauteur du génie. Nourri de la lecture des anciens, que personne n'a mieux connus, n'a mieux sentis, n'a mieux imités que lui, Fénélon se plaît à extraire de leurs ouvrages ces descriptions champêtres dans lesquelles ils ont excellé, ces sentimens simples et attendrissans qui sont devenus aussi étrangers dans nos

écrits que dans nos mœurs. « Il faut, dit-il, que Virgile disparaisse, et que je croie voir ce beau lieu. (*Ecl.* 8.)

Muscosi fontes et somno mollior herba.

« Il faut que je desire d'être transporté dans cet autre endroit. (*Ecl.* 10.)

.... O mihi tum quàm molliter ossa quiescant
Vestra meos olim si fistula dicat amores :
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !

« Il faut que j'envie le bonheur de ceux « qui sont dans cet autre lieu dépeint par « Horace. (*Od.* 3, *liv.* 2.)

Quâ pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Limpha fugax trepidare rivo.

« Malheur à ceux qui ne sentent point le « charme de ces vers. ! (*Ecl.* 1.)

Fortunate senex hìc inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum.

« Je suis attendri par la solitude d'Horace. » (*Sat.* 6, *lib.* 2.)

O rus quando ego te aspiciam ! quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

(6) Page 404.

Félix de Saint-Germain fit imprimer à la Haye, en 1747, les *Directions pour la conscience d'un roi*, par M. de Fénélon. Cet ouvrage, partagé en trente-sept directions, fut le fruit de la correspondance secrète que l'archevêque de Cambrai entretint avec le duc de Bourgogne, et, après la mort de ce prince, on le trouva dans ses papiers. Le roi lut ces directions avec Mme de Maintenon, qui écrivit la lettre suivante à M. de Beauvilliers. « Je voulais vous envoyer tout ce que j'ai trouvé de « M. de Cambrai dans la cassette de M. le « Dauphin; mais le roi a brûlé lui-même tous « ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un « grand regret. Jamais on n'écrivit rien de si « beau et de si bon. Si le prince que nous pleu- « rons a eu quelques défauts, ce n'est pas « pour avoir reçu des conseils trop timides, ni « qu'on l'ait trop flatté. On peut dire que ceux « qui vont droit ne sont jamais confus. » Lorsque Louis XIV défendit à son petit-fils toute espèce de correspondance avec son précepteur, il ne prévoyait pas sans doute que ce prince ne lui désobéirait que pour s'instruire de ses devoirs, et que Fénélon, indifférent sur ses propres malheurs, n'entretiendrait l'héri-

tier du trône que des besoins et des calamités du peuple. Le savant M. de Réal a essayé de prouver dans sa *Science du Gouvernement*, tom. 8, pag. 338, que l'archevêque de Cambrai n'était point l'auteur de ces *Directions*, et il fonde son sentiment sur des allégories supposées. Il faut avoir bien peu étudié l'ame de l'auteur du Télémaque, pour ne pas la reconnaître dans cet excellent ouvrage. Comment un homme de lettres peut-il s'y tromper? Il n'y a pas deux Fénélon; d'ailleurs, il est très-certain que la copie sur laquelle on imprima ces Directions sortait de l'hôtel de Beauvilliers.

(7) Page 408.

Le tableau des vertus épiscopales de Fénélon offre un spectacle bien attendrissant pour une ame sensible. Toutes les semaines, il allait faire des conférences de piété et des examens théologiques dans son séminaire. Lorsqu'il visitait son diocèse, (et il s'acquittait scrupuleusement de ce devoir) il prêchait dans tous les villages; mais la méthode qu'il avait adoptée de n'écrire que de simples canevas le rendait fort inégal dans ses discours; il accommodait les procès à ses dépens, réconciliait les ennemis les plus acharnés, et ramenait la paix dans les familles. De retour à Cambrai, il confessait

assiduement et indistinctement dans sa métropole toutes les personnes qui s'adressaient à lui : il y disait la messe tous les samedis. Un jour, il apperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée, qui paraissait vouloir lui parler ; il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. *Monseigneur*, lui dit-elle en pleurant et en lui présentant une pièce de douze sous, *je n'ose pas ; mais j'ai beaucoup de confiance dans vos prières, je voudrais vous prier de dire la messe pour moi. Donnez, ma bonne*, lui répondit Fénélon en recevant son offrande, *donnez ; votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs*, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, *apprenez à honorer votre ministère*. Après la messe, il fit remettre à cette femme une somme assez considérable, et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention. Il ne connaissait point d'autre récréation que la promenade, qu'il aimait avec passion. Rencontrait-il des paysans ? il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait, les consolait. Souvent il allait les visiter dans leurs cabanes ; lorsqu'ils lui offraient un repas champêtre, il l'acceptait avec joie, et se mettait à table avec leur famille. Ses vertus

donnent à son histoire l'air du roman : aussi, son nom ne mourra point, et les Flamands disent encore en le bénissant, *le bon archevêque !* Ils ne le caractérisent que par ce bel attribut qui distingue l'Être Suprême. En 1709, Fénélon, touché de la disette qu'éprouvait le royaume, fournit gratuitement du blé aux troupes. Sa table était ouverte à tous les officiers, à tous les étrangers. Après la bataille de Malplaquet, il reçut dans son palais et dans son séminaire tous les officiers et les soldats malades ; il loua des maisons, quand la sienne ne put plus les contenir, et tous les militaires y furent soignés à ses dépens. « Les « mouvemens imprévus des armées, dit Ramsay, page 157, et les désordres qui en sont « inséparables, obligeaient quelquefois des villages entiers de chercher dans les villes une « sûreté qu'ils ne trouvaient pas à la campagne. Le palais archiépiscopal de Cambrai « fut la retraite de tous les malheureux à qui « l'on put y donner une place. Ni l'horreur de « leur misère, ni leurs maladies infectes ne « pouvaient arrêter le zèle de Fénélon. Il se promenait au milieu d'eux comme un bon père. « Les soupirs qu'il laissait échapper marquaient « combien son cœur était ému de compassion : « sa présence et ses paroles semblaient adoucir

« leurs maux. » Tandis qu'il se promenait autour des tables qu'il avait fait dresser dans tous ses appartemens pour nourrir ces infortunés habitans de la campagne, il vit un paysan, jeune encore, qui ne mangeait point, et qui paraissait profondément affligé. Fénélon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire; il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain, qu'on chasserait les ennemis, et qu'il retournerait bientôt dans son village. *Je n'y retrouverai plus ma vache*, répondit le paysan, *ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfans.* Fénélon promit alors de lui donner une autre vache si les soldats s'emparaient de la sienne; mais, après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai; il partit ensuite à dix heures du soir à pied avec son sauf-conduit et un seul domestique; il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, et alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur. C'est peut-être le plus beau trait de la vie de Fénélon. Malheur aux cœurs durs qui pourraient l'entendre raconter sans en être attendris! de pareils détails blesseront peut-être la délicatesse de ces

lecteurs qui n'admirent que des actions d'éclat, et qui dédaignent la simplicité si touchante de la vertu; mais il me semble que Plutarque aurait cru honorer les plus grands hommes de l'antiquité s'il avait pu enrichir leurs vies d'un pareil trait.

(8) Page 412.

On imprima les *Entretiens* et les *Colloques spirituels* de saint François de Sales à Lyon en 1628, et cette édition fut supprimée par des lettres-patentes du mois de juillet de la même année, *comme ce livre étant supposé, faisant préjudice à la religion et à la mémoire du défunt.* Les bonnes éditions de cet ouvrage sont de Lyon, 1631 et 1632, et sur-tout celle de Toulouse, faite en 1637 par M. de Montchal, archevêque de cette ville. Fénélon ne connaissait que l'édition de 1628, au lieu que Bossuet se servait de celle de 1637, et se récriait que *les passages cités par Fénélon étaient tronqués, supposés, altérés, et pris à contre-sens.* Lorsqu'on reprochait à Fénélon d'avoir condamné, par sa soumission au pape, la doctrine de plusieurs saints, il répondait avec autant d'humilité que de raison : *L'église permet certaines expressions à ses enfans simples, mais elle en exige d'autres de ses docteurs; et celles*

dont je me suis servi ne convenaient point à un ouvrage dogmatique.

(9) Page 412.

Le plan de cet ouvrage est très-philosophique ; chaque article est divisé en deux chapitres, intitulés *chapitre vrai et chapitre faux.* Dans l'un, Fénélon explique les véritables maximes des saints, et dans l'autre il expose les conséquences dangereuses qui résulteraient du quiétisme absolu. Les prétendus chapitres vrais n'étaient pas exempts de censure ; Fénélon a toujours protesté que les expressions de *trouble involontaire*, en parlant de Jésus-Christ, n'étaient point dans son original, et que ses amis les y avaient ajoutées sans le consulter : Fénélon méritait d'être cru.

(10) Page 414.

Bossuet avait pris pour devise ces deux mots, qu'il répétait à chaque page dans ses écrits contre Fénélon, *apertè, apertè.* Il combattait son rival avec autant de politesse que de zèle. *Qu'auriez-vous fait*, lui dit un jour Louis XIV, *si j'avais soutenu M. de Cambrai ? Sire*, lui répondit Bossuet avec une intrépidité vraiment épiscopale, *j'aurais crié vingt fois plus haut.*

(11) Page 416.

Lorsque je méditai sur les démêlés de Bossuet avec Fénélon, ma première idée fut de mettre en scène ces deux écrivains, et de faire un parallèle dans lequel j'aurais toujours donné l'avantage à l'archevêque de Cambrai. Je veux expier ma témérité par l'aveu que j'en fais : il est juste de m'acquitter par un peu de honte envers un homme de génie que j'osais méconnaître. Je compris bientôt qu'il n'était ni juste ni décent de sacrifier un grand homme à mon enthousiasme pour un autre grand homme, et que, pour élever Fénélon, je ne devais pas dégrader son illustre rival. Je me souvins de l'*Histoire Universelle*, des *Oraisons Funèbres*, de *l'Histoire des Variations*, des *Élévations à Dieu sur les mystères*, et la plume tomba de mes mains : mon admiration ne me permit plus de le juger, encore moins de l'avilir. Eh ! de quel droit aurais-je traduit le grand Bossuet à mon tribunal, pour louer à ses dépens l'aimable auteur du Télémaque ! Ma profonde vénération pour l'évêque de Meaux m'inspira le dessein de faire son apologie, et la vérité me l'a dictée. Malheur à moi, si je cherchais des applaudissemens insensés en déprimant l'auteur de tant de chefs-d'œuvres !

Ces deux évêques n'ont jamais été mieux peints que dans ce vers :

Le Cygne de Cambrai, l'Aigle brillant de Meaux.

(12) Page 418.

M. Godet-Desmarêts, évêque de Chartres, M. de Noailles, évêque de Châlons, ensuite archevêque de Paris, et M. Bossuet, évêque de Meaux, s'assemblèrent à Issy, pour examiner les livres de Mme Guyon. Après avoir condamné sa doctrine dans leurs mandemens, ils censurèrent trente-quatre propositions extraites de l'*Explication des Maximes des Saints*. Fénélon refusa constamment les conférences que lui offrait Bossuet, et il dénonça lui-même son ouvrage au pape. Madame de Sévigné dit à cette occasion : *M. de Cambrai défend bien la cause de Dieu ; mais M. de Meaux défend mieux celle de la religion, il doit gagner à Rome.* Bossuet écrivit une longue lettre à Innocent XII, dans laquelle il combattait la doctrine de Fénélon. Malgré les instructions envoyées par l'évêque de Meaux, et les poursuites de l'abbé Bossuet, son neveu et son agent à Rome, le saint siége ne se hâtait pas de prononcer. On fit entendre à Louis XIV que le pape ne condamnerait jamais l'archevêque

de Cambrai, tant qu'il serait précepteur de ses petits-fils. Ce monarque, séduit, exila Fénélon dans son diocèse, lui ôta sa place de précepteur, et sollicita lui-même un bref contre le quiétisme. En partant pour Cambrai, Fénélon écrivit la lettre suivante à M. Beauvilliers, son ami intime : « Ne soyez point en peine de moi,
« Monsieur; l'affaire de mon livre va à Rome. Si
« je me suis trompé, l'autorité du saint siége me
« détrompera, et c'est ce que je cherche avec un
« cœur docile et soumis. Si je me suis mal expli-
« qué, on réformera mes expressions. Si la ma-
« tière paraît mériter une explication plus éten-
« due, je la ferai avec joie par des additions. Si
« mon livre ne renferme qu'une doctrine pure,
« j'aurai la consolation de savoir précisément
« ce qu'on doit croire, et ce qu'on doit rejeter.
« Je ne laisserai pourtant pas de faire toutes les
« additions qui, sans affaiblir la vérité, pour-
« ront édifier les lecteurs les plus faciles à alar-
« mer. Mais enfin, Monsieur, si le pape con-
« damne mon livre, je serai, s'il plaît à Dieu, le
« premier à le condamner, et à faire un mande-
« ment pour en défendre la lecture dans mon
« diocèse. Il ne faut défendre l'amour désinté-
« ressé qu'avec un sincère désintéressement. Il
« ne s'agit pas ici du point d'honneur, ni de
« l'humiliation profonde que la nature peut

« craindre d'un mauvais succès. J'agis, ce me « semble, avec droiture; je crains autant d'être « présomptueux, entêté et indocile, que d'être « faible, politique et timide dans la défense de « la vérité. Si le pape me condamne, je serai « détrompé, et par là le vaincu aura tout le « fruit de la victoire. Si, au contraire le pape « ne condamne point ma doctrine, je tâcherai, « par mon silence et par mon respect, d'ap- « paiser ceux de mes confrères dont le zèle s'est « animé contre moi, en m'imputant une doc- « trine dont je n'ai pas moins d'horreur qu'eux; « peut-être me rendront-ils justice quand ils « verront ma bonne foi..... Humilions-nous, « taisons-nous; au lieu de raisonner sur l'o- « raison, apprenons à la faire.

Dans le même temps, il écrivit à Bossuet: « Je prie Dieu du fond de mon cœur qu'il ne « donne à son parfait amour une pleine vic- « toire sur vous, qu'en vous le faisant sentir « avec tous ses charmes. J'ai lu votre nouveau « livre contre moi, lui écrivait-il ensuite; il « me semble que vous répondez par des inju- « res à mes raisons : auriez-vous donc pris « mes raisons pour des injures? » Il attendit patiemment dans sa retraite la décision de Rome. En recevant le bref d'Innocent XII qui le condamnait, il écrivit à l'évêque d'Arras : *On*

souffre, mais on ne délibère pas un moment; et il publia lui-même dans la chaire de sa métropole le célèbre mandement que je vais transcrire.

« François, par la grace de Dieu, etc. Nous « nous devons à vous sans réserve, mes très-« chers frères, puisque nous ne sommes plus « à nous, mais au troupeau qui nous est confié. « C'est dans cet esprit que nous nous sentons « obligés de vous ouvrir ici notre cœur, et de « continuer de vous faire part de ce qui nous « touche sur le livre des *Maximes.* Enfin, « notre saint père le pape a condamné ce livre « avec les vingt-trois propositition qui en ont « été extraites, par un bref du 12 mars der-« nier. Nous adhérons à ce bref, mes très-chers « frères, tant pour le texte du livre, que pour « les vingt-trois propositions, simplement, « absolument et sans ombre de restriction. « Nous nous consolerons, mes très-chers frè-« res, de ce qui nous humilie, pourvu que le « ministère de la parole que nous avons reçu « du Seigneur pour votre sanctification n'en « soit point affaibli, et que, nonobstant l'hu-« miliation du pasteur, le troupeau croisse en « grace devant Dieu. C'est donc de tout notre « cœur que nous vous exhortons à une sou-« mission sincère, et à une docilité sans ré-

« serve, de peur qu'on n'altère insensiblement « la simplicité de l'obéissance, dont nous vou- « lons, moyennant la grace de Dieu, vous « donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de « notre vie. A Dieu ne plaise qu'il soit jamais « parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir « qu'un pasteur a cru devoir être plus docile « que la dernière brebis de son troupeau, et « qu'il n'a mis aucune borne à son obéissance !

« Donné à Cambrai le 9 avril 1699. »

Les suffragans de M. l'archevêque de Cambrai, assemblés dans son palais pour adhérer au bref du pape, eurent la barbarie de maltraiter Fénélon. L'évêque de Saint-Omer voulait qu'il condamnât, outre l'Explication des Maximes des Saints, tous ses écrits apologétiques. Fénélon lui répondit avec autant de douceur que de fermeté, comme à son confrère, et non comme à son juge, que les propositions de son livre n'ayant été condamnées que respectivement, et que le pape n'ayant point prononcé contre ses autres ouvrages, quoiqu'ils fussent répandus à Rome, il ne croyait pas devoir aller plus loin que le saint siége. Cependant il offrit de conclure le procès-verbal à la pluralité des suffrages, au nom de l'assemblée, contre son propre sentiment, et il le fit.

(13) Page 421.

Lorsque le duc de Bourgogne alla faire la campagne de Flandre de 1708, Louis XIV lui défendit de parler à Fénélon. L'archevêque de Cambrai vint se présenter à la poste où ce prince devait dîner : il ouvrit plusieurs fois la conversation, mais on ne l'écouta point. Au moment où le duc de Bourgogne se leva de table, tous les courtisans sortirent de l'appartement. Alors le duc, se voyant seul avec Fénélon, lui sauta au cou, les yeux baignés de larmes, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : *J'ai fait le plus pénible effort de ma vie. Adieu, mon bon ami ; je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* Ce sublime transport honorait également l'instituteur et le disciple. Il est certain que ce prince était absolument subordonné dans ses campagnes aux généraux de Louis XIV, et que la nation avait cependant l'injustice de lui imputer leurs fautes. Ces dégoûts le déterminèrent à quitter l'armée, et il écrivit la lettre suivante à Mme de Maintenon, le 15 août 1702. « Je de-« mande, Madame, mon retour au roi : je me « flatte que vous m'entendez à demi-mot. Je « n'ose en dire davantage, pour ne point vous « engager à une réponse que je vous supplie de

« ne me point faire, en cas qu'elle vous incom-
« mode le moins du monde. Il resta constam-
« ment attaché à son instituteur. Enfin, mon
« cher archevêque, lui écrivait-il de Versail-
« les le 22 décembre 1701, je trouve une occa-
« sion de rompre le silence que j'ai gardé pen-
« dant quatre ans. J'ai souffert bien des maux
« depuis; mais un des plus grands a été celui
« de ne pouvoir vous témoigner ce que je sen-
« tais pour vous, et combien mon amitié aug-
« mentait par vos malheurs, au lieu d'en être
« refroidie. Je pense avec grand plaisir au
« temps où je pourrai vous revoir ; mais je
« crains que ce temps ne soit encore bien éloi-
« gné. Je suis révolté en moi-même contre tout
« ce qu'on a fait à votre égard; mais il faut se
« soumettre à la volonté divine, et croire que
« tout cela est arrivé pour notre bien. » Voyez
dans le recueil des lettres de Fénélon celles
qu'il ecrivait au duc de Bourgogne, et sur-
tout celle qui commence par ces mots : *En-
fant de saint Louis, imitez votre père.* « Le
« public croit, lui disait Fénélon dans ses let-
« tres de 1708, le public croit que vous avez
« une dévotion sombre, scrupuleuse, et qui
« n'est pas assez proportionnée à votre place;
« que vous ne savez pas assez prendre une au-
« torité modérée, mais décisive, sans blesser

« la fidélité inviolable que vous devez aux in-
« tentions du roi. Si vous voulez faire honneur
« à votre piété, vous ne sauriez trop la rendre
« douce, simple, commode, sociale... Oserai-
« je vous dire ce que j'apprends que le public
« dit? Si je suivais les règles ordinaires de la
« prudence, je ne le ferais pas; mais j'aime
« mieux m'exposer à vous paraître indiscret
« que de vous dissimuler ce qui sera peut-être
« utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous
« estime sincèrement, on vous aime avec ten-
« dresse; mais le public prétend savoir que
« vous ne décidez pas assez, et que vous avez
« trop d'égards pour des conseils très-inférieurs
« à vos propres lumières. Comme je ne sais
« point les faits, j'ignore sur qui tombent
« ces discours, et je ne fais que rapporter
« simplement ce que je ne puis démêler..... Je
« vous demande pardon, Monseigueur, de cet
« excès de liberté qui vient d'un excès de zèle.
« Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans ce
« monde; je ne suis occupé que du vôtre, qui
« est celui du roi et de l'état. Je sais à qui je
« parle, et je ne puis douter de la bonté de
« votre cœur..... Il est moins dangereux de
« prendre un mauvais parti, que de n'en pren-
« dre aucun, ou que d'en prendre un trop
« tard. Pardonnez la liberté d'un ancien ser-

« viteur qui prie sans cesse pour vous..... Je « ne vous parle que de Dieu et de vous : il n'est « pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur « en paix. Ma plus grande croix est de ne vous « point voir ; mais je vous porte sans cesse de- « vant Dieu, dans une présence plus intime « que celle des sens. Je donnerais mille vies « comme une goutte d'eau pour vous voir « tel que Dieu vous veut. *Amen, amen.*

(14) Page 422.

Quelques jours après que le Télémaque eut paru, Louis XIV dit en présence de Fagon son premier médecin, et de Félix son premier chirurgien : *Je savais, par le livre des Maximes, que M. de Cambrai avait un mauvais esprit; mais je ne savais pas qu'il eût un mauvais cœur : je viens de l'apprendre en lisant le Télémaque. On ne peut pas pousser l'ingratitude plus loin. Il a entrepris de décrier éternellement mon règne.* Fagon et Félix, dont la mémoire doit être à jamais précieuse aux gens de lettres, combattirent courageusement la prévention du roi. Ils lui représentèrent que tous les ouvrages de morale deviendraient des satires, si la haine y cherchait des allégories; que Fénélon avait peint de bons et de mauvais rois, et qu'un

prince tel que lui devait se reconnaître plus aisément dans les premiers que dans les derniers ; qu'il n'y avait pas un Français qui ne desirât de voir une ressemblance parfaite entre Télémaque et M. le duc de Bourgogne, etc. Louis ne répondit rien. La vérité désarma son bras, mais elle ne changea pas son cœur. N'oublions pas que le bel exemple de Fagon et de Félix a été imité par M. d'Argenson en faveur de Fontenelle.

Madame de Maintenon, qui pendant trente ans régna, par ses complaisances, sur l'esprit de Louis XIV, aima toujours Fénélon ; mais elle n'osa jamais le défendre auprès du roi, qui avait des préventions personnelles contre lui. Quand on cherche dans le caractère de ce monarque, ou dans la vie de l'archevêque de Cambrai, les véritables motifs de cette aigreur avec laquelle il fut traité par son souverain, on les découvre dans la fameuse conversation qu'ils eurent ensemble au sujet des *Maximes des Saints*. Fénélon déplut au roi par la beauté de son élocution, et par l'austérité de ses principes politiques ; et ce prince indiqua lui-même ce double mécontentement, lorsqu'il dit après la conférence, qu'il venait de s'entretenir *avec le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume.*

Il est certain d'abord que Fénélon était l'homme de la cour et du siècle de Louis XIV qui parlait le mieux; sa conversation était noble, facile, abondante, variée, et pleine de traits. Or, quoique le roi eût beaucoup d'esprit, quoiqu'il aimât et protégeât les lettres, il ne pouvait souffrir qu'on fît parade en sa présence d'une supériorité qui humiliait son amour-propre; il eut pendant plusieurs années une aversion décidée pour madame de Maintenon elle-même, qui se flattait de lui plaire en l'éblouissant par ses saillies, jusqu'à ce que l'expérience lui apprit enfin cette manière plus fine de faire sa cour, qui consiste à cacher une partie de son esprit, et à faire briller les personnes auxquelles on parle, au lieu de chercher à briller soi-même. Le roi ne pardonnait point cette prétention à la gouvernante du duc du Maine; et quand il parlait d'elle à madame de Montespan, il l'appelait avec humeur, *votre bel esprit*. Racine, qui fut toujours regardé comme un courtisan fort adroit, disait à son fils qu'il devait la bienveillance des gens du monde à l'attention qu'il avait toujours eue de laisser croire aux personnes qui lui parlaient qu'elles avaient beaucoup plus d'esprit que lui. Le cardinal de Polignac adopta probablement le même sys-

tême dans sa jeunesse, au moins en présence de son maître, puisqu'après lui avoir accordé une audience particulière à son retour de Varsovie, Louis XIV dit qu'il venait de converser pendant une heure avec un homme qui l'avait toujours contredit, et qui lui avait toujours plu. Fénélon avait plus de candeur, et par conséquent moins d'adresse; il se livra sans contrainte à son imagination, et Louis XIV, qui aimait à intimider par la majesté de son rang et de sa personne, ne lui pardonna point la liberté d'esprit avec laquelle il profitait de tous ses avantages. Le monarque aurait été plus flatté de cet air d'embarras qu'on éprouvait ordinairement, et qu'on affectait encore devant lui. On sait qu'il accorda volontiers une pension à un officier, qui après avoir balbutié pendant quelques instans au moment où il sollicitait cette grace, lui dit en élevant la voix: *Sire, je supplie votre majesté de croire que je ne tremble point ainsi en présence de ses ennemis.*

Dans la même conversation où l'archevêque de Cambrai n'avait pas su contraindre la fécondité de son esprit, Louis XIV voulut connaître les principes de gouvernement qu'il avait enseignés à M. le duc de Bourgogne; et Fénélon, toujours simple et vrai,

lui exposa les maximes du Télémaque. Le roi, piqué du contraste que ces maximes lui présentaient avec son administration, regarda l'éducation de son petit-fils comme une satire amère de son règne, et ne douta point que Fénélon ne fût un visionnaire en religion comme en politique. Dès-lors ce prince, auquel nous devons d'ailleurs tant de reconnaissance, eut le malheur de méconnaître et de persécuter Fénélon, et c'est à son ressentiment personnel bien plus qu'aux instigations de Bossuet, qu'il faut imputer la rigueur avec laquelle il poursuivit sa condamnation à Rome.

Madame de Maintenon, qui connaissait si bien les talens et les caractères propres à la cour, avait, pour ainsi dire, prévu les persécutions que devait essuyer l'archevêque de Cambrai. « L'abbé de Fénélon, écrivait-elle « dès le 28 décembre 1683, lettre 131, est « fort bien ici : tout le monde ne lui rend « pourtant pas justice; on le craint, et il vou- « drait être aimé avec tout ce qu'il faut pour « l'être. » « J'ai vu, mandait-elle à sa nièce « le 15 avril 1691 ; j'ai vu encore aujourd'hui « l'abbé de Fénélon : il a bien de l'esprit; on « me dit qu'il a encore plus de piété, c'est « justement ce qu'il me faut. » Elle le prit

pour son directeur à la mort de l'abbé Gobelin, et cette direction, qui pouvait donner à Fénélon la plus grande influence sur le gouvernement, effraya ses ennemis, qui dès-lors conjurèrent sa perte. Il y avait contre lui plusieurs cabales à la cour; l'affaire du quiétisme décida enfin madame de Maintenon à le quitter et à choisir pour confesseur M. Godet, évêque de Chartres, ennemi très-passionné de l'archevêque de Cambrai. Lorsque Fénélon était directeur de madame de Maintenon, il n'oubliait point le bonheur public dans les lettres qu'il lui écrivait, et celle-ci mérite d'être conservée. « Votre zèle, Madame, « pour le salut du roi, ne doit point vous « faire aller au-delà des bornes que la pro- « vidence semble vous avoir marquées. Il faut « attendre les momens que Dieu seul peut « connaître; le vrai moyen d'attirer les graces « du ciel sur le roi, n'est pas de le fatiguer « par des exhortations, mais de l'édifier, d'en- « trer peu à peu dans son cœur par une con- « duite douce et patiente. Votre application « à lui toucher le cœur, à lui ouvrir les yeux, « à le garantir de certains piéges, à lui don- « ner des conseils de paix, de modération, « de soulagement pour ses peuples, d'amour « pour l'église, et votre zèle à chercher de

« bons pasteurs demande de vous de grandes « attentions et beaucoup de prudence. Vous « êtes, Madame, la sentinelle de Dieu au mi- « lieu d'Israël. Aimez le roi ; soyez-lui sou- « mise comme Sara l'était à Abraham. Respec- « tez-le du fond du cœur : regardez-le comme « votre Seigneur dans l'ordre de Dieu. Il est « vrai, Madame, que votre état est une énig- « me ; mais c'est Dieu qui l'a fait : vous ne « l'avez pas desiré, vous ne l'avez pas choisi, « pas même imaginé ; c'est Dieu qui l'a fait, « il vous cache ses secrets et en cache aussi au « public, qui le surprendraient étrangement, « si vous les lui disiez comme à moi. C'est le « mystère de Dieu : il a voulu que vous fus- « siez élevée pour sanctifier ceux qui naissent « dans l'élévation. Vous êtes à la place des rei- « nes, et vous n'avez pas plus de liberté et « d'autorité qu'une petite bourgeoise. »

(15) Page 427.

Fénélon mourut à Cambrai le 7 janvier 1715, huit mois avant la mort de Louis XIV. L'archevêque de Cambrai venait de faire sa visite pastorale dans un village ; il se mit en route à l'entrée de la nuit. Tandis que son carrosse traversait un pont, une vache qui paissait dans un ravin, effraya ses chevaux : la voiture versa ;

et fut fracassée. Fénélon reçut un coup très-violent, qui fut la cause de sa mort. Cette anecdote est très-certaine; mais il ne l'est pas moins que Louis XIV, vivement touché du zèle avec lequel l'archevêque de Cambrai avait secondé ses ministres à Utrecht, et des divers mémoires qu'il avait composés pour l'instruction des ambassadeurs en 1712, allait le rappeler à la cour lorsqu'il apprit sa mort. *Il nous manque*, dit le roi, *au moment où nous aurions pu le consoler et lui rendre justice.* Un jeune abbé, dont je tairai le nom par respect pour sa famille, offrit au gouvernement de servir d'espion auprès de Fénélon, dont les relations avec les étrangers étaient fort suspectes à la cour; il employa le crédit de M. le duc de Beauvilliers pour obtenir des lettres de grand-vicaire, de l'archevêque de Cambrai; et, pour faire ensuite sa cour aux ministres, il eut la bassesse de calomnier Fénélon pendant quatre ans. Accablé de remords, et profondément frappé des vertus de ce grand homme, il entra un matin dans son cabinet; et, se jetant à genoux : *Monseigneur*, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, *vous m'avez regardé jusqu'à présent comme un homme d'honneur; je suis le dernier des scélérats, je ne suis venu auprès de vous que*

pour être votre délateur, et n'ayant rien apperçu de répréhensible ni dans votre conduite, ni dans vos discours, je vous ai calomnié de toutes les manières pour ne point paraître inutile aux méchans qui m'ont envoyé ici. Je devais cet hommage à toutes vos vertus; ne croyez pas que je vous demande ma grace; je vais m'ensevelir à la Trappe, et expier jusqu'à ma mort le mal que je vous ai fait. Il tint parole, et alla mourir à la Trappe. Un tel hommage honore plus Fénélon que toutes les graces qu'il aurait pu obtenir à la cour de Louis XIV. La postérité a vengé hautement l'archevêque de Cambrai des injustices de ses contemporains, et son nom devient de jour en jour plus cher et plus grand dans toute l'Europe. L'académie française assigna son éloge pour sujet du prix d'éloquence en 1771. Louis XVI vient de le choisir pour l'un des quatre grands hommes auxquels il fait ériger des statues au Louvre. M. le comte d'Angiviller, qui réunit à un zèle très-vif pour la gloire des talens, un goût très-éclairé pour les beaux arts, a mérité la reconnaissance de tous les gens de lettres, en proposant au roi de rendre ce nouvel honneur à Fénélon.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.


MAR 1959

